

July 1944 0 111

301306

Nouvelle Revue

DE HONGRIE

FÉVRIER 1944

De l'indifférence

Par le cardinal JUSTINIEN SERÉDI

Esprit national et civilisation universelle JULES KORNIS

Le théâtre classique français en Hongrie PIERRE NAGY

Huns ou Hongrois dans le val

d'Anniviers?

L'architecture du classicisme en Hongrie

La gentry hongroise et son romancier

La saison artistique à Budapest

François Liszt épistolier

Apponyi à Genève

BÉLA DEZSÉNYI

ETIENNE GENTHON

GEORGES DESHUSSES

FRANÇOIS GACHOT

MARGUERITE PRAHÁCS

FRANÇOIS SEYDOUX

DE CLAUSSONNE



Chronique du mois

Quelques coutumes bounievatz (ALEXANDRE BÁLINT) — Chronique scientifique (LADISLAS GÁLDI) — Les Grands Seigneurs (Conte) (COLOMAN MIKSZÁTH) — « Une série de grands contemporains » (ZOLTÁN SZABÓ)



La presse et les revues



Feuilleton

Incursions sur les côtes d'Afrique (RECHID SAFFET ATABINEN)

SOCIÉTÉ DE LA NOUVELLE REVUE DE HONGRIE

BUDAPEST

Prix du numéro : 20 francs français = 4 pengő



DEUX CONFÉRENCES FRANÇAISES A BUDAPEST

DEPUIS plusieurs années déjà M. Jean Mouton vient chaque saison rendre visite à notre capitale et les conférences qu'il a bien voulu nous faire à cette occasion, comme hôte de la *Société de la Nouvelle Revue de Hongrie*, ont toujours été très favorablement accueillies par le public budapestois. Au cours de son dernier séjour, M. Mouton a pris deux fois la parole. Une première fois, le 20 janvier, dans le cadre des salles de notre Revue, devant un cercle restreint d'invités, il nous a parlé de l'histoire, de l'organisation, des méthodes de travail et des résultats obtenus par les Instituts Français à l'étranger. Dans la seconde conférence, le 21 janvier, prononcée dans la Salle d'Honneur de la Chambre de Commerce, avec l'art d'un philosophe et l'érudition d'un historien, il a évoqué la figure, la jeunesse, le développement psychologique de Benjamin Constant.

Parmi l'auditoire nombreux et attentif nous avons remarqué de nombreuses personnalités de la société budapestoise, les représentants de plusieurs ministères et, entourant M. le Ministre de France et Madame Jules Brévié, les membres de la Légation de France.

DIX ANNÉES DE LA NOUVELLE REVUE DE HONGRIE INDEX

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE
1932—1942

CONVAINCUS que la plupart de nos lecteurs et les grandes bibliothèques ont conservé les dix premières années de notre Revue, connaissant d'autre part les difficultés que présentent les recherches dans une aussi vaste matière, nous avons songé à constituer cet Index que nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs.

Cet Index est en vente, au prix de 5 francs suisses (60 fr. fr.), à la Librairie Naville, rue Levrier, à Genève et chez Hachette, à Clermont-Ferrand.

NOUVELLE REVUE DE HONGRIE

XXXVII^e (XIII^e) année

I

Février 1944

Sommaire

I. Cardinal JUSTINIEN SERÉDI	<i>De l'indifférence</i>	3
II. JULES KORNIS	<i>Esprit national et civilisation universelle</i>	11
III. PIERRE NAGY	<i>Le théâtre classique français en Hongrie</i>	19
IV. BÉLA DEZSÉNYI	<i>Huns ou Hongrois dans le val d'Anniviérs?</i>	27
V. ETIENNE GENTHON	<i>L'architecture du classicisme en Hongrie</i>	32
VI. GEORGES DESHUSSES	<i>La gentry hongroise et son romancier</i>	36
VII. COLOMAN MIKSZÁTH	<i>Les Grands Seigneurs</i>	41
VIII. FRANÇOIS GACHOT	<i>Trois mois de peinture</i>	55
IX. MARGUERITE PRAHÁCS	<i>François Liszt épistolier</i>	63
X. ALEXANDRE BÁLINT	<i>Quelques coutumes bounievatz</i>	71

Hors-texte :

32—33

Chronique du mois

FRANÇOIS SEYDOUX DE CLAUSONNE	<i>Apponyi à Genève</i>	76
LADISLAS GÁLDI	<i>Chronique scientifique</i>	79
ZOLTÁN SZABÓ	<i>« Une série de grands contemporains »</i>	83
* * *	<i>La presse et les revues</i>	86

Feuilleton

RECHID SAFFET ATABINEN	<i>Incursions sur les côtes d'Afrique</i>	94
------------------------	---	----

Prix de l'abonnement annuel

France : 200 fr., Hongrie : 36 pengő.

Allemagne : 30 RM, Italie : 100 lire, Suisse : 25 fr.

Rédaction et Administration : Budapest, VI., Vilmos cs. út 3. Tél. 426-522

Dépositaire général pour la Suisse romande : Librairie Naville, Rue Levrier, Genève



Ont collaboré à ce numéro :

Cardinal *JUSTINIEN SERÉDI*, prince-primat de Hongrie, archevêque d'Esztergom, dont nous avons publié en mai 1943 un article intitulé « De l'inconséquence » * *JULES KORNIS*, professeur de philosophie à l'Université de Budapest, Conseiller intime, membre de la Chambre Haute, dont le dernier article paru dans la *NRH*, en février 1943, était intitulé « La philosophie d'Apponyi » * *PIERRE NAGY*, historien de la littérature, Genève * *BÉLA DEZSÉNYI*, spécialiste des questions hungaro-suisse dont nous avons déjà publié « Souvenirs hongrois dans un musée de Genève » (1942. II. 440) * *ETIENNE GENTHON*, directeur de l'Académie Hongroise de Rome, dont nous avons publié en 1942 une étude sur Charles Kernstok * *GEORGES DESHUSSES*, professeur au Collège Eötvös, chargé de cours à l'Université de Budapest * *FRANÇOIS GACHOT*, collaborateur permanent de la *NRH* * *MARGUERITE PRAHÁCS*, professeur au Conservatoire de Musique de Budapest, chargée de cours à l'Université * *LADISLAS GÁLDI*, professeur agrégé à l'Université de Budapest, rédacteur habituel de notre chronique scientifique * *FRANÇOIS SEYDOUX DE CLAUSONNE*, ancien Conseiller d'Ambassade à la Légation de France à Budapest * *ZOLTÁN SZABÓ*, rédacteur au quotidien *Magyar Nemzet* * *RECHID SAFFET ATABINEN*, membre de l'Assemblée Nationale turque, membre fondateur de la Société d'Histoire turque.

Note de la Rédaction

Les articles publiés dans la NRH ne représentent pas nécessairement l'opinion de cette revue ou de la Société de la Nouvelle Revue de Hongrie et n'engagent en rien leur responsabilité.

La NRH ne publie que de l'inédit.

La rédaction tient à prévenir ses collaborateurs que la limite qu'elle doit s'imposer quant à la longueur des articles publiés par elle est de dix pages ; d'autre part, sauf pour la partie littéraire et les feuilletons, elle n'accepte que des articles entiers et ne publie pas de suites.

La NRH prie ses collaborateurs de n'envoyer que des manuscrits écrits à la machine. Elle se réserve d'autoriser les publications périodiques de la Hongrie et de l'étranger qui en auront fait la demande à reproduire ou traduire ses articles.

Tirages à part: Ceux de nos collaborateurs qui habitent en Hongrie sont priés de bien vouloir se mettre directement en rapport avec notre imprimerie, la S. A. Athenaeum, mais de demander au préalable le bon à tirer de notre bureau d'édition. Pour ceux de nos collaborateurs étrangers qui le désireront, ce dernier se chargera des pourparlers avec l'imprimerie.

De l'indifférence

Par le cardinal JUSTINIEN SERÉDI
prince-primat de Hongrie, archevêque d'Esztergom

EN CETTE ÉPOQUE critique de l'histoire de l'humanité, quand les années funestes et les événements affolants se succèdent, et que tout le monde éprouve la nécessité de prendre parti, il paraît naturel qu'on veuille examiner l'indifférence, autrement dit l'attitude qui consisterait à s'abstenir dans les questions civiles et ecclésiastiques de la vie privée et publique. Indifférence n'est pas impartialité, car l'homme impartial ne s'interdit pas de prendre parti; au contraire, il défend toujours la cause de la vérité, sans égard aux personnes ou aux intérêts en présence. L'indifférence naît lorsque, devant nous prononcer sur certaines questions, nous ne le faisons pas parce que notre raison et notre volonté ne nous y portent que faiblement ou pas du tout. Par conséquent, celui qui, au moment où il devrait prendre une attitude déterminée en face de certaines questions civiles ou ecclésiastiques de la vie privée et publique, reste quand même indifférent, celui-là manque soit d'intelligence, soit de jugement, soit de volonté et de courage viril. On ne peut pas se fier à un tel indifférent, ni compter sur lui, ni surtout gagner une bataille avec lui lorsque la franchise et une attitude déterminée obligent à combattre.

I. Dans les affaires civiles, l'indifférence est très malfaisante, car elle met en péril nos biens éphémères: spirituels, intellectuels et matériels, et notre bonheur terrestre, qu'elle se manifeste dans la vie privée ou dans la vie publique.

1° Dans la vie privée, l'homme indifférent ne se soucie pas de la préparation théorique et pratique dont il aurait besoin pour la vie, ni de sa position dans la vie, ni de sa fortune ni de son honneur. Il ne prend pas soin de bien choisir la compagne qui restera auprès de lui pendant toute sa vie. Il lui est égal s'il a des enfants ou non,¹ et si ses enfants restent en vie ou non. Et lorsqu'il lui naît des enfants et qu'ils restent en vie, il néglige de les entretenir (loger, vêtir, nourrir). Il n'a pas souci non plus de leur éducation,² de l'école qu'ils fréquentent, des associations où ils entrent,³ des personnes qu'ils prennent pour camarades

ou amis, des lectures où ils se délectent, des pièces de théâtre et de cinéma qu'ils voient, de la position qu'ils vont occuper dans la vie, de leur manière de vivre, des courants d'idées qu'ils accueillent, de leur mariage, et de leur honneur.

Dans les relations mondaines, les hommes indifférents écoutent sans broncher les propos frivoles et sans sel. C'est grâce à eux que dans le domaine des sciences, des lettres, de la presse et des arts, les tendances malsaines peuvent librement éclore, et même acquérir une place dominante. Les hommes indifférents tolèrent ou accueillent tout courant d'idées répréhensibles et dangereux; ils sont indulgents pour ce qui est immoral; ils frayent avec ceux qui passent légèrement outre aux lois de Dieu et de la patrie. Ainsi, ils contribuent à faire tomber en déchéance l'individu et toute la société actuelle.

2° Dans la vie publique, en ce qui concerne l'exercice des droits et des devoirs intéressant la commune, le comitat et l'Etat, l'indifférence peut avoir des conséquences plus graves encore, notamment lorsque les indifférents se rallient à des thèses fausses et dangereuses, touchant les affaires politiques, sociales et économiques, ou l'Eglise, et lorsqu'ils votent des propositions et des lois qui gêneront peut-être la vie de leurs arrière-petits-enfants. Ils faussent complètement les résultats des élections législatives et municipales, et déforment par là tout l'aspect de la vie publique, lorsqu'ils quittent bravement la salle avant de voter ou votent avec des bulletins blancs, ou bien lorsque, confondant impartialité et indifférence, ils ne prennent pas fait et cause pour une affaire ou pour une personne pouvant invoquer des arguments péremptoires, ou bien le droit et l'équité dus à tout citoyen catholique. Pour éviter d'être taxés — à tort — d'hommes de parti pris, ils affectent l'indifférence; par là, ils trahissent la vérité et aident à régner des personnes qui n'y ont ni titres, ni mérites, ni préparation, ni aptitude. De cette façon, les indifférents se font dominer et font dominer les autres par une minorité infime, mais active; grâce à eux, cette minorité infime s'empare de plus en plus du pouvoir et de tout ce qui s'y attache et bientôt elle écrase ceux-là mêmes qui, par leur indifférence, lui ont facilité de monter au sommet.

Au point de vue de la conduite des affaires de l'Etat, l'indifférence serait, en Hongrie, particulièrement nuisible et dan-

gereuse, notamment si, à cause des indifférents, l'esprit catholique ne pouvait pas veiller à la sauvegarde des droits et des intérêts de la majorité des citoyens, si les droits et les institutions catholiques n'étaient pas protégés, ou bien si l'exercice du pouvoir n'était pas soumis au contrôle constitutionnel, ce qui, moralement, rendrait la position du gouvernement plus délicate puisque l'abstention des indifférents ferait naître à l'intérieur et à l'extérieur le soupçon que le gouvernement les ait achetés sous une forme ou sous une autre. Quoiqu'il nous en coûte de le dire, ce sont les Hongrois indifférents qui ont une bonne part de responsabilité des défaites de Muhi et de Mohács dans la lutte à mort que nous avons à soutenir avec les Tartares et les Turcs. Ce sont les Hongrois indifférents qui ont causé les événements tragiques et le démembrement contre nature du pays en 1918. Mais l'indifférence ingrate de l'Europe a eu également sa part dans nos malheurs nationaux. Aussi, dans ces temps critiques où il y a encore moyen de réparer les dommages que l'indifférence de l'Europe nous a infligés, je voudrais insister sur l'important rôle patriotique que nos frères hongrois vivant à l'étranger pourraient remplir au profit de la patrie, et je voudrais aussi rappeler à mes frères catholiques d'Europe, spécialement à mes amis étrangers, aux docteurs mes collègues, et à tous ceux qui ont été mes chers élèves à l'Université Saint Anselme de Rome ou à l'École supérieure pontificale des Archivistes que — de même que nous avons montré au cours de mille ans par des actes que nous n'étions pas indifférents à leur égard — ils ne doivent pas être non plus indifférents au sort du pays qui a tant lutté et qui s'est imposé tant de sacrifices pour assurer le salut de leur pays et de leur civilisation chrétienne.

II. Dans les affaires de la religion, l'indifférence comporte plus de maux et de périls encore que dans les affaires civiles. Qu'elle se fasse jour dans notre vie privée ou publique, elle met en danger nos biens et notre bonheur éternels, et non pas seulement nos biens éphémères.

1° Dans la vie privée, l'indifférence se rapporte à l'accueil et à l'observance individuels des vérités de foi et de morale qui ont été révélées et confiées à l'Eglise, ainsi qu'à notre sainte religion. Le Catholique indifférent, qui d'ordinaire se nomme bon Catholique, dit que toutes les religions se valent et que,

par suite, l'homme peut professer n'importe laquelle et adorer Dieu dans n'importe quel temple; l'essentiel, c'est qu'on soit honnête. Mais ce sont des raisonnements humains et fragiles qui s'évanouissent aussitôt à la lumière de la révélation divine. Car, ou bien il existe un Dieu révélateur, ou il n'en existe pas. S'il n'en existe pas, point n'est besoin de l'adorer à l'église ou au temple; et s'il existe, il faut l'adorer dans les lieux qu'il a ordonnés. Les personnes qui disent qu'il leur est égal dans quel temple on adore Dieu, ne l'adorent généralement dans aucun. Pareillement, l'Eglise et la religion catholiques renferment la vérité ou non. Si non, il n'est pas permis de les suivre; si oui, et même — selon les paroles de Saint Paul — si l'Eglise est « la colonne et l'appui de la vérité »,⁴ alors c'est elle seule qu'on peut et qu'on doit suivre. Les bons Catholiques, aux yeux desquels toutes les religions sont égales, oublient que s'il en était ainsi, le Christ n'aurait pas dû fonder l'Eglise et la Religion catholiques et mourir pour leurs vérités;⁵ s'il en était ainsi, il aurait tort de souffrir en ses disciples et fidèles jusqu'à la fin du monde. Cependant, le Christ n'a pas prêché l'indifférence religieuse; chez lui, il n'y a pas de parti indifférent, car Lui-même a dit clairement: « Quiconque n'est pas avec moi est contre moi! »⁶ Et à l'évêque indifférent de Laodicée il fit écrire de la main de l'apôtre Saint Jean: « Je connais tes œuvres. Je sais que tu n'es ni froid ni bouillant. Puisses-tu être froid ou bouillant! Ainsi, parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche. »⁷ Le grand pape Saint Léon a raison de blâmer les Romains indifférents pour toutes les religions, qui ont transporté dans leur capitale les idoles païennes des pays conquis: « *Haec autem civitas, cum pene omnibus dominaretur gentibus, omnium gentium serviebat erroribus; et magnam sibi videbatur assumpsisse religionem, quia nullam respuerat falsitatem.* »⁸ A beaucoup d'égards, les indifférents sont plus dangereux que les ennemis francs. Ces derniers, nous pouvons les combattre ouvertement, et il peut arriver que nous en retirions quelque profit; par exemple, lorsqu'on attaque certaines vérités de notre foi, nous les étudions d'une façon approfondie, nous les comprenons mieux, et nous les proclamons plus courageusement;⁹ contre les indifférents, nous ne pouvons pas, d'ordinaire, nous défendre assez tôt. Ce sont ces ennemis domestiques qui, pour

avoir agi contrairement à nos prévisions, nous causent de grandes surprises et peuvent amener quelquefois la chute de la cause catholique. Et en ce qui concerne l'honneur, il est discutable que l'on puisse appeler honnête celui qui est opposant, non dans une question insignifiante ou vis-à-vis d'un homme, mais dans la chose la plus grave, vis-à-vis de Dieu lui-même, en risquant son bonheur éternel. D'ailleurs, celui qui tient toute religion pour uniformément bonne n'est utile à aucune religion; et la patrie non plus ne peut attendre de lui aucun service, car celui qui reste indifférent en face du problème religieux le plus important, gardera l'indifférence vis-à-vis de la patrie aussi — surtout quand on lui demandera de lourds sacrifices.

L'indifférence en matière de foi, que l'Eglise a toujours condamnée,¹⁰ tire sa source principale du fait que nous négligeons notre propre religion. Au point de vue de l'Eglise, nous finirons toujours par tomber dans l'indifférence si nous ne nous efforçons pas de connaître l'enseignement religieux et moral de notre Eglise, son organisation, ses institutions, son histoire, etc. ou, en les connaissant, si nous négligeons notre vie spirituelle par le fait que nous tolérons ou même cherchons les occasions de pécher et surtout si nous commettons des péchés.

C'est à cause du danger d'indifférence que l'Eglise défend de rester dans un milieu incroyant, immoral, ou, d'une façon générale, opposé à l'enseignement de notre sainte religion. C'est pourquoi il est défendu de lire de tels journaux et de tels livres,¹¹ de fréquenter les écoles indifférentes¹² sans nécessité et sans garanties suffisantes. Telle est la raison pour laquelle l'Eglise détourne ses membres d'entrer dans des associations,¹³ et ses associations catholiques de faire partie de groupements qui affichent des principes ou commandent une activité incompatibles avec la doctrine catholique et avec les statuts approuvés des associations catholiques, et qui, souvent, ont été fondées dans le passé uniquement pour que leurs chefs acquièrent facilement et presque sans effort la position honorable, le respect et l'influence que les chefs de nos associations catholiques ont gagnés au prix d'un travail d'organisation et de direction fatigant et, quelquefois, plein de déboires. Il n'est donc permis à nos associations catholiques de coopérer avec des associations non-catholiques ou avec des groupements indifférents qu'en vue

de buts concrets et bien déterminés, qui ne soient contraires ni à nos principes catholiques ni à leurs statuts approuvés; mais en aucun cas elles ne doivent, pour plaire à ces organisations indifférentes, trahir la mission définie dans leurs statuts, ni renoncer à leur indépendance.

C'est en considération du péril de l'indifférence religieuse que l'Eglise du Christ ne permet pas à ses fidèles d'assister aux services divins des fidèles des autres religions, ni à ceux-ci de prendre une part active à nos offices.¹⁴ Voilà pourquoi les Catholiques ne sauraient être parrains ou marraines de non-Catholiques baptisés ou confirmés, ni ces derniers parrains ou marraines de Catholiques baptisés¹⁵ ou confirmés¹⁶. Les non-Catholiques ne peuvent recevoir nos sacrements, et nous ne pouvons pas participer à leurs actes religieux.¹⁷ L'Eglise catholique a toujours défendu le mariage avec des personnes d'autres religions,¹⁸ de même que, en Hongrie, nos frères réformés le défendirent eux-mêmes aux conciles de Debrecen en 1567 et de Komjât en 1626.¹⁹ Notre Eglise n'autorise une telle union que dans des cas d'une gravité extrême; encore stipule-t-elle,²⁰ sous peine de sanctions sévères, que le mariage doit être célébré selon les lois catholiques,²¹ que le conjoint catholique ne soit pas empêché dans la vie conjugale d'exercer librement sa religion, et qu'un document écrit, reconnu par l'Etat, garantisse le baptême catholique, ainsi que la religion et l'éducation catholiques de tous les enfants à naître.²² A cet égard, nos frères protestants hongrois agissent absolument de même selon leurs propres lois, comportant des sanctions sévères.²³ Les Catholiques peuvent assister au mariage ou à l'enterrement de personnes d'autres religions uniquement de manière passive et à titre de courtoisie;²⁴ mais nous ne saurions admettre que leurs morts fussent enterrés dans nos cimetières.²⁵ Il nous est impossible de bénir le même drapeau, avec des gens d'autres religions ou séparément,²⁶ car avec la bénédiction catholique le drapeau devient un objet consacré.²⁷ Pareillement, nous ne pouvons pas sonner nos cloches à des occasions qui les intéressent;²⁸ en revanche, nous ne leur demandons pas de sonner leurs cloches à notre intention. Dans nos écoles, nous ne pouvons admettre des enfants non-catholiques qu'une fois que l'éducation catholique de nos enfants est parfaitement assurée; de nos internats, les enfants non-catholiques sont exclus d'une manière géné-

rale, sauf si, pour des raisons majeures, l'Ordinaire compétent du lieu autorise l'admission d'un enfant non-catholique sous réserve que celui-ci se soumette en tout à la discipline de l'internat et qu'il s'abstienne de soulever des questions religieuses devant ses camarades catholiques.²⁹ Au contraire, s'il existe dans la localité une école ou un internat catholique, nous n'avons pas le droit d'envoyer nos enfants dans une école non-catholique ou indifférente,³⁰ ni de les placer dans un tel internat à moins que leur éducation dans la foi et la morale catholique ne soit assurée.

Notre thèse consistant à ne pas accorder de droits dans notre Église à ceux qui sont en dehors d'elle ne saurait offenser personne, parce que celui qui n'est pas membre d'une association, d'une organisation ou d'une société parfaite serait mal venu d'y réclamer les droits réservés aux membres.

2° Dans la vie publique, en matière religieuse, nous rencontrons souvent l'indifférence à l'égard notamment de l'enseignement religieux et moral, des sacrements, de la liberté et d'autres droits de notre Église. Les Catholiques indifférents n'osent pas ou ne veulent pas, quand il le faudrait, prendre parti pour l'enseignement divin de notre Église;³¹ ils ne jugent pas nécessaire et ils négligent d'écouter les sermons,³² de recevoir le sacrement de la confirmation,³³ d'entendre la messe,³⁴ de se confesser³⁵ et de communier;³⁶ eux-mêmes ne désirent pas recevoir et négligent ou empêchent que leurs proches recoivent l'Extrême Onction;³⁷ au lieu du mariage religieux, obligatoire pour tout Catholique,³⁸ ils se contentent du mariage civil, alors que seul le mariage béni par l'Église enveloppe les conjoints des grâces dont ils ont besoin dans leur vie conjugale au milieu des difficultés inhérentes à cette vie. Les Catholiques indifférents ne veulent pas comprendre la nécessité et jugent inopportun que la loi sur le mariage civil soit révisée par voie constitutionnelle en ce sens qu'elle ne soit pas obligatoire pour les Catholiques hongrois. Nous n'avons rien à redire si nos concitoyens d'autres religions tiennent, pour eux-mêmes, au mariage civil; aussi ne nous opposons-nous pas à ce que la loi reste en vigueur à leur endroit. Mais pour notre foi et notre conscience catholique, et aussi pour rendre plus fécondes les familles hongroises au moins par le raffermissement des mariages entre Catholiques hongrois, nous n'aurons pas de cesse tant que nous n'aurons pas rétabli par des moyens constitutionnels

la dignité sacramentelle et la validité, aux yeux de l'Etat, du mariage catholique³⁹ dans cette Hongrie qui est catholique dans la proportion de 70 pour cent. Il est impossible que dans une si grave question de conscience, on se laisse encore conduire par l'esprit qui a inspiré la loi XXXI de 1894.

En matière religieuse, l'indifférence se manifeste aussi par l'attitude des fidèles qui ne se soucient pas de la juste cause, du bon renom, de la liberté, des droits et des privilèges de l'Eglise,⁴⁰ qui ne font aucun sacrifice pour ses paroisses, ses associations culturelles, ses églises, ses cimetières⁴¹ et ses fêtes;⁴² qui se désintéressent des séminaires catholiques,⁴³ des écoles catholiques,⁴⁴ des internats catholiques; qui donnent leur appui, non pas à des associations catholiques⁴⁵ et à l'Action Catholique, mais à des associations et organisations indifférentes; qui ne portent pas d'intérêt au chef de l'Eglise dont le labeur dévoué dure jusqu'à tombe, ni aux évêques, prêtres,⁴⁶ religieux et professeurs de l'Eglise, à leurs intérêts et droits;⁴⁷ qui, en certaines affaires litigieuses, ne s'adressent pas aux tribunaux ecclésiastiques seuls compétents;⁴⁸ enfin qui ne cherchent pas à faciliter aux Catholiques hongrois, l'accès à la vie publique, à une place digne de leurs capacités et conforme à l'équité. C'est aussi une preuve de grande indifférence que beaucoup de Catholiques accueillent sans critique les idées tendant à priver les institutions et les personnes morales de l'Eglise des ressources matérielles⁴⁹ nécessaires à leur entretien, sans lesquelles l'activité scolaire, pastorale et administrative de l'Eglise serait impossible, et que, en cas de spoliation de l'Eglise, les fidèles devraient fournir même s'ils n'ont rien reçu des biens ecclésiastiques.

¹ Can. 2350. — ² Can. 2319, § 1, nos 2, 4. — ³ Can. 684; 2335. — ⁴ 1^{re} épître à Timothée, 3, 15. — ⁵ Jean, 18, 37 et suiv. — ⁶ Luc, 11, 23. — ⁷ Apocalypse de Jean, 3, 15—16. — ⁸ Sermo 1. in Natali App. Petri et Pauli. — ⁹ Saint Augustin, *De Civitate Dei*, XVI, 2; *De vera Religione*, 2. 8. — ¹⁰ Pie IX, Syllabus, prop. 15—18. damn. (C. J. C. Fontes, N. 543) — ¹¹ Can. 1399; 2318. — ¹² Can. 1374. — ¹³ Can. 684; 2335. — ¹⁴ Can. 1258, § 1. — ¹⁵ Can. 765, n. 2. — ¹⁶ Can. 795, n. 2. — ¹⁷ Can. 2319, § 1, n. 1, 3. — ¹⁸ Can. 1060; 1071. — ¹⁹ Tauber: *Manuale Juris Canonici* (3^e éd.), p. 449, note 3; Kérészy: « *Ne temere* », p. 60, note 2. — ²⁰ Can. 2319. — ²¹ Can. 1063; 1071; 2319, § 1, n. 1. — ²² Can. 1061; 1071. — ²³ Loi VI de 1933, art. 46, B, et art. 47, B. — ²⁴ Can. 1258, § 2. — ²⁵ Can. 1240, § 1, n. 1. — ²⁶ S. C. S. Off., 22 juin 1927. — ²⁷ Can. 1144. — ²⁸ Can. 1169, §§ 3, 4. — ²⁹ S. C. S. Off., 11 juin 1866; S. C. de Prop. Fide, 25 avril 1868 (Coll. n. 1292; 1329); Conf. épisc., 24 octobre 1924 (n. 13); 11 mars 1942 (n. 32). — ³⁰ Can. 1374. — ³¹ Can. 1325. — ³² Can. 1348. — ³³ Can. 787. — ³⁴ Can. 1248. — ³⁵ Can. 906. — ³⁶ Can. 859. — ³⁷ Can. 944. — ³⁸ Can. 1012; 1099. — ³⁹ Can. 1012; 1099. — ⁴⁰ Can. 2334. — ⁴¹ Can. 1206. — ⁴² Can. 1247. — ⁴³ Can. 1352—1355. — ⁴⁴ Can. 1375; 1379. — ⁴⁵ Can. 684. — ⁴⁶ Can. 119. — ⁴⁷ Can. 120; 121. — ⁴⁸ Can. 1553. — ⁴⁹ Can. 1489—1499; 1544; 2345; 2346.

Esprit national et civilisation universelle

Par JULES KORNIS

LA CULTURE personnelle se fonde sur les notions de valeur et sur les idées de l'individu. Elle est encadrée plus ou moins par la culture nationale, en d'autres termes par l'esprit objectif de la nation. Si nous nous élevons au-dessus des nations, nous arrivons aux grands rapports qui englobent les biens spirituels de l'humanité, à savoir jusqu'à la culture universelle. Quelle est la signification de ce terme? Est-ce que l'humanité toute entière peut représenter cette culture de la même manière qu'une nation représente sa culture nationale? Aussi loin que remontent les traditions de l'humanité, celles-ci ne parlent que de tribus, de peuples et de nations en luttes permanentes entre elles, sans rien savoir de leurs origines communes, sans rien vouloir même en savoir. Même si, à l'origine, l'humanité avait formé une unité biologique, la conscience de cette unité s'est obscurcie et s'est perdue même dans la pénombre des temps préhistoriques. Seule la Bible a gardé l'idée de ces origines communes: la division en beaucoup de langues et en beaucoup de nations de l'humanité n'a été que la punition de Dieu à cause de la construction de la tour de Babel. Il paraît en effet que sans cette division et avec toutes ces forces primitives unies, l'humanité eût mieux réussi sur le chemin du progrès. Plus tard, les époques historiques ont recréé la conscience de cette unité; seulement celle-ci ne se rapporte plus à l'unité biopsychique, mais seulement au but, au sens, à l'esprit de l'homme en général. C'est l'idée de l'humanité qui demande à l'esprit humain de développer ses forces de son mieux et de réaliser, autant que possible, les grandes valeurs de la culture. L'histoire de l'homme est identique, du moins comme idéal, à la civilisation universelle. L'histoire mondiale, c'est l'histoire de la civilisation universelle.

La conscience d'une humanité, comme sujet potentiel de l'histoire et de la civilisation dans leur ensemble, n'apparaît pour la première fois qu'au crépuscule du monde antique, dans la philosophie stoïcienne. Chez les Grecs, la « païdeia » représente encore la culture nationale grecque en face de tous les autres peuples barbares. Par contre, la religion des Juifs est déjà fondée sur l'unité essentielle du genre humain. Ce sera cependant le Christianisme qui s'élèvera le plus clairement et aussi le plus puissamment au-dessus des différences nationales et qui proclamera avec Saint Paul l'unité de toute l'humanité. L'idée de l'humanisme universel se reflètera désormais dans l'histoire et la philosophie chrétiennes: c'est toute l'humanité qui est le sujet de l'histoire et de la civilisation (à savoir de la perfectibilité). C'est

seulement grâce à une telle base idéologique que le Christianisme a pu s'élever à la hauteur d'une culture universelle et devenir en même temps le facteur le plus important de l'histoire mondiale.

La culture, comme réalisation du système des valeurs spirituelles, est obligatoire pour le genre humain tout entier. Chaque peuple un peu développé a senti et reconnu même cette obligation pour son compte. Chaque peuple a cherché à sa manière la vérité et les secrets de l'univers; chacun d'eux a désiré une certaine beauté; chacun d'eux était convaincu qu'il doit y avoir un ordre moral supérieur. La conscience de ces valeurs supérieures et idéales découle de la nature même de l'homme. Seulement leur contenu concret, la manière de les réaliser diffèrent assez sensiblement selon le degré d'évolution des peuples, des groupes de peuples et des cercles de culture.

Ces différences cependant ne sont jamais si essentielles qu'elles puissent s'opposer définitivement à la compréhension mutuelle, du moins jusqu'à un certain degré, des cultures et des peuples les plus divers. Malgré les différences physiques ou spirituelles, malgré toutes les diversités raciales ou nationales, les hommes peuvent toujours se rencontrer dans l'atmosphère supérieure de l'esprit. En dehors de certains traits anthropologiques, généraux et communs, c'est surtout dans cette spiritualité que se trouve l'unité humaine. Cette unité spirituelle et sa compréhension se retrouvent jusqu'à un certain degré dans toutes les races, dans toutes les nations, dans tous les hommes sous une forme plus ou moins développée. S'il n'existait point un tel esprit humain commun, les cultures des individus et des nations seraient si différentes qu'elles devraient renoncer à se comprendre et à s'influencer mutuellement. Telle nation ne pourrait pas comprendre le code moral et juridique d'une autre, telles idées scientifiques d'un peuple ne pourraient pas être assimilées par un autre peuple, telles créations artistiques ne pourraient pas être goûtées par les autres. Partout où il y a des hommes, il y a aussi un esprit qui les relie; partout où il y a un tel esprit, l'intellect a une forme logique identique; autrement, jamais on ne pourrait voir des sciences et des techniques supranationales, autrement les hommes de la terre seraient des êtres à forme humaine, des spécimens de leur race respective, sans aucun lien spirituel — idée, valeur, but, idéal, en d'autres termes: civilisation — qui pourrait les embrasser dans une unité supérieure. Celui qui nie un tel esprit rabaisse l'homme au rang des animaux. La théorie raciale dans ses excès est un tel matérialisme biologique qui ne comprend rien à la culture, encore moins à la culture universelle.

L'histoire nous enseigne que c'est par le contact avec d'autres nations que chaque nation peut développer sa propre culture avec le plus de succès, en acceptant ou en refusant, en assimilant ou en rejetant l'esprit, les idées, le système de valeurs des nations étrangères. L'esprit national pressuppose déjà un autre esprit national, pour rendre plus conscientes ses propres qualités spéciales. Chaque

nation juge la culture de l'autre selon le système de valeurs de sa propre culture nationale. La vie de chaque culture nationale gagne en mouvement et en profondeur par le contact avec d'autres cultures. Là où l'esprit national ne reçoit pas d'inspiration de la part d'autres cultures, il se fige et devient l'ennuyeuse copie de soi-même. Dans l'Égypte ancienne, dans les Indes, personne ne pouvait quitter le pays pour ne pas corrompre la culture traditionnelle avec des idées ou des coutumes importées de l'étranger; de même, dans les temps anciens, il était défendu aux étrangers de toucher le sol chinois. Ces grandes cultures orientales, faute d'inspirations nouvelles, se sont desséchées et même momifiées.

Dans l'évolution de l'esprit national, un des mobiles les plus forts est la rencontre avec la culture, avec les valeurs d'autres nations. On s'emprunte mutuellement non seulement des objets d'usage courant, des vivres, des vêtements et des armes, mais aussi des coutumes, des règles morales, des styles artistiques, des conceptions politiques et souvent même des divinités. Pour défendre les valeurs traditionnelles, l'esprit national se lève souvent et lutte contre la culture étrangère, mais en fin de compte cette dernière se mêle à la vie nationale. Le génie artistique et scientifique des Grecs fait la conquête de l'esprit romain, l'esprit juridique et militaire des Romains finit par englober l'esprit grec, enfin le système de valeurs religieux et moral du Christianisme triomphe des conceptions grecques et romaines. La fusion de ces trois conceptions de la philosophie grecque, du droit romain et de la religion chrétienne va former, éduquer et affiner les peuples encore barbares de l'Europe. Cet héritage spirituel de l'antiquité et du moyen âge sera encore développé, aux temps modernes, par les nations européennes. Elles n'y travaillent pas isolément, mais ensemble, en échangeant entre elles les trésors communs de la culture. Les produits de l'esprit national sont d'autant plus précieux pour l'ensemble de l'humanité, qu'ils contiennent davantage de signification universelle. Les biens philosophiques et artistiques grecs ne sont pas précieux parce qu'ils sont les produits de l'esprit national grec, mais parce qu'ils expriment encore aujourd'hui l'esprit humain universel. Aujourd'hui, toutes les grandes cultures du globe s'unissent et s'équilibrent plus ou moins sous les auspices de la civilisation occidentale. Cela se fait pas à pas, au prix de beaucoup de luttes et de tensions, car les systèmes nationaux de valeurs ne sont pas uniquement rationnels et s'opposent ainsi à la formation rapide de la grande culture universelle. Le pionnier de cette culture est tout d'abord la technique moderne, la rationalisation de la vie, le triomphe de l'intellect au service des intérêts vitaux économiques. Mais à côté des connaissances rationnelles, toujours les plus aptes à être assimilées et à devenir universelles, les autres biens des cultures nationales s'infiltrèrent plus ou moins les unes chez les autres dans une immense endosmose spirituelle réciproque. Chaque nation réagit différemment à l'influence

des cultures étrangères. Il y a des nations plus fermées, plus conservatrices, plus enclines à se figer dans leur propre culture nationale. D'autre part il y a d'autres nations qui par suite de leur situation géographique entrent en contact avec d'autres nations, sont plus sensibles à l'égard des systèmes de valeurs étrangers, pénètrent et assimilent plus facilement les biens des cultures étrangères. Ces nations progressives font entrer les valeurs nouvelles dans les cadres historiques de leur propre culture et les présentent au monde sous des couleurs nouvelles. Chaque nation garde plus ou moins son unité de style spirituelle, mais, tout en travaillant à la formation de sa propre culture nationale, elle augmente et enrichit en même temps la culture de l'humanité dans son ensemble. Donc, pour arriver à la culture universelle il faut passer par la culture nationale. Car seule la culture nationale est une réalité, tandis que la culture universelle n'est qu'un idéal, un schème lointain, non seulement une utopie, mais aussi une uchronie. Un homme concret se sent surtout membre d'une unité spirituelle concrète, et le cadre d'une telle unité est la nation. Platon est le Grec le plus grec, Dante le plus italien des Italiens, Shakespeare le plus anglais des Anglais, Goethe et Wagner sont entièrement allemands: tous cependant sont des génies communs à l'humanité toute entière. Et même ceux qui, parmi eux, luttent pour l'humanité universelle, reflètent avant tout et partout le génie de leur nation.

C'est l'exemple du Japon qui montre le mieux le contact et la fusion des diverses cultures et les degrés différents d'assimilation des éléments rationnels et des éléments irrationnels. Les Japonais ont emprunté d'abord la culture des Chinois, avec toute l'éthique rationnelle de Confucius. De plus, trois siècles plus tard, l'esprit national japonais a accueilli la mystique bouddhiste, qui, au VI^e siècle, a aussi bien transformé l'état d'âme du peuple japonais que le Christianisme l'avait fait en Europe. Comment le bouddhisme, cette religion mystique et étrangère a-t-elle pu pénétrer l'esprit japonais et même féconder sa culture? Peut-être parce qu'il y avait des traits communs entre le bouddhisme et la religion nationale primitive des Japonais. Cette religion nationale, le shintoïsme se réveille encore au XVIII^e siècle, devient religion d'Etat et sa renaissance continue encore aujourd'hui. D'autre part, le Christianisme a également pénétré, il y a trois siècles, au Japon, mais l'esprit national s'y est opposé. Depuis le milieu du siècle passé, le Japon a ouvert ses portes à la culture occidentale, tout en n'acceptant d'elle que les biens purement rationnels, les sciences naturelles et la technique. Edouard Spranger, l'un des philosophes les plus remarquables de notre époque, ayant longtemps étudié la vie spirituelle du Japon, réfute en quatre points cette conception fautive d'après laquelle la culture japonaise se serait adaptée absolument à la culture occidentale. D'abord, dit-il, le shintoïsme, l'antique foi basée sur le culte des ancêtres, n'a pas disparu. Ensuite le bouddhisme, venu des Indes, s'y est transformé en son contraire: ce n'est pas une

fuite du monde, mais un mysticisme qui veut transformer le monde. De plus, ce peuple insulaire a toujours repoussé les influences contraires à sa nature profonde, comme par exemple le Christianisme. Enfin, ce sont les puissances occidentales qui ont forcé le Japon à ouvrir ses portes au commerce mondial et c'est ce qui lui a donné le désir de s'emparer de la technique militaire occidentale. Autrement, le Japonais est encore aujourd'hui très conservateur, garde jalousement ses traditions antiques, et montre dans sa haute culture des couches aussi riches que diverses.

En somme, la culture universelle, comme une voûte unie se superposant aux simples cultures nationales, ne se réalisera peut-être jamais, mais malgré tous les obstacles qui s'y opposent, elle reste et elle doit rester un idéal obligatoire. Car le but final et le sens de la vie de l'humanité est la réalisation d'un système de valeurs spirituel universel. Un seul homme, une seule nation ne peuvent réaliser que partiellement ce qui se trouve à l'état latent dans la structure spirituelle du type humain : pour développer tous les aspects de la vie et de la culture spirituelles, il est nécessaire de faire appel à toutes les nations, à toute l'humanité. L'*homo sapiens* dans toute son essence ne se présente pas dans un seul individu, dans une seule nation, dans une seule génération ; seule une longue, très longue évolution peut montrer ce qui se trouve au fond de l'humanité, en quoi consiste son essence spirituelle.

Par suite de son essence rationnelle, c'est la science qui approche le mieux l'idéal de la culture universelle. Les résultats mathématiques, scientifiques et techniques sont partout évidents et valables, indépendamment de l'esprit national. Les vérités démontrées par la logique sont partout identiques dans le monde. La science est l'affaire de toute l'humanité. Les connaissances élaborées par une nation quelconque ne doivent pas servir uniquement la vie, la gloire et la puissance de cette seule et unique nation. La science ne peut pas rester le monopole de telle ou telle nation : les trésors spirituels découverts doivent être partagés avec toute l'humanité. Déjà l'esprit médiéval, par suite de son universalisme chrétien, considère la science comme l'affaire commune et supranationale de l'humanité. De même l'humanisme de la Renaissance tâche d'universaliser la culture à l'instar du monde antique. Au XVII^e siècle également, après les luttes religieuses, le mot d'ordre le plus puissant, la tâche principale de la culture est l'union des religions, des systèmes juridiques et des hommes de science. Bacon veut organiser par exemple l'ordre universel des savants ; en dehors de l'organisation internationale des sciences, Leibnitz crée des projets détaillés pour l'unification du Christianisme ; Comenius veut faire la synthèse encyclopédique des connaissances et attend de cette « pansophie » l'union de toute l'humanité dans la foi et dans la connaissance. Cependant, malgré la création à partir du XVII^e siècle, au sein de chaque grande nation, d'une académie scientifique,

ce n'est que vers la fin du XIX^e siècle, en 1899, que ces académies nationales arrivent à se mettre d'accord pour une coopération internationale et pour l'organisation rationnelle de certaines recherches scientifiques. Cette première communauté de travail est cruellement déchirée par le plus grand ennemi de l'idéal de la culture universelle, à savoir par la guerre mondiale. Après la première guerre mondiale, la Société des Nations est créée et son œuvre la plus haute sera la Commission de Coopération Intellectuelle pour aider et encourager le travail scientifique à travers le monde. Le principe fondamental de la Société des Nations, c'est Léon Bourgeois qui l'a formulé: il faut éviter, dit-il, de toucher à l'originalité de l'esprit national, il faut permettre au contraire à chacune des nations de se développer avec le plus de force et de vitalité possible, afin qu'elle puisse puiser abondamment dans le trésor commun des connaissances, des méthodes et des découvertes de l'humanité.

Il n'est peut-être pas inutile d'éclaircir un problème à ce sujet: quel est le rôle des grandes et des petites nations dans la formation de la culture universelle et, ainsi, dans l'évolution des sciences internationales? Il est certain que l'esprit de la culture moderne prend son premier élan dans les libres républiques citadines. A partir du XVII^e siècle, c'est surtout dans les grandes nations française et anglaise que surgissent la plupart des découvertes scientifiques. Malgré son manque d'unité, c'est l'Italie qui donne le branle aux sciences naturelles modernes (Galilée) et c'est l'Allemagne, divisée en petits Etats, qui continue cette ligne d'évolution (Kepler).

La Hollande est une petite nation, mais, au cours du XVII^e siècle, elle joue un rôle de tout premier ordre dans la vie scientifique de l'Europe, tandis qu'en même temps l'immense nation russe sommeille encore en silence. Les grands empires asiatiques ont à peine développé les sciences; leur esprit, comme celui de la Chine, est resté plutôt stationnaire. Ces grands peuples d'Asie s'occupaient davantage des éternels problèmes métaphysiques, tandis que les nations européennes s'adonnaient aux sciences positives. Du point de vue de cet esprit dynamique, actif et librement individuel, il n'y a pas de différence essentielle entre les grandes et les petites nations d'Europe. Par la force des choses, il se trouve toujours un plus grand nombre de chercheurs ou de savants parmi les fils d'une grande nation qu'au sein d'une petite nation. D'autre part, rien ne démontre mieux que l'exemple lumineux des Grecs antiques que le point de vue qualitatif, l'énergie spirituelle des petites nations peut bien surpasser celle des grandes nations. Là, chez les Grecs, ce n'est point le nombre d'êtres biologiques, mais la qualité de l'esprit qui compte, le sens de l'ordre et de la mesure, le besoin de clarté dans la pensée, l'appel constant à l'intellect et la capacité esthétique. La grande nation romaine a pu vaincre la petite nation grecque, mais pour se soumettre ensuite à son œuvre et à sa structure spirituelles.

Les partisans des grands Etats semblent redouter pour les petites nations qu'elles ne deviennent trop charmantes, trop idylliques, trop unilatéralement occupées de leur culture spéciale, de leur passé national, de leur structure historique et spirituelle. Par conséquent, disent-ils, qu'elles ne se passionnent plus pour les grandes tâches historiques et ne veuillent plus participer aux grands courants mondiaux, qu'étant trop prudentes, elles se figent dans leur esprit particulier. Seulement ces raisonnements sont contredits par le témoignage de l'histoire qui montre le rôle fondamental que les petites nations ont joué un peu partout dans l'évolution de la culture: ainsi l'Ancien Testament des Juifs, les épopées, les tragédies, les beaux-arts, la philosophie et la science des Grecs, l'art des villes libres de la Renaissance italienne. En matière de patriotisme, de dévouement et de sagesse politique, Sparte, Athènes, Florence et la Suisse peuvent rivaliser avec les grandes nations. Si une petite nation est coincée entre de puissants Etats, elle adoucit par sa neutralité les rivalités et les efforts à l'hégémonie de ces derniers. Ce sont les petites nations qui cultivent avec le plus de ferveur l'idée de l'arbitrage international en vue de la paix permanente. Les petites nations sont des organes importants du progrès humain, puisque dans le domaine de la juridiction sociale elles peuvent se permettre des essais: (réformes pénitentiaires, droit de vote pour les femmes, anti-alcoolisme) que les grands Etats ne peuvent pas faire sans des risques sérieux. La participation directe aux affaires publiques, le respect collectif des lois et des valeurs juridiques et morales, enfin l'amour de la concorde caractérisent avant tout les citoyens des petits Etats.

Pour des raisons surtout économiques, aux XIX^e et au XX^e siècles, la politique des grandes nations européennes est devenue une politique mondiale: une telle évolution fait-elle avancer ou reculer la formation de la culture mondiale? Certes, et c'est un avantage, la politique colonisatrice présente partout comme modèle la civilisation européenne. Seulement cette politique mondiale expansive pousse les grandes nations à des efforts qui, pour une meilleure exploitation des forces, uniformisent les membres des communautés et mettent à la place de l'élan individuel la force commune de l'organisation collective. Puisque seules les nations sont considérées comme de grandes nations qui sont assez puissantes pour se mêler de la politique mondiale et y faire valoir leur volonté de puissance, rien de plus naturel que ce désir d'expansion mette la culture aussi à son service: le pouvoir collectif triomphe de l'initiative et de la culture de l'individu et fait dissoudre l'esprit individuel dans la culture sociale. On n'apprécie les nations que d'après leur puissance politique: ce n'est plus la force de sa culture qui décide du mérite historique et de la valeur d'une nation, mais uniquement sa force armée, le nombre de ses habitants et sa situation politique. L'ivresse de grandeur et de puissance obscurcit la mentalité qualitative des grandes nations et

renie la valeur et même la raison d'être des petites nations. La puissance et l'égoïsme politique font irruption, et à tort, dans la sphère supérieure de la culture, et ainsi le Moloch des grands empires menace d'avaler les petites nations. Cette nouvelle divinité politique ressemble à l'ancienne idole chananéenne qui demandait des sacrifices humains: toute en fer et vide à l'intérieur, elle avait une tête de bœuf, tandis que ses autres membres ressemblaient aux membres humains.

Mais si les nations à grands espaces absorbent les petites nations en même temps que leur culture, combien la vie de l'humanité devient plus pauvre et plus monotone, combien la culture universelle devient plus plate et plus incolore! Conscientes de ce danger, les petites nations gardent d'autant plus jalousement la structure spéciale de leur esprit national et de leur culture, développent d'autant plus énergiquement leurs valeurs uniques et irremplaçables, activent d'autant plus fébrilement toute leur vie spirituelle intérieure. Tandis que, de son côté, la culture colossale et surorganisée des nations à grands espaces devient plus plate, plus grossière, plus pauvre en nuances délicates et se réduit bientôt à une technique au service de la puissance. Leur idéal se limite uniquement à cette puissance: celle-ci absorbe peu à peu toute culture plus haute et plus fine et même, dans les rapports spirituels internationaux, fait triompher uniquement le principe obligatoire de l'ordre et de l'obéissance.

Le théâtre classique français en Hongrie

Par PIERRE NAGY

IL Y EUT une époque dans presque tous les pays d'Europe où le théâtre classique, né en France, était la seule forme admissible de l'expression dramatique; où les types sacrés et incomparables, les modèles de perfection inaccessibles pour tout Européen étaient Corneille, Racine et Molière. Comme on le voit, nous acceptons du classicisme la définition donnée par M. H. Peyre; elle met à part les auteurs français du XVIII^e siècle qui, à bien considérer, et à l'exception peut-être du seul Marivaux, ouvrent une brèche dans la perfection de l'ordre classique. Le XVIII^e fut un siècle de disciples. Cette époque d'hégémonie de l'esthétique, formulée à la cour de Louis XIV, marqua le point culminant de l'influence française, l'époque où Londres applaudissait des pièces formées selon les préceptes rigoureux qu'on acceptait déjà en Espagne et qui commençaient aussi à s'introduire parmi les Allemands lettrés; partout régnaient les trois unités, la doctrine du sublime et la recherche du « je-ne-sais-quoi » — idées et idéaux français du siècle précédent.

Chacun sait que le XVIII^e fut justement un des moments les plus décisifs pour la civilisation hongroise, celui qui la rattacha définitivement à l'Occident. Nous n'étions donc pas en retard sur l'horloge de l'Europe, et le siècle qui fit accepter aux autres littératures les règles formulées en France, les imposa également chez nous. Il faut tenir compte, cependant, de la situation unique que la littérature et surtout l'art dramatique occupaient en Hongrie. A l'heure où partout ailleurs l'idéal classique s'impose à une vie théâtrale florissante, modifiant les traditions autochtones ou les balayant, chez nous le théâtre profane n'est pas encore né, la scène nationale n'est pas encore construite.

La tendance classique et son produit le plus important, le théâtre classique, vont s'infiltrer en Hongrie par trois voies déjà ouvertes. D'une part, elle trouve accès chez les lettrés de la garde noble de Marie-Thérèse, réunis autour de Bessenyei; ils subissent l'influence forte de Gottsched, disciple docile et admirateur fervent des classiques français. D'autre part, dans les milieux aristocratiques transylvains, elle rencontre une culture française indépendante mais profonde et florissante; c'est cette culture qui nous a donné la première traduction du *Cid* en 1773, par la plume du comte Adám Teleki.¹ Mais

¹ Nous ne parlerons pas ici des traductions et de leur valeur, cela mériterait une étude à part. Ce qui nous intéresse, c'est l'accueil que les Hongrois réservèrent au théâtre classique français.

le canal le plus important peut-être, c'est le théâtre des divers ordres monacaux, surtout celui des Jésuites et des Frères des Ecoles chrétiennes. Son importance est d'autant plus grande que c'est de là, des jeux scolaires, que sortira notre théâtre profane, faisant ses débuts dans les derniers lustres du siècle. A l'encontre de ce qui a lieu dans les autres pays, c'est le théâtre scolaire qui forme la seule tradition vivante du jeu dramatique hongrois.

Les ordres religieux ont une prédilection pour Molière — adapté naturellement *ad usum delphini* — et c'est lui qui trouve le plus grand écho dans le public. Les premières troupes hongroises, celles de Kelemen à Buda et de Kótsi Patkó à Kolozsvár, jouent avec succès toutes ses pièces traduites non seulement dans leur résidence, mais aussi au cours de leurs tournées, dans diverses villes de province.

Toutefois, ce ne sont pas ces représentations qui attirent l'attention du public lettré sur les classiques français; mais plutôt toute la littérature née sous le signe de l'époque des lumières. Le premier savant et esthéticien hongrois qui tient compte des classiques est le jésuite Georges Szerdahely, professeur d'esthétique et de rhétorique à l'Université de Buda. Dans ses manuels destinés aux besoins de ses élèves, il propose à leur admiration Corneille, Racine et Molière, dont il parle longuement et de façon fouillée. Ses opinions sont dans une large mesure le reflet de celles des esthéticiens français et surtout allemands; il goûte en premier lieu Corneille, et défend Molière contre les accusations inspirées de Rousseau; ses enthousiasmes suivent de près ceux d'un autre jésuite, Ch. Porée, esthéticien bien connu en son temps, mais dont le nom ne survit aujourd'hui que grâce à son élève génialement infidèle que fut Voltaire.

Voltaire connut en Hongrie une vogue immense: c'est une des influences les plus fortes que subit l'esprit hongrois au cours du XVIII^e siècle, grâce à des traductions partout multipliées. Son *Essai sur la poésie épique* paraît déjà en 1789, en appendice à une version de la *Henriade*, et il contient un exposé du système dramatique français auquel il préfère d'ailleurs le théâtre élisabéthain. Le traducteur de cet essai est un ancien élève de l'Université de Genève, qui fut le percepteur de Nicolas Théodore de Saussure; c'est Joseph Péczeli, pasteur francophile de la ville de Komárom, qui contribua largement à introduire en Hongrie le culte de Voltaire. Il partage ce rôle avec le comte Joseph Dessewffy; cet aristocrate, un des plus cultivés qu'ait jamais eus notre patrie, admire et adore par principe le théâtre français. Dans ses longues études adressées sous forme de lettres à son ami Kazinczy, il démontre la suprématie incontestable du théâtre français en Europe et voit en elle une conséquence naturelle du raffinement social. Kazinczy lui-même, le grand animateur de la littérature hongroise, admire les classiques et traduit Molière, servant à la fois ses admirations de lecteur et ses propres velléités de stratège littéraire.

Dessewffy et Kazinczy sont des figures à la fois saillantes et caractéristiques de la noblesse hongroise éclairée, trouvant son régal spirituel dans les classiques français. Dessewffy réfute Lessing sans le mentionner. Szerdahely par contre ne connaissait en matière dramatique d'autre idole que Shakespeare; le romantisme naissant lui donnera de plus en plus raison. C'est le culte du seul Molière qui ne décline pas au cours de l'époque; Corneille et Racine, leur forme parfaite, leur aspiration à l'humain pur dépouillé de tout ce qui est accidentel ou exotique, rencontrent une incompréhension grandissante, puis un mépris total.

Pour le comte Etienne Széchenyi, la plus grande figure du romantisme et peut-être de l'histoire hongroise, Racine, n'est qu'« un imitateur heureux », et en lisant *Bérénice*, il rit de tout son cœur. Quant à Molière, il restera pendant toute la vie de Széchenyi son auteur de chevet dont il se souvient à tout propos. Kölcsey également, le premier grand critique hongrois, en bon admirateur de Lessing, traite de haut la tragédie française, ne lui reconnaît aucune valeur, et trouve même dans Molière bien des choses à redire, quoiqu'il ne conteste pas un moment son originalité. Seul Michel Vörösmarty, notre grand poète romantique, trouve, pour parler du classicisme, des mots compréhensifs; il ne pourra jamais admettre les unités, mais il découvre une harmonie secrète entre son talent dramatique personnel et le grand pathétique de la tragédie classique qu'il exprime avec une justesse et une finesse remarquables dans ses *Fragments dramaturgiques*. Son opinion est hors du ton général: la mode est au dénigrement maximum des classiques. L'expression typique est celle du journaliste habile de l'époque, Eméric Vahot, qui leur reproche leur servilité, leur absence de révolte. C'est la même cause qui empêche le public hongrois de goûter même Molière dans les années d'avant et d'après la révolution de 1848.

Grâce à son directeur, le génial et malheureux Joseph Bajza, le Théâtre National naissant est pleinement conscient de l'élévation de ses devoirs. Ainsi, dès l'ouverture du théâtre, on donne des classiques — c'est-à-dire on en veut donner — mais l'inondation de Pest oblige à fermer les portes en 1838, juste la veille de la première représentation du *Médecin malgré lui*. Si Bajza n'a pas pu mettre à la scène du Molière, ses successeurs comblent cette lacune, et, dans la première décennie de l'existence du Théâtre National, on voit sur ses planches quatre pièces du grand comique. De ces quatre, *l'Avare* et *Tartuffe* resteront jusqu'à nos jours au répertoire du théâtre. Pourtant leur premier créateur, Fánecsy, ne trouve pas un accueil enthousiaste et unanime: il devait tomber parfois jusqu'au cabotinage par ses expressions forcées.

Fait unique parmi les littératures européennes, l'époque dite classique de la littérature hongroise a ses racines dans le romantisme, y puise ses sujets, ses forces, vit à côté ou plutôt au-dessus de lui,

raffinant, relevant ses sujets et ses méthodes jusqu'à l'humain pur, abstrait. Cette époque non plus ne trouvera pas à son goût les tragiques de la France du XVII^e siècle; pourtant elle vénère Molière. Même les représentations données par Rachel et sa troupe entre les 5 et 11 septembre 1851, ne font pas triompher Corneille et Racine. Malgré les louanges obligatoires qui pullulent dans les journaux, quelques chroniqueurs osent élever leur voix contre l'art traditionnel dont Rachel est l'interprète. L'opinion moyenne du public est exprimée par M^{me} Kovács, l'actrice comique de l'époque, qui persifle la déclamation de la célèbre tragédienne dans une pièce hongroise contemporaine. Mais c'est probablement l'émulation provoquée par Rachel qui donne à notre grande actrice tragique, M^{me} Jókai, l'idée de jouer le rôle de Chimène dans le *Cid*. Elle-même n'y réussit pas totalement, et son entourage, habitué à un autre style, ne trouve pas le ton qu'il faut pour cette œuvre pathétique, aux tirades de longue haleine.

Molière, par contre, rencontre à cette époque un de ses meilleurs interprètes en Joseph Tóth, qui assume tour à tour les rôles de *Tartuffe* et d'*Harpagon*, et les fait revivre avec un énorme succès.

Il n'est pas sans intérêt de constater que la série de représentations qui a le plus contribué à la connaissance des classiques français en Hongrie fut donnée par une actrice italienne, par A. Ristori. Gyulai, le plus grand critique hongrois, voit Ristori au cours de son voyage à Berlin, et, dans un article enthousiaste qu'il lui consacre, s'efforce de réhabiliter la diction tragique en démontrant l'effet funeste de la campagne de Lessing, qui a rendu unilatéral le développement du répertoire hongrois. Son article déclenche une polémique véhémente. Comme pour appuyer Gyulai, Ristori donne à Budapest, dès l'année suivante, en 1856, des tragédies. Son interprétation du *Mirra* d'Alfieri suscite l'approbation d'un autre grand critique, François Salamon, qui déclare que les doctrines de Lessing et de Hugo, bien-faisantes en Allemagne et en France par l'élimination des épigones du classicisme, se sont avérées nocives en Hongrie. De fait, la réforme romantique, arrivant trop tôt chez nous, nous a empêché de jamais connaître le théâtre classique. Pour remédier à cette lacune, Gyulai a consacré une longue étude aux grands dramaturges français du XVII^e siècle. Présenté comme une simple esquisse, cet écrit assume un rôle beaucoup plus large: un peu sous l'influence de Nizard peut-être, mais le dépassant de beaucoup dans ses jugements, Gyulai analyse d'une façon approfondie le classicisme et ses trois grands protagonistes. Naturellement, il apprécie Molière beaucoup plus que Corneille ou Racine, c'est pourquoi il lui consacre la plus grande partie de son étude, réfutant avec une grande aisance et un plaisir évident les griefs de Rousseau et de Schlegel.

Les écrits de Gyulai et de Salamon étaient susceptibles de fonder un culte plus profond des classiques: ce ne fut pas la faute des hommes de lettres si la direction du Théâtre National n'en tint nul compte.

La tradition de Shakespeare et de l'esthétique romantique était peut-être encore trop vivante pour qu'on pût se détacher d'elles avec succès; ainsi ni Szigligeti, un des meilleurs directeurs du Théâtre National, ni Georges Molnár, le premier grand metteur en scène hongrois, ne trouvent plaisir ni profit dans le culte de Corneille et Racine. Ce n'est pas le théâtre, ce sont les hommes de lettres, les savants qui essaient avec plus ou moins de succès de pénétrer le secret des classiques. Nous n'entendons ici que les tragiques; pour Molière, le temps ne fut jamais plus propice. Une troupe excellente, des acteurs parfaits se mettent avec bonheur à son service, et le Théâtre National des années 1880 donne presque autant de Molière que la Comédie Française. A côté des représentations et de leurs échos journalistiques, quelquefois curieux mais plutôt plats et superficiels, apparaissent les premières grandes études en langue hongroise sur les classiques français. Avant tout, sur Molière: la série commence par le livre de Thomas Szana en 1878, mais ce livre ne peut être cité qu'à titre de curiosité, étant dans ses parties les plus importantes une traduction servile de l'ouvrage de Paul Lindau. L'étude de Lindau lui-même parut trois ans après en hongrois et eut un grand succès. Il envisage Molière comme le plus subjectif des auteurs dramatiques et tout son livre n'est qu'une démonstration de cette thèse, démonstration poursuivie à tout prix. Sous sa plume, les œuvres de Molière se changent en vie romancée, ou plutôt dramatisée, de cet auteur, qui n'aurait eu d'autre souci que de porter à la scène le détail de ses propres aventures sentimentales. Cette conception de l'histoire littéraire nous paraît des plus contestables, bien qu'ayant conservé, même de nos jours, des partisans fervents. Il serait exagéré de chercher un élément subjectif manifeste dans l'œuvre d'un écrivain classique: pour l'artiste classique le sujet est donné d'une part, d'autre part sa faculté d'expression; selon l'esthétique qu'il admet, il est d'autant plus grand artiste qu'il réussit à lier directement l'expression au sujet, sans interposer son Moi. Naturellement, dans le choix de ses sujets se reflètent ses préoccupations, ses penchants; mais qu'un Molière *ait travesti sa vie en comédies*, c'est là une idée romantique, une idée fausse.

Lindau a choisi un mauvais principe peut-être, mais il en a choisi un et l'a défendu sincèrement; la plus grande faute de la première monographie hongroise sur Molière, le livre de Jules Haraszi (1897), c'est qu'il n'ose pas choisir, mais cite à tort et à travers ce qui fut dit sur Molière jusqu'à son époque. On y rencontre partout le nom d'autorités étrangères et en cherchant l'opinion de l'auteur, nous ne pouvons déchiffrer que ce qu'il a attesté d'ailleurs par ses autres écrits: son manque de sympathie pour l'idéal classique et son incompréhension de la dramaturgie française.

Erudit honnête, il n'abandonne pas l'espérance de pénétrer dans ce « monde étrange », et il rend compte de ses tentatives dans un gros volume écrit à propos du tricentenaire de Corneille. Sa méthode

est plus raffinée dans *Corneille et son époque* qu'elle n'était au long de *La vie et les œuvres de Molière*, mais elle est foncièrement la même: sous ses opinions se cachent celles de Faguet, Lemaître, Lanson, Brunetière et, au pis-aller, celles de Sarcey. Il frustré Corneille de tout génie dramatique, pour ne lui laisser que les talents d'un historio-
graphe politique et d'un bon versificateur.

A côté des ouvrages de Haraszti, il est intéressant de mentionner ceux de Guillaume Huszár, son *P. Corneille et le théâtre espagnol* (1903) et son *Molière et l'Espagne* (1907). Ces deux ouvrages furent édités à Paris, en langue française, et ainsi ils ne purent contribuer que faiblement à la formation de l'opinion hongroise; mais ils sont bien caractéristiques de la résistance de l'esprit hongrois en face de l'esprit classique français. Huszár ne voit pas dans la tragédie classique un enrichissement pour l'esprit européen, et si, dans les ouvrages de Haraszti, nous n'avons pu trouver son opinion personnelle, le parti-pris de Huszár nous paraît le défaut de ses livres. En effet, il est décidé à tout ramener au théâtre espagnol: sa thèse consiste à démontrer que ce qui fut universellement admiré chez Corneille et surtout chez Molière, fut emprunté, sinon volé à des auteurs espagnols à peine connus.

Parallèlement à ces livres, la vie théâtrale se déroule sous l'égide de Molière: nous avons dit que le Théâtre National donne à cette époque presque autant de Molière que de Shakespeare (il y a même une saison où il en donne davantage: en 1884). La troupe a été formée par la comédie moliéresque et pour elle, avec des interprètes comme Joseph Szigeti et Cornélie Prielle. C'est l'époque où paraît l'édition complète des œuvres de Molière en langue hongroise, selon le projet conçu par Jean Arany, et réalisé par la Société littéraire Kisfaludy. En même temps, le théâtre met en scène la plupart de ces pièces, dans un style vraiment accompli: en 1883 on joue continuellement douze pièces de Molière, entre autres *La Critique de l'Ecole des Femmes*, qui n'avait jamais été représentée hors de France.

A côté des grands acteurs comiques, cette époque vit naître et se développer la plus grande actrice tragique que produisît jamais le sol hongrois: Marie Jászai. Pour lui offrir des possibilités dignes de son talent, Szigligeti, un peu à contre-cœur, donne *Phèdre*, pour la première fois en 1876. Le rôle est une des plus grandes créations de la Jászai; c'est celui qu'elle reprendra pour entrer en 1900 au Vigszinház, deuxième théâtre de la capitale, quand elle quittera le Théâtre National par suite d'une brouille avec la direction. Le successeur de Szigligeti, Edouard Paulay, n'est pas opposé en principe à la dramaturgie classique, et la personnalité de ses premiers rôles, Jászai aussi bien qu'Emeric Nagy, le conduit à monter des pièces qui demandent la majesté de la déclamation. C'est ainsi qu'il donne, à côté de nombreuses représentations moliéresques, des pièces tirées de l'œuvre de Corneille et de Racine. Il porte à la scène le *Cid*, pour

la dernière fois jusqu'à nos jours, et c'est un échec complet. Par contre, *Bajazet* et *Iphigénie* de Racine, montés pour donner carrière au talent de la Jászai et de Nagy triomphent de la méfiance et de la froideur du public.

*

Comme nous le voyons, à travers toutes les époques, c'est seulement Molière qui jouit d'une réputation incontestée; Corneille et Racine rencontrent au cours de leur carrière en Hongrie plus de dédain ou d'incompréhension que d'enthousiasme véritable. On loue et on admire Jászai, mais non pas avec Racine et Corneille, plutôt au-dessus d'eux: la plus grande louange qui lui soit accordée, c'est qu'elle « corrige » Racine. Le public, exclusivement accoutumé au tragique shakespearien, ne se laisse pas acclimater au style des classiques français; si c'est une actrice ou un acteur étranger, réputé comme l'était Rachel, Ristori, ou plus près de nous Sarah Bernhardt et Coquelin aîné, il l'admire docilement, mais résiste à tout essai de transplantation. Ivánfi, qui voulait introduire le style français dans le rôle de Néron du *Britannicus*, l'apprit à ses dépens.

L'opposition du public au classicisme reste forte, mais au tournant du siècle les lettrés se penchent de plus en plus vers les tragiques français. Il est vrai qu'Alexandre Hevesi, le futur directeur du Théâtre National, dans son ouvrage de jeunesse intitulé *Drame et scène* (1896), renchérit sur son idole Lessing, dans la condamnation de Corneille et de Racine; mais plusieurs littérateurs sont d'avis contraire, entre autres M. Marcel Benedek et M. Georges Lukács. C'est M. Marcel Benedek qui a trouvé le premier le véritable sens des trois unités; mais il appartient à Lukács, dans son article sur *La métaphysique de la tragédie*, de développer cette conception en lui donnant un fond philosophique. Ses paroles valent encore aujourd'hui la peine d'être lues: « Le moment tragique est le commencement et la fin; rien n'en sort, rien ne le lie à la vie. C'est un moment unique: il ne veut pas expliquer la vie, il est la vie même, une autre vie qui est contraire à la vie quotidienne et même l'exclut. Telle est la base de l'exigence de l'unité de temps. Cette exigence sort du désir d'approcher autant que possible l'entité de ce moment, complètement intemporel et portant en lui quand même la vie entière. (L'unité du lieu n'est que le symbole naturel de cette rédemption par rapport aux changements continuels de l'environnement et c'est le moyen technique de son accomplissement.) Le tragique n'est qu'un moment: tel est le sens véritable de l'unité de temps. » (Publié en allemand dans le *Logos*, p. 72. 1912.)

Par sa *Métaphysique de la tragédie*, et d'autres écrits, au premier rang desquels il faut citer son *Histoire du développement du théâtre moderne*, M. Lukács a contribué, avec plusieurs de ses contemporains cultivés, à créer en Hongrie l'atmosphère propice à la culture théâtrale classique. Grâce à l'existence préalable d'une ébauche de tradition

scénique, Racine aurait pu être plus dignement accueilli qu'à l'époque de Gyulai et de Salamon. Par malheur, la grande guerre vint suspendre pour quelques années toute représentation française, qu'elle soit classique ou non.

Ne dépassons pas dans cette revue sommaire le seuil de l'année 1914; elle fut pour notre théâtre aussi une date mémorable. Disons seulement que c'est A. Hevesi qui occupe au cours des années 1920 le fauteuil directorial du Théâtre National, ce qui, vu son attitude bien connue, implique l'abandon par ce théâtre des classiques français.

★

Les résultats de notre étude ne sont pas trop réjouissants: quoique, parmi les lettrés, le théâtre classique français ait toujours obtenu l'estime qu'il mérite, le grand public n'a pas pu s'élever jusqu'à Corneille et Racine. Par contre, Molière trouve à travers toutes les époques de l'histoire du Théâtre National un accueil favorable. En deux occasions seulement, dans les années 1850 et 1910, les efforts de quelques grands esprits comme Gyulai d'une part et Lukács de l'autre, auraient pu répandre la compréhension des tragiques. Gyulai avait suffisamment d'esprit de suite pour imposer un style dramatique qu'il désirait introduire en Hongrie, mais à ce moment la troupe du théâtre n'était pas encore mûre pour des tâches aussi élevées. Au tournant du siècle, le Théâtre National disposait d'un personnel excellent, les hommes de lettres étaient bien disposés à répandre le culte des tragiques — mais la grande guerre a coupé court à toutes ces espérances.

Pour Molière, la chose est tout à fait différente: mis en honneur bien avant la constitution de la première troupe théâtrale professionnelle, il reste vénéré jusqu'à nos jours. Constamment défendu par des interprètes de valeur, Molière peut être considéré comme « notre classique»; nous l'avons fait nôtre, en effet, comme Shakespeare, par un succès continu, et par les études innombrables qui le concernent. Le passé ne nous appuie pas beaucoup; espérons quand même que le temps viendra où Corneille et Racine seront chez eux en Hongrie aussi bien que Molière, et constatons avec Gyulai: « notre langue est plus grandement sonore que l'allemand; elle demande un pathétique différent et plus profond. »

Huns ou Hongrois dans le val d'Anniviers?

Par BÉLA DEZSÉNYI

LE VAL D'ANNIVIERS, situé dans les Alpes du Valais, est un paysage typiquement suisse. Au voyageur qui l'aborde du côté de Sierre, au sud du Rhône, il offre sans transition son versant riant et aimable et son versant aride. On ne voit que le val encaissé, montant en ligne droite vers le ciel. Les eaux rapides de la Navigence se jettent dans le Rhône, près de Sierre, mais le val d'Anniviers lui-même, dans lequel la rivière mit des milliers d'années à creuser son lit, n'est pas visible du côté de la petite ville, car son entrée est obstruée par des montagnes; la porte de la vallée, à 2000 mètres d'altitude, est partagée en deux par la crête du Triftjoch et se termine au Sud par le Weisshorn.

En juillet 1853, il y a 90 ans, un voyageur de grande taille, aux larges épaules, grimpa le sentier difficile, conduit par un guide expert. Son vêtement noir ressemblait à une soutane. Et de fait, arrivé à Vissoye, principale agglomération de la vallée, ses premiers pas le menèrent à la cure pour s'y reposer quelques jours. Il espérait y trouver de l'aide car son but était d'étudier l'histoire, les mœurs et la langue des habitants de cette vallée.

Ce voyageur, dont les traits intelligents trahissaient l'homme de science, n'était autre que l'historien bien connu, Michel Horváth, l'ancien évêque de Csanád et ministre de l'Instruction Publique du gouvernement constitué par Kossuth pendant la guerre de l'indépendance hongroise. L'évêque proscrit s'occupait alors de l'éducation des enfants de la comtesse Batthyány, la veuve du président du premier ministère indépendant hongrois, condamné à mort et exécuté par les Autrichiens. Il accompagna la famille de la comtesse en Suisse. En été 1853, le célèbre historien avait l'intention de se rendre à Loèche, en Valais, pour y prendre les eaux, mais son goût instinctif pour les recherches ne lui laissa point de repos. Il se souvint que bien avant l'orage funeste qui devait disperser dans le monde entier tant de ses compatriotes illustres, il avait déjà entendu parler de cette contrée romanesque. Quelques savants ont cru découvrir des traces d'établissements huns ou hongrois dans le val d'Anniviers datant du temps de la conquête de la Hongrie elle-même. Le point de départ de l'ascension, dans la vallée, Sierre, ne se trouve pas loin de Loèche.

L'article qui lui donna l'idée de faire ces recherches à cet endroit-même pour découvrir les traces des Huns et des Hongrois en Suisse, avait paru dans la plus importante publication périodique hongroise de l'époque, « Le Magazine Scientifique », sous la signature de François Toldy, le célèbre historien de la littérature hongroise. Toldy y cite une description due à un allemand d'un itinéraire faisant connaître Sion, la capitale du canton du Valais, et ses alentours. Ce voyageur raconte que, parmi les villageois venus au marché de Sion, il rencontra une paysanne aux traits étranges qui ne parlait ni le français, ni l'allemand, ni l'italien mais un patois bizarre, presque incompréhensible. Le curé d'un village des environs

de Sion disait que cette femme habitait la même commune que lui et qu'ils étaient, tous deux, originaires du val d'Anniviers. Les habitants de cette vallée — continua le prêtre — croient qu'ils sont d'origine asiatique et les descendants des Huns d'Attila. Un vieillard du pays racontait ainsi l'histoire de la colonisation : « Un groupe d'environ deux cents guerriers se sauvèrent du Piémont dans la vallée d'Aoste. Ne comprenant pas la langue du pays, ils s'égarèrent et se cachèrent pendant des semaines entières dans les montagnes. Les poursuites des habitants de la vallée les forcèrent à se retirer dans des contrées toujours plus élevées jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à une vallée haut-située, déserte, où, se sentant en sécurité, ils se fixèrent pour toujours. »

Au temps de la publication de cet article, le val d'Anniviers n'avait que 1700 habitants dispersés dans sept villages et dans quelques fermes. L'auteur de l'article croyait retrouver des traces de leur origine nomade dans le fait qu'ils se déplacent trois ou quatre fois pendant l'année; chaque déplacement est effectué par toute la famille qui emporte le mobilier et le bétail, et se termine par un repas solennel.

Les recherches entreprises par Michel Horváth ne s'appuyaient que sur quelques données assez vagues et d'une valeur scientifique douteuse. Aussi dut-il se livrer tout d'abord à des études préliminaires dans la capitale même du canton. L'avocat suisse Ribordi, dont il avait fait la connaissance à Budapest, l'aida dans son travail. L'évêque étudia les travaux historiques et statistiques s'occupant du Valais, puis Ribordi le présenta au comte de Rivaz qui devait lui communiquer une étude sur le canton faite par un parent du comte, le chanoine Rivaz, mort quelques années plus tôt. Si ce travail relatait tous les bruits qui avaient couru sur l'origine hunnique de certains établissements suisses sans fournir aucune preuve sérieuse, il était par contre le premier à avancer l'hypothèse que les Huns dont parlent la légende n'étaient peut-être que des Hongrois du temps de la Conquête dont quelques-uns firent des randonnées en plusieurs autres contrées de la Suisse au X^e siècle.

C'est après ces études préliminaires que Michel Horváth arriva à la cure de Vissoye. Comme tout le monde, il fut tout d'abord étonné de l'isolement absolu de la vallée. « J'ai la ferme conviction — disait-il — qu'une troupe séparée de son armée vaincue et voulant fuir ses persécuteurs ne pouvait trouver d'endroit plus caché. L'entrée de la vallée est parfaitement dissimulée par la montagne. La gorge est formée par une branche de la Navigence, dont les eaux tumultueuses tombent en cascades dans les ravines en formant maintes chutes. Comment était-il possible d'arriver par ce chemin réellement infernal au sein de la vallée? »

Mais la vallée reste muette et ne répond pas à cette question. On ne voit que des constructions de bois à Vissoye — capitale du canton — pareilles aux autres habitations de Suisse. La stature, les couleurs et les traits des montagnards ne diffèrent point de ceux des autres habitants du Valais. On ne leur trouve pas la plus petite marque qui rappellerait une origine « hunnique ». Michel Horváth examine leur façon de vivre, leurs coutumes, leurs contes et légendes, mais il ne trouve pas ce qu'il cherche, sauf peut-être, d'après le récit du curé du village, la coutume, qui survivait encore il y a plusieurs décades, de faire un banquet après l'enterrement d'un parent. Il a aussi noté quelques mots de leur langue et en a conclu

qu'il s'agissait là d'un patois français mêlé d'italien. Quelques termes pourtant qui n'appartiennent à aucune des deux langues peuvent être rapprochés, à son avis, de la langue hongroise. « Le seul résultat de ces recherches — conclut Michel Horváth — est qu'il est impossible de prouver par des contes obscurs et sans document historique exact, l'origine hunnique ou hongroise de ladite population. »

Mais la vérité constatée par Michel Horváth, ne pouvait interdire à l'imagination populaire de s'occuper encore de cette pensée. Car le fait d'être le seul représentant de sa race, de n'avoir point de parent de même origine est une ancienne plaie toujours saignante des Magyars. La nostalgie de l'union des Hongrois avec leurs frères restés en Asie ou vivant à l'étranger se manifeste depuis le XIII^e siècle, époque à laquelle le Frère Julien partit à la recherche des Hongrois d'Asie jusqu'à nos jours. Aussi la nouvelle de Hongrois vivant en Suisse a-t-elle eu un écho des plus favorables en 1840 et dans les années suivantes. Un Hongrois étudiant l'économie de la Suisse, visita dès 1846 la célèbre vallée.

On s'efforçait surtout d'établir la parenté par des preuves d'ordre linguistique. Certains essayaient de prouver que six ou sept noms de lieux du val étaient empruntés au hongrois. Ainsi le nom de Vissoye tirerait son origine de Vizsoly, nom de lieu dans le comitat de Nógrád: le village Painsec correspondrait à « Benniszék » et le nom même de la vallée d'Anniviers dériverait de « Annyi vér » ce qui veut dire « Tant de sang », rappelant le grand massacre où les Huns ou les Magyars perdirent tout leur sang. En 1870, une brochure populaire parut donnant un récit purement fantaisiste de l'histoire d'Anniviers, intitulée « Les Magyars d'Anniviers ». En 1896, un livre de 400 pages fut édité, dont l'auteur veut prouver l'origine hongroise ou hunnique des habitants d'Anniviers, en recherchant jusque dans les encoches des portes d'écuries et les instruments agricoles les preuves du passage des Huns. Il va sans dire que les gens avertis se méfièrent de la valeur scientifique de tous ces travaux.

En 1890, le périodique scientifique hongrois « Ethnographia » dément toutes les hypothèses hunniques ou magyares d'Anniviers. D'après l'article de fond publié dans cette revue, l'origine du « mythe hun » date d'anciennes fouilles effectuées en Allemagne du Nord, qu'on a surnommées « forteresses » ou « tombes » hunniques. On soutint dans d'autres contrées que ces constructions de pierre n'avaient pas été élevées par des Huns mais par de véritables géants vivant à l'état sauvage. Par contre, l'imagination populaire rattacha l'origine de ces blocs de pierre à l'apparition légendaire des Huns. Il est possible que la fable se soit emparée de la même façon des rochers et des grottes des montagnes du Valais, et les ait peuplés de Huns ou de Magyars. Mais les traditions exceptées, la critique sérieuse ne retient aucune des preuves avancées. C'est une erreur d'affirmer qu'on ne connaissait les repas funéraires qu'à Anniviers, c'était un usage répandu également dans d'autres contrées de la Suisse. On peut aussi expliquer les déplacements fréquents de familles entières dans lesquels on a voulu voir des survivances des coutumes de la vie nomade, par le fait que les terres des montagnards sont partagées par maintes parties rocheuses, ce qui oblige le cultivateur à mener une vie ambulante en été. Du reste ce n'est qu'au fond de la vallée qu'on s'occupe de l'agriculture, sur les versants de la montagne on pratique l'élevage. Quant à l'explication fantaisiste des noms de localités suisses,

elle est d'un effet plutôt ridicule. Aujourd'hui nous ne comprenons pas que toutes ces idées fantaisistes aient été prises au sérieux par l'illustre savant que fut Michel Horváth; on peut essayer de l'expliquer par le fait qu'il a été élève d'Etienne Horváth, le professeur adoré de la jeunesse hongroise d'avant la guerre d'indépendance, qui soutenait que toutes les langues du monde tiraient leur origine de la langue hongroise.

Il n'existe presque pas de documents sur l'histoire d'Anniviers. La première œuvre mentionnant la parenté hunnique date de 1781. Marc Théodore Bourrit écrit dans son œuvre « Description des Alpes Pennines et Rhétiennes » au sujet de la vallée d'Anniviers: « Cette vallée, ainsi que celle de Leuck, n'étoit anciennement qu'un désert affreux, en partie couvert de bois et la plaine du Valais étoit peuplée, que les montagnes arrosées par la Navisanche n'étoient seulement pas connues; peut-être qu'elles auroient été encore longtemps la demeure des bêtes féroces, si les Huns et les Alains ne fussent venus du fond de la Tartarie pour y établir des colonies. » Et plus bas: « . . . quelques bandes de ces Tartares trouvent un refuge dans les hautes Alpes et les montagnes du Valais les plus sauvages: c'est là qu'à l'abri de la poursuite de leurs ennemis, renfermés dans un étroit espace, ils se virent contraints de défricher la terre, d'élever quelques troupeaux et de devenir une société de pasteurs. » Après lui c'est Philippe Bridel qui dit dans son « Essai statistique sur le canton de Valais », en 1820, au sujet de l'origine des habitants de notre vallée: « Elle (la vallée d'Anniviers) a eu, à ce qu'on croit, pour premiers colons des soldats Huns échappés d'Italie et cherchant à se fixer dans un lieu de sûreté; longtemps sans communication avec le reste du Valais, ce fut assez tard que les évêques de Sion firent prêcher le christianisme à la horde païenne qui s'y multipliait et qui le rejeta pendant plusieurs années. Un de ses villages les plus reculés porte le nom « Mission » et doit conserver le souvenir du séjour et des travaux des missionnaires qui vinrent s'y établir. »

Selon la légende, les évêques de Sion eurent beaucoup de peine pour convertir les païens d'Anniviers. Aucun des missionnaires qu'on leur envoya n'en retourna vivant. Jusqu'au jour où Witchard, membre de la puissante famille des barons de Raron, fit le vœu de ne pas raser sa barbe tant qu'il n'aurait pas conduit les païens devant l'évêque dans l'église de Sion.

A la faveur de la nuit, au cours d'un été particulièrement torride, il grimpa avec 300 de ses hommes par le lit caillouteux de la Navigence desséchée. Mais avant d'atteindre le village, un chien les entendit et aboya furieusement. Les habitants de la vallée se rangèrent autour de leur chef pour se défendre. Les assaillants furent battus et obligés de se retirer. Le lendemain après de grandes vicissitudes le baron et sa suite arrivèrent à Sierre. Le nain du baron le pria alors de le laisser partir seul chez les païens, il ne portait avec lui qu'une Bible merveilleusement enluminée. Après l'arrivée du petit homme à Anniviers, le chef des habitants de la vallée condamna l'intrus à être jeté dans un précipice. Mais c'est alors que se reproduisit le miracle des Mille et Une Nuits. Le livre merveilleux éveilla la curiosité des habitants de la vallée qui prièrent leur chef de laisser le messenger en vie pour leur en faire la lecture. Il n'en fallait pas davantage à notre bonhomme. Il commença la lecture qui dura jusqu'à l'arrivée du printemps. Alors la cruelle condamnation fut exécutée, le nain fut jeté dans un précipice du glacier du Weiss-

horn, mais, miraculeusement sauvé, il revint sain et sauf. Ses persécuteurs furent tellement frappés de ce prodige qu'ils se firent baptiser. Leur baptême eut lieu à la Pentecôte dans l'eau glacée de la Navigence.

Le comte Witchard de la légende est un authentique personnage de l'histoire. Mais malheureusement les dates des événements ne coïncident pas. Witchard vécut au XIV^e siècle, et à cette date les habitants du Val étaient déjà certainement convertis. Une église existait déjà en 1239 à Vissoye. De nos jours, les habitants du Val sont de fervents catholiques. Il n'y a pas plus de traces de paganisme chez eux qu'ailleurs. La légende de leur conversion ne nous renseigne pas sur leur passé et leurs ancêtres. D'autant moins qu'à part le livre assez peu précis de Bourrit, aucun document ne fait mention de leur origine hunnique ou hongroise. Les vieux mémoires ont disparu, les archives du canton de Valais ayant été détruites par l'incendie en 1788. Le mythe de l'origine hunnique ou hongroise n'est plus soutenu que par les traditions populaires. Il semble pourtant que depuis Michel Horváth la critique ait été quelque peu partielle. La croyance en la parenté hunnique se base en effet sur l'existence d'anciennes constructions attribuées aux Huns. Mais pourquoi cette croyance a-t-elle pris naissance en Suisse et justement dans le Val d'Anniviers? Dans d'autres pays aussi il existe des tombeaux et des ruines qui remontent, dit-on, à une origine hunnique et personne n'a eu l'idée de revendiquer une pareille parenté! Comme Michel Horváth, nous ne possédons aucune certitude qui nous permette de résoudre le problème. Le Val d'Anniviers garde jalousement son secret. Mais nous pouvons comprendre que les émigrés de la révolution hongroise aient voulu voir dans le peuple de la Suisse hospitalière plus qu'un ami, un parent. Une fois encore, par la pensée, gravissons avec Michel Horváth le Val de Vissoye en espérant que la vallée silencieuse n'a peut-être pas dit encore son dernier mot.

L'architecture du classicisme en Hongrie

Par ÉTIENNE GENTHON

LA DERNIERE fleur des grands styles historiques, le classicisme, s'attache timidement au pied du tronc séculaire et diffère de ceux qui l'ont précédé par le choix volontaire d'un style qui s'était développé des siècles auparavant. C'est de l'art grec que la renaissance elle aussi s'est inspirée, mais elle en a fait une chose toute différente et toute nouvelle. Le classicisme entendait conserver les antiques idéaux, autant du moins que cela lui était possible et c'est bien contre sa volonté que tout a tourné autrement qu'il n'aurait voulu.

Il s'est mépris, au fond, sur son idéal, et c'est de cette erreur que son art a tiré sa subsistance. Le fondateur le plus influent de sa théorie, l'abbé Winckelmann croyait que l'art grec et l'art romain étaient identiques et admirait la sculpture gréco-romaine à travers les lunettes déformantes des mauvaises copies romaines qui nous en sont restées. Il croyait aussi au charme fascinant de cet art; les plis couvrent mollement des corps lisses comme de la cire et ces statues coquettes regardent du haut de leurs piédestaux les savants qui se sont mis au service de la gloire de l'antiquité. La sculpture douceâtre et débile de Canova est aussi le fruit de cette erreur: les merveilles de l'art archaïque n'ont pas encore vu le jour à ce moment-là et Goethe lui-même était capable de s'enthousiasmer pour une ennuyeuse copie romaine, la Hera de Ludovisi.

L'architecture a peut-être été la moins touchée par cette erreur fondamentale. La cause en est probablement qu'elle tenait moins aux principes traditionnels. Et ces traditions, c'est-à-dire les tendances classicisantes dans l'art des siècles précédents, quoique parfois étouffées, n'ont jamais dé péri. L'art de Palladio au temps de la Renaissance, celui de Bernini et de Perrault dans le baroque nous prouvent que l'exemple de l'architecture grecque est resté vivant.

D'après la spirituelle théorie de Robert Papini, l'art italien n'a jamais omis de penser à l'art romain, son générateur. Même si ceci ne répond pas tout à fait à la vérité, nous savons que des tendances classicisantes commencent déjà à se montrer dans le style roman et pendant le Trecento, et que même Francesco Borromini, qui a été le plus loin dans le style baroque, a osé être plus grec que Bernini dans l'ornement en stuc de ses plafonds. Certains arts dont la sobriété est unique, comme par exemple l'art français, ont réussi, lors du classicisme, à ne pas se trouver en opposition totale avec l'art qui l'avait précédé. Le classicisme français est le frère du baroque français au



LA CATHÉDRALE DE VÁC
(ISIDORE CANEVAL)



LE MUSÉE NATIONAL DE BUDAPEST
(MICHEL POLLACK)

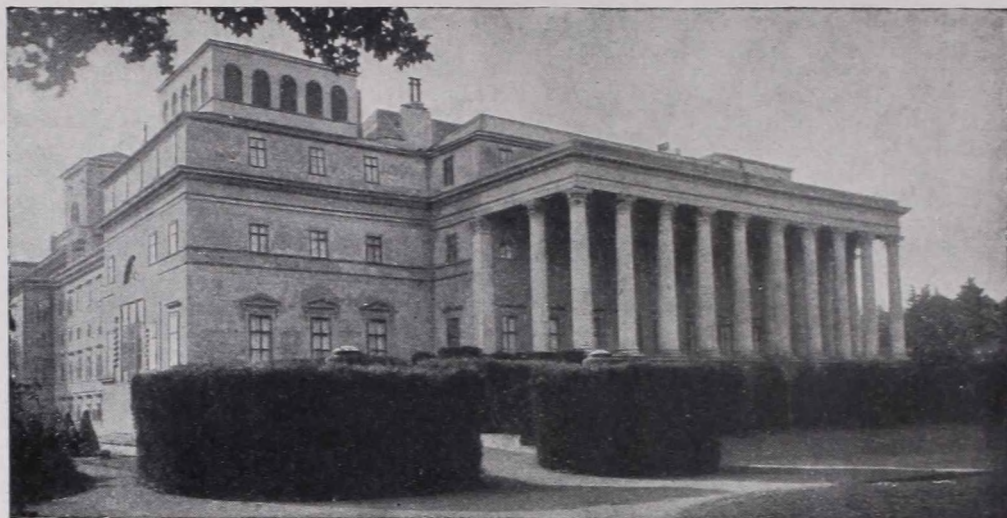


LA COLONNADE DE LA CATHÉDRALE D'ESZTERGOM
(*RÉMY — KÜHNEL — PÁCKH — HILD*)



LE CHÂTEAU DES COMTES ESTERHÁZY À CSÁKVÁR
(*CHARLES MOREAU*)

2015
2015
2015



LE CHÂTEAU DES PRINCES ESTERHÁZY À KISMARTON
(CHARLES MOREAU)



LA FAÇADE DE LA CATHÉDRALE D'EGER
(JOSEPH HILD)

lieu d'en prendre le contre-pied. C'est à cette époque que diminue l'influence allemande sur l'art de l'Europe Centrale. Le classicisme hongrois s'est surtout inspiré de l'art italien quoique, parmi ceux de l'art nouveau nous ayons d'excellents architectes allemands, tel par exemple K. F. Schinkel. L'esprit latin domine à nouveau, comme, bien des fois, cela s'est passé depuis ce temps-là. L'architecture hongroise classique s'est inspirée de l'art des maîtres de l'Italie du Nord.

La période de l'architecture classique en Hongrie a duré à peu près un demi-siècle. Les premiers monuments datent des environs de 1800, les derniers de 1850, peu après la répression de la Guerre de l'Indépendance hongroise. A partir de 1750, les tendances classicisantes se font sentir sur les monuments du baroque de la fin du siècle, le style hongrois Louis XVI a laissé d'importantes traces, dont la dernière dans l'ordre chronologique, le palais épiscopal de Székesfehérvár, construit au début du XIX^e siècle, en 1801.

Le développement rapide de Buda et de Pest nous fait facilement admettre le fait que le lieu le plus important de l'activité architecturale était tout naturellement les deux villes sœurs, unies quelques années plus tard. La rive gauche du Danube s'est vite couverte de longues rangées de bâtiments et de maisons jaunes, çà et là ornées de colonnades. Le côté Pest, qui, après la domination turque, — contrairement à la rive droite aristocratique qu'était Bude, — n'avait en grande partie, en fait d'habitation, que de pauvres misères, s'est transformé au cours d'une seule génération en grande ville.

Les monuments du classicisme hongrois ne sont pas de marbre ni de blocs de pierre taillés. Suivant l'architecture locale, les façades sont crépis, seules les colonnes sont taillées dans de la pierre, mais pour ne pas rompre l'effet d'ensemble, elles sont aussi enduites de chaux. Les chapiteaux du Musée National, par exemple, sont en étain. L'architecte du Parlement de Vienne, Théophile Hansen, lors de son passage à Budapest, a remarqué que le Musée était bien proportionné et que sa façade aurait mérité d'être recouverte de marbre: il a révélé par cette déclaration combien il a peu compris et saisi l'atmosphère spéciale qui émane des bâtiments hongrois crépis et peints en jaune, bâtiments de grande noblesse malgré leur apparence.

Michel Pollack fut le premier et le plus illustre maître de cette époque. C'est lui qui a créé le plan de l'ancien Palais Sándor, actuellement lieu de résidence de la Présidence du Conseil. Ce palais seigneurial, à la façade basse, qui serait plus à sa place au milieu d'un grand parc que là où il se trouve, souffre de la proximité des immenses bâtiments contenant les divers ministères — élevés il y a peu de temps — qui l'entourent. Parmi les autres œuvres de Pollack, le Théâtre Allemand et la Redoute, qui malheureusement n'existent plus, étaient particulièrement remarquables. L'ornement intérieur surtout était un vrai chef-d'œuvre. L'œuvre principale de cet architecte est le Musée

National, œuvre qui en impose par ses nobles proportions autant que par la richesse et la variété de ses salles.

Joseph Hild prend la seconde place après ce grand maître. Les monuments bâtis par Pollack ont plutôt une destination profane, tandis que Hild s'est rendu célèbre par ses églises. Les cathédrales d'Eger et d'Esztergom, la basilique de Budapest et la grande église paroissiale de Cegléd témoignent de son activité et de son bon goût.

Nombreux furent les maîtres de second ordre qui travaillèrent surtout à Buda et à Pest, mais allaient volontiers en province lorsqu'il s'agissait d'y trouver un travail intéressant, un château ou une église à construire. Beaucoup de ceux-ci portent des noms allemands, tels : Joseph Hofrichter, plusieurs des membres de la famille Zitterbarth, Fidélien et François Kasselik, André Landherr ou Laurent Zophal, noms qui montrent que ces maîtres étaient originaires de familles étrangères, établies en Hongrie, mais devenues par la suite hongroises. D'ailleurs, les motifs de leur architecture, remplie de motifs locaux et différant des motifs germaniques, le prouvent bien.

Les œuvres les plus réussies de cette époque sont les châteaux, les palais et les maisons de rapport. Le palais Szapáry, construit par Pollack, est une œuvre remarquable et nous n'en trouvons guère qui fasse concurrence au noble calme de cet édifice. Le style dans lequel les châteaux ont été construits à cette époque — c'est-à-dire un bâtiment dont le centre est orné de colonnades — convenait admirablement au paysage de la plaine hongroise. Nous remarquerons dans la construction des façades d'églises l'absence d'influence religieuse, contrairement à ce qui se passait aux époques précédentes. Du point de vue des formes, il serait intéressant d'étudier les églises de disposition centrale, évoquant avec beaucoup de variété un ancien genre d'architecture hongroise.

Il serait aussi curieux de grouper ces monuments selon un ordre topographique. La région la plus féconde, après Budapest, est la Transdanubie, fait compréhensible si l'on considère sa situation géographique qui la place à l'ouest de la Hongrie ; viennent ensuite la Transylvanie et le Nord de la Hongrie. La Transdanubie a eu deux maîtres d'origine française, Thomas de Thomon et Charles Moreau. Tous deux ont travaillé pour la famille seigneuriale la plus riche de cette région, les Esterházy, dans la ville de Kismarton (Eisenstadt) leur lieu de résidence préféré. Les plans de Thomon n'ont pas été exécutés. Il est pourtant probable qu'il a travaillé à Kismarton à des plans de restauration du château qui date du moyen âge. Mais l'exécution de ce travail ne lui a pas été confiée. Tout ce qui nous est resté de son œuvre est le plan d'un établissement de bains et celui d'un temple de Diane. Les deux sont d'un classicisme et d'une sobriété remarquables.

Charles Moreau a fait un travail intéressant et de vaste envergure en reconstruisant le château de Kismarton dans le style classicisant. Il a laissé au bâtiment son allure de château fort, mais a ajouté à la

façade une rangée de colonnes. Malheureusement les deux ailes qui auraient dû soutenir l'immense masse de la partie principale de la construction n'ont pu être exécutées. Parmi ses œuvres de moindre importance, le pavillon du parc de Kismarton, orné de sveltes colonnes et de chapiteaux en palmettes et construit en l'honneur de Léopoldine Esterházy, mérite d'être cité. Rappelons en outre que c'est à cet architecte que nous devons les plans des châteaux Csákvár et de Somló et de la crypte de Ganna.

L'Académie Hongroise des Sciences a ouvert en 1933 un concours. Il s'agissait de faire une étude récapitulative de l'architecture de cette époque obscure, bien qu'explorée par des chercheurs ambitieux, mais au fond peu connue encore dans ses détails. Anne Zádor et Jenő Rados ont été chargés de faire ce travail et le volumineux livre illustré¹ qui se trouve devant l'auteur de ces lignes, prouve que cette société scientifique a opéré un juste choix. Les deux auteurs de cette œuvre ont traité le sujet de deux points de vue, et la solution la meilleure a été celle qu'ils ont employée: réunir les textes dans un même volume et utiliser les reproductions comme appendice commun. Anne Zádor, historienne d'art par excellence, a déjà publié plusieurs études de grande valeur: les plus importantes se rattachent à l'architecture de l'époque nouvelle (baroque et classicisante) en Hongrie. Ce volume s'occupe en premier lieu de l'activité des grands maîtres de cette époque: mais en dehors des plus importants, Michel Pollack et Joseph Hild, nous y faisons la connaissance de l'activité architecturale des *dii minorum gentium*. Heureusement, les recherches scientifiques sont déjà arrivées à pouvoir rapprocher les maîtres inconnus de tel ou tel grand maître, suivant le style adopté par chacun d'eux, et Anne Zádor se sert beaucoup de ce moyen de prospection. Elle suit les évolutions de l'architecture dans l'ordre topographique, traitant tour à tour des églises et des châteaux de la Transdanubie, de la Hongrie du Nord et de la Transylvanie, sans oublier de faire ressortir les caractéristiques des différentes régions.

Le point de vue de Jenő Rados est celui de l'architecte: il suit un ordre par genres artistiques. Son travail consiste à parler de l'architecture en commençant par les grandes cathédrales, pour aller jusqu'aux maisons d'habitation de la classe aisée. Cette époque se rapproche déjà de la nôtre, il n'est donc pas étonnant de voir les maisons de rapport, les bâtiments des fabriques, les sanatoria et les établissements thermaux s'irfiltrer parmi les genres habituels de l'architecture classique, comme les églises, les palais et les châteaux. L'œuvre commune de Anne Zádor et Jenő Rados est une synthèse profitable qui traite dans tous ses détails ce chapitre important de notre architecture. Il serait utile que les auteurs de ce livre fassent le même travail au sujet du baroque en Hongrie.

¹ Anna Zador et Jenő Rados: L'architecture du classicisme en Hongrie. Académie Hongroise des Sciences, Budapest, 1943.

La gentry hongroise et son romancier

Par GEORGES DESHUSSES

COLOMAN MIKSZÁTH n'a pas besoin d'être présenté au public français. Il est certainement avec Jókai le plus populaire en France de tous les écrivains hongrois de la fin du XIX^e siècle. Son délicieux roman, « Le parapluie de Saint-Pierre », ses nouvelles paysannes surtout, malgré les insuffisantes traductions qu'on en a trop souvent données, ont charmé maint lecteur de chez nous. A juste titre d'ailleurs, car ces œuvrettes faites de rien, ces héros à l'âme fruste et douce, ces méchants qu'un regard d'enfant ramène à la bonté, cette ironie sans cruauté, ces sourires souvent voilés de larmes, rappelaient irrésistiblement quelques-uns des meilleurs contes de Dickens ou d'Alphonse Daudet.

Et pourtant, ces premières œuvres, les seules connues en France, risquent de donner une idée sinon fausse, du moins très incomplète de Mikszáth. Les qualités de style mises à part, elles n'annoncent en rien le grand écrivain des romans ultérieurs, le lucide observateur de son époque, l'homme qui, derrière l'éternel sourire étalé sur sa large face, dissimulait tant d'amertume qu'on peut penser que si, tel Figaro, il a choisi de rire au spectacle de son temps, c'est peut-être pour éviter d'en pleurer. Ce Mikszáth-là, nous le cherchons en vain dans les œuvres du début, qui, malgré de remarquables observations de détail, nous transportent dans un monde paysan bien factice. Rien de plus conventionnel en effet que cette aimable bergerie, que cette société paysanne dont la vie idyllique se déroule, douce et monotone, en marge de tous les grands problèmes économiques de l'époque et ne laisse rien entrevoir des dures contraintes qui pesaient alors si lourdement sur la paysannerie hongroise et tout particulièrement dans les régions où nous promène Mikszáth. Ces braves Slovaques, ces bons Palotz dont il nous décrit si complaisamment la vie dans les paysages bucoliques de la Haute-Hongrie, ne commençaient-ils pas justement à émigrer vers les terres du Nouveau Monde, quittant, parfois à jamais, une patrie qui ne savait plus les nourrir. Qu'ils sont loin par suite, de leur pays et de leur temps, ces paysans de Mikszáth dont les seules préoccupations sont d'ordre sentimental et pour qui un regard trop sévère de leur belle, un amour malheureux, un mariage manqué constituent les pires calamités de l'existence. Nous retrouvons là une conception du monde paysan aussi contestable que traditionnelle, celle sinon de l'Astrée, du moins des idylles de Georges Sand. C'est dire à la fois le charme et la faible valeur documentaire de toutes ces premières œuvres.

Cette méconnaissance de la vie paysanne chez un homme qui allait bientôt se révéler un étonnant observateur de la société de son temps ne doit point nous surprendre. Elle est propre à toute la génération hongroise d'après le Compromis. La Hongrie libérale de 1867 enfermée dans un tranquille optimisme s'est bornée en effet à promener sur le monde paysan un regard patriarcal bienveillant et vague, sans essayer le moins de monde de connaître sa situation véritable et encore moins de trouver une solution aux diverses difficultés contre lesquelles il se débattait. Rien d'étonnant donc à ce que le paysan ne joue aucun rôle dans la littérature de l'époque ou, du moins, n'y apparaisse que sous l'aspect idyllique que lui prêtaient les pièces à succès du Théâtre Populaire de Budapest. Il s'écoulera de nombreuses années avant que ces images attendrissantes du bonheur et de la vertu campagnardes soient enfin remplacées par un tableau plus véridique, évidemment beaucoup moins rassurant. Ce sera le mérite de la génération des écrivains du Nyugat et surtout de Sigismond Móricz qui, dans de puissants romans, saura évoquer en portraits inoubliables le rude visage du paysan magyar. Désormais, le monde paysan restera l'un des problèmes essentiels de la littérature hongroise, et tous les jeunes écrivains, sociologues, romanciers, poètes même, partiront à l'envie à la découverte de ces domaines encore inexplorés, d'où ils rapporteront quelques maîtresses œuvres.

Si la génération de 1867 avait tellement négligé cette question, c'est également parce qu'elle était obsédée par un autre problème qui venait soudain de prendre une extrême acuité, celui de la gentry. C'est ainsi, on le sait, qu'on a pris l'habitude de désigner en Hongrie la moyenne noblesse. Cette classe qui, pendant des siècles, avait véritablement constitué l'armature de la nation et maintenu vivantes quelques-unes des meilleures traditions hongroises, traversait une crise extrêmement grave qui menaçait de l'anéantir. Ruinée par l'abolition du servage en 1848, privée de tout appui pendant l'époque du régime absolutiste de Bach, elle se débattait dans une situation inextricable. Elle n'arrivait plus à se maintenir sur ses terres grevées d'hypothèques et, l'une après l'autre, les vieilles gentilhommières aux murailles chargées d'histoire, tombaient en des mains étrangères. Bien plus, lorsque après 1867 le gouvernement national tentera d'intervenir, ce sera par des mesures qui, au lieu de l'arrêter, précipiteront encore cette fatale évolution. En effet, au lieu d'essayer de fixer sur leurs terres, en leur assurant l'aide matérielle nécessaire, les familles de la gentry qui s'y maintenaient encore, le gouvernement de Coloman Tisza préférera leur ouvrir largement les carrières administratives. Dès lors, ce sera, dans un mouvement irrésistible, la ruée vers l'Etat nourricier, la multiplication des emplois nouveaux aux titres d'autant plus ronflants qu'ils étaient moins rémunérateurs, et la profonde amertume d'une classe que le souvenir du passé empêchera longtemps de s'adapter aux nouvelles conditions de vie.

Ce drame de la gentry, rien d'étonnant à ce que nous en trouvions le reflet dans toute la littérature de l'époque. Il ne préoccupe pas seulement les économistes, les politiciens, les sociologues, mais aussi les romanciers, dont il devient le thème favori. Les meilleurs romans de la fin du XIX^e siècle lui sont consacrés, tels ceux de Jókai ou de Herczeg, pour ne mentionner que les grands noms. Beaucoup plus tard, il inspirera encore heureusement plusieurs écrivains de la génération nouvelle comme Cécile Tormay ou Jules Török. Cependant, toutes ces œuvres, quelle que puisse être par ailleurs leur valeur psychologique ou artistique, n'apportent pas une véritable contribution à l'histoire des mœurs. Trop souvent, le but qu'elles poursuivent est un but d'apologie ou de dénigrement, beaucoup plus que d'observation pure. Un seul écrivain, Mikszáth, a su, au moment même où le problème de la gentry était le plus actuel et passionnait toute l'opinion hongroise, le traiter avec une objectivité, un détachement presque absolu.

D'où l'exceptionnelle valeur documentaire de son œuvre. C'est dans les romans de Mikszáth, beaucoup mieux que dans les ouvrages des historiens ou des sociologues de l'époque, que l'on rencontre la peinture la plus fidèle et la plus vivante de la société hongroise après 1867 et tout spécialement de la gentry. La gentry, il l'a représentée à tous les stades de son évolution — dans le petit monde du comitat où elle maintenait encore son prestige, dans les parlotes politiques de la capitale, dans ses efforts désespérés pour ne pas déchoir, pour sauver la face à tout prix, que ce soit par l'obtention d'un emploi lucratif ou par la chasse à la belle dot.

Certes, Mikszáth n'est pas insensible au tragique de cette classe historique et lui aussi, malgré ses impertinences, se laisse souvent gagner par la mélancolie lorsqu'il évoque le passé de toutes ces familles que des siècles lourds d'histoire avaient enracinées dans le sol natal et que la débâcle financière dispersait maintenant loin de leurs antiques demeures. Cependant, issu de la petite gentry qu'il connaît d'expérience directe, il ne garde plus beaucoup d'illusions sur l'avenir de sa classe. Il ne partage pas les espoirs d'un Herczeg, bourgeois souabe d'origine, qui, ayant découvert la Hongrie à travers la gentry, ne reniera jamais les admirations de sa jeunesse et restera convaincu qu'elle saura non seulement s'adapter à la nouvelle situation économique, mais que fidèle à son rôle de toujours, elle prendra bientôt la direction de la future société hongroise. C'est le sujet même de son roman «Le Conquérant». Tout aussi peu vraisemblable apparaît à Mikszáth cette assimilation progressive de la gentry et de la bourgeoisie prédite par nombre de contemporains. Il considère en effet la gentry comme incapable, par définition, de s'adapter aux formes de la vie moderne. Il va plus loin. Il estime que les qualités mêmes qui ont fait dans le passé la grandeur de cette classe ne peuvent que la paralyser dans un monde nouveau fondé sur le libre jeu de

la concurrence. C'est en réalité, sous une forme bouffonne, le sujet de la « Nouvelle Zrinyiade », œuvre beaucoup plus grave qu'on pourrait le penser et l'une des plus nourries d'observation profonde.

Zrinyi et ses compagnons ayant ressuscité par hasard, veulent continuer de servir leur patrie. Etrangement dépaysés dans la vie moderne, ces héros grandioses font complètement faillite dans les emplois qu'on leur a confiés et, devant les bévues qu'ils accumulent, on ne peut plus que souhaiter leur disparition, cette fois définitive, au cours d'un dernier exploit militaire.

D'ailleurs, à mesure qu'il vieillissait et, la maladie aidant, observait son époque d'un regard toujours plus désenchanté, Mikszáth se montrait de plus en plus sévère pour sa classe. Son dernier livre, « Le cas du fils Noszty » est certainement le réquisitoire le plus dur qui ait jamais été dressé contre la gentry. Jamais la vie d'intrigues et de mesquineries du comitat n'a été décrite avec une verve aussi caustique. Cette œuvre puissante où l'ironie renforce encore l'amertume est à mettre sur le même plan que le célèbre « Notaire de village » d'Eötvös, et il est bien regrettable qu'on ne se soit jamais décidé à la publier en français. Ce n'est plus simplement la description de la débâcle financière de la gentry, mais l'étude des conséquences morales qu'elle entraîne chez les êtres trop faibles. La famille Noszty qui a longtemps régné sur son comitat, qui a connu la gloire et la richesse, est incapable d'accepter la vie médiocre à laquelle l'ont réduite des années d'insensé gaspillage. Le fils, officier de hussard, s'est déjà déshonoré par un faux afin de payer une dette de jeu. Il n'a plus qu'un espoir de se remettre à flot, un mariage d'argent. Aidé par les siens, il s'efforce de faire la conquête de Marie Tóth, fille d'un riche commerçant revenu d'Amérique. Rien n'est plus saisissant que la description dans ce livre de toutes les intrigues machiavéliques ourdies par cette famille de proie afin de circonvenir de naïfs et honnêtes bourgeois. Elles échouent finalement et le roman s'achève sur une sorte d'apologie de la bourgeoisie hongroise en train de se frayer sa place dans la société nouvelle. On a, non sans raison, reproché à Mikszáth d'avoir dans cet ouvrage dépassé son but et noirci à l'excès ses personnages. Il est certain qu'il n'a pas toujours adopté envers la gentry cette attitude d'impitoyable sévérité et, dans d'autres œuvres, il a su, tout en soulignant ses travers, la traiter avec beaucoup plus de sympathie.

Ainsi, dans la charmante nouvelle « Les grands seigneurs » l'une des plus caractéristiques de la manière de Mikszáth. Ce bref récit est simplement la description d'un mariage dans le milieu de la gentry de Haute Hongrie, région qui passe pour être la Gascogne hongroise. Dans ce cadre si étroit, dans cette intrigue si tenue, Mikszáth en multipliant les petits faits, les observations de détail, a réussi à faire entrer tout un tableau de mœurs. Entre l'arrivée triomphante des invités et leur départ au point du jour, c'est toute

l'atmosphère de ce petit monde en train de mourir qu'il parvient à évoquer à nos yeux. Certes, comme toujours quand il s'agit de Mikszáth, il convient de ne point le prendre à la lettre et il importe de démêler tout ce que l'imagination et l'humour ajoutent chez lui à la réalité. Cette œuvre est en effet une de celles où il s'est le plus joyeusement abandonné à sa verve comique et où son ironie, une ironie cette fois sans amertume, s'est le plus égayée à propos des gens et des choses. Ce petit récit est de la même veine que Tartarin de Tarascon qu'il évoque inmanquablement, chez un lecteur français, et, tout comme les nouvelles paysannes, il nous révèle la profonde parenté de talent qui unit Mikszáth et Daudet, élevés tous deux à l'école de Dickens.

Les « Grands seigneurs » comme Tartarin, c'est, sous une forme burlesque, une critique assez judicieuse de certains travers régionaux, avec cette différence toutefois que Tartarin qui pour en être la plus connue est loin d'être la meilleure œuvre de Daudet, tombe trop souvent dans la farce et même dans la farce assez grosse. Chez l'écrivain hongrois les traits sont moins appuyés, la charge moins poussée, l'ironie d'une nuance plus fine parce que s'étalant beaucoup moins. La bienveillance de l'auteur pour ses personnages est aussi plus évidente. Mikszáth, malgré tous les traits mordants qu'il leur décoche, laisse paraître une incontestable sympathie pour tous ces échappés d'un autre âge, ces aimables fantoches qui, complètement ruinés, réduits à exercer des emplois subalternes, se cramponnent à leur lopins de terre et s'efforcent de revivre parfois les fastes d'antan. C'est toujours avec un mélange de raillerie et d'attendrissement qu'il nous les décrit. Ils sont ridicules certes, mais ils ne font de mal à personne et leur souci de sauvegarder les formes à tout prix n'est pas sans grandeur. Aucun ouvrage de Mikszáth ne montre mieux que ce petit roman son art étonnant de faire vivre un être uniquement en lui faisant prononcer quelques paroles ou simplement esquisser un geste. Quelle curieuse galerie de personnages il a su rassembler dans le vieux château délabré de Lazsany, tous semblables et cependant tous différents, tel Sadowa, symbole de la vanité bonhomme et Csapiszky, de la vanité agressive. Aucun autre ouvrage ne saurait donner une meilleure idée de l'humour de Mikszáth, sous toutes ses formes. Mais ce petit livre est de ceux qu'il serait péché d'écraser sous un commentaire. Nous souhaitons simplement que le lecteur français prenne à le lire le même plaisir que nous avons eu à le traduire.

Les Grands Seigneurs

Par COLOMAN MIKSZÁTH

JE CONNAIS bien le noble Comitat de Sáros. J'ai souvent l'occasion de m'y rendre. J'y ai des parents, des amis, de petits et de grands personnages, le tout pêle-mêle, ce qui d'ailleurs ne signifie pas grand'chose car à Sáros les petits personnages sont aussi de grands personnages et réciproquement.

Sáros est le Comitat du bon ton et des illusions. Je m'y suis trouvé souvent à des bals ou à des banquets et, chaque fois, j'avais l'impression d'être assis au milieu d'une centaine d'Esterházy. Je savais pourtant que mes voisins étaient de simples bureaucrates de Comitat ou de minuscules employés qui végétaient péniblement, parfois même mouraient de faim en cachette, mais qui toujours, lorsque le regard d'un étranger se posait sur eux, savaient se défaire de leur dernière pièce de cinq florins avec une élégance princière.

C'est tout le contraire de ce qui se passe dans l'Alföld. Là vous rencontrez à chaque pas des gueux qui se prennent aux cheveux pour quelques sous et vous apprenez le lendemain que le plus pauvre d'entre eux possède plus de mille arpents de terre. Ce peuple est peut-être plus pratique que l'autre, mais comme la vie est plus belle là haut parmi tous ces nobles et charmants personnages qui vivent et parlent si élégamment. Le faste est pour eux une seconde nature, l'amour du luxe et du panache une nécessité véritable. Elle permet à leur âme de s'épanouir, à leur esprit de garder toute sa fraîcheur. Leur pauvreté, ce n'est au fond qu'un mauvais rêve auquel ils s'arrachent en dégustant du champagne français. Tandis que chez les propriétaires de l'Alföld, la richesse est quelque chose de sec et de mort qui s'étale dans les pages du cadastre en chiffres bien alignés.

Mais, où vais-je en venir avec cette comparaison oiseuse? Quel rapport peut-elle bien avoir avec mes fonctions qui sont celles d'un témoin de mariage et non pas d'un ethnographe? Pourquoi médire d'une contrée où je risque de me rendre un jour aussi pour une noce. Il vaut donc mieux que j'en vienne directement aux faits et vous dise qu'André Csapiszky, mon collègue de rédaction, celui qui, sous le nom d'Arator, écrit de si charmants articles et feuilletons, me proposa, voilà quelques jours, d'être témoin à son mariage.

— Alors, toi aussi, tu veux t'inscrire parmi les hommes rangés, m'écriai-je tout surpris. N'est-ce pas un peu tôt?

Csapiszky est un très joli garçon, un peu blanc bec encore et passablement bohème. Il secoua la tête:

— Pas du tout, j'ai fait la connaissance, l'été dernier, d'une jolie fille nommée Catherine Bajnócy.

— D'où est-elle?

— De Sáros, elle aussi.

— Brune, blonde?

— La plus belle blonde du monde.

— Alors, mes félicitations; les brunes sont des filles ravissantes, mais femmes, elles deviennent des espèces de démons. C'est entendu; je serai ton témoin. Où le mariage aura-t-il lieu?

— A Lazsany, chez les parents.

— Et comment s'y rend-on?

— En train jusqu'à Eperjes, puis en voiture.

— Dis-moi, il y a un petit magot là-dessous?

Je pensais que c'était de cela qu'avait besoin Csapiszky beaucoup plus que d'une femme.

Il souriait d'un air heureux, comme peut sourire un poète un peu fol.

— C'est là une chose que jamais les Csapiszky n'ont demandée à leurs fiancées, répondit-il fièrement.

— Evidemment, mais c'est qu'ils s'étaient déjà renseignés auprès du beau-père ou de la belle-mère.

— Jamais les Csapiszky...

Il voulait dire que jamais les Csapiszky n'avaient été à court d'argent, mais j'avais des preuves tellement éclatantes du contraire, du moins en ce qui le concernait, lui André Csapiszky, qu'il préféra continuer ainsi sa phrase: jamais les Csapiszky ne se sont mariés par besoin d'argent.

Les Csapiszky! il disait cela comme il aurait dit « jamais les Wittelsbach ne se sont mariés par besoin d'argent ». Il y a un côté Don Quichotte chez tous ces gens de Sáros. Ce qui, en revanche, était assez curieux, c'était de voir cette fois un jeune homme de Sáros épouser une jeune fille de Sáros car, comme chacun sait, les gens de Sáros vont dans d'autres comitats pour chercher, le jeune homme une femme, la jeune fille un mari. Les loups ne se mangent pas entre eux. Le paysan à son lit de mort dit à son fils « il y a assez de pots cassés dans le pays, je te les lègue ».¹ Le noble à l'agonie n'est pas moins généreux. Les bons partis ne manquent pas dans le monde, il les laisse à ses enfants. Les gens de Sáros se contentent de naître à Sáros, mais c'est ailleurs qu'ils passent leur vie et il sera fort difficile de les rassembler au jour du jugement dernier.

Csapiszky travaillait depuis longtemps avec moi dans une rédaction et déjà alors il ne ressemblait guère aux journalistes de l'ancienne manière qu'on voyait avec des pantalons usés, des souliers éculés, des vestons rapés, tel ce Baron Kemény, de qui l'on disait dans une chanson électorale:

« Il est fichtre bien mal mis

Mais Deák est son ami ».

Csapiszky était élégant « un seul Dieu, un seul vêtement », mais ce vêtement semblait toujours avoir été apporté à l'instant même par le tailleur. Ses manières distinguées lui valaient d'être toujours désigné pour les compte-rendus de bals et pour les interviews. Par sa physionomie distinguée, ses intonations aristocratiques, il en imposait, même aux plus grands personnages, et réussissait à fourrer partout son nez depuis les boudoirs des femmes jusqu'à la corbeille à papier du roi... Csapiszky appartenait à cette petite gentry frivole, nommée l'aristocratie de pacotille et il était plein d'arrogance et de dettes. Il avait grand besoin, certes, de trouver un bon parti. A côté de l'effronterie de Sáros, il y avait en lui bien des

¹ A la morte saison le paysan slovaque devient parfois raccommodeur de porcelaine.

côtés de bohème. Il savait admirablement dissimuler sa pauvreté (c'est le propre des gens de Sáros), mais il savait aussi admirablement la faire valoir, ce qui est le propre du bohème.

Nous avions une fois, le 25 d'un mois d'hiver, décidé au journal de faire grève et nous nous apprêtions à quitter la rédaction, lorsque Csapiszky s'écria « mais ce serait une folie de partir le 25 du mois, une chose sans exemple dans l'histoire. Attendons, messieurs, encore une semaine.

— Pourquoi, protestèrent les révoltés? Dans une semaine notre situation ne sera pas meilleure.

— Evidemment, mais entre temps arrivera le premier du mois. Pourquoi Napoléon III a-t-il fait son coup d'Etat le 2 décembre? Qu'en pensez-vous, Messieurs? Eh bien, c'est tout simplement afin de pouvoir, le premier, empocher, son traitement de président.

Ce petit fait me revint soudain à l'esprit, lorsque j'appris que le mariage avait été fixé au 3 octobre.

Nous partîmes donc le 2 au matin et arrivâmes sans encombre à Eperjes. Nous avions l'intention d'y passer la nuit et de repartir en voiture le lendemain. Csapiszky fut occupé tout l'après-midi et ne cessa de courir de tous côtés à travers la ville. Je ne le revis qu'au moment du dîner. Je m'étonnai beaucoup de le voir bâiller et déclarer d'un air satisfait « comme je vais bien dormir maintenant ».

— Dormir, la nuit avant votre mariage, comment pouvez-vous dire cela?

— Pourquoi pas, répondit tranquillement Csapiszky, ce n'est pas, je suppose, la nuit après son mariage qu'on choisit pour dormir.

Le lendemain matin, il me réveilla très tôt, me demanda de prendre rapidement mon déjeuner car la route n'était pas très bonne jusqu'à Lazsany. Il avait plu à torrents l'avant veille et les chemins étaient transformés en fondrières. Csapiszky regarda sa montre.

— Tonnerre, nous devrions être en route; je parie qu'en ce moment on habille déjà la fiancée.

— Alors partons; notre voiture est-elle là?

— Elle nous attend devant l'auberge. Nous retrouverons les autres invités en cours de route et nous prendrons mon père et ma petite sœur à Ortva.

Je sautai rapidement de mon lit.

— Dois-je m'habiller ici, ou bien pourrai-je le faire là-bas? demandai-je.

— Là-bas, naturellement. Il y a cinquante et quelques chambres chez les parents de ma fiancée.

— Cinquante et quelques chambres, diable, il ne s'agit plus d'une plaisanterie.

La vue du bel attelage devant l'auberge augmenta encore ma stupéfaction. Quatre magnifique chevaux piaffaient d'impatience au milieu d'un fouillis de courroies et de franges et agitaient fièrement leur crinière enrubannée.

— A qui ce bel attelage?

— C'est le nôtre.

— Le vôtre?

Csapiszky, avec un sourire amer écarta cette flatteuse supposition.

— Pas précisément, mais au fond cela revient au même et d'ailleurs un Csapiszky ne peut pas emmener sa fiancée dans une voiture à deux chevaux. Les Csapiszky sont une famille à quatre chevaux.

Le domestique de l'hôtel chargea nos valises qui remplirent la petite voiture hongroise. Cependant, nous nous arrêtâmes encore devant un magasin d'où l'on apporta plusieurs paquets et devant un fleuriste qui nous remit une boîte. Enfin Csapiszky entra à la Caisse d'Épargne et revint au bout d'un moment avec un grand étui noir.

— Maintenant, nous pouvons partir.

Nous prîmes la route de Sóvár. Chemin faisant, Csapiszky me montra sur la droite la maison forestière, la plus grande curiosité d'Eperjes, qui donna lieu à un tournoi entre trois poètes. Ça et là le paysage ne manque pas d'intérêt. Dans l'ensemble, la contrée est très belle, un véritable jardin. Parcs et châteaux se succèdent sans interruption, on se demande simplement où sont les terres dépendant de tous ces châteaux et jardins anglais.

A gauche et à droite, sur la blancheur des sentiers qui serpentent dans les vallées et viennent se perdre dans la grand'route, on distinguait, proches ou lointaines, les taches brunes de voitures de maître. L'une encore très éloignée faisait penser à un hanneton grimant lentement. Les ombrelles multicolores que l'on voyait dans les plus proches indiquaient la présence de dames.

Csapiszky connaissait les occupants de chacune.

— Tous ces gens viennent pour le mariage, dit-il, là-bas, c'est M^{me} Nedeczky avec ses deux filles. L'une est demoiselle d'honneur. Celui qui arrive au pied du bosquet avec deux chevaux gris, c'est le père Michel Bogoczy, un bon vieillard farceur; il est l'âme de toutes les réunions.

— Un homme spirituel sans doute.

— Ah certes non, mais il sait admirablement imiter l'aboiement lointain d'un chien comme d'ailleurs le cri de tous les animaux et, quand il imite le cochon amoureux, chacun se tient les côtes de rire.

Nous attendîmes à la croisée des chemins l'attelage le plus proche.

Csapiszky descendit et embrassa ses cousins.

Quelques joyeux arrivants le prirent par le bras, le serrant à lui faire craquer les côtes. « Servus,¹ gratte-papier, pan brat », car c'est un baragouin de ce genre que la langue du Comitat de Sáros. Au Slovaque, viennent même s'ajouter maintenant des mots anglais depuis que les gens de Sáros vont en Amérique et en reviennent. Au cours de ces rencontres, Csapiszky me renseigna sur toutes les familles.

Les Pruszkay, dit-il, en me présentant deux hommes au visage rubicond, de la race de Tass.² Ils peuvent le prouver, ajouta-t-il avec enthousiasme.

— Pas tout à fait, reprit en riant, l'un des Pruszkay de la race de Tass. Mais vous, non plus, vous ne pouvez pas prouver, documents à l'appui, que nous n'en sommes pas.

Dans une grande voiture vitrée, traînée par quatre chevaux noirs, Madame Szlimoczky était assise avec ses filles au milieu d'un amoncellement de boîtes.

¹ Mot latin conservé en hongrois comme formule familière de salut en s'abordant ou en se quittant. N'implique aucune idée de déférence, se traduit en français par: bonjour, au revoir, salut.

² Un des chefs compagnons d'Árpád comme plus loin Kund et Töhötöm.

Que les trois gamines étaient ravissantes avec leurs jolis nez retroussés, leurs petits visages irréguliers, mais doux et frais.

Madame veuve Szlimoczky, m'expliqua mon collègue, une grande famille de la race de Kund. Ils ont, comme blason, un écu partagé en sept, en souvenir des sept chefs.

La maman qui perpétuait la race des chefs jouait au whist avec ses filles dans sa berline vitrée et, de temps en temps, elle regardait le paysage à travers son face à main. Vraiment toute cette famille offrait un spectacle des plus distingués.

Au quatrième village, c'était déjà un véritable cortège qui serpentait sur la route, toute une suite de phaétons, landaus, breaks et tilburys. On se dépassait, on s'interpellait; on s'arrêtait les uns les autres. Chacun tenait en main une bouteille de cognac ou un étui à cigares, à blason d'argent, garni de havanes.

— Allons, arrêtez-vous, trinquons à la santé de la fiancée.

Tous ces gentilhommes étaient joyeux, insouciants et gentils à croquer — tous, absolument tous.

Dès le premier instant, ils avaient su se montrer aussi cordiaux que si j'avais toujours vécu au milieu d'eux.

— Vraiment, c'est gentil à toi, Nicolas (c'est en effet mon nom) d'être venu dans notre pays. Sois le bienvenu parmi nous. Ne veux-tu pas allumer un de ces mauvais cigares?

Il m'offrait un havane d'un florin et disait d'un air méprisant que c'était un mauvais cigare! sapristi, en voilà des gens qui vivent sur un grand pied.

Lorsque la première voiture s'arrêtait, nous devions tous en faire autant. Nous descendions à tour de rôle et les verres de cognac circulaient. On demanda à Bagoczy de se produire dans quelques-uns de ses aboiements. Il refusa, tout d'abord, mais, lorsqu'on lui eut déclaré que je désirais l'entendre, il ne se fit plus prier et commença aussitôt à aboyer et d'une manière si parfaite que le petit chien que Madame Nedeczky emmenait partout avec elle lui donna la réplique.

Comme j'étais le seul étranger, chacun me comblait de prévenances. Madame Szlimoczky elle-même me fit apporter une sucrerie par l'un des Pruszkay qui s'était arrêté près de sa voiture pour bavarder un peu.

— Allons messieurs, en route, cria Csapiszky.

— Oh! oh! le fiancé est déjà impatient.

— Il y a encore loin pourtant jusqu'au soir.

— Veyons, encore un verre.

Sur la gauche, entre des chênes et des sapins, on entrevoyait l'aile blanche d'un château. Soudain un cavalier apparut sur la route.

— Hourrah! cria-t-on, voilà Pista Domoróczy. Attendons-le.

— Mais oui, attendons-le.

— Y a-t-il encore du cognac?

— Pista va nous en apporter.

Et alors nous attendîmes Domoróczy dont le nom seul semblait agir comme un charme magique. Les dames elles-mêmes descendirent de leurs voitures et commencèrent à causer sur la route comme si tout le Comitat de Sáros n'était qu'un immense salon. De la boulaie voisine, un groupe de faisans s'envola soudain

et disparut. En moins d'un instant, l'un des Keviczky avait sorti un fusil de sa voiture et me le tendait.

— Veux-tu tirer?

— Non, merci.

— Alors je vais, moi, leur faire un sort.

Il s'élança, les fit lever, en abattit un et le rapporta triomphalement.

Les demoiselles Szlimoczky se cachèrent le visage et fondirent en larmes à la vue de l'oiseau tout sanglant. La maman elle-même réprimanda sévèrement Keviczky.

— Allez-vous en, cœur de tigre. Ida, reprends le quadrille que tu devais danser avec Keviczky.

— Je le reprends, dit timidement Ida.

Keviczky s'inclina tristement, comme un chevalier du moyen âge qu'une reine vient de bannir de sa vue.

Au même moment, arrivait un tzigane avec ses deux marmots.

— Tiens, attrape, lui dit-il, en lui tendant le faisán.

Le tzigane l'examina, le flaira et comme il le trouvait tout frais, il jeta un regard d'étonnement sur Keviczky.

— Il est à toi, emporte-le.

Pendant ce temps, l'un des Pruszkay et je crois Vidahozy (je ne me souviens plus très bien, en effet, de leurs noms) commencèrent, pour ne pas perdre leur temps, à jouer à pair et impair avec des billets de banque de dix florins. Il s'agissait de deviner le dernier chiffre de la série. Le visage souriant, ils gagnaient et perdaient tour à tour. On croyait voir jouer deux Rothschild, non pas pour de l'argent, mais par plaisanterie, par curiosité, pour savoir qui aurait le plus de chance.

Enfin Domoróczy arriva. C'était un joli garçon, blond et bien campé, la vie et le sourire même. Lorsqu'il s'aperçut qu'on l'attendait, il éperonna son fougueux cheval bai (dont la mère, paraît-il, était Blackston, la célèbre jument du Prince Metternich) et arriva rapidement.

On l'accueillit par de grands cris. On l'aimait beaucoup, cela se voyait. Les jeunes filles aussi le tutoyaient. Il trouva un mot pour chacun, puis on se sépara.

Mais lui, comme tous ces braves gens de Sáros, me découvrit tout de suite, moi, l'étranger, et se hâta de se présenter.

— Etienne Domoróczy.

— Descendant du chef Tòhòtòm, ajouta Bagóczy qui se trouvait à mes côtés. Je murmurai moi-même mon nom.

— Laisse-donc, dit-il en riant. Je te connais déjà par ton portrait et je ne changerai contre rien la joie de te voir maintenant en chair et en os.

Nous finîmes tout de même par partir. Chemin faisant, je ne pus retenir une remarque ironique. C'est un peu fort, dis-je à Csapiszky. Il faut croire que tous les autres nobles venus avec Árpád sont restés sans postérité. Seules les femmes des chefs ont eu des fils.

— Il faut croire, répondit-il d'un air détaché.

Il resta un moment silencieux, puis, un peu plus tard, comme si, dans l'air de son pays, l'orgueil nobiliaire étouffait peu à peu en lui l'intellectuel, il se tourna soudain vers moi et me dit d'un ton de reproche :

— Vous êtes un brave homme, vous seriez désolé d'écraser une fourmi, je le sais, mais vous n'hésitez pas, pour faire un bon mot, à fouler aux pieds une vénérable tradition.

Nous devions encore nous arrêter à Ortva pour prendre le père et la sœur de Csapiszky. Ce village, situé à environ un kilomètre et demi de la grand'route, disparaissait derrière des arbres touffus et l'on ne pouvait guère distinguer que les tours du château. Quelques invités se refusaient à faire ce détour, mais finalement Domoróczy découvrit que la Polyavka étant à ce moment à sec (c'est le nom de la rivière, car à Sáros, on nomme ruisseau les ruisselets et fleuves les ruisseaux) on pouvait la franchir à gué et arriver ainsi une demi-heure plus tôt à Lazsány.

Et alors tout le cortège se mit en route. Nous traversâmes un coquet petit village habité par des paysans slovaques. De ravissantes jeunes filles, poussées par la curiosité, s'avançaient dans les jardinets précédant les maisons, minces, grandes, avec des cheveux de lin et de beaux yeux bleus.

Dans les jardins, se balançaient encore quelques reines marguerites et de grands tournesols. Ça et là s'allongeait orgueilleusement une façade seigneuriale. Une allée de peupliers y conduisait, puis venait un parc composé de sapins et de chênes joliment disposés et, tout au fond, apparaissait enfin le château comme s'il voulait se dissimuler aux yeux des paysans.

Des châteaux de ce genre, il y en avait une dizaine dans le village, tous semblables, avec leurs allées uniformes de peupliers. Dans le feuillage touffu des parcs, en regardant attentivement, on voyait briller deux yeux. Peut-être n'était-ce que l'effet de l'imagination mais moi, je croyais voir partout deux yeux. Que le diable m'emporte si ce n'étaient pas les yeux de cette « sentinelle de Sáros » comme on la nomme qui, partout, à l'orée des parcs, guette si quelque hôte n'arrive pas à la limite des peupliers, auquel cas elle crie aux domestiques « Chlapci do liberiji »¹ (enfilez vos livrées les gars). Alors, en l'espace d'un instant, le vieil ouvrier agricole qui transportait du fumier se transforme en un valet de chambre bien rasé et le garçon à tout faire qui coupait du bois se change en un marmiton en tablier et toque blanche qui fouette la crème dans le vestibule.

Le vieux Csapiszky courait à notre rencontre. Il n'était pas tellement vieux d'ailleurs. Très souple, jeune d'allure, un œillet à la boutonnière, la moustache cirée, le geste vif, il semblait être plutôt le frère de son fils.

— Soyez les bienvenus, Mesdames, Messieurs, c'est un grand honneur pour moi. Il se frottait les mains et son visage rayonnait de joie. Veuillez donc descendre et honorer de votre visite ma modeste demeure. Mon Dieu, que de noms illustres. Il parcourait du regard la suite des voitures et son cœur se gonflait d'orgueil à en éclater.

— Que de grands noms, que de grands noms !

Nous arrivâmes enfin, André et moi. Il ne montra nul attendrissement à voir son fils. Il lui serra simplement la main comme à un étranger, décrivant pour la lui tendre, ce geste arrondi, dit en queue de cochon, la toute dernière mode de la gentry.

— Bonjour, lui dit-il avec bonhomie. Quoi de neuf dans la politique ?

— Je ne sais pas.

— Ah ! vous autres, journalistes de malheur, vous ne savez jamais rien. C'est pourquoi vous mentez chaque jour à longueur de colonnes. Je ne vous en

¹ En slovaque dans le texte.

aime pas moins. Ce disant il m'embrassait cordialement, me serrant à me faire craquer les côtes.

— Si je ne vous aimais pas, je ne vous aurais pas donné mon fils, mon fils unique. Ah, si sa mère vivait encore, son orgueilleuse mère, une Motesiczky de son nom de jeune fille — il vérifia d'un coup d'œil si tout le monde le savait — non, elle ne l'aurait jamais permis. Mais, moi, je suis un démocrate. Le premier démocrate de tous les Csapiszky. Parole d'honneur: le premier. C'est pourquoi je vous ai donné mon fils. Et pourtant, il aurait pu tout espérer, absolument tout ! Avec une telle parenté, regardez donc un peu ! Il aurait même pu devenir palatin si cette fonction n'avait pas été supprimée. A propos, j'entends dire qu'on a l'intention de la rétablir. Est-ce exact ?

— Pas du tout.

— Dommage. D'ailleurs cela m'est égal. Pour moi, je ne désire rien et j'ai déjà donné mon fils. Exprès d'ailleurs, car je veux payer d'exemple. Un pays qui abandonne son commerce et sa presse à des étrangers est un pays perdu. Comme la Pologne. Nous ne sommes plus au temps de Titus Dugovicz. Le devoir de la nation n'est plus d'enlever le drapeau des mains des Turcs, mais d'arracher la plume des mains des enfants juifs. Moi, je sais ce que je fais.

— Mais, descendez-donc, messieurs. Ne faites pas de manières. Mangeons un morceau et puis, c'est entendu, nous partirons.

Il se précipita ensuite vers les voitures des dames et les aida courtoisement à descendre les unes après les autres. Il baisait la main des plus âgées et, badine privauté de vieillard, volait quelques baisers aux petites jeunes filles. Puis, il offrit son bras à Madame Szlimoczky et, à travers la cour plantée de tulipes, la conduisit vers la maison.

Tout en marchant, il continuait de développer son thème favori du journalisme. Il s'inclinait en parlant à gauche et à droite, parfois même se retournait pour que ceux qui venaient derrière pussent aussi l'entendre. Il avait honte apparemment que son fils ne fût que journaliste.

— On dit qu'ils mentent, mais ce n'est pas vrai. Il suffit de savoir bien lire. Moi, j'arrive à extraire la vérité de n'importe quel journal car je sais calculer tout ce que le journaliste a ajouté en raison de ses opinions politiques. Le vieux Deák disait que la loi sur la presse devait se borner à un seul paragraphe: « Il est interdit de mentir ». Parfait. Mais, est-ce que tout ne ment pas dans la nature, les êtres comme les choses. Les hommes sont trompeurs, les femmes également.

Madame Szlimoczky baissa les yeux.

— Csapiszky, vous êtes une mauvaise langue, un calomniateur.

Mais le vieux était beaucoup trop plein de son sujet pour pouvoir adopter le ton badin de la conversation.

— Tout l'art, continua-t-il, est justement de savoir calculer ce que sont les adjonctions à la vérité. Ce n'est qu'une affaire d'addition, de soustraction et de multiplication: si de l'opinion que quelqu'un a de lui-même, on ôte celle que les autres ont de lui, on obtient la valeur véritable de cet individu . . .

— Regardez donc ces pommes de terre (on longeait justement le potager), elles ont germé, poussé et voilà même qu'à la suite des chaleurs tardives elles ont fleuri à contre-temps.

On voyait en effet quelques plantes de pommes de terre, provenant sans doute des tubercules oubliés lors de l'arrachage de l'été; quelques fleurs blanches et roses se balançaient doucement sur leurs tiges grêles.

— Mon Dieu, qu'elles sont jolies, s'écria en frappant des mains Mademoiselle Szlimoczky cadette. Elle se baissa, arracha une fleur et la fixa dans ses cheveux.

Et comme Mademoiselle Szlimoczky cadette était la plus jolie fille de toute la société, la fleur de pomme de terre s'éleva d'un coup à la hauteur d'une mode.

Nos gentilshommes se précipitèrent aussitôt sur les plantes, les arrachèrent pour orner leurs boutonnières. Les autres jeunes filles firent de même. La folie est contagieuse. Il ne resta même plus de fleurs pour la pauvre Ida qui dut en demander une à Keviczky, moyennant son plein pardon.

Mais Csapiszky continuait inlassablement son développement.

— En quoi les vérités qui sont dans les journaux m'intéressent-elles? En rien. Ce dont je raffole, c'est justement des mensonges de la presse. Parole d'honneur. Prenons par exemple la bataille de Mohács, à laquelle, soit dit en passant, ont pris part Paul Csapiszky et ses trois fils.

Quel dommage qu'il n'y ait pas eu alors déjà un « Pesti Hirlap » pour raconter jour par jour les événements: un jour ceci, un jour cela. Tomory¹ prend le commandement, Tomory ne prend pas le commandement. Le roi est fâché. Tomory boude. L'Egyetértés a interviewé Tomory. Toute l'interview selon la Correspondance de Bude n'est qu'une invention forgée de toutes pièces. L'Egyetértés n'aurait, paraît-il, interviewé qu'un simple page de Tomory... etc... etc...

Mon Dieu, est-ce que ce ne sont pas ces mensonges qui apporteraient maintenant la lumière. Quelle joie n'éprouverions-nous pas à lire des nouvelles de ce genre: « Il se confirme que le Nonce a écrit au Vatican que le Roi n'a pas de bottes ». Selon des informations très sûres de notre correspondant, cette nouvelle a tellement exaspéré Zápolya qu'il a fait faire à ses frais pour Sa Majesté deux paires de bottes en cuir de Cordoue ».

— Tu es fou, père, s'écria André, que les propos confus de son père faisaient rire aux éclats.

Le vieux, lui aussi, riait, s'esclaffait même tellement que les larmes lui en venaient aux yeux.

L'une, comment diable expliquer cela, après avoir traversé sa moustache, vint s'étaler toute noire, sur son plastron d'un blanc immaculé.

La plus jeune des demoiselles Szlimoczky s'en étonna et, poussant doucement sa grande sœur lui dit:

— « Regarde Ida, le vieux qui pleure de l'encre ».

A ce moment, un poulain traversa la cour au galop et passa si près de nous que les dames, jetant un cri d'effroi, firent un bond de côté.

C'était un bel animal élancé, avec des jambes fines et une noble tête. La petite courroie, cliquetante de grelots qu'on lui avait sans doute posée sur le cou pour la première fois, l'effarouchait par ce bruit inaccoutumé et le faisait sautiller et frétiller encore plus follement.

— Oh ! La belle bête, s'écria Domoróczy, tout enthousiasmé. Quel âge a-t-elle?

¹ Chef des troupes royales hongroises à la bataille de Mohács (1526).

— Ça, je n'en sais rien, mon vieux, répondit avec hésitation Csapiszky. D'ailleurs, sauf erreur, elle n'est pas à moi. Elle a dû s'échapper de quelque endroit. Eh, garçon, cria-t-il d'un ton hautain, à un gamin appuyé contre la véranda, n'est-ce pas, elle n'est pas à nous cette petite rosse?

— Mais si, elle est à nous, affirma le domestique en slovaque. Comment ne serait-elle pas à nous?

— Elle est donc bien à moi, concéda d'un air las Csapiszky, un peu honteux à la pensée de passer pour un mauvais propriétaire.

Mais moi, cet incident ne laissa pas de m'éblouir encore davantage. Quel richard, que cet homme qui ne reconnaît pas ses chevaux, ignore même jusqu'à leur nombre.

Au sommet de l'escalier de la véranda, la petite demoiselle Marie attendait les hôtes. C'était un charmant bouton de fleur sur le point de s'ouvrir. Elle avait des yeux aussi noirs que ceux d'un lézard et portait une petite robe toute rose. A côté d'elle, mais un peu en arrière, se tenait la gouvernante aussi cérémonieuse qu'une dame du palais derrière les archiduchesses.

Cette gouvernante, Madame Wrana, était une bonne vieille à l'air avenant mais dans la maison de Csapiszky, il fallait, question de faste naturellement, la nommer Madame Wraneau. En réalité, elle n'était que Pani Wrana, une parente slovaque tombée dans la pauvreté et qui, depuis la mort de Madame Csapiszky, née Motesiszky, tenait le ménage et élevait la petite fille.

La petite Marie fit une charmante révérence.

Le vieux Csapiszky la présenta à ceux qui ne la connaissaient pas encore.

— Ma fille Marie — Miss Mary.

Miss Mary baisa la main des dames puis, toute rougissante, serra la main des messieurs, mais à la manière des aristocrates ne tendit que deux doigts à son frère.

— Bonjour, mon frère, lui dit-elle en français.

Elle roulait les r autant qu'elle pouvait avec sa petite bouche couleur de fraise. Csapiszky s'empressait, l'air jovial.

— Allons, messieurs, messieurs.

Les invités furent poussés dans une grande salle à manger où les attendait une table ornée d'immenses bouquets.

— Veuillez vous asseoir, je vous en prie — un petit casse-croute sur le pouce — quelques bouchées seulement, car il y a loin encore jusqu'au repas de Lazsany. Mettez-vous n'importe où, comme si vous étiez à l'auberge. Que de grands noms, mon Dieu ! que de grands noms.

Il parcourait à nouveau du regard les rangs des invités en train de s'installer.

A ce moment, parut une véritable troupe de domestiques chargés de plats. Ils étaient tous en livrée, mais n'étaient pas deux à avoir la même. L'un portait de grands bas de valet de chambre, un autre, un uniforme de hussard du temps de Marie-Thérèse, un troisième une vieille tenue de pandour. Naturellement ces livrées leur allaient à tous très mal n'étant pas à leur taille.

Le maître de maison, les sourcils froncés, regardait la gouvernante qui s'affairait autour de la table.

— Madame Wraneau, d'où sortent donc tous ces perroquets bariolés qui viennent nous servir?

Mme Wraneau s'excusa :

— Vous dites souvent, monsieur, que vous aimez le passé, qu'il vous plaît d'évoquer le souvenir du temps où les domestiques servaient à la table de votre père et de votre grand-père.

— Oui, c'est vrai, dit-il, visiblement calmé. Il est certain que j'adore me plonger dans le passé. Toutes ces livrées de l'époque conviennent, me semble-t-il, aux nobles. Elles assurent la transition entre les goûts et les coutumes de nos ancêtres et ceux de la génération présente.

— Vous êtes un maître en tout cela, s'écria, d'un air d'admiration, madame Szlimoszky qui, ajustant son lorgnon, se mit à contempler les domestiques.

Mais, soit par hasard, soit que, selon son habitude, Mme Szlimoszky eut remué ironiquement le nez, le lorgnon glissa soudain et vint tomber malencontreusement en plein dans l'assiette à soupe.

— Mon Dieu, que je suis maladroite.

— Il n'y a pas de mal, ce n'est rien. Jean, une assiette. N'entends-tu pas, bourrique? Qu'as-tu à me regarder avec des yeux ronds, s'écria Csapiszky éclatant de fureur; ne t'ai-je pas dit et répété qu'aujourd'hui, tu t'appelles Jean?

Le pauvre Janó, malgré son bel uniforme aurait voulu rentrer sous terre de honte et de confusion.

Cet incident s'apaisa heureusement très vite. Les mets étaient remarquables, les vins supérieurs et l'hôte, à propos de chacun, savait dire de quelle cave il venait, de quelle année il était.

— Celui-ci est le vin rouge préféré du roi. Je l'ai reçu d'un chanoine de Vághely.

On apporta ensuite du vin doux.

— Celui-ci est pour les dames, dit-il en le servant. Un vrai nectar digne de la bouche des Dieux. Il n'y en a au monde qu'un seul tonneau, et c'est moi qui le possède. Naturellement, nous n'en buvons que lorsqu'il y a une naissance ou un mariage chez les Csapiszky.

Les invités levèrent leurs verres et les choquèrent avec enthousiasme.

— Laissez-en un peu pour le mariage de Miss Mary, ricana le vieux Csapiszky qui, néanmoins, remplit une seconde fois les verres.

Miss Mary, furieuse, secoua sa petite tête et, dans son trouble, se mit à mordre son mouchoir.

— Allons, papa, papa.

Les plats cependant se succédaient sans interruption toujours nouveaux et surprenants. Chacun représentait un chef-d'œuvre culinaire de la plus ingénieuse invention. Des rôtis, puis, dans l'intervalle, des sirops, puis, de nouveau, des rôtis, des tartes, des friandises de tout genre. Une vraie table de Lucullus.

Les femmes ne cessaient de s'émerveiller.

— Mais, qu'est-ce donc que cela? Qui l'a fait? Cela vient, n'est-ce pas, de la pâtisserie d'Eperjes?

— Non, non, répondit modestement Csapiszky. Tout cela n'est que « doma robiensis », ce qui, dans la langue de la Haute Hongrie, signifie fabriqué à la mai-

son. Nous sommes pauvres, nous vivons le plus simplement du monde et nous mangeons ce que nous avons. Je n'aime pas la poudre aux yeux. On dit de nous autres, pauvres gens de Sáros, que nous avons la manie des grandeurs. Et pourtant, nous n'arrivons même pas à fumer un cigare convenable.

Cependant on avait changé une fois de plus les assiettes et l'on apportait de nouveaux plats. Les invités commencèrent alors à protester.

— En voilà assez; Est-ce qu'on apporte encore quelque chose? Mon Dieu! jusqu'à quand cela va-t-il durer?

— Nous nous attardons trop ici, messieurs.

A la fin Csapiszky eut pitié de ses hôtes et avec une emphase princière, comme s'il faisait grâce à la foule rassemblée devant lui, il cria aux domestiques:

— Cela suffit, les gars. C'est fini pour cette fois. Que personne n'essaie plus d'apporter la moindre boustifaille ou je le fusille. Laissez tout le reste dehors.

Obtempérant à cet ordre, haïdouks, hussards et laquais décampèrent sans bruit. Cette scène m'impressionna beaucoup. Il me semblait qu'on aurait continué pendant tout un jour et toute une nuit d'apporter les mets les plus merveilleux si Csapiszky, toujours prévenant, n'avait brusquement tranché ce fil sans fin.

Dans l'entrebaillement de la porte, laissée ouverte pour que la fumée des cigares pût s'échapper, on vit soudain paraître une robuste virago. C'était la cuisinière, il n'y avait pas à s'y tromper. Certainement, elle venait protester pour tous ces plats qui lui restaient sur les bras.

Csapiszky, agacé, se leva d'un bond, se demandant non sans effroi ce que pouvait bien lui vouloir la cuisinière.

Comme j'étais assis près de la porte, j'entendais tout ce qu'il disait, bien qu'il parlât à voix basse.

— Que dois-je donner à manger aux cochers?

— Rien, répondit Csapiszky furieux.

— Ce n'est pas possible. Il faudra aussi leur donner à boire.

— Vraiment, grommela-t-il ironiquement.

— Mais oui, croyez m'en, Monsieur, trois comtes qui meurent de faim font moins de bruit qu'un cocher qui n'a pas son saoul.

— C'est peut-être vrai, dit-il pensif. Alors, Chère Madame Makala, donnez-leur tout ce qu'ils désirent.

Les bons vins faisaient leur effet. Nos gentilshommes oubliaient de partir. C'était surtout la faute de ces maudits toasts. Chacun, à tour de rôle, buvait à la santé du fiancé, de la fiancée, du beau-père. A cela il fallait répondre. Un mot entraînait un autre... Il n'y a que les microbes pour faire des petits aussi rapidement que les toasts. Le diable emporte tous ces toasts.

— Messieurs, Messieurs, n'oublions pas que nous sommes en route et qu'un grand devoir nous attend.

— Quelle plaisanterie! Ce n'est pas nous qu'un devoir attend, mais André.

Peu à peu se produisait, comme on dit, une aimable confusion. Tout le monde parlait en même temps. Les jeunes gens poussaient leurs chaises

près des jeunes filles et, par groupes, leur faisaient la cour. Les mères elles-mêmes ne s'ennuyaient point, car les garçons bien élevés de Sáros savaient jusqu'à l'art de les aider à faire tapisserie.

— Écoutons le Père Bogóczy, écoutons les cochons amoureux.

— Ne faites pas de manières.

— Mais oui, mais oui, à Lazsány, ce ne sera pas possible à cause de la cérémonie. Mais ici, nous sommes entre nous. Une joyeuse compagnie et qui se moque de l'étiquette.

André regardait sa montre avec désespoir.

— Écoutez, nous sommes affreusement en retard. Que doivent penser ceux de Laszany? Allons père, dis le à tes hôtes.

— Que dois-je leur dire?

— Qu'il nous faut partir.

Le vieux Csapiszky secoua la tête d'un geste de dénégation offensée.

— C'est impossible. A quoi penses-tu? Jamais un Csapiszky n'a dit à ses invités de partir. Je préférerais me couper la langue.

— Et bien, je vais le leur dire moi-même.

Il se leva pour parler, mais la société était en veine de taquinerie. On savait ce qu'il voulait dire et par plaisanterie, chacun se boucha les oreilles, même les jeunes filles.

On riait, on criait.

— Assez, assez, nous ne voulons rien entendre, qu'il s'en aille. André riait lui aussi et, pour répondre à la plaisanterie, ayant aperçu un morceau de craie sur la crédence, il appela le domestique Matikó et écrivit sur le dos de son dolman, en belles et larges lettres:

« Partons, Messieurs, car je me ferai attraper. »

Puis il ordonna à Matikó de faire le tour de la table mais en tournant le dos aux invités car il était maintenant un panneau et non plus un laquais.

Etienne Pruskay prit très mal cette plaisanterie et se fâcha tout rouge. Ce n'était pas étonnant, car il en était déjà à son quatorzième verre.

— Je n'accepte pas cette injure, dit-il, en repoussant sa chaise d'un geste furieux, qu'un laquais puisse me tourner le dos. Monsieur le journaliste aurait pu garder les plaisanteries de ce genre pour Budapest.

Il s'élança et bondit vers la porte.

— Je fais atteler, râlait-il, je fais atteler tout de suite; laissez-moi.

On essayait de le calmer. Stephie, sois donc raisonnable. Es-tu devenu fou? Allons, mon vieux, mon vieux (on le caressait, ou le flattait). Personne ne t'a offensé.

— Des témoins ici, des témoins — et les coins de sa bouche tremblaient d'émotion. Je veux boire du sang, oui, du sang.

Le vieux Bagóczy prit sur la table un verre de vin rouge et dit d'un ton solennel et pathétique, car il savait que c'était ainsi qu'il convenait de parler à Pruskay quand il était un peu gris.

— Descendant du chef Tass, bois plutôt un peu de ce vin rouge.

Parmi les nombreuses mains qui, par les épaules, la nuque, les hanches retenaient le forcené, l'une, tout à coup, se tendit instinctivement pour attraper le verre et c'était la main du descendant du chef Tass.

— André, viens donc, trinque avec lui.

André qui regrettait cette scène, s'avança, trinqua avec lui. Puis ils s'embrassèrent et c'en était fait de la grande colère. Elle s'était évanouie comme une bulle de savon. Mais la gaîté, elle aussi, s'en était allée.

Pruszkay commença à s'attendrir, déclara qu'il était un méchant homme, un misérable qui ne méritait pas de vivre puisqu'il avait pu offenser son meilleur ami et lui causer de la peine en ce jour le plus heureux de sa vie, en ce jour que les Dieux n'accordent qu'une fois aux pauvres mortels. En ce qui le concernait, lui, ils le lui avaient accordé déjà deux fois et il l'attendait une troisième fois, puisqu'il était en train de se séparer de sa deuxième femme. Bref, Etienne Pruszkay était déjà sérieusement éméché. On l'embarqua pour Laszany comme bagage d'honneur, en laissant à l'air frais le soin de dissiper son ivresse.

(A suivre)

Trois mois de peinture

Par FRANÇOIS GACHOT

SI L'ON EN JUGE par les expositions qui ont ouvert la saison, en cette cinquième année de guerre, il semble bien qu'en dépit des circonstances actuelles l'art hongrois soit parvenu à se maintenir en bonne place au sein de la production européenne.

Certes, toute affirmation relative à la valeur de cet art comparé à celui des autres pays peut paraître, énoncé de Budapest même, d'une hardiesse singulièrement gratuite. Ne manquait-on pas de point de comparaison? Néanmoins deux récentes expositions étrangères, l'exposition bulgare au Salon National l'an dernier, l'exposition de peinture française contemporaine à la galerie Almásy-Teleki en septembre ont, dans une certaine mesure, introduit dans la vie artistique hongroise cet élément de libre confrontation qui s'avère toujours si productif et dont peintres et sculpteurs hongrois sont sortis, en tout cas, avec honneur. Aussi les autorités hongroises compétentes ont-elles particulièrement été bien inspirées en prenant l'initiative d'une grande exposition officielle qui doit s'ouvrir en Suisse le 21 janvier.

Nombre d'artistes dont le nom figure au catalogue de cette manifestation ont exposé, soit seuls, soit en groupe, à Budapest cet automne, si bien que, sans être complète, l'image que, d'après leurs envois, le critique peut se faire de la situation générale des arts en Hongrie a chance de répondre à la réalité. Je laisserai de côté ici la première en date des expositions hongroises qui se soient ouvertes au début d'octobre: « Le Salon d'automne » dont le nom ne doit égarer personne car, même dans le domaine de l'académisme, il est difficile d'atteindre à une si absolue médiocrité. Par contre, il y a longtemps que l'exposition annuelle des artistes qui formèrent, voici une vingtaine d'années, la société d'avant-garde dite « Kut », avait été aussi réussie dans l'ensemble.

Parmi les artistes qui représentent véritablement l'âme de ce groupement et qui, tous, ont entre cinquante et soixante-cinq ans aujourd'hui, il faut citer d'abord Béla Czobel. D'un long séjour en France où il participa activement, aux côtés des fauves, à la vie artistique, Czobel a gardé le goût d'une solidité de composition jointe à une sobriété expressive. Tout est parfaitement à sa place dans ses toiles que de subtils rapports de valeur comblent d'une manière exactement adaptée à ses intentions. Depuis quelques temps, sa palette s'est singulièrement éclaircie, en même temps que sa vision éminemment picturale atteignait à une plus grande sérénité qu'autrefois. C'est là ce que prouvent les quatre toiles (trois surtout, la « Petite fille accoudée », l'« Intérieur », la « Jeune fille à la blouse blanche » étaient remarquables) qu'il a envoyées à Kut.

Qu'à côté de Czobel la peinture hongroise ait produit un artiste dont la création, tout aussi personnelle et en même temps tout aussi rayonnante de vertus hongroises que la sienne, en diffère essentiellement, comme c'est le cas d'Egry

auquel le Balaton pose indéfiniment des problèmes de lumière, de couleurs, de formes, voilà qui prouve bien la diversité de cet art qui ne se laisse enfermer, alors même qu'il reçoit souvent des effluves venues de l'étranger, dans aucune formule. Aurélien Bernáth, l'un des peintres les plus intelligents et les plus doués qui se soient révélés en Hongrie depuis une vingtaine d'années, a envoyé trois toiles et un pastel. La subtilité de ses accords de tons, sa grande science, la belle matière de ses tableaux (nous pensons surtout à sa « Nature morte aux poissons » et à cette partie qui comprend la nature morte de sa composition « La femme peintre ») ne peuvent nous faire oublier l'époque encore récente où il plaçait plus haut ses ambitions et faisait preuve de plus de hardiesse. L'évolution de Robert Berény, elle aussi, donne lieu à la même remarque, bien que, pris en eux-mêmes, ses envois de cette année, tout particulièrement sa « Nature morte » et son « Paysage » aient été d'excellentes œuvres d'une pâte riche, d'une harmonie très raffinée et en même temps d'une puissance indiscutable.

Très occupé par la réalisation de peintures murales qu'il avait exécutées tout l'été en province, Etienne Szőnyi n'a déposé qu'une carte de visite au vernissage de l'exposition Kut. Mais voici Márffy dont une exposition d'aquarelles et de dessins, il y a deux ans, avait rappelé à ceux qui auraient été tentés de l'oublier que l'audace, heureusement circonscrite dans les cadres d'une vitalité sans cesse en éveil, d'une fraîcheur, d'une joie de peindre chaque jour nouvelles, peuvent ne pas être uniquement réservées aux Français et sont aussi des qualités hongroises. Une fois de plus, Márffy, comme si chaque saison l'enrichissait et le rendait plus jeune, a, outre de belles aquarelles, envoyé deux toiles qui auraient mérité d'être mieux mises en valeur, des « Coursiers au galop » et une savoureuse « Nature morte » délicate et forte en même temps. Proche, lui aussi, des Français par son goût, par ses qualités de peintre à la Renoir, Diener-Dénes est apparu très complet avec sa « Cour de moulin », sa « Nature morte », ses « Fleurs » et le ravissant tableau qui représentait sa délicieuse fillette, Sophie. Malgré une interruption de plusieurs mois, due à une grande maladie, le développement de Diener-Dénes qui, sans grand éclat au début, a graduellement conquis sa place, se poursuit selon une ligne sans cesse ascendante. Au charme, à la finesse de sa touche, à la mélodie chantante et presque aérienne de son coloris, s'ajoutent une profondeur, un accent qui deviennent de plus en plus prenants. Enfin, de cette génération de peintres j'aimerais citer encore Jean Kmetty dont les « Natures mortes » et le « Paysage » solidement construits témoignaient d'un art qui n'a jamais renié le haut idéal rigoureux qu'il s'est posé à ses débuts.

Deux sculpteurs, appartenant, eux aussi, à cette génération, apparaissaient en pleine forme. Le premier, Marc Vedres, ne semble pas avoir acquis encore auprès du grand public la place qui, depuis longtemps, aurait dû lui être assignée. Les trois bronzes qui constituaient son envoi valaient, bien qu'à des titres divers, tous les trois par leur conception éminemment plastique. On pouvait préférer pourtant le « Buveur » ou la « Femme au repos » dont les formes se révélaient pleines, nourries à la fois d'expériences, de longues méditations et, néanmoins, d'une grande spontanéité. Quant à Béni Ferenczy, il réalise aujourd'hui et depuis quelques années le difficile équilibre entre une tenue, une noblesse qui constituent, à proprement parler, le classicisme de son style et la poussée d'une émotion, l'af-

fleurement à la surface d'une sensibilité toujours renaissante que servent indiscutablement une sûreté de dessin et une science peu communes. Depuis peu de temps, il s'est remis au bois, comme en témoignaient « Les Sœurs » dont une autre variation, en bronze, voisinait avec une « Baigneuse au linge », toutes deux de caractère monumental malgré la modestie volontaire de leur dimension.

Une seconde génération, comprenant les moins de cinquante ans, s'est peu à peu formée, elle aussi, autour de la Société Kut qu'elle a ainsi enrichie et renouvelée. Parmi les exposants de cette année j'aimerais mentionner tout spécialement Dezső Korniss parce qu'après une sorte de retraite forcée, due au fait qu'il était mobilisé, il a pu enfin se remettre au travail. Les quatre petites toiles qui constituaient sa participation, en dépit de leur modestie voulue, contenaient des qualités picturales si complètes, si évidentes qu'elles étaient déjà beaucoup plus qu'un présage, la présence d'une personnalité déjà fortement évoluée. Korniss qui n'a pu encore donner toute sa mesure est sur une voie où tous les espoirs sont permis.

Un autre peintre dont chaque exposition dégage avec une netteté de plus en plus décisive l'intéressante figure c'est Eugène Gadányi que son passage par l'art abstrait a mené jusqu'à l'heureux stade actuel où des problèmes de formes, de couleurs, de composition soutiennent rigoureusement, mais sans sécheresse, une interprétation toujours personnelle de la nature. L'unique toile de Barcsay qui se réserve pour une exposition future, avait cette massivité puissante, cette sourde résonance dont même le moindre de ses dessins se trouve marqué. Jules Hincz, cet artiste dont l'inquiétude émouvante n'a de cesse qu'il n'ait poussé à bout toutes les possibilités de la peinture, s'était fait, cette fois, le musicien pur de la couleur et de la forme dans trois toiles dont deux, surtout une « Femme étendue » et un « Intérieur », étaient remarquables.

Trop récemment démobilisé pour avoir pu reprendre son travail, Émeric Ámos avait envoyé trois toiles datées d'il y a deux ou trois ans. Ce qu'il avait laissé d'un peu cru dans sa grande composition intitulée « La Musique » ne doit pas empêcher le critique d'apprécier à son mérite la noble tentative d'un artiste qui, depuis de longues années, lutte pour imposer une conception de l'art singulièrement exigeante. Il ne tiendrait qu'à lui, comme il l'a montré si souvent, comme en font foi ses deux autres toiles, de se contenter des résultats déjà atteints pour obtenir l'assentiment général. De tous les peintres présents à cette exposition Ámos est peut-être un des seuls qui, sans jamais sortir des bornes de la peinture et par des moyens uniquement picturaux, soient parvenus à exprimer la tragédie de leur époque.

Cette belle intransigeance, ce courage et cette hardiesse se retrouvaient également dans l'envoi de sa femme Anna Margit dont le remarquable talent, poétique et déformateur, aurait mérité une plus large audience. Femmes peintres encore mais dont la peinture n'a rien de féminin au sens péjoratif du mot, Marguerite Graber dont nous aurons plus tard l'occasion d'analyser l'œuvre en détail puisqu'elle prépare une exposition particulière, Judith Beck que l'on retrouvera à la fin de cette chronique, Lili Pollatsek dont « Le vieux puits » et la « Nature morte » témoignaient d'une sincère émotion picturale, Maria Modok avec ses sourdes harmonies de couleurs.

Le reproche le plus sensible que l'on ait fait à l'exposition tenait à l'extraordinaire pénurie de vrais jeunes, de talents incomplets peut-être mais dont les recherches, en rupture avec celles de leurs devanciers, eussent permis de conclure au prochain renouvellement des courants actuellement en faveur. Jeunesse trop sage, trop hésitante ou trop pressée de recueillir les bénéfices immédiats de réalisations toutes faites, ce symptôme, visible ailleurs, serait-il en train de se généraliser également en Hongrie? Duray dont on avait beaucoup remarqué l'envoi à l'exposition d'aquarelles de la galerie Tamás, l'an dernier, n'a guère tenu ce qu'il promettait. Marianne Gábor que ses dons innés avaient signalé à l'attention de la critique, au moment où elle était encore l'élève de l'École des Beaux-Arts, aura une exposition particulière, fin janvier, chez Tamás. La toile qu'on avait acceptée d'elle à Kut n'était pas suffisante pour qu'on pût sérieusement la juger mais révélait à qui ne l'eût pas connue auparavant un vrai peintre dont la délicate sensibilité s'exprime toujours avec une sincérité discrète, d'une façon qui lui est absolument personnelle.

Une grande partie des artistes précédemment cités se retrouve à l'importante exposition des arts graphiques que l'actif directeur de la Galerie Municipale, Eugène Kopp a organisée à l'aide des collections et dans les locaux même de son musée. C'est une vaste rétrospective qui permet de suivre à travers tout le dix-neuvième siècle l'évolution de l'art du dessin et de l'aquarelle jusqu'à nos jours. Une nomenclature même succincte ne présenterait ici guère d'intérêt. Mais il est une remarque qui s'impose: au sortir de la période que l'on pourrait appeler l'époque de la peinture historique et qui risque de paraître, en comparaison de l'art français du même temps, d'un romantisme attardé, on ne peut qu'admirer la vigueur avec laquelle les qualités purement graphiques des artistes hongrois s'affirment à la fin du XIX^e siècle pour former, à travers l'œuvre de Rippl-Rónai, de Ferenczy, de Kernstock, de Gulácsy, de Derkovits jusqu'aux vivants, une ligne continue et qui ne semble pas près de vouloir s'interrompre de sitôt. D'autres critiques ont déjà signalé l'absence de quelques artistes de premier plan: Czobel, Márffy, Berény etc. Tout donne à penser que la direction de la galerie aura rapidement à cœur d'y remédier.

Indépendamment de ces expositions d'ensemble, de nombreuses expositions particulières ont retenu l'attention du public. L'une des plus émouvantes et des plus réussies fut sans contredit celle qui réunit à la galerie « Alkotás » (Création) les œuvres de l'un des peintres les plus doués de sa génération, Louis Vajda, mort en 1941 à l'âge de trente-trois ans. La matière rassemblée comprenait de nombreux dessins, des pastels, des peintures à l'huile et à la détrempe répartis sur les sept dernières années de son activité, c'est-à-dire postérieurs au séjour de trois ans qu'après des études à l'École des Beaux-Arts de Budapest l'artiste avait fait à Paris.

A première vue, et d'une manière générale, on peut dire que Vajda rentrait dans la catégorie des peintres abstraits. Mais un examen un tant soit peu attentif de sa production permettait vite de remarquer combien une définition de ce genre était loin de le représenter tout entier. C'est qu'alors même qu'il employait pour s'exprimer les formes de l'abstraction ou paraissait subir influence de Picasso par exemple, sa personnalité s'affirmait avec une assurance croissante dans l'emploi inusité des moyens qu'il avait à sa disposition. Quelques rapports

de tons et de formes et, dans ses dessins au crayon, cette merveilleuse liberté d'un artiste qui continuait à garder la fraîcheur de l'enfance, voilà qui aurait dû suffire, dès ses débuts, à le ranger à une place que sa mort même ne lui a pas encore entièrement fait obtenir. Certains de ses pastels et de ses toiles sont des œuvres définitives et leur message, de plus en plus clair à mesure que passent les années, n'a pas fini de se révéler pour les artistes qui auront l'occasion de les contempler.

Tout de suite après l'exposition commémorative Vajda, la galerie « Alkotás » abritait les œuvres d'un peintre dont les envois aux différents salons avaient attiré sur lui l'attention des amateurs : Eugène Paizs-Goebel. Quelques réussites comme le « Nu rose », la « Nature morte au chat », les deux « Portraits de l'artiste par lui-même » tout en réaffirmant le fait qu'il s'agissait là d'un artiste de qualité n'ont pu parvenir à masquer l'insuffisance de cette peinture qui a paru manquer étrangement de cohésion. On eût dit que le peintre, en dépit des apparences, se fût avéré incapable de choisir entre l'impressionnisme dont il avait gardé la vision et la tendance constructive à laquelle il s'efforçait de soumettre ses compositions. Pêchant en plus, en quelque sorte, par une surabondance de matière, comme en témoignent ses toiles touffues qui gagneraient singulièrement à être plus aérées, à répondre moins exactement à ce vocable de « jungle » qu'emploie pour les caractériser l'excellent critique Ernő Kállai, auteur de la préface du catalogue, Pajzs-Goebel, une fois sorti de cette impasse, donnera, nous en sommes convaincus, ce lyrique fougueux de la peinture qu'il contient déjà en lui en substance.

Avant d'organiser à l'occasion des fêtes de Noël une manifestation de vertu éducative, en ces temps surtout où les frontières restent inexorablement fermées aux voyageurs de l'esprit, sous la forme d'une exposition de reproductions de maîtres italiens de la Renaissance, la galerie Tamás, à deux semaines d'intervalle, avait présenté les œuvres de deux peintres intéressants à différents points de vue. Le premier Jan Rozs, presque plus connu en Finlande où il a exécuté de nombreuses décorations que dans son propre pays, apparaissait avec sa force un peu brutale, ses couleurs parfois criardes et ses violents contrastes de formes comme l'un des descendants du puissant décorateur, disparu il y a un peu plus d'un an, Aba-Novák. Ses paysans, ses ouvriers, ses pêcheurs témoignaient de cette recherche d'un art social qui hante l'imagination de nombreux artistes mais qui, pour trouver son expression définitive, aurait, semble-t-il, besoin d'une transposition dont Rozs jusqu'à présent se montre encore incapable. L'autre peintre, Emile Kelemen, bien plus artiste, se révélait en outre en possession d'une culture autrement raffinée. Mais comme si les résultats qu'il avait atteints jusqu'ici ne l'intéressaient qu'en tant que préparations nécessaires, c'est à une vision surréelle du monde que tendaient les toiles les plus récentes auxquelles il avait consacré le meilleur de son talent. Dans ce domaine, néanmoins, il ne semblait pas que Kelemen, en dépit de son art de la composition, en dépit aussi de son imagination spécifiquement picturale, fût entièrement parvenu à acquérir, vis-à-vis de son sujet, cette grande liberté poétique qui est au premier plan de ses recherches, concurremment avec la création d'un fantastique quotidien et social.

Quant à la galerie « Múbarát » (L'Amateur d'art), le seul artiste complet qu'elle ait accueilli au cours du trimestre écoulé dans ses salles est le peintre Zoltán

Pohárnok. Ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts, Pohárnok qui a fait à diverses reprises de longs séjours à l'étranger n'a jamais essayé, comme ce fut le cas pour nombre de ses compatriotes, de s'appropriier les procédés extérieurs des peintures française ou italienne des quarante dernières années. Son évolution a donc été à la fois moins rapide et plus intérieure. Il a ambitionné de devenir de plus en plus peintre et a cantonné ses recherches dans un domaine qui n'a jamais été étranger à la peinture, bien que son intelligence, sa culture se soient étendues à toutes les formes de l'art contemporain. S'il y a une dizaine d'années déjà que, dans le domaine de la gravure et de l'eau-forte, il s'est acquis une des premières places, son exposition récente l'a montré en pleine possession d'une technique dans laquelle il est récemment aussi passé maître: l'aquarelle. Aussi bien le caractère continu de ses préoccupations se marque-t-il dans l'unité qu'il a su maintenir en passant de la feuille de papier à la toile, de la traduction immédiate de l'impression directe, fugitive, à la forme plus exigeante et plus méditée que l'huile réclame. Sa sensibilité, son goût, la finesse et la légèreté de sa touche tout a concouru au succès de son exposition.

Enfin, de même qu'il avait, en quelque sorte, inauguré avec l'exposition Kut la saison artistique, le « Salon National » a terminé l'année par deux expositions de groupe qui, toutes deux, ont été pour beaucoup une révélation.

De la première émerge surtout la figure d'un peintre que l'on avait déjà remarqué l'an dernier à la grande exposition annuelle d'entre-aide aux artistes qui a lieu au printemps. Louis Szentiványi n'a jamais figuré parmi ces jeunes prodiges dont le flamboiement tout extérieur dure peu. Ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts, il a dû lutter plusieurs années, dans une sorte de farouche retraite, pour parvenir à l'expression. Son immense tension intérieure, jointe à cette forme d'insatisfaction au sein de laquelle se débattent les êtres qui se font de l'art une notion absolue, a fini par se résoudre dans une quinzaine de peintures à la détrempe qui sont, au sens le plus plein du mot, déjà des œuvres. Natures mortes, compositions, paysages forment un tout, malgré l'écart sensible entre les dates auxquelles ils ont été conçus. Une chaude tendresse mais qui sait toujours rester discrète en émane. Coloriste des plus subtils, Szentiványi, après s'être composé à force de concentration son monde particulier, original, a continué de s'avancer avec une hardiesse croissante vers la résolution de problèmes plus vastes et plus ambitieux que ceux que lui posait la simple traduction des éléments qui se trouvaient à sa portée dans la nature. Et comme l'audace expressive, chez lui, n'exclut pas l'harmonie, il apparaît qu'il saura aller plus loin encore à l'avenir, sans rien perdre de ses qualités actuelles, sans sacrifier à tel ou tel vouloir intransigeant la sincérité de son émotion.

Ce que l'art de Szentiványi recherche et obtient en profondeur, malgré des dons certains, le jeune Joseph Breznay ne le reflète qu'en surface. Ancien élève de Szőnyi il n'a su assimiler de son maître que le savoir-faire le plus extérieur. Chez lui la couleur tourne au bariolage; la symphonie aux modulations raffinées dont un Bonnard, dans la peinture française contemporaine, offre un exemple parfait s'effrite sous son pinceau en une matière déliquescence, dont l'inconsistance s'aggrave encore du fait qu'il l'arrose avec un entêtement désastreux d'une espèce de jus de framboise. Qu'il se reprenne; désormais, au lieu d'improviser

une toile, qu'il se demande s'il a bien en tête et devant les yeux les éléments d'un tableau et de cette sévérité nécessaire envers lui-même son talent sortira régénéré.

Connu surtout comme dessinateur, Vladimir Szabó qui sait camper avec une brutalité, un sens du grotesque, parfois savoureux, des personnages d'une vulgarité voulue ne dépasse pas, comme peintre, le domaine de l'anecdote. Quant à Béla Magori Vargha, la sécheresse est son principal défaut, comme celui de Jean Illés l'incapacité de penser ses compositions autrement que comme un décor de théâtre.

Le sculpteur du groupe, lui, Etienne Tar est apparu sur une excellente voie. Ses petites terres-cuites surtout valaient par une sensibilité délicate, un sens de la composition figurale qu'il ne lui reste plus qu'à finir complètement d'épurer.

Mais, sans doute, faudra-t-il attendre de nouveau quelques années pour que la sculpture hongroise produise un talent d'une qualité aussi rare que le principal exposant du 99^e groupe dont le vernissage a eu lieu le 18 décembre au Salon National, André Beck. Fils lui-même d'un sculpteur qui, pour s'être surtout spécialisé dans l'art de la plaquette et du relief, n'a pas été mis par la critique à sa vraie place qui est une des premières parmi les hommes de sa génération, André Beck, dès ses débuts, semblait avoir hérité de son père une vision éminemment plastique du monde. Mais ce don incontestable on pouvait se demander ensuite quel usage il en ferait, jusqu'à quel degré de dépassement il le mènerait. Or c'est justement la preuve qu'aujourd'hui il n'est plus de limite qui l'arrête que le sculpteur vient d'apporter à ceux qui l'avaient suivi avec une sympathique attention au cours des dernières années. Ses têtes, par delà le caractère et la ressemblance, atteignent, sans peine, à cette sobriété elliptique qui est la qualité rare entre toutes. Qu'il dresse d'autre part de grandes figures comme « Elle et lui » il en émane une noblesse, un équilibre qui tient autant au choix des proportions qu'à l'élan retenu des gestes. Récemment enfin André Beck a abordé la représentation expressive d'un homme en vêtements de nos jours qui est en même temps l'image douloureuse du tragique quotidien et la solution qu'il lui a trouvée paraît infiniment riche de conséquences. Mais là où se révèle avec le plus d'évidence peut-être le dernier mot de ses recherches, c'est dans sept ou huit petites compositions qu'anime un puissant et rigoureux contrepoint plastique. Bronzes et plombs offrent, par la répartition subtile des masses, les perspectives quasi infinies d'un art toujours pensé sculpturalement et dans lequel rien n'est laissé au hasard. De beaux volumes s'emploient au contentement de l'esprit.

Peintre, sa sœur Judith Beck n'a pas attendu cette exposition pour s'affirmer. Ses envois à Kut, à la galerie Tamás où elle exposait, voici deux ans, un beau portrait d'elle-même en chapeau de paille, militaient en faveur d'une conception un peu plus osée, un peu plus dynamique de la peinture que celle que l'on pouvait discerner autour d'elle en général dans les salles. Sa saine violence qui sait d'ailleurs s'adoucir quand il le faut, sa belle ardeur, son riche tempérament se retrouvent encore amplifiés dans les toiles et aquarelles exposées maintenant au « Salon » et qui, presque toutes, datent des douze derniers mois. Sans doute une place à part revient-elle à la grande composition qui l'a occupée pendant plus d'un an : « Trois nus ». Oeuvre forte, d'une puissance suggestive, dont l'accent repose principalement sur le caractère rythmique des formes. Mais, même dans la note sombre

qui lui est particulière, Judith Beck sait aussi se montrer hardi coloriste comme le prouve, outre ses nombreuses « Têtes », l'audacieuse toile intitulée « Lumières jaunes » ou la riche « Nature morte automnale ».

Lőrincz a passé plusieurs années à Paris et il ne sera possible de le juger en toute équité que lorsqu'il sera parvenu à décanter de sa peinture tout ce que celle-ci contient encore de picassien. Néanmoins, à travers des réminiscences trop précises, se perçoivent des dons de vrai peintre. Dans un monde d'une liberté totale, certaines de ses figures, ses têtes tout particulièrement, s'imposent déjà par leur sobriété monumentale. Sans doute saura-t-il trouver assez vite le langage original qui lui convient. Ce n'est pas le manque d'originalité que l'on pourra reprocher à Rose Deli, la quatrième exposante du groupe. Ses compositions sont toutes personnelles, intéressantes mais trahissent, en même temps, une sorte d'instabilité, d'inquiétude que l'artiste n'a pas néanmoins réussi suffisamment à épurer pour en faire le vrai sujet de ses toiles.

*

Et maintenant que le critique a fini de faire son tour de promenade, il lui semble qu'il n'a pu, au cours de ce premier aperçu, que très peu faire passer dans ces quelques pages de cet univers tellement riche de couleurs et de formes qui s'est offert pendant trois mois à son examen. Mais au moins, comme un guide qui ne prétend pas tout montrer du même coup mais, par ci par là, attirer l'attention des voyageurs toujours pressés, hélas, sur une œuvre que, sans son intervention, ceux-ci n'auraient peut-être pas remarquée, sera-t-il parvenu à intéresser quelque lecteur à un nom, à aiguiller sa curiosité vers l'activité de tel ou tel artiste, à lui faire entendre que l'art hongrois contemporain mérite une plus large audience que celle qu'on lui a généralement accordée. C'est là le premier but qu'il se proposait.

François Liszt épistolier

Par MARGUERITE PRAHÁCS

AL'OCCASION du centenaire de la naissance de François Liszt (1911) a paru un recueil de 117 lettres autographes que Liszt avait adressées à Antoine Augusz. Ces lettres que, par piété familiale, on avait jusqu'à présent soustraites à la publicité furent mises par la baronne Joseph Schell Bauschlott, née comtesse Claire Sigray, petite-fille du baron Augusz, à la disposition de l'éditeur M. Guillaume Csapó de Tagyos qui publia les lettres originales écrites en langue allemande ou française précédées d'une brève préface. La famille Csapó comptait parmi les intimes du baron Augusz ; l'éditeur eut ainsi de fréquentes occasions de se mettre personnellement en contact avec Liszt. Dans la préface il note ses souvenirs personnels au sujet du séjour en Hongrie de Liszt dans le but de contribuer à une future biographie hongroise complète de Liszt.

Liszt et Antoine Augusz étaient liés par une amitié étroite. Celle-ci prit racine dès 1839 lors du premier séjour du jeune Liszt dans la capitale hongroise. C'est Augusz qui avait traduit en hongrois le discours que Liszt prononça au Théâtre National hongrois lors d'un concert qu'il y donna et dans lequel il remercia ses compatriotes du sabre d'honneur qu'on lui avait offert à cette occasion et des ovations frénétiques qui l'avaient accueilli. C'est donc sous le signe de l'art qu'ils se rencontrèrent tout d'abord, mais plus tard des liens plus intimes contribuèrent au resserrement d'une amitié exempte de tout égoïsme. « Il fut un des rares — disait Liszt d'Augusz à Csapó — que j'ai pu appeler mes réels amis ». Leur correspondance commença en 1846 et dura jusqu'à la mort du baron Augusz. En effet, la dernière lettre est datée du 28 août 1878, deux semaines à peine avant la mort du baron Augusz.

Liszt se souvient avec une affection toute particulière de l'hospitalité de son ami dans le manoir de Szekszárd où le seigneur hongrois accueillait Liszt presque tous les deux ans pour plusieurs semaines et même quelquefois pour plusieurs mois. Dans cette petite ville paisible du comitat Tolna qui n'était abordable à cette époque que par bateau il trouva un foyer confortable et gai, un véritable baume pour sa santé et son humeur. Toute la famille rivalisait pour assurer le bien-être physique et moral de Liszt. Il avait à sa disposition à l'étage un appartement donnant sur un parc ombragé. Se levant de bonne heure il parcourait seul les rues désertes, son missel sous le bras et allait à l'église de la ville neuve érigée par Augusz. Il passait la matinée devant sa table de travail dont personne ne touchait au désordre artistique. L'après-midi on faisait des excursions dans les célèbres vignobles de Szekszárd. Liszt fit une si grande propagande pour les excellents vins de Szekszárd qu'on en vit servir à la table des princes, des cardinaux et même du pape. Quelquefois on allait jusqu'à Sárköz, Öcsény, Decs (villages typiquement hongrois) dont les particularités ethnographiques ont spécialement attiré l'attention du maître. Les plus importants de ses séjours à Szekszárd ont

été ceux des mois d'automne de 1870, époque où l'hôtel qui se trouve en face du manoir se peupla de disciples et d'admirateurs de Liszt. Sophie Menter, Olga Janina, Servais, Mihalovics, Reményi etc. distrayaient la société de leur art. Evidemment tout gravitait autour de Liszt. Dans sa préface Csapó décrit quel événement ce fut pour lui d'entendre jouer Liszt à Szekszárd à l'occasion du concert de charité de Sophie Menter auquel au dernier moment il prêta son concours à la place de Reményi malade. « Chacun de ses mouvements est caractéristique et expressif, il est comme une incarnation de la mythologie à côté de ses semblables. En écoutant une de ses rapsodies hongroises, je n'ai fait attention qu'à une seule chose, à savoir comment il jouait. Son regard enflammé, son sourire fin éclairaient son visage, ses doigts comme un éclair glissaient ou tapaient sur les touches avec une douceur enchanteresse. Il semblait se réjouir de l'enthousiasme effréné qu'il souleva. Augustz, dans l'arrière plan, clignotait et souriait comme un « manager » heureux. *Es war ja doch nur ein kleines Divertissement* — disait Liszt — *ich hatte ja gar nicht die Zeit vorzubereiten.* » (pp. 22—23).

Le 25 mars 1872 Liszt jouait devant la cour dans une des petites salles de la redoute de Pest. Csapó décrit ainsi cet événement: « Au concert de Liszt nous étions justement placés derrière la cour, nous avons pu bien voir le roi avec ses enfants et l'archiduc Joseph et sa femme. Derrière son instrument orné de couronnes de camélias, entre des tentures de soie et des palmiers, dans le silence profond précédant et suivant son jeu, le maître faisait l'impression d'un tableau: On n'entendit point d'applaudissement après le jeu — notre cour n'est pas trop musicienne — et le maître semblait énérvé; il respirait si profondément durant son jeu que cela semblait presque déranger les auditeurs, tout au moins ceux assis tout près de lui. Etant donné qu'il a joué tout seul pendant le concert il n'a pas eu suffisamment de temps pour se reposer pendant les entr'actes. La « Soirée de gala » dura trois quarts d'heure et lorsqu'elle fut terminée tout le monde parut soulagé. Rencontrant le maître à la sortie, il m'interpella: « mais dit-il — vous étiez parfaitement bien placés, dans l'auguste voisinage ». L'écrivain Maurice Jókai décrivit en quelques colonnes de journal le jeu de Liszt et finalement il le qualifia « d'indescriptible » (23—24).

Nous trouvons des notices intéressantes sur les séjours que Liszt fit aussi à Budapest les années suivantes. Csapó, à l'occasion d'une visite, décrit l'appartement du maître, qui comprenait beaucoup de petites chambres. « Dans la soirée, venant du salon resté obscur il entra dans son bureau et se présenta devant nous en compagnie d'Augustz. Il s'installa devant un petit verre de vin rouge et la conversation qui se déroula en plusieurs langues et effleura de nombreux sujets, porta également sur le banquet Széchenyi où le toast avait été prononcé par Apponyi qui cherchait une devise. Augustz lui dit: « Je pourrais vous en dire une tirée de mes propres expériences: En 1848, au moment de la révolution, Etienne Széchenyi dit en ma présence: « pendant vingt-cinq ans j'ai cultivé un jardin, j'y ai soigné les arbustes, les chemins et les légumes et maintenant tout d'un coup des porcs y font irruption et vont tout fouir ». « Je sais une devise plus pertinente — dit Liszt — que j'ai inscrite dans ce petit livre vers 1850 en lisant les œuvres de Széchenyi. Et il fit passer un cahier pourqu'on le lise: « âme pure, intention pure tant dans le succès que dans l'insuccès ». Le maître l'a de suite copiée sur un bout

de papier, il a de suite fait corriger les fautes d'accent et l'a envoyée à Apponyi » (pp. 25—26).

Les lignes suivantes, datées du 4 avril 1883, nous donnent d'autres renseignements :

Liszt est parti hier à Weimar et il a passé les deux soirées précédentes avec nous. L'une chez la baronne Eötvös où le cercle habituel était présent. J'ai évidemment joué aux cartes avec le maître. On a aussi joué à deux pianos mais le maître n'a fait qu'écouter, tantôt il faisait des remarques, tantôt il sommeillait. La soirée suivante nous l'avons passée chez les Végh et tandis que nous jouions aux cartes avec le maître, Végh et Mihalovich jouaient une symphonie de Berg à quatre mains (« Ce qu'on entend sur la montagne »). Le maître mécontent du mouvement, se leva tout d'un coup et se mit à la place de Végh pour jouer la main gauche. Ce fut un spectacle exquis mais après un quart d'heure, fatigué, les mains tremblantes, il cessa de jouer. C'est peut-être la dernière fois que nous avons vu et entendu le roi du piano devant son instrument. (pp. 29—30.)

Liszt était, à ce moment, à ses dernières années.

Après la mort de ses amis intimes, le baron Augustz (1878) et Edouard Liszt (1879), se désintéressant de la duchesse de Wittgenstein, sans appui et sans surveillance délicate, il devint presque la victime de son entourage qui exploitait son bon cœur. Sans tenir compte de son âge avancé, dans l'extase fiévreuse de sa volonté d'agir, pareil à quelqu'un qui sent sa fin, il voyageait dans les métropoles de l'Europe d'une ville à l'autre et acceptait toutes les invitations des princesses et des associations jusqu'à ce que l'aigle blessé s'arrêtât à Beyreuth, la Mecque de l'art musical moderne pour s'y reposer pour toujours. (op. 31—32.)

★

A ces souvenirs rhapsodiques font suite les lettres de Liszt dont l'intérêt consiste principalement dans les passages qui se rapportent à la Hongrie. Nous y trouvons maints documents relatifs au patriotisme, à l'enthousiasme hongrois de Liszt. Il est à savoir qu'outre ces manifestations Liszt fit profession de son patriotisme hongrois par ses œuvres, notamment les deux messes, celles d'Esztergom et du couronnement dont il parle beaucoup dans sa correspondance adressée à Augustz. Un des plus grands mérites d'Augustz fut en effet d'obtenir des milieux compétents qu'on chargeât Liszt de composer la messe de la dédicace de la Basilique d'Esztergom (1855) et la messe du couronnement (1867). Il ressort des lettres que Liszt devait au zèle inlassable d'Augustz que les difficultés surgies autour de l'exécution de son œuvre aient pu être surmontées. Reconnaisant, le maître s'en souvient souvent en désignant la messe d'Esztergom *unsere Messe*.

Le prince-primat Scitovszky, par l'entremise d'Augustz, sollicita donc Liszt de composer une messe solennelle. Liszt accepta en ces termes : « Le bienveillant souvenir que daigne me marquer Son Eminence le Cardinal Scitovsky me flatte infiniment. J'espère qu'il me sera donné d'y répondre comme je le désire et le dois.

Il y a longtemps que la composition de la musique d'Eglise m'attire et me préoccupe fortement. Avant d'avoir l'honneur de vous connaître, j'ai fait à Rome des études assez approfondies des maîtres du XVI^e siècle, Palestrina et Orlando di Lasso en particulier. Malheureusement les occasions de tirer parti de ces études et de donner cours à mon inspiration personnelle ne se sont guère présentées à moi jusqu'ici, car il faut bien le dire, les compositions de musique religieuse ne rencontrent que des chances défavorables auprès du public actuel, et leurs auteurs n'y gagnent qu'à peine de l'eau à boire. Néanmoins j'ai publié, comme au hasard, il y a plusieurs années, une messe à voix d'hommes avec accompagnement d'orgue, un Pater noster et un Ave Maria, pour satisfaire à un besoin de mon cœur, plus déterminant pour moi que certains avantages ex-

térieurs. Ces œuvres n'étaient dans ma pensée qu'un échelon que je devais franchir pour me mettre à même d'en accomplir d'autres plus largement développées par la suite. Quelle occasion plus favorable et plus solennelle pourrait s'offrir à moi que l'inauguration de la basilique de Gran, cet antique siège de l'éternelle Vérité du Christianisme dans notre Patrie? Aussi, quoiqu'en réfléchissant à la grandeur de cette circonstance, mon premier sentiment ait été celui du centurion « Domine non sum dignus », je ne saurais faire autrement que d'accepter avec une respectueuse reconnaissance la proposition que son Eminence le Cardinal Primat a la bonté de m'adresser par votre amical intermédiaire. (45—46.)»

A peine Liszt eut-il achevé la composition de la messe que les difficultés surgirent. Scitovszky ne la trouve pas bonne pour la dédicace, il la trouve trop longue. La cérémonie étant d'une durée de quelques heures la partie musicale ne peut être que très brève. A ces objections Liszt répond comme suit:

« Tout en me soumettant respectueusement et sans condition aux ordres et volontés de Votre Eminence, je me permets une remarque : j'ai dès le début de mon travail veillé à ce que la messe ne tire pas en longueur; j'ai par principe évité la répétition des textes (à l'exception du Kyrie et du Benedictus, où il n'est pas possible de faire autrement) de sorte que la messe est relativement brève, beaucoup moins longue que par exemple les Messes de Bach, Beethoven et Cherubini. Je m'efforçais en même temps autant que possible de garder un style simple et digne, en harmonie avec une solennité pareille. Ainsi il est possible que la chorale arrive avec peu de répétitions et sans trop de fatigue à une exécution satisfaisante. L'art ne doit à mon avis se faire valoir à l'église qu'à la seule condition de s'identifier à une prière humble, pieuse et recueillie que par sa spiritualité il exalte et glorifie. »

On hésita longtemps avant de décider si l'on exécuterait cette messe. Le comte Léon Festetich, l'intendant du Théâtre National, était grand adversaire de la *Zukunftmusik* et s'efforçait d'influencer le prince-primat contre Liszt. Augustz dut intervenir et mettre le poids de toute son autorité sur la balance pour obtenir l'exécution de la messe. Dans une lettre datée du 27 juillet 1856, Liszt fait déjà savoir au baron Augustz que le prince-primat accepte définitivement la messe et que l'on peut en entreprendre l'étude. La répétition générale eut lieu le 26 août à Pest dans la salle des fêtes du Musée National, et les recettes furent affectées par Liszt au profit de la construction de la Basilique du Quartier Léopold. Le 29, toute la chorale prit le bateau pour Esztergom, le 31 eut lieu la dédicace solennelle qui dura si longtemps que la messe ne put commencer qu'à 1 h 1/2. L'assistance évaluée à près de 4.000 personnes goûta beaucoup la composition qui ne put être entendue dans toute sa beauté qu'à l'exécution du 4 septembre à Budapest, à l'Eglise de la cité, lorsque les chanteurs se furent également adaptés à son style singulier. A cette occasion la presse et le public hongrois ont unanimement fêté Liszt.

Par contre le *Fremdenblatt* et la *Österreichische Zeitung* de Vienne ont encore plus âprement attaqué l'école moderne de Liszt. Liszt s'en souvient également dans une de ses lettres:

« Pour ma part, je suis habitué aux déformations et aux altérations les plus flagrantes de ma personne par les grands journaux, je n'y fais même plus attention. Il en est ainsi pour des gens plus remarquables que moi, plus même, il y a quelque chose de flatteur à se savoir attaqué pour de sottes et viles raisons par toutes sortes d'imbéciles. Jusqu'à présent cela ne m'a pas trop dérangé. »

Il revient plus tard encore à cette question: La tâche d'un homme doué de quelque supériorité ne s'accomplit qu'au prix de beaucoup de souffrances. Tant

que notre conscience nous rend bon témoignage il n'y a rien à redouter. « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » (p. 111).

Rien ne prouve mieux que « La légende de sainte Elisabeth » combien étaient peu fondées les accusations qui reprochaient à Liszt de mettre en danger l'esprit religieux. Il ressort de ses lettres adressées à Augustz combien il s'efforçait, dans les moindres détails de son œuvre, d'infuser l'esprit véritablement catholique.

« Afin de donner à mon œuvre le caractère catholique que je désire lui imprimer, il m'importerait d'y introduire quelque une des hymnes que l'Eglise a consacrées à cette chère Sainte et j'écris à ce sujet au très révérend chanoine Danielik pour le prier d'avoir l'obligeance de désigner à Brand (Mosonyi Mihály) à la Bibliothèque de Pest les manuscrits (Missel, Antiphonaires ou Bréviaires) dans lesquels se rencontrent les intonations musicales, relatives à l'office de sainte Elisabeth. »

Il importait également pour lui d'appuyer sur le caractère hongrois de la composition. « Peut-être aussi se découvrira-t-il quelque ancienne *chanson* relative à la Sainte qui pourrait me servir. (Il est à savoir que Liszt avait intercalé une chanson hongroise *nem ettem még ma egyebet* (Je n'ai encore rien mangé aujourd'hui) dans la marche des Croisés (pp. 79—80).

Sainte Elisabeth lui était chère à lui qui profitait de la moindre occasion pour prouver son patriotisme, car elle lui rappelait sa Patrie. Lorsqu'après la mort de son fils unique Daniel il écrit à Augustz, il fait allusion au talent extraordinaire du disparu et à ce qui s'était passé le dernier jour avant sa mort: « il se complaisait à me réciter par cœur quelques vers en hongrois pour me prouver qu'il remplissait la promesse qu'il m'avait faite de bien savoir cette langue avant même l'achèvement de son cours de droit. » (p. 88).

Dans cette même lettre il dit son opinion sur les luttes politiques de la seconde moitié du XIX^e siècle. « Notre patrie terrestre, hélas, est en proie à bien des agitations et ce que vous m'en dites, confirmant les nouvelles des journaux, n'est guère de nature à faire espérer une solution favorable et prochaine des difficultés de la situation. Pour ma part je n'ai point à me mêler de juger ces événements car je ne me sens pas appelé à y prendre une part active. Toutefois j'espère fermement ne point faillir à ma tâche et m'appliquerai sans cesse à faire honneur à mon pays par mon travail et mon caractère d'artiste » (p. 89). Il veut d'ailleurs appuyer ces mots par des actes: « Toutefois je désirerais vivement *faire quelque chose* pour la Hongrie; peut-être cela se trouvera-t-il comme la Messe de Gran s'est trouvée, et peut être aussi sera-ce encore vous, très cher ami, qui me rendrez le grand service de le trouver pour moi. S'il en est ainsi j'en serai doublement heureux » (p. 92).

Liszt ne mettait pas en vain son espoir dans le baron Augustz, car celui-ci fit tout pour qu'il soit chargé de la composition de la messe du couronnement. Liszt dans sa simplicité habituelle dit à ce sujet « Exempt de pusillanimité, aussi bien que des vulgaires vanités, j'ambitionne loyalement l'honneur d'être choisi pour écrire la Messe du couronnement et de m'en montrer digne *comme catholique, comme hongrois et comme compositeur.* » Le 14 mars 1867 il répond déjà en ces termes à la tâche confiée par le prince-primat: « *paratum cor meum Deus, paratum cor meum: cantabo et psalmum dicem!* » Il se met à l'œuvre avec un grand enthousiasme de sorte que le dimanche des Rameaux il fait déjà savoir à son ami que l'œuvre est achevée (p. 119).

« Aujourd'hui j'ai terminé ma Messe. A la grâce de Dieu. In manus tuas commendo spiritum meum. La Messe est très brève et s'exécute avec une facilité merveilleuse. Elle ne donne pas la moindre difficulté. S'il est nécessaire il suffit d'un orchestre réduit dont cette fois-ci je ne demande aucun effort fatigant. Les deux caractéristiques de cette Messe du Couronnement : le religieux et le hongrois, sont bien mis en évidence. J'espère que tous le comprendront aussitôt et que tous chanteront pour ainsi dire avec ces deux caractéristiques. »

Liszt connaissant bien le goût de son époque, qui était loin d'apprécier la gravité de la vraie liturgie, a écrit son Credo de deux manières différentes. Il sentit que le chant grégorien s'adaptait mieux à la solennité et il a écrit cette partie en plein chant.

« Son mode traditionnel imposant, et concis par excellence, semblerait mieux que tout autre s'adapter à une telle solennité. Cependant si l'on pouvait craindre que tant de simplicité antique ne fût pas du goût actuel, il serait aisé de remplacer ce Credo par celui que j'avais composé antérieurement dans le même style que le reste de la messe. (p. 127.) »

Cette messe composée avec beaucoup de soin et de prédilection n'a également été exécutée qu'après beaucoup de tracasseries. D'après l'étiquette de la cour, en effet, c'est toujours au maître de chapelle de la cour de composer une messe pour des occasions pareilles. Finalement après de vains essais, les fervents de Liszt et le baron Augustz à leur tête, par l'intermédiaire de Maximilien Falk, professeur de hongrois de la reine, se sont adressés à la reine Elisabeth dont la sympathie pour les Hongrois était notoire. Ils atteignirent leur but et l'ordre fut enfin donné pour l'exécution de la messe, non pas avec l'orchestre du Théâtre National mais avec celui de l'Eglise du palais de Vienne. Liszt s'est encore beaucoup occupé de cette œuvre. Sur la base de l'expérience acquise à Budapest il y exécuta des modifications et des corrections en insistant dans une lettre « qu'il convient de ne l'exécuter à nouveau que dans une occasion importante et opportune. Elle est beaucoup plus un ouvrage de patriotisme religieux qu'une composition musicale dans le sens spécifique du mot. Les amateurs de fugues et canons n'y trouveront pas leur pâture habituelle et une exécution de Concert pourrait aisément lui devenir défavorable » (p. 138).

★

Après le rétablissement de la constitution hongroise, le nouveau ministère hongrois entreprend le développement des institutions culturelles. Dans cette ordre d'idées on arriva à la fondation d'une Académie de Musique suggérée depuis plusieurs années par Liszt. Dans cette affaire, comme ses lettres le prouvent, le baron Augustz joua de nouveau un rôle important. C'est lui qui intervint au ministère pour gagner le maître à cette nouvelle institution. La condition principale était que Liszt passât les mois d'hiver régulièrement à Pest. Trefort fit le nécessaire pour que la liberté artistique de Liszt ne soit pas entravée et que sa collaboration pédagogique, qui déjà par le prestige de son nom ne fit que donner de l'entrain à la vie musicale hongroise, ne soit pas une *corde au cou* pour le maître. D'un maître aussi illustre on ne pouvait guère souhaiter qu'il soit un professeur lié continuellement à une même institution. Le vœu général était qu'il séjournât annuellement le plus longtemps possible dans la capitale pour donner de l'essor à la vie musicale et intellectuelle nationale.

L'ouverture de l'Académie de Musique pour des raisons financières tarda encore pendant longtemps. L'opinion de Liszt était qu'il était plus prudent d'attendre que, faute d'argent, résoudre superficiellement et médiocrement ce problème important.

« Comment pourrai-je opérer dans la situation donnée de façon à ce que notre capitale de Budapest en retire profit et honneur? Les moyens financiers sont insuffisants et les collaborateurs qu'il me faudrait manquent. Bülow va en Amérique, Witt est gravement malade; et malgré mon très sincère dévouement je ne saurais me risquer à entreprendre une tâche au-dessus de mes forces. (p. 203.) »

En automne 1875, on parvint finalement à aboutir avec l'affaire de l'Académie de Musique. François Erkel en devint le directeur, le Corneille Ábrányi secrétaire, Robert Volkmann professeur de composition et François Liszt professeur de piano.

A l'âge de 64 ans, c'était vraiment un grand sacrifice pour Liszt d'accepter cette lourde charge. Mais lorsque les nominations officielles furent faites il s'adonna sans hésitation à la besogne:

« Je remplirai mes devoirs en silence et du mieux que je pourrai pour l'utilité et l'honneur de notre pays. En cela mes fatigues et gênes personnelles ne comptent point; il s'agit seulement de faire ce qu'il faut et comme il faut, sans biaiser ni tergiverser. (p. 208.) »

Liszt habita à Budapest d'abord rue Nádor, puis Place du Poisson, puis dans l'ancien bâtiment de l'Académie de Musique, Avenue Andrásy. La baronne Augusz et Madame Fábry, une parente de son mari, se chargèrent de son modeste ménage. Liszt désirait en tout la plus grande simplicité « car le seul luxe que je puisse me permettre est celui de ma propre personne » disait-il. Evidemment la duchesse de Wittgenstein non plus ne tarda pas de seconder la baronne avec ses directives. Elle s'efforça, de Rome, de régler la température des pièces, le régime des repas et l'habillement du maître. Ces directives, malgré les bonnes intentions qui les inspiraient, ne manquaient toutefois pas d'être comiques. Ainsi dans un de ses reproches, rédigé en un allemand mêlé de mots slaves, elle donna le conseil suivant: « Qu'il soit dit en passant, l'habillement de Liszt est devenu fort ordinaire, il ne s'habille pas comme un homme de la société mais comme un vieil organiste. Quelles chaussures! On pourrait nager dedans de Civita Vecchia jusqu'à Naples. » Une de ses idées fixes était que le maître se privait de la nourriture nécessaire, qu'il narcotisait son estomac vide avec de l'alcool, et qu'il mourrait de faim. Pour écarter cette possibilité elle fit envoyer au baron Augusz, par l'intermédiaire d'Edouard Liszt, qui gérait la fortune non pas seulement de son illustre parent mais aussi de la duchesse, des sommes considérables pour subvenir aux frais de son alimentation et de ses voyages. Liszt a cependant prouvé que, bien qu'incapable de résoudre les difficultés quotidiennes, il savait mettre ordre dans ses affaires financières. Lui qui secourait si volontiers les autres n'a jamais accepté l'aide de personne, ce qui est vraiment une vertu bourgeoise chez un artiste et qui plus est, il a été fort exigeant dans son jugement sur le revenu des artistes, il disait souvent *Ein durch Amerika compromittierter Künstler*. Il était le type de l'artiste gentleman dont la vertu principale consistait dans l'honnêteté et dans l'amour de la justice.

Ce que Liszt promettait, il le tenait rigoureusement. Il est le père de la vie et de la pédagogie musicale hongroises. Il assumait pendant 11 ans, donc presque jusqu'à sa mort, la charge de président de l'Académie de Musique et la chaire de pédagogie musicale. Durant son séjour à Pest il organisa des matinées musicales offrant devant un public d'élite un champ très large à l'exécution des œuvres des compositeurs hongrois. Des artistes étrangers vinrent souvent le visiter, ce qui lui permit d'établir des contacts entre la spiritualité hongroise et étrangère. Il s'enthousiasma pour tous les buts culturels et sociaux. Tous ceux qui l'ont connu attestent de la générosité qu'il déploya pour instruire, encourager et secourir matériellement les jeunes musiciens hongrois.

Liszt ne cessa de travailler au relèvement de la culture de sa patrie. Et ce n'est pas en vain qu'il choisit la devise de Széchenyi, citée plus haut. Il fut durant toute sa vie, corps et âme, un adepte de Széchenyi et de l'époque de la réforme. Même son appartement de la rue Nádor, à proximité de la Place Széchenyi, lui fait dire que « le nom de Széchenyi attaché à la promenade voisine me rappellera que j'ai quelque chose de mieux à faire que de me promener ». Oui, agir et être utile à sa patrie, telle était son ambition principale. C'est pour cette raison que l'originalité humaine et morale, la vie et les normes d'action de Liszt et de Széchenyi montrent tant de similitudes. L'un s'efforçait dans le domaine politique, l'autre dans celui des arts, de réaliser, non obstant les difficultés et les critiques malveillantes, les règles du romantisme du XIX^e siècle: la moralité chrétienne, le perfectionnement de l'individu et le relèvement moral des communautés humaines. Des lettres que Liszt a adressées au baron Augusz, rayonnent ce même esprit, cette force inspiratrice, exemplaire et féconde en génie.

Quelques coutumes bounievatz

Par ALEXANDRE BÁLINT

LES BOUNIEVATZ qui vivent dans la Batchka, et plus particulièrement dans les régions de Szabadka, Baja, Zombor, seraient selon leur célèbre historien, Jean Antunovich, évêque et prévôt de Kalocsa, des descendants des Slaves que les Hongrois trouvèrent dans le pays lors de la Conquête. Mais cette hypothèse est insoutenable, car les Bounievatz n'apparurent dans le pays qu'à l'époque de l'invasion turque, et n'immigrèrent en masse qu'après la délivrance de Buda (1686). Selon toute vraisemblance, leur patrie d'origine est la Bosnie d'où les Franciscains les dirigèrent vers la Hongrie sous la protection de la dynastie des Habsbourg. Ils s'établirent également dans les régions de Szeged et de Kalocsa où ils fusionnèrent bientôt avec la majorité hongroise. La famille de André Dugonics nous fournit un exemple de ce processus d'assimilation: le grand-père immigré à Szeged, le fils parle les deux langues, le petit-fils, célèbre romancier, devient « l'apôtre ardent de la conscience nationale ».

Les Bounievatz, qu'on appelait jadis Serbes catholiques, sont sans doute apparentés aux Serbes, mais leur religion catholique a exercé une influence considérable sur leur attitude et sur leur mentalité. C'est elle qui les a séparés des Serbes pravoslaves et rapprochés de leurs voisins hongrois, catholiques comme eux. Comparée au serbe et au croate, la langue populaire bounievatz a un caractère archaïque qui peut s'expliquer par le fait de son isolement. La langue littéraire bounievatz, formée sur l'initiative d'Antunovich, n'emprunte pas ses éléments au dialecte populaire, mais se rapproche de la langue littéraire croate plus évoluée. Le processus naturel aurait été la formation progressive d'une langue populaire si des points de vue politiques n'étaient venus compliquer ce problème purement intellectuel. D'ailleurs, la plus éminente personnalité parmi les écrivains bounievatz, Marc Covoc, qui vit encore actuellement, écrit aussi en langue croate littéraire et c'est également en croate que prêchent leurs prêtres.

Les Bounievatz sont en général de haute taille, d'aspect agréable et tiennent beaucoup à l'extérieur. Le costume à brandebourgs des hommes rappelle l'habit de fête hongrois d'autrefois. La jeunesse porte cependant de préférence des gilets de soie et de velours aux couleurs voyantes. Au lieu de bottes, ils portent parfois des bas épais et des sandales. Jadis il était très en vogue chez les Bounievatz de porter la chemise courte, arrivant à mi-ventre, tenue caractéristique des bergers hongrois dont le port, sous peine de bâton, fut interdit, mais en vain. La tenue des femmes, en tissu fin, rappelle par sa coupe la mode masculine de la fin du siècle. Leurs sandales ornées et brodées, leurs tabliers de soie à fleurs, passémentés d'or, leurs chapelets de monnaie précieuse, insignes de distinction, se retrouvent encore aujourd'hui sur le costume des jeunes filles bounievatz qui font également un usage abondant de fards. Autrefois la dot de la jeune fille comprenait des robes et de l'argent car, selon l'ancienne tradition slave, seuls les garçons pouvaient hériter des immeubles. Le costume des femme, surtout quand elles ont déjà des enfants, est plus simple.

La maison bounievatz s'adapte au cadre de l'Alföld. Construite en terre battue ou torchis, elle est, parfois encore aujourd'hui, recouverte de roseaux. La

distribution intérieure des pièces et l'installation rappellent celles de la maison paysanne de la plaine hongroise. Et ceci est tout naturel si l'on songe que le peuple hongrois a expérimenté durant des siècles le type de maison qui convenait le mieux aux données de la contrée. Même situation pour la culture et l'élevage où le système des petites fermes, propre au paysan hongrois de l'Alföld, a été adopté par les Bounievatz comme le mode de vie le plus favorable. Ils qualifient leur ferme du « salas », mot d'origine hongroise. C'est peut-être une survivance d'une tradition turque si les femmes ne participent qu'à peine aux travaux des champs, mais vaquent aux soins du ménage. Elles tissent, filent et brodent volontiers. Le « cilim », employé comme tapis de plancher ou nappe, le tablier d'intérieur, appelé « pregac », ainsi que le sac de noces, témoignent de leur goût instinctif et raffiné pour le décorum. Les Bounievatz aiment les aliments gras et lourds après lesquels le vin est agréable à boire.

L'esprit de communauté, la joie de la vie collective sont très répandus chez les Bounievatz. Ces traits de caractère viennent certainement de leur ancien mode de vie en commun (zadruga). A l'époque où cette forme de vie patriarcale florissait, le chef de famille abritait sous son toit ses fils mariés auxquels il ne répartissait pas sa fortune de son vivant. C'est lui qui distribuait le travail entre les membres de la famille, sa parole faisait loi. Quant aux femmes, sous la direction des plus âgées, elles assuraient à tour de rôle les travaux du ménage. Ce sentiment communautaire se manifeste de nos jours encore dans une méthode de travail collectif appelé « mova ». La Batchka a toujours eut la réputation d'un pays hospitalier et gai. La gaité est aussi un des traits caractéristiques des Bounievatz. Il arrive souvent que les hommes se réunissent pour boire du vin et qu'à la fin de leur beuverie ils se raccompagnent les uns les autres joyeusement, parfois même au son de la tambura (guitare serbe). Celui qui est parvenu chez lui retient les autres et leur offre un verre et la noce continue. De la même manière on accompagne un autre convive et ainsi de suite, c'est ce qu'on appelle faire la « pratnja ». Au cours de ces réunions, ils boivent fréquemment à la santé l'un de l'autre et ils font le « trojanica » qui consiste en ceci : quand l'un des convives est un peu naïf et ignorant des coutumes, un compère boit coup sur coup à sa santé trois verres de vin et le convive doit y répondre de la même manière.

Les femmes et les jeunes filles ont aussi l'habitude de se réunir (prelo). Lorsque les jeunes filles se sont groupées, sous prétexte de filer, les jeunes gens viennent les rejoindre et un bal s'improvise. Le « prelo » des femmes consiste en travaux manuels, causerie et goûter.

La forme la plus caractéristique de ces amusements collectifs est le « divan », qui, interdit mais en vain par les autorités, existe encore aujourd'hui. Les jeunes filles cherchent un local et une maîtresse de maison qui veuille bien les recevoir. Elles dérobent à leurs parents aliments et boissons qu'elles préparent sur place. Musique et vin sont en revanche à la charge des garçons. Beaucoup de mariages se décident au divan et il arrive souvent que des jeunes gens vantards y provoquent de grandes bagarres.

Les remarquables œuvres d'Ivan Prcic (Bunjevacke narodne pisme. Szabadka, 1939) peuvent nous donner une idée de la poésie populaire bounievatz. Cette poésie abonde en prières rimées, ce qui dénote l'influence franciscaine qui s'exerça sur le peuple. Auprès des contes, fabliaux et compliments d'enfants, on y trouve aussi des textes fort intéressants de jeux de carême (korizmene). Pendant le carême, en effet, musique et danse cessent, la jeunesse, en compensation, cherche à se distraire, les après-midi de fête, en courant et chantant à travers champs. Les jeux appelés « kralica » se rapportent à la Pentecôte et ont quelques ressemblance

avec les jeux populaires hongrois de cette fête, avec cette différence que les textes en sont plus variés. Les chansons de mariage méritent une mention toute spéciale en raison du caractère religieux qui les distingue. Il en existe pour chaque phase de la noce: les préparatifs du fiancé, le rassemblement des convives, le départ pour aller chercher la fiancée, l'arrivée à la maison de la jeune fille, la remise de la couronne de mariée, la bénédiction des parents à la fiancée, ses adieux à la famille, son départ de la maison, sa montée en voiture, le départ pour la cérémonie, et tout d'abord pour la maison du fiancé, la traversée du village, l'arrivée à la maison du fiancé. Toutes ces chansons sont interprétées par les gens de la noce.

Comme chez les peuples slaves, où la poésie épique est particulièrement en honneur, la poésie populaire bounievatz est en grande partie composée de chansons héroïques (*groktalica*, *groktusa*) dans lesquelles, aujourd'hui encore, on retrouve beaucoup d'expressions et de motifs turcs, preuve indéniable de leur ancienneté. Les éléments de source hongroise y abondent également, par exemple l'histoire du roi Mathias, de la forteresse de Buda, etc.

La tamboura est un instrument de musique particulier aux Bounievatz et aux Serbes. Par sa forme elle rappelle la guitare: on en joue en la pinçant. Les joueurs de tamboura se réunissent parfois pour former un orchestre. La danse des Bounievatz s'appelle le *kolo*, c'est une danse des Slaves du Sud.

Le sentiment religieux des Bounievatz est fort et simple. C'est surtout la force communicative de la religion qu'ils ressentent vivement. Leurs coutumes populaires aussi sont imprégnées d'éléments religieux.

Parmi les coutumes populaires de l'Avent, le *materica* et le *oca* se distinguent par leur caractère familial. Le *materica* se pratique le troisième dimanche de l'Avent: le jeune ménage vient saluer, au son d'une musique solennelle, la mère de la jeune femme à laquelle les autres enfants et petits enfants récitent à cette occasion des compliments. Le gendre reçoit en cadeau un sac tissé à la manière du *cilim*. Le «*oca*» se déroule le dimanche suivant, mais déjà dans des conditions plus modestes. Ce sont maintenant les pères qu'on salue.

La veille de Noël on a l'habitude de joncher la chambre de paille. Sur la table couverte d'une nappe blanche on met une bougie allumée et une «*natte*» (*božičnjak*)¹ en forme de croix de Lorraine, ornée de griottes sèches et de pruneaux, dans l'intérieur de laquelle on cache de l'argent. Parfois pour décorer davantage la *natte* on modèle, également en pâte, le petit Jésus couché dans la crèche, les bergers et les bêtes. On n'entame ce gâteau que le jour de l'An, mais ce jour-là tous les membres de la famille se réunissent pour le déguster, on en donne même aux bêtes pour qu'elles restent saines. Les Bounievatz de Baja aussi préparent la «*natte*» avec grand soin. Dans le blé de la Ste. Luce, posé à côté de la *natte*, ils placent une bougie de Noël à trois branches. Sous la table ils mettent des grains de semence, des ustensiles de ménage, des outils, pour que leur travail soit béni de Dieu. Ce soir-là on fait coucher les enfants sur la paille dont le sol est jonché. La coutume de l'arbre de Noël n'est pas générale, le jeu de Bethléem se fait plutôt en hongrois.

Le jour de Noël, le chef de famille envoie sa fille ou son fils porter une bouteille de vin à son voisin qui boit avec ses gens, puis renvoie la bouteille remplie à nouveau et la famille boit à la santé des voisins. Durant les fêtes de Noël chaque famille fait en sorte d'avoir un convive masculin (*položaj*) et de lui être agréable en tout. L'invité doit être de bonne humeur, beaucoup manger et beaucoup boire, car c'est à cette condition que la famille vivra dans l'abondance et le bonheur l'année suivante. C'est l'invité qui la veille de Noël commence à manger l'ail au miel

¹ Sorte de pâtisserie en forme de tresse.

pour en chasser les esprits malins. Il ne peut pas bouger de la maison jusqu'au jour de l'An et doit s'y amuser avec la famille. S'il a bien joué son rôle on lui fait cadeau d'une grande natte et d'un bon morceau de saucisson.

C'est à Baja que les *coutumes de carnaval* sont restées les plus intactes. Les trois derniers jours du carnaval, la rue retentit de jeux de travestis. Les acteurs principaux de ces jeux, l'ours et l'homme masqué, sont deux figures caractéristiques des fêtes populaires slaves pour chasser l'hiver. L'ours est vêtu d'une pelisse et porte un masque. Un garçon le conduit attaché à une chaîne. Il se met à danser au grand plaisir des passants, puis tout d'un coup il s'étale à plat ventre et reste immobile. C'est ainsi qu'il veut symboliser la mort, la fin de l'hiver. Sous les traits d'un vieillard, l'homme masqué symbolise aussi l'hiver, l'an écoulé. Il est chassé du village par la jeunesse.

Le jour de l'Annonciation, lorsque la nature s'éveille de son rêve hivernal et que les arbres s'emplissent de sève vivifiante, les Bounievatz se réunissent encore (krvaca) pour fortifier leur sang, ce qui se fait à l'aide de vin rouge.

La consécration *pascale* des aliments se déroule en grande pompe devant l'église. Derrière le prêtre se pressent des mendiants qui sont les premiers à participer au festin de Pâques. On ne décore pas seulement des œufs de Pâques mais aussi des pommes, des oranges et des citrons que les jeunes filles donnent en cadeau aux garçons qui en revanche doivent les emmener danser pendant l'année.

Le jeu de la reine (kralica) se pratique à la Pentecôte. A Szabadka, au siècle passé, chaque troupe comprenait sept jeunes filles qui portaient des couronnes ornées d'images saintes, de miroirs et de perles. A cette occasion ont offert à leur famille, surtout aux petits enfants, toutes sortes de bonnes choses.

Chez les Bounievatz, le jour le plus illustre de l'année est la fête du solstice d'été, c. à. d. le jour de la St. Jean. Jadis tout le monde sautait à travers le feu pour s'assurer la santé.

Les traditions qui s'attachent aux trois grands étapes de la vie: naissance, mariage et mort, nous émeuvent également par leur jeu naïf qui fait artistiquement ressortir les caractères de la destinée humaine.

Au festin du baptême (babina) on a l'habitude de dénigrer le nouveau-né pour que l'esprit malin n'ait pas envie de le frapper d'un maléfice.

Le mariage commence de la façon suivante: le jeune homme dépêche auprès des parents de la jeune fille dont il a fait choix, sa mère et une femme de sa famille qui emportent avec elles, dans un fichu de soie, une bouteille d'eau-de-vie au miel et une pomme. On a l'habitude de cacher dans la pomme une pièce de monnaie d'or ou d'argent. Elles ne repartent qu'après avoir raconté le but de leur démarche et laissé les cadeaux. Si la pomme et l'eau-de-vie ne sont pas renvoyées, le jeune homme est accueilli cordialement. Parfois, si les parents de la jeune fille ne consentent pas au mariage, le jeune homme, selon l'ancienne coutume slave, enlève sa bien-aimée. Les accordailles se passent gaiement. La fiancée baise les mains des parents dont elle reçoit en revanche des cadeaux. Elle embrasse les jeunes sur le visage et les décore de fleurs. Elle-même, elle reçoit des fleurs de la sœur du prétendant. Dès les accordailles, la mère du jeune homme envoie chaque samedi une natte à la maison de la jeune fille. Dès lors la famille du fiancé la considère comme une des siennes: chaque dimanche une des parentes du fiancé l'accompagne à la messe et en promenade. Après les vêpres, le jeune homme arrive au son de la musique à la maison de sa fiancée où commence le « kolo ».

C'est à cheval que les garçons d'honneur invitent les hôtes à la noce. Le marié, la veille de la cérémonie, envoie trois témoins de mariage (stacela) garder

la fiancée. Cette coutume remonte sans doute à l'époque turque. La fiancée, partant au mariage, est entourée d'un cortège de garçons d'honneur dont le rôle de protection, qui existait à l'origine, a aujourd'hui disparu. La fiancée arrivant à son nouveau domicile, ne descend pas de la voiture tant que le beau-père n'a pas payé rançon pour elle. Cette tradition est probablement un reste d'une ancienne coutume. La mère la conduit sur un tapis étendu dans l'intérieur de la maison et là on met un enfant mâle sur ses genoux pour que son premier né soit un garçon.

Jadis le sort de la nouvelle femme n'était point enviable. Elle devait être toujours gaie, bien que la plus large part du travail lui soit réservée. C'était elle qui devait enlever les bottes des hommes âgés de la famille. Tant que vivaient les vieux elle ne s'asseyait pas à table mais mangeait debout derrière son mari. Une proverbe bounievatz qualifiait ainsi son sort: les jeunes filles vivent comme les oiseaux en été, les femmes comme le chien en hiver. La situation de la jeune femme bounievatz reflète une vie sociale peu développée. C'est une étrangère achetée par la famille qui n'est respectée qu'après avoir mis au monde un enfant.

Les Bounievatz veillent leur mort et célèbrent un banquet funèbre à leur mémoire. Leur chants de deuil ont des mélodies singulières et des textes poétiques.

Malgré sa brièveté, ce résumé aura suffi à nous montrer le monde coloré, l'humanité chaleureuse de ce peuple vivant encore à l'état de tribu qui, même dans sa rusticité, a conservé une conception de vie sereine, sincère et sage.

CHRONIQUE DU MOIS

Apponyi à Genève

Par FRANÇOIS SEYDOUX DE CLAUSONNE

APRÈS les remarquables articles consacrés par MM. Ivan de Praznovszky, Jules Kornis et Etienne Egyed à la mémoire du comte Albert Apponyi, il est quelque peu téméraire de chercher à évoquer encore dans la *Nouvelle Revue de Hongrie* l'image de l'un des plus grands Hongrois de tous les temps. Que peut-on ajouter au suprême et émouvant hommage rendu par ses trois compatriotes à l'ancien ami, au chef disparu, dont ils avaient, pas à pas, suivi l'ascension et qui leur apparaissait, au terme de sa longue existence, comme l'incarnation même de la patrie? Aussi bien, ces lignes sont-elles dépourvues de toute prétention; en se laissant aller à les écrire à la demande de la *Nouvelle Revue de Hongrie*, leur auteur a tenu seulement à donner une idée de l'impression que pouvait faire sur un diplomate étranger au début de sa carrière, et qu'aucun lien d'aucune sorte n'unissait à l'illustre vieillard, le comte Apponyi.

Lorsque, en 1927, j'accompagnai pour la première fois, à Genève, la Délégation française, comme secrétaire, la Société des Nations conservait un grand prestige. L'Allemagne venait d'y être accueillie et il semblait que son admission solennelle dans le cercle de la famille internationale, où l'alphabet et non la position géographique, imposait les voisinages, marquât l'aube d'une ère nouvelle. Epoque privilégiée où les mots magiques de conciliation et d'arbitrage, de sécurité et de désarmement revenaient sans cesse dans les conversations et sous la plume des hommes d'Etat et des diplomates, des experts et des journalistes! Douze ans plus tard, rien ne subsistait du généreux effort qui avait été tenté; de ces textes, de ces projets, de ces accords, aucun n'avait réussi à sauver une seule vie et les victimes de la guerre devaient être, dès les premières batailles, plus nombreuses que les pages qu'avaient remplies les tentatives de paix. Chez les jeunes d'alors, chez ceux qui s'abandonnaient à un enthousiasme compréhensible et qu'envahit maintenant une amère tristesse quand ils jettent un regard en arrière sur ce passé décevant, l'espoir subsiste cependant que l'expérience n'aura pas été vaine... Et puis, il y a des souvenirs qui ne s'effacent pas.

Un jour du mois de septembre, tandis que j'étais dans les couloirs du Bâtiment de la Réformation où se tenaient, en ce temps,

les assemblées de la Société des Nations, un mouvement de foule entraîna soudain vers la salle des séances le public et les acteurs du drame genevois. Pourtant, le programme n'annonçait pas de discours sensationnel, ou du moins de discours auquel le néophyte que j'étais pût, à priori, conférer cette qualité. Les représentants des principales Puissances, la voix captivante, ensorcelante de M. Aristide Briand, ne devaient point se faire entendre. Quelle était donc la vedette qui attirait le tout-Genève, c'est-à-dire le monde entier? « Mais, me répondit-on, c'est le comte Apponyi. »

Les idées qu'il exposait, dont, tous les ans, avec une inlassable patience, une conviction inébranlable, il se faisait l'apôtre, résonnaient un peu comme un glas au sein d'une réunion avide de fonder la sécurité des peuples sur des bases qu'elle considérait comme définitives. A la Société des Nations, le premier délégué de la Hongrie n'était attaché que dans la mesure où l'institution conçue par la pensée hardie du président Wilson, née des traités, en même temps que les traités, proclamerait et assurerait la révision de ces mêmes traités. Aussi la sympathie ne montait-elle pas vers lui d'un élan rapide, semblable à une source jaillissante. Un abîme le séparait de la plupart de ceux qui l'écoutaient et qui — n'acceptant pas d'atteinte à l'ordre récemment établi — lui reprochaient ses doutes, son scepticisme, tout autant que l'ardeur avec laquelle il refusait son adhésion aux formules nouvelles et aux nouvelles frontières. Par suite de cette opposition entre des tendances difficilement conciliables, il lui suffisait d'apparaître à la tribune pour que de timides espoirs devinssent plus fragiles, pour qu'une vague inquiétude s'emparât des esprits, pour qu'une brume légère couvrît les eaux limpides du lac. Tout autre que lui eût souffert de cette atmosphère alourdie; rien ne donnait le sentiment qu'il y fût perméable.

Cependant, en dépit de ce divorce de nature politique — mais non pas d'ordre spirituel, la cause de la paix l'ayant certainement compté au nombre de ses adeptes — qui existait entre lui et la majorité de ses auditeurs, le comte Apponyi a occupé, dans les milieux genevois, une place à part, une position exceptionnelle. Lorsque son regard plongeait du haut de l'estrade sur les bancs où étaient alignés les représentants des autres pays, il n'y rencontrait aucun masque hostile, aucune physionomie fermée. Tels étaient le respect et l'estime dont l'homme d'Etat hongrois bénéficiait, que les conceptions qu'il défendait ne parvenaient pas à les réduire. On ne lui en voulait pas de son courage que l'on savait alimenté par un patriotisme farouche. Tous rendaient hommage au vibrant porte-parole d'une nation malheureuse et, en s'inclinant, certains exprimaient par avance leurs remerciements à ceux qui, en Hongrie sauraient, dans des circonstances tragiques, comprendre la douleur d'un grand peuple, vaincu par la puissance des armes... Privilège, en outre, assez rare: la supériorité de son talent s'harmonisait parfaitement avec la majesté de sa personne.

Je crois le revoir, patriarche vigoureux de l'Assemblée, dominant de la tête les ministres et les ambassadeurs venus des diverses régions du globe, mince et droit comme une lame qui eût été forgée à l'image de sa vie, orné d'une barbe blanche allongeant encore le visage, le nez impérieux rappelant le bec de l'aigle, les yeux singulièrement expressifs, parfois dominateurs, souvent lourds de tristesse et où semblaient se refléter quatre-vingts années d'histoire hongroise. Il en imposait. Mais, de même qu'un libéralisme éclairé avait rapidement, au cours de sa carrière politique, assoupli la gaine dans laquelle le culte de respectables traditions l'aurait volontiers enfermé, de même la courtoisie si simple de ses manières, sa politesse prévenante et qui, pourtant, ne s'accompagnait de nul apprêt, diminuaient naturellement les distances qui l'auraient aisément écarté des autres. Constantement présent aux séances, toujours immobile à sa place, comme s'il eut été le témoin recueilli d'une cérémonie religieuse, et sans doute par déférence à l'égard de ses collègues étrangers alors à la tribune, il ne devenait véritablement lui-même que dans les occasions où il prenait la parole. Des plumes autorisées ont déjà écrit que les discours qu'il prononçait devant l'Assemblée pouvaient passer pour des modèles du genre; ils étaient écrits dans un français que Bossuet n'eût pas désavoué et qui exprimait admirablement une pensée claire et forte.

Plus encore qu'à l'Assemblée, c'est au Conseil que le comte Apponyi excellait. Il s'agissait, pourtant, d'un organisme plus restreint, se tenant dans un cadre plus étroit, aux réunions duquel le public et les journalistes n'étaient pas toujours admis et qui ne groupait, autour du secrétaire général de la Société des Nations, que les représentants d'une quinzaine de pays. La Hongrie n'en faisait pas partie et n'était invitée à y siéger que lorsqu'une question la concernant directement figurait à l'ordre du jour. Atmosphère ennuyeuse d'un Conseil d'administration qui expédie des affaires courantes minutieusement mises au point par les bureaux, bien différente de l'ambiance parlementaire à laquelle, depuis sa jeunesse, le comte Apponyi était accoutumé! Il est vrai qu'avec l'affaire des optants hongrois — qu'on ne pouvait guère, à aucun point de vue, qualifier d'affaire courante — cette atmosphère changeait. La salle entière vibrait du choc de deux tempéraments tumultueux, de deux patriotismes passionnés, de deux argumentations épuisant, chacune à son actif, toutes les ressources qu'offrent une vaste culture, un esprit fertile, un puissant désir de vaincre. A peine l'un des adversaires en présence avait-il cessé de développer sa thèse, laissant l'auditoire convaincu de son bon droit, tant il projetait de lumière sur les points les plus sombres, les moins compréhensibles, que l'autre bondissait à son tour... Et, entre ces maîtres de la parole — si différents, mais que rapprochait pour quelques heures la connaissance qu'ils avaient au plus haut point d'un problème singulièrement délicat — le dialogue prodigieux, loin de s'achever, repartait de plus belle. Des escrimeurs de haute classe n'auraient

pas joué un jeu plus serré, plus agile, plus subtil. Il y avait dans ce débat une force, une émotion, une intensité de vie, qui apparaissait particulièrement remarquable chez un octogénaire comme le comte Apponyi. Parfois même un certain courroux s'emparait de lui et toute sa personne tressaillait comme si elle eût été secouée par une sainte indignation. N'y a-t-il pas lieu, néanmoins, de croire que le délégué de la Hongrie ne regrettait pas de trouver, en face de lui, un diplomate réputé pour son habileté? Celui-ci, de son côté, estimait hautement la loyauté et la valeur du comte Apponyi.

Telle était l'impression qu'il suscitait et que la présence à ses côtés de la comtesse Apponyi contribuait à augmenter encore. Parmi tant de personnalités de marque, dont quelques-unes connaissaient, au surplus, l'avantage de représenter des pays jouissant, au lendemain de la dernière guerre, d'une situation de premier plan, il émergeait et c'est lui qui faisait bénéficier la nation hongroise tout entière, insatisfaite politiquement et économiquement souffrante, de l'éclat de ses vertus. Aussi, quand bien des années plus tard, dans le train qui m'emportait vers la Hongrie, j'essayais, me laissant gagner par le rêve, d'imaginer ce que serait cette terre inconnue pour moi, la silhouette du comte Apponyi se dressait dans mon esprit, belle et fière, semblable à un signal prometteur!

Chronique scientifique

UNE NOUVELLE SYNTHÈSE D'ÉTUDES TRANSYLVAINES

FIDÈLE aux buts multiples qu'il s'était assignés dès sa fondation, l'Institut des Etudes Transylvaines, section de Kolozsvár de l'Institut Paul Teleki, vient de faire paraître les deux premiers volumes de son Annuaire. On salue avec un plaisir tout particulier cette importante publication d'une présentation impeccable, destinée à devenir l'organe représentatif des recherches infatigables qui sous la sage direction de M. Louis Tamás, ont pris depuis trois ans un essor nouveau dans la belle villa de la rue Erzsébet. En feuilletant ces deux gros volumes, dont chacun compte plus de 450 pages, et en consultant la liste étonnamment riche des autres publications du même Institut, il est impossible de ne pas s'apercevoir de l'effort conscient des collaborateurs pour embrasser les problèmes de tous les groupes ethniques de la Hongrie orientale, grâce à une harmonieuse collaboration de toutes les disciplines intéressées.

Pour nous rendre compte de cet esprit tendant à l'universalité des problèmes transylvains, il n'est peut-être pas inutile de passer en revue au moins les sujets qui, en un laps de temps relativement très bref, ont été traités par les membres de l'Institut des Etudes Transylvaines. Comme il est naturel, leur plan de travail fait preuve d'une forte prépondérance des considérations historiques. Derrière

le passé de la Transylvanie hongroise on voit se dessiner les contours d'importantes synthèses relatives aux périodes antérieures de l'histoire de la même province. Sous ce rapport il suffit de renvoyer en premier lieu aux recherches archéologiques de M. Martin Roska, notamment à son volumineux répertoire des fouilles proto-historiques exécutées sur le territoire de la Transylvanie (1941), ainsi qu'à la précieuse étude de M. Zoltán Székely sur le camp romain fortifié de Kömöllő (1943). Le passé des Hongrois de Transylvanie est présenté sous un jour nouveau par les recherches de M. Attila Szabó sur les noms de lieux de Kalotaszeg (1943) et celles de M. Joseph Árvay sur la toponymie d'un coin purement hongrois (Hérfalu) du Barcaság (1943). C'est également l'âme hongroise de cette province qui se manifeste dans les pages jaunies et rongées de moisissure de l'« Apocodex » (recueil de textes religieux du XV^e siècle), dont M. Denis Szabó nous offre le fac-similé, ainsi que dans un intéressant traité médical du XVI^e siècle, publié par M. Béla Varjas et enfin dans ces monuments du droit transylvain qui ont trouvé dans la personne de M. Georges Bónis un savant et patient éditeur. Une période d'importance décisive de la culture roumaine de Transylvanie se reflète dans le catéchisme d'inspiration hongroise d'Etienne Fogarasi (1648), publié par M. Tamás avec un glossaire très précieux. Quant à la nationalité allemande de Transylvanie, il suffit de signaler le dictionnaire botanique de M. Frédéric Krauss, recueil des noms saxons des plantes dans la région de Beszterce.

C'est également dans cet esprit d'universalité qu'est conçu le présent Annuaire. Le tome I apporte des études historiques, philologiques, anthropologiques et sociologiques, avec une prépondérance très nette de la philologie. Les recherches de linguistique hongroise portent le cachet des suggestions reçues de M. Attila Szabó, professeur à l'Université de Kolozsvár: c'est pourquoi le soif d'une documentation toujours plus riche, grâce à la publication de nouveaux matériaux, semble un peu prévaloir sur l'esprit de synthèse critique. Il serait pourtant erroné de croire que M. Szabó et ses collaborateurs ne soient aussi parfaitement conscients des tâches d'une envergure plus large qui résultent de leurs relevés de données; pour s'en convaincre il suffit de feuilleter l'étude très détaillée que M. Szabó lui-même consacre à l'hydronymie de Kalotaszeg, essayant de classer les diverses dénominations d'ordre géographique selon l'élément hydronymique qu'elles contiennent: il aboutit par là à des groupes plus ou moins homogènes caractérisés par la présence des mots tels que *árok* « fossé », *kút* « fontaine », *forrás* « source », etc. Par suite de ce groupement des matériaux, qui, à coup sûr, est des plus instructifs, son étude devient semblable à un chapitre de la substantielle « Toponymie de la France » par A. Vincent, dont la méthode a été jusqu'ici fort rarement suivie dans les travaux hongrois concernant la toponymie d'une région nettement délimitée.

Presque toutes les données sur lesquelles l'étude hydronymique de M. Szabó est fondée, ont été relevées par l'auteur lui-même et publiées dans le volumineux recueil de noms de lieux de Kalotaszeg que nous venons de rappeler parmi les publications de l'Institut. C'est également l'authenticité des recherches personnelles qui caractérise les termes de poterie qui ont été recueillis par Samuel Imre dans le parler local de Kolozsvár. L'auteur leur a consacré une étude minutieuse conçue dans l'esprit de la méthode dite « *Wörter und Sachen* », mais il est dommage

qu'il n'ait fait suivre au moins les termes rares et difficiles à interpréter d'une brève remarque étymologique. Ce procédé eût souligné le fait que les mots d'emprunt récent sont relativement peu nombreux dans la terminologie de la poterie transylvaine; outre quelques termes d'origine allemande et des mots voyageurs tels que *bokálykancsó* (cf. français *bocal*), les termes d'origine roumaine (comme p. ex. *pománáscsupor* « variété de pot ») sont, eux aussi, extrêmement rares. Il n'est pas difficile de conclure du caractère purement hongrois du vocabulaire technique à la vitalité de cette importante branche de la petite industrie hongroise.

La série des études philologiques est utilement complétée par celle que M. Jules Márton consacre aux éléments d'origine hongroise de la langue roumaine d'après les premiers volumes de l'Atlas Linguistique Roumain. Il a raison de souligner le fait que le réseau de l'Atlas et les conclusions qui en résultent quant à la diffusion des divers mots doivent toujours être complétés par les données qu'on rencontre en d'autres travaux de dialectologie roumaine. Malgré cela, l'étude de M. Márton peut rendre d'excellents services à condition qu'elle soit complétée par les termes de l'Atlas qui semblent avoir échappé à l'attention de l'auteur.

Quant aux études historiques proprement dites, elles n'ont trait, cette fois, qu'au passé récent des Hongrois de Transylvanie. Le R. P. Venceslas Biró, professeur d'histoire transylvaine à l'Université de Kolozsvár, trace un portrait magistral du comte Gustave Majláth, l'inoubliable évêque de Gyulafehérvár, attirant l'attention sur son activité au Sénat de Bucarest. M. Biró a parfaitement raison de faire ressortir la noblesse d'âme de ce grand prélat, dont on essaie vainement de souiller la mémoire dans certains milieux d'outre-mont par des accusations infâmes qui ont pénétré jusque dans les colonnes de la revue « Familia ». Le jeune historien M. Zoltán Tóth soumet à une analyse serrée et soigneusement documentée l'activité roumanisatrice de la société « Astra » dans le pays des Sicules, et M. Joseph Vencel, l'excellent spécialiste de l'histoire économique, fait voir dans une étude très objective les conséquences néfastes de la réforme agraire roumaine. Il n'hésite pas à souligner l'injustice sociale dictée par des intérêts chauvins qui consistait à opposer à une participation roumaine de 78, 1 p. c. une participation hongroise de 14,8 p. c., alors que les conditions réelles de la répartition des biens eussent dû réduire à 58,7 p. c. la participation roumaine, réservant aux Hongrois une participation plus équitable de 31,2 p. c.

Après ces tableaux éloquents de la vie minoritaire hongroise, les études anthropologiques de MM. Louis Csik et Ernest Kállay ramènent le regard du lecteur vers les « permanence de l'histoire » qu'aucune réforme imbue de chauvinisme n'a pu modifier. Les recherches des auteurs complètent d'une manière heureuse le témoignage positif de l'hydronymie hongroise de Kalotaszeg : du point de vue de la constitution du sang, les habitants de cette région s'accordent avec les Hongrois de la mère-patrie et se distinguent très nettement des Roumains qui accusent des particularités raciales foncièrement différentes.

Le tome II marque un progrès incontestable. La perspective historique s'élargit pour embrasser plusieurs disciplines qui n'ont pas encore figuré dans le tome I^{er}. L'archéologue Etienne Méri décrit certaines pièces de céramique néolithique découvertes en Transylvanie, met en évidence leurs relations avec

la culture de Bükk et évoque d'une façon si tangible les procédés techniques de cette époque lointaine comme s'il s'agissait de la poterie contemporaine de Kolozsvár (voir l'étude de S. Imre, analysée ci-dessus). L'histoire médiévale de la Transylvanie sert de cadre, d'une part, aux premiers contacts des Roumains avec la mission catholique de Hongrie (voir l'étude de M. Etienne Juhász qui paraîtra prochainement, d'autre part, aux considérations d'une importance toute particulière de M. Jules László sur le harnais qui décore la statue équestre de saint Georges, due aux frères Martin et Jean de Kolozsvár. M. László a eu l'ingénieuse idée de présenter ce harnais de caractère typiquement oriental comme un singulier trait d'union entre l'Orient et l'Occident: il en a retrouvé les pièces caractéristiques, notamment la selle basse et légère, non seulement chez les peuples d'Orient, mais aussi chez les anciens Hongrois au temps de la conquête arpadienne et plus tard en plusieurs pays d'Occident. Ses rapprochements, si hardis paraissent-ils au prime abord, ne sont pas dépourvus de force probante; tout au contraire, ils font bien voir le rayonnement européen de ce harnais hongrois que Bertrandon de la Brocquière aura l'occasion d'admirer et de décrire lors d'un tournoi à la cour du roi Sigismond.

L'époque orageuse de la Principauté de Transylvanie se reflète dans l'étude très nourrie de M. Ladislav Makkai qui jette un jour nouveau sur la dépopulation de la Transylvanie septentrionale au début du XVII^e siècle. Après le régime de terreur du voïvode Michel, les Hongrois de Szolnok-Doboka furent durement éprouvés d'abord par suite des ravages dus aux Impériaux de Basta, et peu après par l'incursion des Tartares qui dévastèrent surtout les vallées et les régions couvertes de collines, parsemées de villages hongrois. Les pertes des Roumains établis dans les montagnes furent beaucoup moins considérables de sorte que ces épreuves historiques favorisèrent grandement leur extension aux dépens de l'ancienne population hongroise. Les relevés statistiques que M. Makkai a jugé utile de joindre à son étude ne laissent subsister aucun doute quant à la justesse de ces observations qui nous révèlent d'une façon frappante la roumanisation progressive de la Transylvanie du Nord.

Du point de vue philologique, le progrès est également très sensible. Le tome II nous offre deux synthèses d'une importance égale: M. Etienne Kniezsa, ce spécialiste incontesté de l'interprétation historique de la toponymie hongroise, résume les conclusions de ses recherches sur l'hydronymie de la Transylvanie, et M. Louis Tamás dont la perspicacité et la largeur d'horizon se font partout sentir dans les publications de l'Institut, consacre une étude substantielle aux éléments hongrois de la langue roumaine, vus sous l'angle de l'histoire de la civilisation.

L'étude de M. Kniezsa aboutit à des conclusions hautement significatives. Soumettant l'hydronymie transylvaine à une analyse minutieuse, il arrive à démontrer que les Hongrois n'ont dû emprunter aux Roumains aucun nom de rivière. Quant aux dénominations roumaines des cours d'eau transylvains, elles sont, dans l'immense majorité des cas, d'origine étrangère; celles d'origine hongroise sont particulièrement nombreuses. Les noms d'origine slave sont fréquents en hongrois, surtout au sud de la ligne Maros-Küküllő, ce qui permet d'y supposer une certaine persistance de l'ancienne population slave. Ces thèses d'une évidence irréfutable sont de nature à exclure la possibilité même d'une continuité latino-

roumaine ou d'une priorité roumaine en Transylvanie, quoi qu'en disent MM. Gamillscheg et Reichenkron, dont les idées sont ingénieusement combattues par M. Kniezsa.

Quant à M. Tamás, il examine l'apport hongrois à la civilisation des Roumains à la lumière des éléments hongrois de la langue roumaine. Les termes hongrois qu'on peut déceler dans les documents slaves des voïvodes médiévaux lui permettent de remonter jusqu'aux origines de cette influence. L'histoire de ces contacts très anciens est suivie d'un coup d'œil sur les mots d'emprunt de l'époque protestante et d'un classement par matière des emprunts plus récents (agriculture, élevage, arts et métiers, ustensiles, vêtements, etc.). D'une manière générale, M. Tamás attire l'attention sur deux particularités des mots d'origine hongroise du roumain: d'une part, sur la continuité multiséculaire de leur pénétration qui ne peut guère être considérée comme un phénomène d'importance passagère dans l'histoire de la langue roumaine, d'autre part, sur leur diffusion considérable qui, dans bien des cas, est loin de s'arrêter à la ligne des Carpathes, comme on l'avait souvent affirmé. Pour combattre cette thèse, l'auteur renvoie souvent à des exemples recueillis en Moldavie, en Valachie, voire en Bessarabie. Tout cela reflète fort bien l'importance des éléments hongrois dans la constitution du lexique roumain; quant aux calques d'origine hongroise auxquels on prêtait jusqu'ici fort peu d'attention, il faut s'attendre à des recherches ultérieures.

Pour terminer notre revue, il nous reste à signaler l'étude de M. Elemér Jancsó sur Alexandre Farkas de Bölön que nos lecteurs connaissent déjà dans le remaniement français de l'auteur (voir le numéro de janvier 1943 de la *NRH*). Dans l'Annuaire de Kolozsvár c'est le seul essai d'histoire littéraire, mais nous sommes persuadé que dans le plan de travail de l'Institut cette importante branche des disciplines historiques prendra bientôt la place qu'elle mérite; les interférences multiples qu'on peut observer entre les trois peuples de Transylvanie aussi dans le domaine de la littérature, semblent être une mine d'or pour le chercheur attentif et désintéressé.

LADISLAS GÁLDI

« Une série de grands contemporains »

CONFÉRENCES RADIOPHONIQUES

IL N'EST PLUS un homme sensé qui pense encore que la civilisation ait acquis une puissante arme dans la radio. Il semble que plus elle arrive jusqu'aux grandes masses, plus le goût de ces masses se reflète dans son programme. Les grands esprits, si toutefois ils en parlent, c'est sur le ton de la déception qu'ils en font le bilan spirituel. Ce savant français, qui a inventé le détecteur et qui a fait ainsi le premier pas vers le développement de la radio, s'en est gardé pendant toute sa vie à son corps défendant. Jusqu'à sa mort, en 1940, Edouard Branly ne l'a pas fait installer dans son appartement et l'évitait au contraire comme l'indice d'un crime. Peut-être s'est-il rendu compte qu'elle n'était pas

devenue un moyen de pacification, mais seulement un instrument propre à transmettre sans retard les sensations quotidiennes et momentanées de la guerre un peu partout dans le monde. Duhamel, dans la « Défense des Lettres », craint qu'elle ne mette en danger la continuité du progrès et la tranquillité de l'esprit humain. Elle a une large part, selon l'accusation, à ce que l'auteur désigne sous le nom de décadence de l'attention et à ce que les hommes se déshabituent de l'une des conditions essentielles de la connaissance et de l'étude, à savoir, du choix: « La faculté de choix est souverainement méprisée par les grands distributeurs modernes de vagues nourritures morales: cinéma et radio . . . Pour entendre un bon concert à la radio, il nous faut rencontrer, croiser, supporter mille bruits odieux ou ridicules. Les vrais amateurs de radio, les esprits simples, les gens qui, justement, ont besoin d'une culture, ceux qui commencent à dédaigner le livre, pour se contenter du bruit, ceux en somme, dont je plaide ici la cause, et dont je défends les intérêts, ceux là n'y regardent pas de si près. Ils ouvrent le robinet et ils boivent au petit bonheur. Ils absorbent tout, pêle-mêle: la musique de Wagner, le jazz, la conférence politique, la publicité, l'heure sonore, le numéro de music-hall, les parasites et les miaulements des ondes folles. Je dis, ou plutôt je répète qu'un système de culture où la réflexion et le choix sont impossibles, est précisément la négation de ce qu'on a, jusqu'ici, nommé la culture. » Il est évident qu'en de telles circonstances rien n'est plus estimable que si quelque écrivain, ayant acquis un rôle prépondérant dans la direction de la radio, essaye de sauver dans son programme ce qui peut encore en être sauvé. Au milieu des émissions qui reflètent la dissonance du monde, dans le chaos des musiques de valeurs si différentes, dans le tourbillon des mélodies de danse et des marches militaires, établir une oasis, d'où les véritables héros de l'humanité, les savants, les cerveaux qui travaillent en silence font entendre leur voix, ou du moins se font interpréter: voilà une action qui mérite en effet que nous ne la passions pas sous silence. Parler en plein culte des faux héros de nos véritables héros, c'est comme si nous tenions tête à l'époque, comme si en temps de guerre nous parlions sur le ton de la paix, et comme si pendant les années de la destruction nous servions les idées de la création. Nous pouvons voir une telle initiative dans la précieuse série de conférences de la radio hongroise, en cours depuis quelques mois, conférences qui esquissent pour les auditeurs hongrois les portraits de nos grands contemporains.

Cette série de conférences entend par grands contemporains les personnalités qui ont essayé de faire avancer par les lumières de l'esprit ceux qui les ont écoutés: principalement des savants. Ces conférences présentent d'autant plus d'intérêt que le temps est passé où des biographies romancées faisaient défiler sous les yeux de la jeunesse peu cultivée les glorieuses carrières des pionniers du progrès et qu'à l'heure actuelle les postes émetteurs du monde ne cherchent pas uniquement la vérité dans la transmission de leurs nouvelles et en général dans la plus grande partie de leurs communications. Ces conférences nous montrent l'Europe sous un autre jour. Tous les peuples européens seront successivement présentés dans la personne de leurs fils qui cherchent dans leur cabinet de travail non pas tant la gloire et le succès, mais plutôt le résultat. L'Espagne est représentée par Eugenio d'Ors, l'historien littéraire catalan (Ladislas Passuth a parlé de lui dans une con-

férence le 7 septembre), l'Italie par l'explorateur napolitain de l'humanisme, Giuseppe Toffanin (Eugène Koltay-Kastner, 18 septembre). Des grandes personnalités de la Hollande, Gabriel Halász nous a tracé le portrait de Huizinga, le 18 octobre. La conférence du 22 décembre du docteur Etienne Varga a donné aux auditeurs de la Radio hongroise une image de la Suède sous les traits de Bertil Ohlin, connu pour l'activité qu'il déploya à la Société des Nations et pour la visite qu'il fit en Hongrie et aussi sous ceux du chirurgien du cerveau Olivecrona (25 octobre). D'ailleurs, les auditeurs hongrois connaissaient déjà ce grand docteur par un roman écrit en hongrois dont le héros est Olivecrona. La Suisse a été représentée par le réformateur de la psychologie, C. G. Jung (conférence de Béla Hamvas, le 3 novembre), et par l'historien et essayiste suisse « Carl J. Burckhardt » (conférence de Joseph Balogh du 18 décembre), la France par le poète de la « Jeune Parque », dont Alexandre Eckhardt a dit dans sa conférence: « Grand poète, il est aussi un grand Européen. Nous nous rappelons encore tous l'esprit noble, le tact délicat avec lesquels il a présidé l'« *Entretien pour les Humanités* », organisé à Budapest où les écrivains et les penseurs les plus éminents se sont rassemblés dans les salles du Parlement. Lui, le grand humaniste, il s'est souvent occupé dans ses études et dans ses conférences du sort de l'Europe et il a discerné avec justesse les trois couches fondamentales de l'europanisme: la tradition de l'esprit grec investigateur, la force assimilatrice du droit et de l'organisation romains, et le Christianisme, qui absorba les deux traditions précédentes. Et il a posé avec justesse l'immense dilemme: ou bien l'Europe poursuivra sa mission de conserver ses traditions, ou bien elle deviendra ce qu'elle est en réalité sur la carte géographique: un simple promontoire du continent asiatique. Quant aux écrivains hongrois, ils pourront lutter sur les bastions de l'Europe s'ils apprennent de Paul Valéry cette gravité avec laquelle il a de tout temps cultivé l'art de l'expression. »

Il est évident qu'en 1943 la radio hongroise n'a pas été un meilleur instrument de la civilisation générale, au sens propre du terme, que les autres postes radiophoniques du monde et ce serait faire preuve de partialité que de présenter la plus grande partie de son programme comme exempte de toute prévention. Mais il n'est pas douteux qu'à la radio, ainsi que dans les autres facteurs de la vie spirituelle hongroise, il s'est trouvé quelques hommes qui, à mesure que les hostilités se sont développées, se sont efforcés de maintenir la continuité de la vie européenne et de lui conserver en terre hongroise ses couleurs vitales. A la liste des conférenciers qui s'élargit et s'enrichit constamment de nouveaux apports, il faut encore ajouter le nom de M. Szabó, directeur littéraire de la radio. Les conférences de la radio hongroise semblent inspirées de la même idée fondamentale que celle qui régit l'ensemble de la vie spirituelle hongroise. Les « bastions » européens, contrairement au sens que l'on attribue généralement à ce terme, doivent être interprétés suivant la règle suivante: l'ensemble de la tradition européenne, à savoir l'intégrité des buts européens, doit être maintenue et cette conception n'admet pas que les guerres créent des fronts ou des frontières infranchissables aux forces spirituelles. Je crois que Ortega a démontré d'une manière pertinente que, pour que le progrès humain et scientifique soit possible, la libre circulation des idées et des conquêtes des sciences entre les différents pays

est nécessaire et que les grands foyers de production de la civilisation doivent maintenir leurs contacts. Les résultats obtenus par une telle série de conférences, ainsi que l'activité déployée en ce sens dans le domaine de l'édition hongroise au profit de la nation hongroise constituent une mission européenne: nous veillons ainsi sur l'intégrité de l'Europe spirituelle et, autant que les circonstances le permettent aujourd'hui, nous nous efforçons de créer l'atmosphère de cette Europe en terre hongroise. Aux pays, pour la plupart neutres, qui par suite de la guerre se trouvent plus éloignés de nous qu'en temps de paix, c'est de cette façon, par le culte de leurs personnages éminents, que nous pouvons le mieux nous associer.

ZOLTÁN SZABÓ

La presse et les revues

Le Mois

Parlement et droit naturel

NOUS DEMANDERONS au cher lecteur inconnu de ces lignes qu'il se représente un instant la carte de l'Europe démembrée, et qu'il réfléchisse au nombre de capitales dans lesquelles fonctionne cet organisme de législation basé sur la représentation du peuple, que nous appelons en général parlement. Nous devons avouer que le recensement en sera très simple. Si nous ne considérons que le continent et que nous en excluons la capitale turque, le système parlementaire à proprement parler ne fonctionne qu'à Stockholm, à Helsinki, en Bulgarie, dans les cantons suisses et enfin à Budapest.

Nous croyons qu'il n'est pas besoin de démontrer le fait que nous ayons désigné le système parlementaire hongrois comme étant, parmi les autres, le plus ancien organisme législatif fonctionnant sur la base du maintien historique des droits, surtout du point de vue corporatif. Il faut que nous citions ici une phrase du feu comte Paul Teleki, qui rappela un jour que les Hongrois, alors qu'ils n'avaient pas encore de sièges, tenaient déjà séance de parlement en selle, c'est-à-dire sur leurs chevaux. Mais si la forme adoptée par ces réunions nationales (au XII^e et XIII^e siècles) et si l'ordre de leurs conseils tenus ainsi est incompatible avec la conception moderne s'appuyant sur le mécanisme des chambres représentatives, à partir du XIV^e siècle déjà, soit au crépuscule du moyen âge, la transformation hiérarchique de la féodalité avait fixé les formes propres du parlement hongrois.

Les lecteurs de l'histoire hongroise ont pu se rendre compte qu'elle est pour le peuple de ce pays un des drames les plus émouvants qui aient agité l'Europe. La Hongrie dut en effet vivre parmi de constantes menaces; après l'éclat de trois grandes dynasties nationales elle fut prise dans le tourbillon des ambitions dynastiques perpétuelles; ainsi, après les aspirations occidentales, la conquête turque emprunta la voie de notre pays; dans une lutte ininterrompue d'un siècle et demi et même par la suite, la Hongrie dut sauvegarder son existence nationale et pour cela affronter les tentatives d'hégémonie de la Maison d'Autriche. La dynastie et l'intégrité du territoire même furent soumises à de nombreuses épreuves. Seule cette institution d'assemblée nationale resta constante à travers les bouleversements de ces époques, cette assemblée qui a créé, selon la conception épousée par l'Etat hongrois dès le moyen âge, d'accord avec le roi, la souveraineté nationale, soit la Sainte Couronne elle-même. Il est ainsi compréhensible qu'en Hongrie le parlementarisme ne soit pas une institution basée sur une charte née sous l'influence

des idées issues du XIX^e siècle, ce qui n'a aucune racine dans l'âme nationale, mais bien au contraire, toutes ces transformations opérées au cours des huit siècles de son existence: la séparation des pouvoirs au début du XVII^e siècle, l'entrée en vigueur de la représentation nationale en 1848, l'inauguration du droit de vote général à scrutin secret de nos jours, toutes ces réformes prouvent que cette institution a été appelée à la vie par le génie législateur hongrois qui a su, à travers les siècles, exprimer la véritable volonté nationale. Ceci pour expliquer le double intérêt avec lequel l'attention générale a suivi, en Hongrie, les travaux des deux chambres de l'Assemblée. C'est d'une manière intéressante que s'affirme justement, par la vie intensifiée de cette institution, la considération et ainsi le rôle que la Chambre Haute s'est conquis devant le pays. Alors que — comme nous l'avons mentionné précédemment — la Chambre des représentants de l'Assemblée nationale recrute ses membres, qui appartiennent aux différents partis politiques, par un vote basé sur un système électoral à scrutin secret, la Chambre Haute, elle, réunit les éléments les plus divers, tirés des classes de l'élite de la nation. Dans cette Chambre Haute siègent les délégués élus par les comitats ou par les groupes corporatifs autonomes et de tradition ancestrale, les représentants du clergé catholique, protestant et orthodoxe, les membres élus par les différentes chambres ou nommés par le chef de l'Etat, les fonctionnaires d'Etat parvenus à un rang élevé à cause de la haute importance de leur charge, les dignitaires de la couronne, les représentants des plus vieilles familles de l'aristocratie hongroise, élus par elles, au nombre de 40 environ, et enfin les experts économiques les plus distingués. On n'assiste pas dans cette « chambre » à de violents orages parlementaires; aucune clôture ni restriction du droit de parole ne limite la liberté des orateurs, et pourtant la calme cadence dans laquelle se déroulent les discussions fait ressortir de la meilleure manière le rôle de la Chambre Haute, celui qui consiste à assurer, vis-à-vis des députés, un facteur de sécurité et de confiance, dans le cas où la première chambre, subissant l'influence de l'esprit des temps actuels, mettrait une ardeur trop hâtive dans ses décisions législatives.

Les grandes séances tenues au cours des réunions des deux chambres, dans la période automne-hiver, suffisent à démontrer la parfaite harmonie caractérisant le fonctionnement du parlement hongrois. Dans tout ceci, reconnaissons le rôle prépondérant joué par le président du gouvernement qui saisit toute occasion d'affirmer sa conception de constitution, prise dans un sens classique: il ne peut ainsi s'imaginer une conduite des affaires publiques qu'en accord avec les organes législatifs.

Si nous jetons un coup d'œil rétrospectif vers la discussion du budget, maintenant close, il nous faudra citer une ou deux voix de la presse qui, mettant en relief ces travaux parlementaires, en dégagent au premier plan la personnalité essentielle, celle du président du conseil.

« La Chambre des Députés — écrit un publiciste de l'opposition — a satisfait les droits et devoirs les plus importants dictés par la constitution, et cependant elle ne s'est pas contentée de répondre par oui ou par non, mais s'est bel et bien ménagée des possibilités de critiques sans entraves. Le parlement hongrois n'est donc pas une simple machine à voter, de laquelle un gouvernement détenant le pouvoir absolu pourrait faire apparaître les bulletins de vote rédigés à sa guise et selon son bon plaisir, mais bien plutôt un organisme vivant, possédant un cerveau réfléchissant en toute indépendance, une volonté le rendant capable de libres décisions, de sentiments et de passions . . . Il s'est donc affirmé — et les adversaires mêmes du système parlementaire doivent le reconnaître — que le pire des parlements est encore meilleur et plus salutaire qu'un Etat sans parlement. Et reconnaissons sincèrement, en nous basant sur la discussion budgétaire, que le parlement hongrois ne se rattache pas aux pires! Le niveau de la discussion et le constant intérêt dont elle fut l'objet, aussi bien du côté du gouverne-

ment que de celui des représentants, le courage persévérant, la voix sincère appuyant une position décidée à côté des convictions impopulaires, l'expression des vues générales socialistes, tous ces arguments sont d'un grand poids pour faire pencher la balance en faveur du parlement hongrois. Cet exposé fera naître, chez l'observateur objectif, la conviction que l'esprit de la chambre hongroise des députés a meilleure structure encore qu'on ne le dit, qu'il n'est pas un palais de Potemkine pour notre vie parlementaire et politique, mais bien la solide forteresse de notre vie constitutionnelle, la source vive de notre existence politique, la pierre de touche de notre indépendance nationale, en un mot un forum sur lequel peut planer librement le génie de la nation, et où peuvent se faire entendre les véritables voix hongroises, où les idées éternelles peuvent s'exprimer, les voix pures du respect des lois et des droits de l'humanité et des missions historiques... Le court enseignement de cette discussion est que le parlement hongrois a prouvé, au milieu de la conflagration générale, que ses fondements étaient immuables et profondément ancrés dans notre sol, que ses statuts, sur lesquels il s'est édifié au cours des siècles, subsistent encore aujourd'hui. La plus violente tempête n'a pas pu emporter le fier édifice de l'assemblée hongroise. C'est pourquoi nous conservons l'espoir que les murs tiendront bon jusqu'au bout, contre les assauts de cet orage, et qu'on pourra écrire sur le fronton de notre parlement la devise de la ville de Paris: « fluctuat nec mergitur ».¹

Les discours du président du Conseil

En tant que déclarations constitutionnelles, ce sont évidemment les discours du président du Conseil qui ont surtout retenu l'attention générale. Ce n'est pas la tâche de l'auteur de cette rubrique de publier tout au long les discours de l'infatigable homme d'Etat, mais il faut faire une exception sur un point, et insérer la partie de l'allocution de Nicolas Kállay dont l'importance européenne et mondiale a largement dépassé le cadre des discours de politique intérieure; l'intérêt général que ce discours a suscité en Europe prouve que le président, dans un certain sens, a parlé d'une des tribunes d'Europe les plus libres actuellement, comme le défenseur désigné des « petites nations » de ce continent exposé à un tourbillon permanent de dangers.

« Je me suis occupé du sort des petites nations et des problèmes imminents qui s'y rattachent. Cette question nous intéresse non seulement du point de vue de notre pays, mais aussi de celui de toute l'Europe. Peut-être avons-nous quelque mérite d'avoir soulevé cette question qui, aujourd'hui agite tous les esprits et se place toujours plus au premier plan des problèmes internationaux de l'Europe. J'en suis content puisque l'Europe est aux Européens. Ce sont les petites nations et les plus petites nations qui donnent son caractère à l'Europe. »

« Aussi je me permets de dire sans exagérer, que sans les petites nations l'Europe n'existerait pas, comme le monde entier n'existerait pas sans l'Europe. En tous cas pas un monde digne de l'humanité. C'est pourquoi je parle tant des petits peuples. Je suis convaincu qu'ils doivent jouer un rôle dans l'élaboration de la paix mondiale, parce que, dans le cas contraire, cette paix n'en serait pas une véritable. »

« Le plus grand service que peuvent rendre les petites nations, c'est de rester fidèles à elles-mêmes et, au temps des épreuves, de garder fidèlement leurs conceptions nationales, ainsi que les valeurs fondamentales de l'humanité. »

« Les petites nations doivent d'abord chercher la voie d'une compréhension mutuelle entre elles-mêmes et se soutenir réciproquement si elles veulent persister. L'entente avec les voisins et entre elles-mêmes est la première condition de persistance. La compréhension ne peut naturellement signifier la soumission, mais elle se crée par le respect mutuel des intérêts communs. »

« Mais il ne doit pas être permis qu'un grand peuple puisse, de par la force de sa puissance, incorporer de petits peuples dans la sphère de ses intérêts propres. »²

¹ Georges Parragi, *Magyar Nemzet*, 17 décembre.

² Extraits du discours du Président Kállay.

« Nicolas Kállay . . . écrit le publiciste de l'opposition mentionné plus haut ne se rattache pas à cette catégorie d'orateurs qui recherchent l'effet. Et pourtant il tient ses auditeurs en haleine par la gravité et le poids de ses dires, par la force irrésistible de ses axiomes, mais surtout par son calme, sa tournure d'esprit bien hongroise et l'instinctive éloquence de son mode d'expression. Chez lui, la montée au faite du pouvoir n'a pas engendré la soif du pouvoir pour lui-même . . . d'ailleurs celui du président du Conseil signifie souvent une fardeau presque insupportable — mais, au contraire, a élargi des horizons et apaisé les passions; les cadres des partis politiques ont perdu de leur fixité devant ses vues perspicaces, car celles-ci ont embrassé les perspectives du gouffre vertigineux, sur la pente duquel vivait la nation . . . »¹

L'art — écrit le rédacteur d'un grand journal économique — avec lequel Nicolas Kállay, à la tête de son gouvernement, a réalisé cet accord, ne s'explique pas par un concours de forces mystérieuses, ni par quelque énigme que ce soit, mais tout simplement par une honnête habileté politique. Il a eu la capacité de jugement convenable pour décider équitablement et impartialement de l'étendue de ses devoirs, et il en a alors disposé avec une énergie et un sens de l'organisation tels, qu'il a pu atteindre les buts si haut qu'il s'était fixés. Les experts en économie politique ne craignent rien tant que ces politiciens phraseurs, continuellement à la recherche de l'effet oratoire. Kállay a donné un exemple aux hommes politiques de l'avenir, en ce qu'il a démontré qu'un gouvernement, ne visant pas à la popularité, mais s'efforçant de parler sincèrement devant l'opinion publique, peut devenir plus populaire que n'importe quel autre régime . . .

Ce qui est erroné ou défectueux, le gouvernement le voit d'une manière plus aiguë et plus prompte que l'économie privée, qui ne peut pas disposer de tableaux d'ensemble. Cependant la confiance que Kállay a obtenue de haute lutte, par son activité gouvernementale et son grand sens politique, est un facteur constant, en faveur du gouvernement Kállay.²

Pour revenir à la citation du discours du premier ministre, il est compréhensible que les problèmes posés par les petites nations — étude qui est devenue d'ailleurs depuis assez longtemps une des principales tâches des journalistes et publicistes — ont donné de nouveau et plus abondamment matière à discussion. Nous nous efforcerons à cet égard de faire connaître quelques manifestations de ces idées, éclairant le fond de la question à débattre.

« L'image particulière à une nation, lui donnant ou lui retirant toute signification, se reflète dans son indépendance. Si elle en perd quelque peu, tout l'édifice s'effondre, car la force qui a su s'arroger un droit quelconque et le retenir, peut aussi le perdre et tout le reste également, ou bien, après avoir jeté le masque — si les causes qui l'ont forcé à se mesurer ou à se réduire au compromis cessent d'exister — elle peut faire valoir pleinement son surplus de vigueur derrière la coulisse, pour arriver tout de même à ses fins . . . Sa seule défense vis-à-vis de la puissance économique et politique, étant celle de son intégrité elle prend le pas sur les questions juridiques et territoriales . . . Nous ne pouvons, nous, marcher sur une autre voie que celle qui signifie notre existence propre et totalement indépendante dans un Etat, avec l'autonomie, avec, s'il le faut, une démocratie radicale, ainsi qu'avec un christianisme pur selon l'Évangile . . . Il nous faut arracher de notre cœur le sentiment amoindri de notre valeur, qui pourrait nous faire douter de l'avenir et de la réalité de notre existence d'Etat indépendant.³

« Beaucoup plus juste et raisonnable serait ce procédé qui associerait les petites nations aux buts généraux poursuivis par tous les hommes. Le maintien de la possession d'une plaine est bien peu de chose, lorsque les hommes ne songent plus dans un monde de prés et de vallées champêtres, mais que leurs pensées vont par delà du vaste monde et des océans. L'humanité traverse bien des épreuves mais, au milieu de tous les mal-

¹ Georges Parragi, *Magyar Nemzet*, 18 décembre.

² S. Berényi, *Közgazdasági Tudósnok*, 1^{er} janvier.

³ Joseph Almásy, *Felenkor*, 1^{er} janvier.

heurs les bons éléments se séparant des mauvais, ce que nous appelons Humanité en général peut resplendir d'une lumière éclatante. Si le petit peuple combat sur ce terrain avec des arguments victorieux, en dehors du fait qu'il sert la cause du maintien de sa propre existence, — ce qui présente un intérêt humain universel, — et qu'il le prouve par des sacrifices, ainsi, ouvertement, il fera fléchir et se pencher vers lui le cœur des hommes dans le monde. Et ceci est la seule voie que peut choisir une petite nation. Les arguments de la puissance, les tentations de la force ne peuvent conduire les petits Etats que sur le chemin de l'erreur. Car ceux-ci ne peuvent pas, ne veulent pas s'aventurer au delà de leur être propre, de leurs limites, de leurs moyens. L'héroïsme et la noblesse des petites nations donne justement la mesure dans laquelle elles se sont refusées aux propositions offensantes et aux tentations que leur offraient les grandes puissances, et aussi la mesure, quant à leur sort, de ce qu'il leur reviendra en partage. Entre les Etats et les nations il n'y a pas seulement des différences de culture, de milieu ou d'origine, mais il y a aussi les différences de force et d'espace occupé. Ce serait donc la pire des tactiques que celle qui consisterait, pour les petits Etats, à invoquer la puissance ou l'arbitraire de la force, en voulant exagérément profiter des conjonctures d'un moment historique... Mais le « moment historique » passe vite, et les possibilités qu'il offre aux petites nations s'évanouissent comme dans de si nombreux instants historiques, souvent rappelés, elles s'évanouissent même pour les grands Etats. Les petites nations ne peuvent vivre dans une autre atmosphère que celle qui, par le droit, la justice et l'égalité, s'entremet pour elles auprès de l'humanité; et elles ne peuvent se réclamer d'autres arguments que de ceux qui rendent possible la vie en commun, dans le cadre du maintien des droits et de la solidarité...¹

C'est une vieille coutume en Hongrie qu'à l'occasion du nouvel an les présidents de la haute magistrature se réunissent en séance plénière, et il n'est pas rare de voir, à cette occasion, la salle des actes devenir une tribune, d'où sont prononcés des discours de très haute portée. C'est ainsi que de très intéressantes déclarations sont à noter dans l'allocution de nouvel an du président de la Cour Royale de juridiction criminelle, qui, entre autres, s'est justement préoccupé du rôle et de la situation juridique des petites nations.

« On ne peut absolument pas douter, dit-il, que la vie commune dans l'ordre et la paix, la jouissance du fruit de nos travaux et le bien-être de tous ne soient, dans la plus large mesure, assurés par le règne de l'esprit du droit... Le droit ne justifie sa fonction que dans un sens bien défini, c'est-à-dire si les intérêts de la collectivité d'une part, et les intérêts individuels de l'autre sont équilibrés dans une balance permettant d'assurer à chacun une liberté telle, qu'elle puisse développer la vie conforme à chaque individualité, en même temps qu'elle laisse s'épanouir toutes les forces physiques, spirituelles et morales de la façon la plus féconde. C'est avec une ardeur irrésistible que l'homme, reprenant conscience de lui-même, en sortant de la guerre, va se forger une âme faite d'aspirations vers une vie selon l'esprit du droit. Dans la pure acception de ce mot, il y a le droit naturel découlant de la dignité et des fins de l'homme, il y a la réalisation de la justice et de l'équité, il y a enfin les principes directeurs de la conception chrétienne, qui ont une valeur éternelle... On parle beaucoup dans le monde entier du sort des petites nations, et de leur avenir. C'est une question de vie ou de mort pour ces petits Etats que celle de la reconnaissance de leur droit et de leur liberté dans la future réorganisation du monde. Et la communauté hongroise peut d'autant plus escompter la reconnaissance de sa situation juridique indépendante, qu'elle a donné plus d'un témoignage de ses sentiments à l'égard de l'esprit du droit, et qu'elle en donne encore, dans les possibilités de la guerre, d'autant plus enfin qu'elle s'efforce de maintenir mieux dans ces circonstances le règne du droit... Le fait que nous soyons les seuls, dans le bassin danubien, à mettre en vigueur et à faire subsister un ordre juridique stable, indique une force qui n'est pas à sous-estimer... C'est ainsi que la conscience nationale s'enrichissant sans cesse des apports de nos traditions séculaires, que la vigilante garde au-dessus de nos droits solidement établis, que le développement des forces nationales, s'assurant également quelque poids dans les relations internationales, pourront apporter un meilleur avenir à la communauté hongroise...²

¹ Louis Gogolák, *Magyar Nemzet*, 8 décembre.

² Désiré Alföldi, discours 10 janvier.

« Un journal turc écrit — dit le rédacteur en chef d'un quotidien catholique — que l'assemblée nationale hongroise est devenue la tribune des petites nations devant le monde. En effet, la déclaration du président du Conseil, disant qu'il n'y a pas d'Europe sans petites nations, a eu un grand retentissement. L'attention et l'approbation générale que cette déclaration a éveillées viennent de ce qu'il a énoncé clairement et courageusement la vérité pure juste à l'époque où on s'efforçait d'éluder en général les principes fondamentaux et immuables de l'Europe... Il n'est ni possible ni permis d'anéantir, de trahir, de diminuer le patrimoine et la souveraineté nationales, comme il n'est ni possible ni permis d'en faire un marché ou un atout dans le jeu international. Car si cela devait advenir, il n'y aurait plus en réalité d'Europe ni de monde dans lesquels il valût la peine de vivre...¹

Citons enfin quelques lignes du grand discours prononcé par le comte Antoine Sigray devant la Chambre Haute à l'occasion de la discussion du budget:

« Dans tous les pays — dit-il — hommes d'Etat et publicistes se sont préoccupés de ce qui l'adviendra des pauvres gens après la guerre, ainsi que de leur sort futur... A ce propos, on parle beaucoup de la démocratie et il règne une extraordinaire confusion d'idées. Dans ce qui nous regarde, pourtant, la démocratie est ce qu'il y a de plus important, puisque nous nous trouvons en face des démocraties occidentales. D'après Ortega, la démocratie libérale est la plus grande formule d'altruisme qui ait été formulée à la surface du globe, parce qu'elle assure le droit selon lequel les plus forts doivent tendre la main aux plus faibles, afin que ceux-ci aient aussi droit à la parole. La Hongrie a marqué un pas dans l'évolution des démocraties, et le développement de la constitution hongroise suit la même ligne que le développement de la constitution anglaise. Il n'est donc pas besoin que nous parlions de transformation démocratique en Hongrie. Tout au plus est-il nécessaire d'accélérer le progrès. En présence d'un tel état d'esprit, il est donc parfaitement juste de parler de démocratie, en Hongrie...²

D'un tout autre côté, mais d'une manière bien intéressante aussi, le problème est exposé dans un article d'un de nos jeunes écrivains, article dans lequel se reflète l'activité des écrivains à l'occasion de Noël.

« La dernière fois — écrit-il — j'ai évoqué les productions qui, d'après leurs réflexions, leurs projets, leur travail consciencieux, s'adressaient à nos cœurs avec la plus de succès. Je veux parler maintenant de sept opuscules. Il n'y a aucune vanité dans leur facture simple, dans leur exposition presque puritaine, mais pourquoi donc nous touchent-ils tant? Si nous laissons s'envoler notre imagination, ces sept livres nous évoquent la terre d'Europe. Dante, Pétrarque, Conrad Ferdinand Meyer, Hölderlin, La Fontaine, Molière, Macaulay, Rilke et Racine s'y font entendre tour à tour. Dans certaines pages de ces livres, les poètes eux-mêmes parlent, dans leur propre langue — en italien, en français, en allemand et en anglais —. Dans certaines autres pages, ils parlent tous hongrois, cette Europe qu'ils représentent parle hongrois, et avec quel accent véritablement hongrois, puisque ce sont nos meilleurs poètes qui leur servent d'interprètes... Ce dont il faut parler à présent c'est de l'importance de cette série, et de l'importance en général de telles initiatives. Alors que cette guerre a suivi de si près l'autre conflagration mondiale, c'est d'une manière toujours plus fiévreuse et ardente que croît l'effort spirituel de la Hongrie, pour garder en éveil l'âme de l'Europe. Poètes, écrivains, éditeurs, animés des plus nobles intentions, rivalisent de foi, afin de maintenir l'intégrité spirituelle européenne en terre et en langue hongroises. Et cela en temps de guerre également, sans tenir compte du camp dans lequel combat l'un ou l'autre, ni des observations dictées par la guerre à ceux qui nous sont bienveillants ou hostiles... Il est impossible, que celui qui parcourt des yeux la série de nos éditions de Noël dernier ne s'aperçoive pas de l'incessante mise au jour de toutes les manifestations de la vie spirituelle de l'Europe entière, introduites dans celle de la petite Hongrie solitaire... Si quelqu'un rassemblait les listes de tous les volumes parus au cours de la guerre, il pourrait constater qu'il n'y a pas une nation, dont les grands écrivains n'aient pas été traduits en hongrois, et à

¹ L. Tóth, *Nemzeti Ujság*, 9 janvier.

² Discours du comte Antoine Sigray à la Chambre Haute, 14 décembre.

plusieurs reprises, pendant ces années de guerre. Que ces peuples d'Europe, parlant si rarement de nous et s'adressant à nous si peu souvent, veuillent bien accepter ces livres en guise de cadeau, à l'occasion de ce cinquième Noël de guerre — sans préjugé aucun...»¹

Le deuil du Parti Chrétien

Dans nos plus récents articles, nous avons tenté de faire connaître le rôle des partis politiques, constituant la charpente de la vie politique hongroise, ainsi que son caractère propre. Nous avons cité à cette occasion un des partis les plus considérables qui soient représentés au parlement hongrois: le Parti Chrétien, luttant pour l'idéal de vie catholique, et qui a repris son ancienne appellation de Parti du Peuple. Le triste devoir d'apprendre à nos lecteurs le décès du comte Jean Zichy, doyen des politiciens hongrois et président de ce parti, pour ainsi dire renaissant, nous incombe.

Nous sentons encore présentes, vivantes dans notre mémoire, les paroles qu'il prononça devant la grande Assemblée, lorsque le Parti rejeta son ancienne appellation.

« Dans la grave situation actuelle du pays — dit-il — c'est pour nous une obligation toujours plus impérieuse de maintenir les grands principes de nos prédécesseurs, d'en proclamer de nouveau la valeur et de les représenter aussi devant la pensée publique et toutes les classes de la Nation... C'est en obéissant à ces principes, que nous reconnaissons et proclamons que la Hongrie ne peut assumer son rôle historique autrement que sur la base d'une royauté constitutionnelle. C'est aussi en accord avec ces principes que nous avouons inséparables la cause de la communauté hongroise et de la chrétienté active, que nous estimons nécessaire à la chrétienté qu'elle prenne pleinement sa valeur au sein de la vie sociale, ainsi qu'un rôle prépondérant sur le terrain spirituel, économique et national, dont il lui faut assurer la permanence — dans le cadre de la morale chrétienne —...»²

Et maintenant, ajoutons à la mémoire de celui qui fut une des grandes figures de la vie hongroise, le Nestor de notre parlement:

« Il se tenait parmi nous, dans la tempête dévastatrice des jours passés, comme le dernier chêne, puissant et solitaire. Il fut l'ultime grand représentant de cette race de politiciens, de source historique, et dont Albert Apponyi, Jules Andrássy et Etienne Tisza incarnèrent les figures caractéristiques; mais ce fut lui que la Providence nous garda le plus longtemps, afin qu'il y ait un lien vivant entre l'ancienne vie hongroise et la moderne... Son âme était imbue de la plus douce bonté, ses manières traduisaient une distinction d'esprit et une conduite chevaleresque envers tous; il fut toujours patient et indulgent pour les fautes de ses semblables, peu attaché à ses propres intérêts. Mais il ne tolérait aucun compromis ou détour en ce qui concernait son intégrité morale. S'il ne pouvait pas appliquer à fond le principe qu'il avait admis comme juste dans son esprit et comme bon dans son cœur, il préférerait le réserver à plus tard, même en ajourner à long terme la mise en vigueur, mais il ne souffrait aucun abandon, aucun relâchement, aucune reddition. « Il faut élever la Culture hongroise jusqu'aux étoiles » dit-il une fois de son siège de ministre des Cultes et de l'Instruction Publique, et par là-même il énonça une profession de foi, selon laquelle il ne pouvait s'imaginer une culture éloignée de Dieu dans son esprit. De même exprima-t-il l'espoir que la communauté hongroise pourrait s'élever jusqu'au plus haut degré, dans la civilisation humaine, et qu'elle ne serait ainsi inférieure à aucune nation. Nous nous souviendrons toujours qu'il acceptait de bonne grâce toute critique bien intentionnée; il ne voyait pas dans les ouvriers de la civilisation seulement ce qui avait été réalisé au point de vue scientifique ou artistique, mais encore la franchise humaine, le courage dans les convictions et dans la reconnaissance des responsabilités assumées. Cela, il savait spécialement l'honorer et le respecter...»³

¹ Zoltán Szabó, *Magyar Nemzet*, 6 janvier.

² Discours du comte Jean Zichy du 17 novembre.

³ *Nemzeti Ujság*, 8 janvier.

« L'année de la princesse »

L'année 1944 aura honoré la communauté hongroise par l'intermédiaire de sainte Marguerite, de la Maison d'Árpád. La Hongrie, dans l'incendie universel, s'est en effet enrichie d'une nouvelle sainte. Le Pape Pie XII vient d'élever officiellement au rang des saints celle qui était Bienheureuse Marguerite, princesse de la Maison d'Árpád, fille du roi Béla IV.

« La conception chrétienne, — écrit un membre du haut clergé à propos de cet événement de grande portée — compte aussi avec les facteurs-force transcendants; la conscience du monde chrétien est tout entière dans les mains de la Providence divine. La vie de la princesse fut calme et sans incidents. Mais son inaction apparente, derrière l'enceinte de ce couvent isolé dans une île, cachait des mouvements profonds. Elle aurait pu assumer un rôle beaucoup plus en vue, et sa vie aurait pu s'écouler aux côtés d'un roi étranger, qui aurait été le point de départ d'une nouvelle dynastie. Mais Dieu avait décidé autrement du cours de l'Histoire... Il y a une sorte de symbole dans le fait que Marguerite, il y a sept cents ans, sur cette île du Danube, se soit donnée à Dieu en victime expiatoire du passé et de l'avenir de son peuple. Ce symbole prend encore plus de valeur, si nous pensons au rôle historique du Danube. Il est avant tout l'artère du pays, ce fleuve des rois, et c'est juste au cœur du pays qu'il embrasse de ses flots l'île sainte Marguerite... »¹

« A cette époque qui remonte à sept-cents ans — écrit un de nos prêtres-poètes — une décadence intérieure, un chaos moral régnait sur une partie de la Hongrie, ce qui contribua sans aucun doute à la destruction et au démembrement du pays sous la poussée tartare... Après les désastres de la campagne tartare, le roi Béla, dans son cruel désespoir, ne se détourna pas de Dieu, mais, en sa solitude et ses moments de recueillement, il put toucher du doigt les véritables causes de la tragédie, et se mit alors au travail géant de reconstruction du pays... La reine Marie, dans son isolement en la forteresse de Kliassai, forma le vœu, si Dieu prenait la Hongrie en pitié, de lui consacrer son enfant qui devait naître. L'enfant royal naquit le 27 janvier 1242, et reçut à son baptême le nom de sainte Marguerite, vierge et martyre. Ceci est un trait caractéristique, qu'aucune vie de saint hongrois n'a autant inspiré l'âme de nos artistes et de nos écrivains, que celle de sainte Marguerite. Il est vrai qu'ils en ont souvent changé, pour les besoins de leur art, les données originales, mais malgré cela, leurs créations et leurs œuvres ont été d'une grande utilité pour faire connaître cette vie extraordinaire... Il y a dans cette vie les véritables racines des vertus hongroises : l'attachement à Dieu de l'âme hongroise... »²

Nous reviendrons, dans nos prochains numéros, sur le rôle et l'importance de sainte Marguerite de la Maison d'Árpád.

¹ P. Badalite B. O. P., *Nemzeti Ujság*, 1 janvier.

² Etienne Városi, *Magyar Kultura*, 5 janvier.

FEUILLETON

Incursions sur les côtes d'Afrique

UN CHAPITRE DE L'HISTOIRE DE LA PIRATERIE

Par RECHID SAFFET ATABINEN

C'EST N'EST PAS la première fois que les côtes d'Algérie et de Tunisie voient les Anglo-Américains. Déjà en 1390, lorsque les Génois, irrités par les attaques incessantes des flibustiers musulmans, groupèrent des Croisés et essayèrent de prendre pied à Metredia, il se trouvait parmi eux plusieurs gentilshommes d'Angleterre.

A la suite de la débâcle maure de Grenade (1492), après sept siècles de domination et de civilisation, des centaines de milliers de Musulmans, fuyant l'extermination systématique de l'Inquisition, passèrent en Afrique, en partie sur des navires turcs, et vinrent, au commencement du XVI^e siècle, grossir les rangs des « Mudjahids » que Selim le Farouche et Soliman le Magnifique avaient envoyés en Algérie et au Maroc pour contenir la poussée espagnole. Dans cet ordre d'idées et suivant ce programme, les fils du Sipahi turc Yakoub de Midilli, Oroudj et Hizr Reis (plus tard appelé Hayreddin Pacha et Barbarossa par les italo-espagnols) organisèrent des bases d'opérations sur les côtes barbaresques, attaquèrent les nids de forbans de Valence, de Villefranche et de Gênes, contrôlèrent la navigation dans la Méditerranée occidentale comme en Orient, et, au cours de leurs représailles contre les Etats d'Inquisition, trouvèrent sur les vaisseaux ennemis capturés un certain nombre de combattants anglais qui n'avaient que faire dans ces galères.

On rencontre chez presque tous les écrivains occidentaux une tendance puérile, fanatique ou fantaisiste à vouloir rattacher à des origines chrétiennes tous les Turcs qui ont accompli des actions d'éclat incontestables. Cette tendance a été poussée au point de prétendre que le fondateur de la dynastie ottomane était lui-même de sang grec.

Le père de Hizr Reis (ou Hayreddin, dit Barberousse) était, non pas un janissaire — qui à la rigueur aurait pu être ainsi un devchirmé ou jeune chrétien converti et turquisé, — mais un Sipahi anatolite. Les Sipahis étaient, d'après les règles immuables des vieilles institutions turques, des Turcs pur sang d'Asie Mineure, pour la plupart descendants des tribus qui avaient fondé l'Empire et à qui les sultans accordaient des terres et des prébendes dans les nouveaux territoires conquis.

C'est ainsi que Yacoub, le père de Hizr, parti des Dardanelles avec les armées impériales obtint des prébendes à Yenidjé Vardar qu'il abandonna ensuite ou transmit à d'autres Sipahis pour venir s'établir définitivement à Mételin. A une époque où l'origine des sujets du Sultan était officiellement connue et enregis-

trée et figurait souvent accolée à leur nom, Hayreddin Barberousse avait tenu à mentionner et à préciser la sienne dans l'inscription gravée au fronton de la mosquée qu'il édifia en 1519 à Alger. Cette inscription, qui doit exister encore aujourd'hui, porte ces mots: « Es — Souldan-ül-Midjahid fi sebil-i-Rabbil-Alemin, mevlana Hayrüddine ibn-il-emir-is-schéhir-il-müdjahid ebi Youssouf Yacoub-et-Türki. », c'est-à-dire: Hayreddin fils de l'illustre héros de la foi Yacoub le Turc.

Si quelques autres illustres marins ou généraux turcs furent des chrétiens convertis, ils s'identifièrent tellement et si profondément avec la race turque, que leur origine étrangère non dissimulée n'enlève rien à la gloire de la nation turque, pas plus que l'origine, indiscutablement étrangère, de beaucoup de dynasties et de chefs européens ne peut être invoquée pour diminuer la valeur et le prestige des nations qu'ils ont servies. En ce qui concerne l'origine ethnique ou étrangère des pilotes, c'est un fait constant dans l'histoire de toutes les marines du monde, même aujourd'hui, de prendre en service des autochtones pour le pilotage dans les eaux ou sur les côtes étrangères où l'on voyage. Il n'y a donc rien d'in vraisemblable ou d'extraordinaire à ce que des pilotes génois, portugais, espagnols, français, bretons, irlandais, anglais ou hollandais, choisis parmi les prisonniers ou les captifs, aient été embarqués, au cours de leurs croisières, à bord des navires turcs, de même que tous les vaisseaux étrangers, naviguant dans les eaux turques, prenaient invariablement des pilotes du pays. Mais il n'est, nulle part, d'usage, que nous sachions, d'attribuer la gloire des succès maritimes aux pilotes embarqués sur les navires des vainqueurs, pour la raison qu'ils se tiennent sur le pont du commandement. Quant à la carrière même de corsaire, copieusement vilipendée quand elle est exercée par les Turcs, les rois de France, d'Angleterre et d'Espagne protégèrent officiellement, pendant des siècles, la course pratiquée avec les procédés les moins humains par leurs sujets.

Pour ce qui est du régime des bagnes turcs, malgré ce qu'a pu en dire Jurien de la Gravière, Saint Vincent de Paul, peu suspect d'islamophilie, est là pour confirmer nos affirmations que les traitements que subissaient les captifs et les galériens turcs dans les cachots du Roi de France, malgré l'alliance qui unissait les Cours d'Istanbul et de Versailles, n'étaient pas meilleurs. On trouvera dans les archives municipales de la ville de Marseille (Reg. 30, f. 127, série F. F.) tous les renseignements utiles sur ce sujet.

Bien que les lieutenants de Hayreddin se soient souvent aventurés au delà de Gibraltar, dans l'Atlantique, pour capturer les navires portugais et espagnols à leur retour d'Amérique, les chroniques ne font guère mention de rencontre avec les Anglais. Mais à la célèbre bataille de Prévéza (28 septembre 1538) et à celle d'Alger (1541) où toutes les nations chrétiennes furent représentées, le contingent anglais était commandé par Sir Henry Knevet, l'ambassadeur de Henry VIII auprès de la Cour d'Espagne et son ami intime Sir Thomas Chaloner.

Après les Barberousse, Torgout Reis poursuivant l'anti-Croisade de ses prédécesseurs, bloqua encore les côtes d'Espagne pour le plus grand bénéfice des Français; interrompit toute communication entre les deux grands tronçons de l'empire de Charles-Quint et établit une nouvelle base navale à Djerba pour

tenir Malte en respect. Quand Ouloudj-Ali se fait battre à Lépante (1571) par une flotte, dont l'armement lui est supérieur, Sir Richard Grenville, protestant d'Angleterre, est auprès de Don Juan.

Cette défaite n'abat nullement le courage des marins turcs qui reprennent, aussitôt après, leur essor. Mourad Reis (1585) va tranquillement hiverner dans l'île de Lanzarote, du groupe des Canaries, dans l'Atlantique et, en rentrant à Alger, ramène à la remorque plusieurs navires, dont quelques anglais.

En 1586, Master John Tipton, le premier Consul d'Angleterre à Alger, écrit dans un rapport que « le premier trésorier du Pacha était un renégat anglais, fils de François Rowlie, marchand de Bristol, et se faisait nommer Hassan Aga. Vers la fin du même siècle, les Turcs algériens commencent à construire des voiliers à phares carrés du type en usage dans l'Atlantique.

D'après les sources anglaises, entre 1569 et 1616, la flotte turque d'Alger, comprenant une centaine de navires (chébeks, brigantins, frégates), légers et rapides, les mieux faits pour la course, avait capturé 466 navires britanniques au delà de Gibraltar et à l'Est de l'Irlande.

A cette même époque, l'Anglais Warde, banni d'Angleterre, converti à l'Islam, combattait sous pavillon de Tunis.

En 1611, le voyageur anglais William Lithgow dîne avec lui et se fait expliquer les raisons de la supériorité de l'organisation navale turque.

Levet, de la Marine Royale Britannique, dans la relation de son voyage à Cadix, sur le *Cope U. S. S.*, rapporte que la confusion dans la flotte anglaise, en route vers les côtes d'Espagne et du Maroc, était telle que les navires ne cessaient de s'aborder. Il fallait bien que les corsaires turcs de cette époque eussent quelque chose de plus que leur courage pour se rendre maîtres de presque toutes les côtes européennes du détroit de Kertch jusqu'en Norvège.

Le fameux capitaine anglais Mairwaring, célèbre pour sa profonde connaissance des affaires algériennes, a écrit un mémoire excessivement précieux pour l'histoire de la marine turque. Ce mémoire inédit se trouve au British Museum sous le titre: « Débuts, coutumes et suppression des Pirates. » Il décrit les différentes forteresses barbaresques et la manière dont il faut traiter les habitants de Tunis dont le bey est « homme juste et de parole ».

En 1616, ce même Mairwaring est affecté à la chasse des pirates turcs qui se trouvaient justement en grand nombre dans la Manche, causant de grandes pertes au commerce anglais et allant même jusqu'à capturer toute la flotte de pêche qui rentrait de Terre-Neuve. « L'audace de ces pirates turcs était stupéfiante, dit Mairwaring, qui signale en effet avoir trouvé trois de leurs navires dans la Tamise, à la hauteur de Leigh! »

Le Vice-Président de Munster, Sir Richard Morrison, rendait compte qu'il avait rencontré, à Yougal, onze navires pirates avec un millier de marins et que, par suite de l'éloignement de l'endroit et de la mine farouche des gens, il n'avait osé rien faire.

Sir Robert Mansell avait obtenu du dey (dayi), en 1620, la promesse de ménager le pavillon britannique. Mais, avant son retour en Angleterre, quarante autres navires étaient raflés sur les routes commerciales et internés à Alger. Les corsaires barbaresques continuent de plus belle leurs exploits des deux côtés de la

Manche, ne se gênant pas pour attaquer en plein jour des villages de la côte et emmener toute la population. « Les pêcheurs n'osaient plus sortir, écrivent les chroniqueurs anglais; le commerce s'étiolait, les prix montaient. »

« Dans quelles proportions la faiblesse du gouvernement, dans son action contre ces pirates, est-elle intervenue pour accroître l'impopularité des Stuart, ce serait un intéressant sujet d'études historiques » dit Philipp Gosse.

Des attaques indignées furent faites au Parlement contre le Duc de Buckingham, en sa qualité de Lord Amiral, par Sir Robert Mansell qui avait commandé quelques années auparavant l'expédition malheureuse contre Alger. Dans un discours, il déclara que « les Turcs continuaient à rôder à l'Ouest de l'Angleterre ».

Au commencement du XVII^e siècle, l'Angleterre aussi bien que les Etats Méditerranéens, le Portugal et la Hollande, payaient un lourd tribut au dey d'Alger, pour préserver leurs navires de commerce. Mais comme ceux-ci continuaient à être molestés, l'Angleterre se joignit alors à la France, à l'Espagne, à la Hollande et à la Suède pour intimider les corsaires turcs.

En 1624, la Chambre des Lords donna l'instruction aux Communes d'octroyer des lettres patentes permettant de faire une collecte dans tout le Royaume pour le rachat des captifs anglais. Il fut établi qu'en 1651 sur 69.296 livres, 11.109 seulement avaient serv à libérer des esclaves, la Marine Royale s'étant appro priée le reste pour payer ses dettes.

L'auteur anonyme d'une pétition aux Communes, après avoir essayé de prouver que les Juifs d'Alger étaient la cause première de tout le mal, « — car c'étaient eux les capitalistes qui finançaient les navires des pirates et les principaux marchands d'esclaves — », proposa une loi tendant à ce que toute perte subie par les Anglais de la part des corsaires fût indemnisée sur les biens des Juifs d'Angleterre. Philipp Gosse qui fait état de cette pétition ajoute qu'il était douteux que la mesure proposée eût pu être efficace, étant donné que l'entrée des Juifs en Angleterre était interdite depuis l'époque de Cromwell.

En 1625, le maire de Plymouth faisait savoir qu'au cours de l'année les pirates barbaresques avaient capturé un millier de marins des régions de l'Ouest. Les Anglais ne pouvaient songer à exécuter les prisonniers turcs, car il y avait trop de captifs anglais dans les ports barbaresques et il pouvait en résulter des représailles au taux de dix contre un. Si un certain nombre de captifs britanniques étaient rachetés, les deys, sauf de rares exceptions, s'inquiétaient peu du sort des Algériens prisonniers en Angleterre, où ils finissaient par être convertis au christianisme comme les nombreux galériens turcs à Venise, à Gênes et à Marseille. Deux ans après les doléances du maire de Plymouth, Suleiman et Mourad Reis (différent du premier Mourad Reis) débarquent à Reykiavik en Islande (1627) et au retour, font escale à Vecre en Zélande. L'Amirauté britannique était loin d'avoir réussi à nettoyer la Manche. L'amiral Rainborow est envoyé (1637) avec une force punitive en Afrique. A son retour, les corsaires turcs, tels des requins suivant son sillage, reviennent sur les côtes méridionales et occidentales d'Angleterre.

C'est à cette époque que se situe l'extraordinaire épopée des Turcs dans l'île de Lundy, située à l'entrée du Canal et du golfe de Bristol, à l'ouest de la

Grande-Bretagne. Cette petite île fut occupée et peuplée par les corsaires turcs, qui y établirent des entrepôts pour leurs expéditions dans les mers du Nord et une base navale fortifiée avec une organisation, une administration et des défenses appropriées. Après plus d'une vingtaine d'années d'occupation et la retraite ultérieure des corsaires, l'île de Lundy, où des centaines de Turcs furent faits prisonniers et durent se convertir au christianisme, conserva le régime autonome instauré par les Turcs algériens et garde encore aujourd'hui le droit de se gouverner elle-même, de choisir son gouverneur et d'émettre des timbres spéciaux; le fait m'a été personnellement confirmé, avec d'autres détails, par son maire en exercice en 1938.

Excédé enfin par la menace humiliante d'une bande de flibustiers qui terrorisaient le pays, Cromwell envoya en 1655 des forces considérables sous les ordres de l'amiral Blake, qui alla bombarder les côtes barbaresques et rapatrier les captifs anglais. Les résultats furent cependant si peu en rapport avec les efforts déployés que Sir Edward Spragg dut revenir en 1671 brûler quelques navires algériens dans le port de Bougie. Cinq ans plus tard, Sir John Narbrough préféra user de procédés plus conciliants pour libérer ses compatriotes. Cependant il revint en 1677 avec son lieutenant Cloudesley Showell, pénétra dans le port de Tripoli et y incendia plusieurs navires barbaresques.

Une brochure de 1681, intitulée « Récit fidèle du récent engagement sanglant qui eut lieu entre le capitaine Booth de l'*Aventure* et Hadji Ali Reiss, capitaine des *Deux Lions et Couronne* d'Alger, le 17 septembre 1681 au large de Trafalgar » décrit en détail l'héroïque bataille que se livrèrent les deux vaisseaux et à laquelle assistait également « un vieux turc ancien amiral d'Alger, Ibrahim Reis, qui avait combattu autrefois Sir Richard Beach, commandant du *Hampshire*.

Les deux expéditions (1683 et 1688) du marquis de Duquesne furent en définitive repoussées par Hadji Ali Reis, surnommé *Mezzo morte*, conseillé et aidé par les Anglais.

La campagne espagnole de Grimaldi (1775), conduite par l'irlandais O'Reilly et le général anglais Waughan, s'acheva avec le même insuccès.

A la fin du XVIII^e siècle, les Etats-Unis d'Amérique du Nord interviennent dans les affaires algériennes. Tout d'abord entre 1785 et 1789, c'est-à-dire au début de leur existence, les Etats-Unis avaient été contraints de faire comme les Etats européens et de payer au dey d'Alger un tribut annuel en argent, afin d'obtenir une dispense nominale pour leurs navires. Bien qu'en 1798, Mr. Eaton, consul américain à Tunis, se plaignît des prétentions exorbitantes du dey, le gouvernement de Washington envoyait encore l'année suivante un tribut se montant à 500.000 dollars en or, 28 canons, 10.000 projectiles, sans compter des quantités de poudre, de filin, et de bijoux. Mais l'opinion publique finit par s'émouvoir en Amérique. En 1803, le Commodore Edward Preble bloquant le port de Tripoli fit côte avec son navire *Philadelphia*, le coula, le reprit aux Turcs qui l'avaient renfloué et attaqua la forteresse qui dut se rendre après cinq assauts meurtriers.

Les Américains revinrent à la charge en 1812 avec une division navale plus considérable, sous les ordres de l'amiral Decatur.

En 1816, les Anglais embossent devant les côtes barbaresques la puissante flotte de Lord Exmouth, renforcée par l'escadre hollandaise du Vice-Amiral Baron van Capellan. Le prétexte de l'offensive britannique avait été l'arrestation par le Dey d'Italiens, protégés des Anglais, à Bône et à Oran. De part et d'autre, Eumer Bey et Lord Exmouth, faisant preuve d'un égal héroïsme, furent blessés à plusieurs reprises.

Cette campagne n'eut toutefois pour conséquences que la libération des prisonniers et le remplacement du dey orgueilleux par le plus conciliant Ali Hodja, amateur de beaux livres et de belles étrangères, qui fit décimer la milice des janissaires par les yoldaches turcs et les Couloglous métis turco-algériens. Ce fut le commencement de la désagrégation de l'Odjak et de l'Algérie.

Trois ans après l'attaque d'Exmouth, une division navale anglo-française sous les ordres des amiraux Freemantle et Jurien venait (5 septembre 1819) signifier à Hüssein Bey les décisions du Congrès d'Aix-la-Chapelle par lesquelles l'Europe interdisait aux Etats barbaresques l'exercice de la piraterie et le commerce des esclaves; la démarche n'eut pas de suite.

Quelques temps après, le dey ayant dénoncé le traité conclu avec Lord Exmouth, l'amiral Sir Harry Neal parut devant Alger à trois reprises les 23 février, 28 mars et 12 juin 1824, mais n'obtint qu'une indemnité pécuniaire pour l'offense faite au pavillon britannique. Les mesures prises par la France, l'Angleterre et la Russie, n'empêchèrent pas l'Odjak d'envoyer une escadre grossir l'effectif de la flotte ottomane qui bloquait la Grèce insurgée. Cette escadre fut bloquée à La Canée et son équipage réduit à la famine. D'autre part, le gouvernement de la Restauration refusait de régler une dette officielle en souffrance depuis fort longtemps envers le Trésor de la Régence pour des fournitures de blé faites à la France de 1793 à 1798. Indisposé par ces actes le dey menaça de prison le Consul de France qui partit le 12 juin 1827 et céda la place à deux escadres françaises lesquelles vinrent successivement bloquer Alger. La guerre était résolue en principe, malgré l'opposition, dès les premiers jours du Ministère Polignac (8 août 1829). On essaya de se servir de Mehmet Ali d'Egypte, qui s'y prêtait volontiers, pour contraindre le dey Hussein à la soumission. En avril 1830, 675 navires dont 103 bâtiments de guerre étaient réunis à Marseille et à Toulon avec 30.000 hommes de troupes d'élite, richement équipées. L'Angleterre, qui ne pouvait voir d'un bon œil l'établissement d'une puissance plus forte que celle des Turcs sur la route de Gibraltar à Malte, empêcha d'abord Mehmet Ali de seconder les desseins du Cabinet de Paris, chercha à intimider ce dernier et fit parvenir de l'argent et des munitions au dey d'Alger. Tahir Pacha, émissaire de la Sublime Porte, chargé d'amener le dey à la raison ou de le châtier au nom du Sultan d'Istanbul, fut empêché de débarquer par les Français qui tenaient à ne pas laisser échapper le prétexte d'intervenir militairement.

La flotte française sortie de Toulon le 25 mai, parvint au large d'Alger en partie le 12 juin et le reste le 24 juin. Après une série d'opérations, la ville fut complètement investie. Le 4 juillet, Haznedar Bachi qui n'avait que 260 miliciens turcs sous ses ordres en dehors d'un ramassis de Berbères indisciplinés contre 30.000 hommes de troupes régulières, mit le feu aux poudres, comme Bayrakdar l'avait fait à Istanbul et se fit héroïquement sauter dans le Bourdj ou citadelle.

Le Consul anglais Saint John offrit encore *in extremis* sa médiation qui fut rejetée par le général de Bourmont. La France couvrit les frais de l'expédition par la mainmise sur les 48 millions et demi d'argent trouvés dans le Trésor de la Régence, le matériel de guerre, les approvisionnements et les biens domaniaux qui représentaient bien plus encore. L'aristocratie turque fut expulsée de la Régence où, en dehors des Berbères et des Kabyles, ne restèrent que les Yoldaches et les Couloglous. L'Afrique du Nord privée de son armature turque retomba pour un demi siècle au moins dans l'anarchie.

Ainsi, après trois siècles de suprématie qui, pour la première fois dans l'histoire, avaient assuré à l'Afrique du Nord un ordre relatif et un rôle important dans la Méditerranée, la domination turque prenait fin à Alger.

L'intervention des armées anglo-américaines après un siècle d'occupation française ouvre une nouvelle phase de l'Histoire Algéro-tunisienne et de celle de la Méditerranée Occidentale.

Editions :

SOCIÉTÉ DE LA NOUVELLE REVUE DE HONGRIE

Président fondateur : Comte Albert Apponyi (1932)

Président du comité de rédaction : Comte Paul Teleki (1932—38)

Président : Comte Maurice Esterházy

Vice-président-gérant : Ivan Praznovszky

Président du comité de rédaction et responsable pour l'édition : Comte Ivan Csekonic

Secrétaire général : Joseph Balogh

NOUVELLE REVUE DE HONGRIE

Budapest, VI, Vilmos császár-út 3

Le
PESTER LLOYD
est le plus ancien quotidien hongrois.

Il fournit sur la Hongrie
des informations commerciales
et financières précises et sûres

Abonnement: trois mois 18.— pengő
Budapest, VI., Eötvös-utca 12

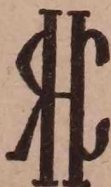
REVUE D'HISTOIRE COMPARÉE

ÉTUDES HONGROISES

*publie des études d'histoire comparée des peuples de
l'Europe carpathique. Elle ouvre ses colonnes à la
collaboration du monde savant de toutes les nations,
pour contribuer à l'historiographie des moyens et
petits peuples de la région carpathique.*

Rédaction :

Budapest,
Eszterházy-u. 26.



Rédaction :

Paris,
18, rue Pierre Curie.

Journaux et Périodiques édités par
L'ENTREPRISE CENTRALE DE PRESSE
BUDAPEST (HONGRIE) V., HONVÉD-U. 10

NEMZETI UJSÁG

(JOURNAL NATIONAL)

quotidien catholique le plus important

UJ NEMZEDÉK

(NOUVELLE GÉNÉRATION)

— quotidien, paraissant à midi — ayant le tirage le plus fort parmi
tous les journaux chrétiens de midi

KÉPES KRÓNKA

(CHRONIQUE ILLUSTRÉE)

Revue de la vie théâtrale et du film s'adressant aux familles
chrétiennes

VISITEZ BUDAPEST — La Reine du Danube —
Capitale de la Hongrie. — La ville des bains
au merveilleux site. — Informations fournies par tous
les Bureaux de Voyages ou par le Bureau Municipal
de Tourisme, Budapest, V., Deák Ferenc u. 2; au
Bureau de Tourisme de Budapest à Vienne, Vienne,
I. Kärntnerstrasse N° 51, et au Bureau de Tourisme
de Budapest à Venise, Venise, San Marco N° 43.

301305

Nouvelle Revue

DE HONGRIE

MARS 1944

L'homme et sa liberté

Par LÉOPOLD BARANYAI

- | | |
|---|-----------------------------------|
| Les Hongrois et les nationalités aux
XVI ^e et XVII ^e siècles | ETIENNE SZABÓ |
| Liens religieux historiques polono-
hongrois | GEORGES BALANYI |
| Sainte Marguerite de Hongrie | M ^{re} ANTOINE MESZLÉNYI |
| Les soixante-dix ans du comte
Nicolas Bánffy | LADISLAS KOVÁCS |
| Coutumes pré-nuptiales du peuple
hongrois | EDITH FÉL |
| Les portails de la cathédrale de Kassa | JOSEPH CSEMEGI |



Chronique du mois

Les Grands Seigneurs (Conte) (COLOMAN MIKSZÁTH) — Le système du monde, d'Aristote à Newton (ROLIN WAVRE) — Yvette Guilbert à Budapest (CLAIRE GÁLÓCHY) — Tartuffe et la Dame aux camélias (FRANÇOIS GACHOT)



La presse et les revues



Chronique économique et sociale

Le redressement économique et social (ROBINET DE CLÉRY) — L'économie de transition en Hongrie (BÉLA TÓTH)



Le Sud-Est Européen

La poésie grecque moderne (C.-P. RODOCANACHI)



Feuilleton

Les Hongrois à Grenoble (ALEXANDRE BAUMGARTEN)

SOCIÉTÉ DE LA NOUVELLE REVUE DE HONGRIE

BUDAPEST

Prix du numéro : 20 francs français — 4 pengő



M. DESHUSSES PARLE DE PASCAL

SAINTE-BEUVE qui se proposait d'écrire la vie de Pascal, laissant tomber sa plume devant tant de sainteté, s'écria : « Heureux qui serait digne de l'écrire. » Malgré toutes les difficultés que comporte une telle tâche, c'est cette vie extraordinairement émouvante que M. Deshusses a choisie comme sujet de la conférence qu'il a prononcée le 15 février. Les succès que l'orateur a obtenus les années passées en parlant de Démosthène, de Talleyrand, de Chateaubriand, avaient attiré dans la salle d'honneur de l'Hôtel de Ville de Budapest un public nombreux et choisi. Et les applaudissements qui ont salué la fin de son discours prouvent mieux que tout autre chose avec quel art M. Deshusses a traité ce sujet.

Il a évoqué la jeunesse de ce prodige que fut Pascal, le flamboiement de ce génie qui, à seize ans, écrit un *Traité des sections coniques*, invente sa fameuse machine à calculer. Il a esquissé cette mystérieuse période de sa vie qui fut marquée par le *Discours sur les passions de l'amour* où l'on pressent les subtiles analyses psychologiques de Proust, surtout sur les intermittences de l'amour. Il nous a montré l'auteur des *Provinciales*, jeune homme plein de foi et d'ardeur au milieu des doctes assemblées des Jansénistes. Puis il a su trouver des accents particulièrement émouvants pour peindre la dernière partie de la vie de Pascal où dans le recueillement et l'austérité il rédige avec fièvre son œuvre immortelle, les *Pensées*.

Personne ne fut plus discuté que Pascal. Ses contemporains ne comprirent pas que son génie dépassait singulièrement le Jansénisme, le XVIII^e siècle lui reprocha d'avoir relégué la raison au second plan. Le XIX^e siècle en fit tout d'abord un romantique avant la lettre, une sorte de René de la théologie symbolisant la lutte du doute et de la foi. Si la génération suivante, celle de Cousin, a découvert le texte authentique des *Pensées*, c'est notre époque qui en humanisant Pascal l'a rendu plus proche de nous et lui a donné la place à laquelle il a droit. Tous aujourd'hui s'inclinent devant son génie, toutes les écoles le réclament pour maître, dans la diversité de son œuvre chacun trouve son bréviaire. Mais sa vraie figure est celle du Pascal tombant à genoux avant d'écrire, pour sauver ses semblables, ces pages où, fixant une limite à la science et à la raison, il montre le chemin de la charité. Dans les heures angoissantes que nous vivons c'est cette figure que M. Deshusses a proposée à notre méditation et le succès de sa conférence, qui, si faire se peut, viendra accroître encore le renom que l'orateur s'est acquis auprès du public hongrois, est tout à l'honneur de la société budapestoise qui a prouvé ainsi qu'en cette cinquième année de guerre elle a conservé sa foi dans la victoire de l'esprit sur la matière.

Cette conférence était présidée par le comte Maurice Esterházy qui au nom de la *Société de la Nouvelle Revue de Hongrie* a souhaité la bienvenue à l'orateur. Plus de cinq cents personnes se pressaient dans la magnifique salle de l'Hôtel de Ville, parmi lesquelles nous avons remarqué S. A. R. l'Archiduchesse Gabrielle, les membres du corps diplomatique, des divers ministères, de la légation de France et de nombreux représentants de cette société budapestoise qui, au culte de la langue française joint un amour passionné pour tout ce qui touche le domaine de l'esprit.

NOUVELLE REVUE DE HONGRIE

XXXVII^e (XIII^e) année

II

Mars 1944

Sommaire

- I. LÉOPOLD BARANYAI *L'homme et sa liberté* 103
II. ETIENNE SZABÓ *Les Hongrois et les nationalités aux
XVI^e et XVII^e siècles* 110
III. GEORGES BALANYI *Liens religieux historiques polono-hongrois* 122
IV. M^{GR} ANTOINE MESZLÉNYI *Sainte Marguerite de Hongrie* 135
V. LADISLAS KOVÁCS *Les soixante-dix ans du comte Nicolas Bánffy* 142
VI. EDITH FÉL *Coutumes pré-nuptiales du peuple hongrois* 146
VII. JOSEPH CSEMEGI *Les portails de la cathédrale de Kassa* 151
VIII. COLOMAN MIKSZÁTH *Les Grands Seigneurs (2)* 156

Hors-texte :

152—153

Chronique du mois

- ROLIN WAVRE *Le système du monde, d'Aristote à Newton* 169
CLAIRE GÁLÓCHY *Yvette Guilbert à Budapest* 173
FRANÇOIS GACHOT *Tartuffe et la Dame aux camélias* 174
* * * *La presse et les revues* 178

Chronique économique et sociale

- A. ROBINET DE CLÉRY *Le redressement économique et social d'après-guerre* 184
BÉLA TÓTH *L'économie de transition en Hongrie* 191

Le Sud-Est Européen

- C.-P. RODOCANACHI *La poésie grecque moderne* 198

Feuilleton

- ALEXANDRE BAUMGARTEN *Les Hongrois à Grenoble* 206

Prix de l'abonnement annuel

France : 200 fr., Hongrie : 36 pengő,
Allemagne : 30 RM, Italie : 100 lire, Suisse : 25 fr.

Rédaction et Administration : Budapest, VI., Vilmos cs. út 3. Tél. 426-522

Dépositaire général pour la Suisse romande : Librairie Naville, Rue Levrier, Genève



Ont collaboré à ce numéro

LÉOPOLD BARANYAI, membre de la Chambre Haute, conseiller intime, ancien président de la Banque Nationale de Hongrie, dont nous avons publié en mai 1942 un article sur Tisza * *ÉTIENNE SZABÓ*, professeur d'Université, auteur d'une série d'articles sur la biographie du peuple hongrois dont les premiers chapitres ont paru dans nos numéros de décembre 1942, avril, mai, novembre 1943 * *GEORGES BALANYI* O. Sch. P., historien, professeur d'Université. Son dernier article intitulé « La fête des Piaristes Hongrois » a paru en décembre 1942 * M^{sr} *ANTOINE MESZLÉNYI*, historien * *LADISLAS KOVÁCS*, écrivain, dont nous avons publié en avril 1942 un article sur Charles Molter * *ÉDITH FÉL*, ethnographe, spécialiste des questions hongroises * *JOSEPH CSEMEGI*, architecte * *ROLIN WAVRE*, professeur à l'Université de Genève * *FRANÇOIS GACHOT*, collaborateur permanent de la NRH * *C. P. RODOCANACHI*, hommes de lettres (Athènes) * *ROBINET DE CLÉRY*, chargé de cours à l'Université de Genève, secrétaire de l'Union Inter-parlementaire * *BÉLA TÓTH*, correspondant du Bureau International du Travail * *ALEXANDRE BAUMGARTEN*, auteur de nombreux articles parus dans la NRH dont le dernier était intitulé « Fortifier l'individu... » (Noël 1943)

Note de la Rédaction

Les articles publiés dans la NRH ne représentent pas nécessairement l'opinion de cette revue ou de la Société de la Nouvelle Revue de Hongrie et n'engagent en rien leur responsabilité.

La NRH ne publie que de l'inédit.

La rédaction tient à prévenir ses collaborateurs que la limite qu'elle doit s'imposer quant à la longueur des articles publiés par elle est de dix pages ; d'autre part, sauf pour la partie littéraire et les feuillets, elle n'accepte que des articles entiers et ne publie pas de suites.

La NRH prie ses collaborateurs de n'envoyer que des manuscrits écrits à la machine. Elle se réserve d'autoriser les publications périodiques de la Hongrie et de l'étranger qui en auront fait la demande à reproduire ou traduire ses articles.

Tirages à part: Ceux de nos collaborateurs qui habitent en Hongrie sont priés de bien vouloir se mettre directement en rapport avec notre imprimerie, la S. A. Athenaeum, mais de demander au préalable le bon à tirer de notre bureau d'édition. Pour ceux de nos collaborateurs étrangers qui le désireront, ce dernier se chargera des pourparlers avec l'imprimerie.

L'homme et sa liberté

Par LÉOPOLD BARANYAI

LA JUSTICE, l'amour du prochain et la liberté font partie des principes directeurs de la vie de la société. Autrefois, l'ordre de la vie reposait sur ces trois principes; c'est d'eux que partait tout ce qui faisait progresser l'humanité sur le chemin de la perfection. Aujourd'hui, on pense autrement: la justice est remplacée par l'opportunité, l'amour du prochain par la cohésion de la masse, la liberté par l'assujettissement.

Deux attitudes s'opposent dans la lutte autour de ces principes. La première place au centre de la vie l'homme en tant qu'individu, la seconde, la collectivité. La question est de savoir laquelle des deux a raison, laquelle des deux sert mieux le bien de la société et, dans ce cadre, le bonheur de l'individu.

*

En ce qui concerne la justice, un vieux proverbe dit qu'on n'est pas heureux par les choses qu'on a, et qu'on n'est pas malheureux par les choses qu'on n'a pas; ce qui rend la vie insupportable, c'est l'injustice.

Là est le nœud de la question; le rôle que la justice joue dans la vie se révèle aux occasions où l'on pêche contre elle, où l'on commet une injustice. Le sang nous monte à la tête, nous sommes emportés par la passion, nos forces se tendent pour l'action, nous déclarons et nous faisons la guerre, nous fomentons une révolution, tout cela pour rétablir le règne de la justice.

Qu'est-ce donc que cette justice pour laquelle nous supportons tant de bouleversements? C'est un idéal insaisissable, une étoile sur le firmament de la vie; et c'est cependant une chose à nous qui se reflète dans la conscience des hommes et qui engendre ce qu'on appelle le sentiment de la justice. Ce sentiment préside à l'exercice de nos droits et à l'accomplissement de nos devoirs, au partage que nous faisons des biens matériels et immatériels du monde, à l'ordre que nous introduisons dans nos affaires, à l'établissement de nos lois et à la constitution de notre vie sociale.

L'idée de la justice est immuable comme l'étoile à laquelle je viens de la comparer. Notre vie gravite autour d'elle sur une orbite où elle s'en rapproche dans les temps heureux et s'en éloigne dans les temps malheureux. L'étoile nous paraît tantôt pâle; mais cela tient non à la lumière qu'elle émet, mais à la force ou à la faiblesse de notre vue. En effet, l'ordre de notre vie n'est pas un cadeau de la nature; nous devons lutter pour lui et, souvent, accepter des sacrifices pour en jouir.

Victor Concha¹ nous a mis en garde contre la croyance que l'ordre de la vie naît spontanément. Cet ordre, dit-il, est le produit des combats éternels du sentiment de justice, des convictions et du monde spirituel des hommes; au cours de ces combats, la justice prend corps et l'ordre social se fonde.

La nouvelle philosophie voit les choses autrement. D'après elle, ce n'est pas l'homme qui introduit l'ordre dans sa vie, c'est la vie qui produit l'ordre et l'impose à l'homme. « L'ordre juridique réside, immanent, dans les conditions de vie. » Le pouvoir central de l'Etat a le droit et le devoir de tirer des entrailles des choses l'ordre existant, de le formuler en règles et de l'imposer ensuite à la société.

La différence entre les deux conceptions est que, selon l'ancienne, l'idéal de la justice est au-dessus de toutes choses et de toutes personnes, donc au-dessus du pouvoir politique aussi: « *veritas facit legem* »; tandis que les idées nouvelles subordonnent la justice à la politique et la font descendre du pouvoir politique: « *non veritas sed auctoritas facit legem* ». Autrement dit: la justice est ce qui répond aux exigences momentanées de l'opportunité.

Comment finira le conflit entre l'idéal éternel de la « *veritas* » et l'opportunité, nous ne pouvons pas le savoir; mais nous avons vu maintes fois que la justice offensée demande réparation.

Nous autres, Hongrois, nous avons à ce sujet de vieux souvenirs. Notre roi André, ayant déclaré la guerre à la justice, finit par capituler et par accepter le droit à la résistance: « *jus resistendi* ». Par là, l'opinion hongroise érigea en loi, dès le commencement du XIII^e siècle, le principe que si le roi pêche contre la justice et que, pour cette raison, la nation se lève contre lui, c'est le roi qui est considéré comme rebelle dans le conflit; ce principe vit toujours, et la preuve en est que le diplôme de couronnement s'en occupe à chaque fois.

Les incessants combats intérieurs et luttes extérieures que nous menons pour la justice sont adoucis par l'amour du prochain. Cet amour, c'est le christianisme qui nous l'a enseigné avec la solidarité humaine, et avec la pensée et le sentiment de l'humanité.

L'amour du prochain nous fait donner à la vie une ordonnance qui l'élève du monde de la justice à la région supérieure de la moralité. Dans cette région, notre volonté et notre action sont régies par le bien général; là, l'homme, se libérant des intérêts individuels, versant son âme dans l'âme de ses prochains et recevant la lumière de leur monde intérieur, cherche à réaliser, avec eux et pour eux, le progrès et le bonheur communs.

La vie des hommes en société a donc pour ressort l'amour du prochain, et pour but final le bien général; ces deux pôles de la vie sont reliés par les normes de la morale, de l'éthique. Ethique et justice

¹ Professeur des sciences politiques à l'Université de Budapest au tournant du siècle, expert éminent, auteur de plusieurs ouvrages, en particulier du livre intitulé: « Le baron Eötvös et le comte Charles de Montalembert ». *Le Réd. de la NRH.*

ne sont pas la même chose. Les lois de la justice sont créées par la raison; les normes de l'éthique doivent leur naissance à l'amour du prochain. Voilà une des différences. Une autre consiste en ce que la justice assure l'équilibre de l'ordre social existant, tandis que l'éthique est la force motrice de la vie et travaille à améliorer, développer, perfectionner l'ordre social dans le sens du bien général. Nous avons besoin dans la vie et de la justice et de l'éthique, simplement parce que nous pensons avec notre raison et sentons avec notre cœur. Nous ne saurions donc nous contenter de l'ordre et de la logique de la raison; nous devons écouter aussi la voix du cœur et créer ce que Pascal a appelé l'ordre et la logique du cœur.

★

Cet ordre et cette logique du cœur — en un mot, l'amour du prochain — nous avertissent et nous enseignent que nous avons à rapporter toutes les choses de la vie à l'homme même et seulement à l'homme. Nous devons nous libérer des fers de la pensée matérialiste, et reconnaître que les conquêtes de la science, de la technique et de l'économie sont en elles-mêmes sans valeur; elles deviennent précieuses au moment où elles sont mises au service du progrès et du bonheur humains. Si nous repoussons cet enseignement, nous serons comme le cavalier qui presse sa monture non pour arriver au but, mais uniquement pour goûter le plaisir de la vitesse; ce cavalier insensé va immanquablement à sa perte.

Ne permettons pas que notre vie soit complètement remplie par la dynamique de la technicité; il faut y réserver une place à l'éthique. N'adorons pas la force brutale, et mettons notre foi et notre confiance dans les forces de l'amour que Dieu a implanté dans notre âme. Et si nous nous sentons incapables de croire et d'avoir confiance, rappelons le mot du philosophe du rationalisme français, Renan : « Il faut agir comme si Dieu et l'âme existaient ». A défaut de foi et de confiance, conduisons-nous et agissons comme quelqu'un qui en a. Ce sage conseil de Renan s'adressait aux sceptiques de sa patrie après la guerre de 1870-71 ; il exprime l'attitude des spiritualistes à l'égard de l'amour du prochain et de l'éthique et, en général, à l'égard de l'humanité.

Les nouvelles idées ont rejeté les partisans de l'humanité dans la défensive. On dit que l'idée d'humanité affaiblit la société, car elle fonde l'ordre de la vie sur la bonté des hommes dispersés et non sur la puissance de l'unité centrale. Avec cet argument et d'autres de même espèce, on a substitué à la conception de l'humanité et à l'idéal d'amour la philosophie de ce qu'on appelle l'anthropologie raciale-politique laquelle détrône l'homme et met au centre de la vie l'organisation de la masse, en rapportant tout à cette organisation. Selon la nouvelle doctrine, la personnalité humaine n'a aucune valeur par elle-même; ce qu'elle vaut, c'est en fonction de sa « performance

à l'égard de la collectivité»; son poids est mesuré non par l'éthique individuelle, mais par le service rendu à la collectivité. Un de nos sociologues a dit avec justesse que cette philosophie regarde la société comme s'il s'agissait non d'hommes vivants, mais d'une « matière inorganique qu'il faut traiter objectivement ».

Les deux doctrines s'affrontent sur ce point : l'ancienne bâtit sur la conscience morale et active de l'homme; la nouvelle compte sur l'obéissance de la masse matériellement passive et s'appuie sur cette obéissance.

*

Passons au troisième principe, à celui de la liberté.

On nous a appris que la liberté a deux extrêmes, l'un est l'autocratie, l'autre l'anarchie. L'anarchie est « *bellum omnium* », la liberté pour tout le monde de se battre; l'autocratie est un état où la liberté devient le monopole d'une personne déterminée ou d'un organisme central. L'homme ne saurait vivre constamment ni dans l'une, ni dans l'autre; il lui faut, comme en toute chose, le juste milieu, un compromis des deux extrêmes.

Ce compromis se réalise en cela que les hommes se constituent en Etats, et que les Etats s'organisent suivant les normes constitutionnelles créées par le XIX^e siècle au prix d'un long travail et de luttes pleines de sacrifices. L'Etat constitutionnel est la seule forme de la vie qui, évitant les deux extrêmes de la liberté — l'anarchie et l'autocratie — a fait naître la nouvelle espèce de liberté, celle qu'on a coutume d'appeler, en usant d'un terme qui semble peut-être désuet, liberté publique.

Ce n'est certainement pas le hasard qui a fait que l'un de ceux qui ont pénétré le plus profondément dans la connaissance des rapports de l'Etat avec les hommes, et qui ont exposé avec le plus de maîtrise le concept de la liberté publique, était un Hongrois. Je parle du baron Joseph Eötvös qui écrivit son célèbre ouvrage sur les idées dominantes du XIX^e siècle au début de la seconde moitié du siècle dernier, à une époque où l'Europe — et nous aussi, par conséquent — étions ballottés entre l'absolutisme des princes et l'esprit révolutionnaire.

Écoutons l'opinion d'Eötvös sur l'Etat, l'homme et la liberté. Le fond de la question — dit-il — se trouve dans le fait que seules la conscience et la volonté publiques, nées de la constitution de l'Etat, sont capables d'assurer le progrès et le bonheur. Il convient cependant de souligner que la conscience publique est engendrée par les consciences individuelles des citoyens, et que pareillement la volonté publique est la résultante des attitudes individuelles des citoyens. Celui qui nie l'Etat, nie par là-même la liberté; lorsqu'on rompt les liens de l'Etat, la société répare tout de suite le mal; ce phénomène doit être attribué justement à l'aspiration à la liberté.

Voilà en peu de mots la doctrine d'Eötvös. L'Etat n'est donc qu'un simple organisme, un mécanisme et rien de plus; l'Etat existe

pour l'homme et non l'homme pour l'Etat; il a la mission de travailler à la réalisation de la liberté publique et, partant, du bien général.

Avec le Compromis de 1867 qui reposait sur ces idées, il semblait que les rapports de l'Etat avec les individus et, par suite, la question des libertés publiques étaient définitivement réglés, fixés une fois pour toutes. Souvenons-nous combien cela nous ennuyait lorsque nos professeurs nous parlaient de liberté publique, de droits de l'homme, de droit public et d'autres sujets de ce genre; en effet, nous croyions que ces choses allaient de soi et existaient depuis l'éternité.

Le temps s'est chargé de détruire cette croyance. La première guerre mondiale est venue, puis la seconde, et l'image que nous emportions en sortant de l'université prit tout d'un coup un aspect différent.

L'Etat et l'homme ont échangé leurs rôles; autrefois l'Etat servait l'homme, aujourd'hui l'homme est serviteur de l'Etat; la boussole de la vie, orientée autrefois vers la liberté publique, marque une déviation vers la liberté monopolisée. On s'est aperçu de la vérité étrange que l'Etat est bien la seule garantie de la liberté publique, mais qu'en même temps, c'est la machinerie de l'Etat qui pour elle constitue le plus grave danger.

La transformation qui s'accomplit sous nos yeux est facile à comprendre, puisque les guerres menacent avant tout l'existence de l'Etat et tendent toujours à détruire l'appareil des pouvoirs publics ou, du moins, à l'affaiblir assez pour le rendre vers l'extérieur incapable d'agir et inoffensif.

Dans ces conditions, il est naturel que la liberté publique des citoyens soit reléguée au second plan et que la défense de l'existence de l'Etat prime toute autre considération. En temps de guerre, c'est *suprema lex* et tout le monde doit s'incliner. Il n'en saurait être autrement; Joseph Eötvös aussi a dit que si nous perdions l'Etat, nous perdriions la liberté avec lui. Donc, naturellement, nous mettons pendant la guerre toutes nos forces au service du mécanisme dont dépend la liberté de notre vie; ici tout commentaire est inutile.

Mais il s'agit d'autre chose. Déjà la paix comprise entre les deux guerres a montré le malentendu fondamental relatif au concept, à l'objectif et à la mission de l'Etat. La source de l'erreur est que l'Etat, simple mécanisme de la vie a été confondu avec la vie elle-même, et qu'au lieu de lui attribuer des fonctions régulatrices, on a vu en lui une puissance créatrice. On s'est laissé subjugué par la magie de la force: on y a vu l'origine de tout bien, on a tout attendu de l'Etat.

Si nous en sommes arrivés là, la faute n'en est pas à l'Etat. L'explication du changement qui s'est opéré réside dans l'obscurcissement de la conscience, dans l'affaiblissement de la volonté. Les guerres nous ont fatigués, appauvris; l'existence est devenue incertaine. Cela est vrai pour tout le monde et, en particulier, pour la classe moyenne qui, en temps normal, éveille les consciences et anime

les volontés. Mais depuis le traité de Trianon, cette classe moyenne connaît une crise morale et spirituelle. Au lieu de conduire, elle préfère s'adapter; au lieu de marquer la route, elle se mêle aux masses parce que, au milieu de la troupe, elle a davantage le sentiment de la sécurité.

Si nous pensons et agissons ainsi, ce n'est pas que notre être intime se soit transformé; notre âme et notre cœur sont ce qu'ils ont été, seulement nous sommes devenus pauvres et, par suite, faibles.

Nous voulons la justice, le bien et la morale comme autrefois, mais la lutte quotidienne pour l'existence nous a laissé une lassitude; nous avons moins de force qu'autrefois, c'est pourquoi nous attendons de l'État, supposé plus fort que nous, qu'il réalise nos idéaux et qu'il assure notre bonheur.

Dans les circonstances où nous sommes, tout cela signifie pratiquement que nous nous sommes fiés aux agents du mécanisme de l'État, autrement dit à la bureaucratie.

Ne croyez pas que je veuille médire de la bureaucratie ou la fustiger pour ses fautes; au contraire, je la plains de tout mon cœur. Je la plains parce qu'on attend d'elle quelque chose de surhumain; on espère qu'elle pourra s'acquitter toute seule d'une tâche qui demandait autrefois les forces réunies, matérielles, intellectuelles et morales, de l'ensemble de la société, et des efforts quelquefois véritablement douloureux.

Il n'est point étonnant que la bureaucratie essaye de réduire et de simplifier sa tâche, pour pouvoir en venir à bout. Autant que possible, elle identifie pour avoir moins à distinguer. La place de la justice nuancée est prise par des formules généralisées. L'éthique perd son caractère personnel, car la bureaucratie agit non sous sa responsabilité, mais sous celle de l'État; la responsabilité de la conscience individuelle est remplacée par la responsabilité collective, ce qui couvre tout d'un brouillard. Par le fait que la responsabilité a revêtu un caractère collectif, la vie est descendue du niveau élevé de la moralité au niveau bas de la légalité, et à ce niveau tout est permis que la loi ne défend pas.

La simplification bureaucratique des choses conduit à des formules d'administration abstraites qui cherchent — pour ainsi dire — quelque moyenne mathématique du bien. En réalité, de telles moyennes ne conviennent à personne; tout le monde en est gêné. Moi-même j'ai été fonctionnaire; je sais par expérience combien de valeurs matérielles, intellectuelles et morales se perdent à cause de ces moyennes, combien d'intérêts légitimes en souffrent, et combien d'intérêts illégitimes en reçoivent un épanouissement indû.

Ces réflexions faites — d'ordre pratique, elles se rapportaient à la vie de tous les jours —, je reviens à mon véritable sujet, aux questions de principe des rapports de l'État avec l'homme.

Des savants sont venus au secours de la doctrine nouvelle et en face de la théorie de la liberté publique, ils ont conçu la philo-

sophie du pouvoir absolu. Nous lisons par exemple dans leurs écrits: «La politique prime la morale, le droit, l'économie, la civilisation et l'éducation. Le gouvernement qui agit... pour la collectivité, n'est pas assujéti à la loi de celle-ci, il crée la loi dans le monde qui renaît.»

Que signifie cette thèse? C'est que l'ordre de la vie est réglé par le commandement du pouvoir politique sur tous les terrains et sous tous les rapports. L'énumération est complète: morale, droit, économie, civilisation et éducation; tous les domaines de la vie terrestre y sont compris, la totalité de la vie y est enfermée. Il n'y a pas de recours, la disposition prise par le pouvoir est une chose définitive; contre le pouvoir, on ne peut tirer argument de la vérité, ni de l'éthique; la personnalité disparaît; de sujet de la vie sociale, l'homme en devient l'objet.

La classe moyenne doit regarder ces idées en face et elle doit prendre position: s'attache-t-elle à la liberté ou préfère-t-elle y renoncer? Ce sont les seules possibilités qui s'ouvrent devant elle.

Le chemin de la renonciation est plus facile, parce qu'il ne demande pas d'efforts; la passivité et la résignation suffisent.

L'autre chemin est plus ardu, plus long et plus fatigant; et pourtant je suis convaincu que la classe moyenne hongroise choisira ce dernier, le chemin de la liberté. Non par défi ou par exaltation subite, mais parce que c'est son devoir envers elle-même, envers ses traditions nationales et envers la société hongroise. La liberté est l'atmosphère de la classe moyenne; si on nous la retire, les lumières de notre esprit et les flammes de notre âme s'éteignent.

Cherchons donc ce compromis de la liberté que Joseph Eötvös a enseigné à nos pères. La liberté est une force créatrice que Dieu a mise en nous; nous n'avons pas le droit d'y renoncer, nous devons au contraire en user dans la voie de la justice et de l'éthique pour le bien de nous-mêmes et de nos semblables.

Liberté ne veut pas dire absence de tout frein, ni que nous pouvons faire ce qui bon nous semble. La liberté est faite pour que, avec elle et par elle, nous servions le bien général, l'évolution, le progrès, le perfectionnement, le salut terrestre de nous tous. La liberté est comme un passeport pour la vie où sont inscrits d'un côté les droits, de l'autre les devoirs. Dans les bons jours, nous regardons le côté des droits; dans les mauvais jours, le côté des devoirs. *Aliis inserviendo consumor*. Consumons les jours de notre vie au service de nos prochains. Ceci devra être non la devise, mais le serment de la classe moyenne.

Les Hongrois et les nationalités aux XVI^e et XVII^e siècles

Par ETIENNE SZABÓ

LA LONGUE lutte qui mit aux prises les Hongrois et l'empire ottoman fut suivie d'une rupture de l'équilibre ancien entre la masse hongroise et les peuples allogènes; ce processus de plus en plus marqué devait prendre pour l'avenir des Hongrois une signification immense. Cette rupture d'équilibre avait une double cause: la première, que les Hongrois, combattant en terrain découvert, perdaient leur sang à flot, tandis que les autres peuples du pays, fixés dans des régions moins exposées, demeuraient indemnes et même augmentaient de masse par accroissement naturel; la seconde cause, que les territoires de la Hongrie furent petit à petit occupés par de nouveaux arrivants.

En face du bloc hongrois qui fondait tous les jours, les autres peuples avaient donc un double moyen de constituer peu à peu la majorité; dès l'époque des guerres contre les Turcs, l'ancien équilibre se trouva rompu, avant même la mise en place des groupes ethniques qui eut lieu au XVIII^e siècle, mise en place qui consacra sans recours les nouveaux rapports numériques dont nous venons de parler.

Parmi les éléments non-hongrois, les Serbes, venus des Balkans, parurent en masses considérables lors des guerres hungaro-turques, soit au XVI^e et XVII^e siècles, bien que leur lente migration eût commencé dès le XV^e. Les petits groupes d'immigrés de la première vague, fixés en colonies et infiltrés dans les régions hongroises, ne représentaient qu'une quantité négligeable comparés aux masses de Serbes, d'ailleurs entièrement différents dans leur genre de vie, qui introduisirent un élément absolument nouveau en territoire hongrois lors de l'occupation turque, à partir du XVI^e siècle. Ceux-ci se glissant presque inaperçus derrière les armées turques, ne furent pas longs à paraître dans les parties de la Grande Plaine tombées au pouvoir des Turcs, ni à occuper les terres naguère cultivées par les serfs hongrois, massacrés ou en fuite. Le peuple serbe était alors un peuple pasteur, il n'avait qu'une organisation économique rudimentaire, et vivant à un niveau plus bas que les Hongrois, supportait plus facilement que ceux-ci le joug des vainqueurs, leur fournissant d'ailleurs de bons mercenaires. Tout le pays au sud du Maros et la province de la Bácska, nous l'avons vu, furent vidés entre 1520 et 1530 de leur population hongroise; les cendres de leurs foyers étaient à peine froides que des familles de pasteurs serbes errants commençaient à s'y installer. Ils s'accommodaient des ruines ou se construisaient des abris rudimentaires, à la mode des demi-nomades toujours prêts à se remettre en route. Ils pouvaient disparaître au cours d'une campagne, d'autres Serbes nomades les remplaçaient. L'infiltration serbe, en plus de cette occupation initiale, atteignit progressivement les parties médiane et supérieure de la Grande Plaine, ainsi que la partie orientale de la Pannonie, cherchant pour s'y installer les villages hongrois dépeuplés qui, hélas, ne man-

quaient pas. Plus tard les Turcs se livrèrent à une transplantation systématique de Serbes au Nord du Maros: en 1667, le comté de Csanád comptait 24 de ces nouvelles colonies serbes, celui de Csongrád 1, Arad 12, Békés 6, Zaránd 2. Au temps de la Guerre de Quinze-Ans, le comté de Somogy comptait nombre de villages serbes; dans celui de Fejér, en 1696, le collecteur des impôts, parmi 49 villages, en dénombrait 10 occupés par les Serbes, qui atteignaient jusqu'à la région de Nagykanizsa.

Les armées turques suivaient habituellement la vallée du Danube; les Serbes, là encore, marchaient sur leurs traces, atteignant Bude, Szentendre, voire Győr, ne se faisant faute d'utiliser aucune occasion de comme cer, et s'enrichissant ainsi, de même qu'en affermant des droits de pâture, de gué ou d'octroi. Les Serbes placés dans ces conditions atteignaient un niveau de civilisation supérieur à celui de leurs frères errant sur les plaines du centre et du sud du pays. En période de guerre, ils pouvaient se trouver refoulés, même disparaître de certains endroits, ils ne tardaient pas à se multiplier à nouveau; l'élément serbe était nombreux, relativement à la population totale de la Grande Plaine, dès avant l'invasion turque, et encore plus après, en raison des pertes subies par la population hongroise.

C'est aussi à l'époque des Turcs que les Croates pénétrèrent en masses considérables à l'intérieur des frontières historiques de la Hongrie. Le péril qui les forçait d'abandonner leurs foyers, de fuir vers le Nord et de chercher une nouvelle patrie en terre hongroise était le même qui devait affaiblir la population hongroise dans la Grande Plaine et à l'Est de la Pannonie: la destruction par les Turcs. Entre Drave et Save, comme au Sud de la Kulpa, de vastes déplacements de peuple eurent alors lieu. La masse des Croates passa de l'autre côté de la Kulpa, dans l'ancienne Slavonie, qui changea son nom pour celui de Croatie, alors que l'on attribuait le nom de Slavonie soit au territoire qui lui était contigu à l'Est, soit aux anciens comtés hongrois d'entre Drave et Save.

La majeure partie des Croates immigrant en Hongrie traversa la Drave entre 1520 et 1530, se fixant dans la partie occidentale du pays, à peu près dépeuplée par la guerre de 1529 et surtout par celle de 1532. Dans les comtés de Zala, de Vas, de Sopron, de Moson et de Győr, au cours de la période indiquée, 180 à 200 villages croates se formaient sur les ruines des villages hongrois; les Croates essaïmaient encore, pour être par la suite absorbés dans les populations ambiantes, jusqu'à Sárospatak et aux confins de la Haute-Hongrie, en qualité de colons de grands domaines.

Par le même mécanisme, à l'époque de la conquête turque, pénétrèrent en Hongrie ceux que l'on appelait alors les Grecs. Bien entendu il n'est pas question de prendre ce mot dans son sens ethnographique, il s'agissait là simplement de commerçants venus de diverses régions des Balkans et fidèles de l'Eglise orientale, un mélange donc de Grecs, de Macédoniens, d'Albanais, d'Arméniens et même de Serbes. Ils s'établissaient dans nombre d'agglomérations importantes, et, comme à Debrecen ou à Tokaj, formaient des corporations et se procuraient des privilèges. Ces « Grecs » étaient essentiellement instables. Certains, fortune faite ou sentant venir l'âge, regagnaient leur lieu d'origine dans les Balkans, d'autres restaient définitivement, se magyarisaient et leurs descendants perdaient le contact avec

leurs parents balkaniques. La masse des Arméniens parut à cette époque en Transylvanie, chassée au travers de la Moldavie par la poussée turque. Sous le règne de Michel Apafy, prince de Transylvanie, plusieurs milliers d'Arméniens franchirent à la fois la frontière et s'installèrent, surtout à Ebesfalva (plus tard Erzsébetváros = ville d'Elisabeth) et à Szamosújvár. Au moment de la conquête de la Hongrie par les Turcs la carte ethnographique du pays, comparée à celle du XV^e siècle, avait pris un nouvel aspect à cause des villages et des colonies serbes et croates, des marchands « grecs » et des Arméniens de Transylvanie. En plus de l'apparition des nouvelles populations, se manifestaient d'autres changements ethnographiques. Dès le temps de l'occupation turque, les lignes de séparation s'étaient déplacées entre Hongrois d'une part et Slovaques, Ruthènes et Roumains déjà fixés d'autre part, ce qui marquait et la diminution des Hongrois épuisés par les guerres et l'accroissement des autres peuples, et le fait que les nouveaux immigrants se trouvaient à l'étroit.

Le déplacement de la frontière ethnographique des Slovaques aux dépens de leurs voisins hongrois décimés est un fait insuffisamment connu; il semble que les Slovaques n'aient guère progressé du temps des Turcs. La partie méridionale du territoire peuplé de Slovaques était zone de guerre; aussi la population s'amasait-elle naturellement à l'intérieur de ce territoire, de la Morava jusqu'à l'Ung. La masse slovaque en continuel accroissement, encore augmentée de nouveaux colons venus de la région tchéco-morave, absorba les îlots de colonisation hongrois subsistants depuis le moyen âge; de plus, les Slovaques commencèrent à s'établir dans les villes mi-allemandes, mi-hongroises, ce qu'ils avaient évité de faire pendant plusieurs siècles. En 1532 était mentionné pour la première fois à Besztercebánya le « slavicus concionator ». Dans la seconde moitié du XVII^e siècle commença l'infiltration des Slovaques dans les vallées s'ouvrant au Sud, et leur installation dans les maisons de paysans désertes; leur territoire de colonisation devenait étroit tant à cause de leur accroissement naturel qu'en raison des Valaques s'établissant parmi eux.

Ces Valaques étaient des bergers nomades qui menaient leurs troupeaux de la frontière de Moravie aux montagnes de Máramaros; entre le XIII^e et le XV^e siècle, ils avaient pour domicile les hautes montagnes. Ces Valaques ne constituaient pas une unité ethnique, mais un ensemble de bergers d'origines diverses, comprenant des Slovaques, des Ruthènes, des Polonais, des Roumains et jusqu'à des Hongrois; assurés de la possession de leurs droits de pâturage en commun et parfois d'autres privilèges sociaux et économiques, ils prenaient leur origine dans la région des Carpathes septentrionales et se recrutaient surtout parmi les Slaves. Ce peuple, jusque-là uniquement pasteur, commença aux XVI^e et XVII^e siècles à se fixer dans les villages, contraint et forcé non seulement par les efforts des grands propriétaires qui tâchaient de peupler leurs terres, mais encore par les possibilités réduites qu'offrait désormais la vie nomade, par suite de la réduction de la surface des pâturages de montagne, de l'introduction d'un code forestier et surtout des épizooties. La population valaque fixée au sol se fonda au Nord-Ouest parmi les Slovaques, au Nord-Est parmi les Ruthènes; il ne faut pas les confondre avec d'autres Valaques de Sud, importés des Balkans occidentaux dans la première moitié du XVII^e siècle et établis entre Drave et Save et même au Nord de la Drave.

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, un déplacement de frontière ethnique, semblable à celui intervenu entre Slovaques et Hongrois, commençait à s'opérer au Nord-Est entre Hongrois et Ruthènes. La population ruthène avait encore moins souffert au cours des guerres contre les Turcs que les Slovaques, et s'augmentait continuellement de l'apport d'immigrants venus de Petite Russie, de l'autre côté des Carpathes. Les villages de la région de colonisation ruthène ne cessaient de croître en volume, et de nouveaux villages se fondaient continuellement dans les montagnes. Ceci explique le déplacement vers le Sud, et vers le pays hongrois, de la frontière de peuplement ruthène dans la seconde moitié du XVII^e siècle. En 1654, on évaluait la population ruthène à 300.000 âmes, chiffre probablement exagéré. Leur expansion vers le Sud s'observe avec précision dans le petit comté d'Ugocsa, où s'étaient établis depuis le milieu du XIV^e siècle des Ruthènes, et des Roumains à la pointe sud-est. A la suite des ravages subis en 1657 et 1661 par les Hongrois, tout le bas-pays d'Ugocsa, et principalement les bords de la Tisza, dévastés par la guerre, virent apparaître çà et là, dans les villages jadis hongrois, les « advenæ » ruthènes. A Feketeadó et à Szászfalu les gros propriétaires prélevèrent jusqu'en 1668 la dîme perçue pour les ministres de la religion réformée aux « Russes étrangers » qui occupaient « la place des serfs hongrois massacrés par les paysans et fauchés par la peste ». L'avance ruthène était alors sans beaucoup de vigueur, car les calamités n'avaient pas fini de s'abattre sur le bas-pays. Il ne subsiste donc qu'une petite portion des groupes de nouveaux occupants dans leur nouveau domicile de la plaine, où ils ne trouvaient à cette époque troublée, au lieu de paix et de bien-être, que perpétuel danger. Les immigrants ruthènes venus pour s'établir définitivement ne pénétrèrent en nombre important dans le territoire de peuplement hongrois qu'à l'occasion de la dernière poussée tartare de 1717. Comme dans les Carpathes les Ruthènes, la population roumaine augmentait de densité dans les montagnes de Transylvanie par l'effet d'un accroissement naturel sans entraves et par l'apport de nouveaux immigrants roumains. Zacharie Geizkofler, trésorier-payeur général des armées impériales, et qui en cette qualité parcourait sans cesse ce pays qu'il connaissait à fond, écrivait dès 1602 dans ses dépêches à la chancellerie de la Cour que, quant aux villages valaques, « il n'y en avait guère par le passé, mais qu'à présent ils se sont multipliés dans les montagnes; comparée à la plaine dévastée, la région montagnaise s'est beaucoup bâtie ». Par la suite, ce n'est pas seulement parmi les montagnes que les Roumains allaient se multiplier, mais aussi dans les vallées.

Les vagues de Roumains pasteurs entassés sur un territoire devenu trop étroit s'ébranlèrent à l'époque de l'occupation turque dans deux directions: vers le bassin transylvain et vers le Nord et l'Est de la Grande Plaine, sans se répandre aussi loin que les Serbes; ils s'étaient mis en marche plus tard et sur un rythme plus lent. Les Roumains se glissaient presque inaperçus parmi les serfs décimés des villages hongrois de Transylvanie. Le premier immigrant en tirait d'autres à sa suite qui, grâce à la garantie des premiers, s'engageaient au servage à perpétuité sous leurs nouveaux maîtres. La colonisation, assez lente, atteignit à peine à l'époque les cantons sicules et saxons, l'occupation prenait plus d'ampleur dans les villages et les petites villes des sept comitats hongrois bien plus éprouvés par la guerre. Au début du XVII^e siècle Déva était encore purement hongroise; sous le prince

Gabriel Bethlen, quatre à cinq familles roumaines s'y installèrent; mais dès 1640, on y bâtissait une église roumaine.

La seconde voie suivie par les Roumains commençait aux montagnes, se dirigeait au Nord et à l'Ouest vers les villages hongrois abandonnés ou à demi dépeuplés des vallées ou des bords de la Plaine. Les zones de population hongroise des vallées, traits d'union avec leurs parents de Transylvanie, avaient été dès le moyen âge bloqués par les Roumains qui avaient envahi les montagnes; à présent les malheureux Hongrois isolés, dont le nombre avait fondu parce qu'ils se trouvaient à tout coup sur le passage des Turcs, et qui avaient perdu l'appui de leurs frères de la Grande Plaine, furent presque partout ensevelis sous des vagues successives de Roumains.

Quant aux Allemands fixés en Hongrie depuis le moyen âge, habitants des villes et Saxons de Transylvanie, il n'y eut guère de nouveaux arrivants pour grossir leurs rangs aux XVI^e et XVII^e siècles, jusqu'à la libération du territoire; ils demeurèrent dans leurs anciennes limites, que leurs privilèges marquaient plus nettement que les caractères ethniques eux-mêmes. A peine quelques mercenaires allemands de passage venaient-ils grossir les rangs des Allemands fixés dans le pays. D'ailleurs, célibataires, ils étaient exposés à être expédiés en garnison, ou à partir en campagne à l'autre bout de l'empire. Néanmoins, les Turcs une fois chassés, des mercenaires demeurèrent dans quelques villes-frontières et finirent, avec le temps, par s'y installer définitivement. Les armées de la libération étaient suivies de colons allemands, pour lors en nombre minime: la grande époque de colonisation allemande ne se place qu'au XVIII^e siècle.

Au cours de deux siècles de domination turque, la proportion de population juive demeura à peu près constante, comparée à ce qu'elle était au moyen âge et au total de la population nationale. De temps à autre il leur fallait bien quitter telle ville ou telle contrée: c'est ainsi que Soliman en 1526 fit embarquer et déporter les Juifs d'Esztergom et de Bude, ou qu'en 1671 on leur interdit le séjour dans les villes de l'Ouest de la Hongrie; aux cours des temps, d'autres Juifs immigraient dans le pays, en provenance des pays d'Occident et des Balkans. Le flot des Juifs orientaux, nous le verrons plus tard, ne s'ébranla qu'au XVIII^e siècle. L'assemblée des Ordres hongrois s'en exagérait pourtant le nombre, cause pour laquelle, en 1579, on voulait les soumettre au double impôt, ainsi que les anabaptistes, fugitifs de Moravie, afin de leur faire quitter le pays. La proposition du double impôt est reparue à plusieurs reprises. Quant au projet royal adressé à l'Assemblée des Ordres, elle déclarait plus souhaitable encore qu'on n'en trouvât absolument aucun dans les pays.

*

C'est ainsi qu'évolua, dès la domination turque, l'aspect ethnographique de la Hongrie. Notons aussitôt qu'entre Hongrois et populations d'autre origine, populations de plus en plus nombreuses proportionnellement, il ne s'élevait aucune question de nationalité, si l'on entend par ce terme un effort conscient de réalisation politique — même du temps de l'occupation turque. Il n'était alors question ni de sentiment majoritaire, ni de sentiment minoritaire; le problème dont un des facteurs eût été le rôle politique conscient d'une minorité nationale, ce problème ne se posait pas plus pour une minorité que pour la majorité.

Du côté des peuples non-hongrois du pays, la conscience de leur nationalité ne s'exprimait pas dans une formule politique, et par conséquent ils n'élevaient aucune prétention de nature nationale. Toutes ces populations nouvelles franchissaient les frontières, à l'époque de l'occupation turque, en fugitifs affamés, et n'apportaient avec eux aucun cadre politique. Il ne s'agissait pas là de masses politiquement organisées, mais de groupes sans lien les uns avec les autres, qui passaient presque inaperçus. Tous ces nouveaux peuples, comme leurs devanciers du moyen âge, voyaient dans le Hongrois — alors engagé dans une lutte pour une question de vie ou de mort — la force militante et protectrice, le peuple soutien de l'État; ils savaient que sa chute serait leur chute, que sa victoire les sauverait. C'est ainsi que se tissaient les liens des sentiments communs: dans un chant populaire slovaque du XVII^e siècle, la fille du héros qui a pris la place de son père dans la bataille, prie Dieu en revenant du combat qu'il protège le Hongrois afin «qu'abrité sous Ta droite il terrasse le guerrier turc».

Toute tentative d'attribuer une signification politique à la nationalité dans le traitement des peuples non-hongrois du pays n'aurait pas été concevable du côté hongrois. Le propriétaire ne voyait dans les nouveaux colons étrangers que des travailleurs, et par conséquent des instruments d'amélioration économique, sans distinction d'origine. La puissance publique hongroise n'allait pas s'occuper d'affaiblir les populations non-hongroises du pays. La langue d'enseignement dépendait uniquement de la communauté qui soutenait l'école de ses deniers, et les habitants se servaient de la langue locale en présence des autorités. Au lycée de Pozsony, Pierre Pázmány avait pourvu à l'enseignement en hongrois, en allemand et en slovaque; à Kassa, les échevins de la ville décidaient en 1664 qu'on enseignerait concurremment en hongrois et en slovaque. La ville de Bártfa abritait une école de culte évangélique; en 1657, un certain Pierre Hrabovszky établissait une fondation pour l'envoi dans une université étrangère de quatre des élèves de l'école, à savoir deux Slovaques, un Allemand, un Hongrois ou à défaut un Slovaque. Dans les églises ou les temples protestants, la prédication avait lieu dans la langue de l'endroit; dans la première moitié du XVII^e siècle le pasteur de Kiszeben par exemple devait prêcher en allemand aux Allemands, et en hongrois aux Hongrois de la ville et de deux localités qui en dépendaient. Pozsony comptait en 1610 deux pasteurs luthériens; l'un officiait en allemand, l'autre en tchèque et en hongrois. Les premiers essais d'impression en roumain de textes religieux sont dus aux Saxons de Brassó, au XVI^e siècle; au XVII^e siècle ce sont les princes de Transylvanie qui, pour favoriser la Réforme, firent imprimer des livres pieux en langue populaire et qui élevèrent le roumain au rang de langue liturgique, plaçant ainsi dans la main du peuple roumain l'arme la plus efficace de son futur réveil national: une langue littéraire. Grâce à cet appui, les Roumains progressivement fixés en Transylvanie purent devancer, quant au développement de la langue, la population demeurée dans la mère patrie, au-delà des Carpathes. Pour la culture et la littérature nationale des Ruthènes, même cas: les premiers germes en sont redevables au contact entre Hongrois et Ruthènes et à la Réforme en Hongrie aux XVI^e et XVII^e siècles.

Les différentes populations de Hongrie jouissaient exactement des mêmes possibilités de vie particulière, à niveau social égal, que les Hongrois; à tous

s'offraient les mêmes chances de s'enrichir. Les Diètes du XVI^e et du XVII^e siècles se sont continuellement efforcées de faire payer la dîme — qui, fixée une fois pour toutes, avait pris le caractère d'une dîme royale — aux Ruthènes, Serbes et Roumains installés sur les terres soumises aux redevances, et de supprimer ainsi une inégalité dont tout le poids était supporté par les serfs hongrois. Le produit de cette dîme était un des postes les plus importants du budget accordé à la mise en défense du pays.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, la question de nationalité ne se posait donc pas, même si quelques difficultés pouvaient se manifester dans les rapports entre populations. Nous voulons ici faire allusion à l'antipathie manifestée contre juifs et anabaptistes lors des Diètes mentionnées plus haut, antipathie qui, vis-à-vis des juifs, remontait à un lointain passé et était répandue par toute l'Europe. Notons sans tarder que cette antipathie qui allait jusqu'à réclamer l'expulsion des juifs et des anabaptistes n'était pas fondée sur une base de nationalité, mais — tout comme au moyen âge — sur une base religieuse, la religion étant dans la pensée du temps le facteur décisif que l'on plaçait bien au-dessus de la question de nationalité. Dans le cas des juifs s'ajoutaient à la question religieuse des causes raciales, économiques et sociales.

On ne peut guère attribuer non plus à la nationalité les difficultés qui s'élevèrent, tant à la fin du moyen âge qu'à l'époque étudiée à présent, entre Hongrois et Allemands. L'opposition ne résidait pas entre Hongrois et Allemands de Hongrie, mais découlait des rapports qui s'étaient formés entre l'empire d'Allemagne des Habsbourg et la Hongrie en tant qu'Etat. Les Hongrois défendaient leur existence politique à l'intérieur de l'empire; ce n'était pas contre tel ou tel peuple mais contre la pression d'une grande puissance étrangère qu'ils s'efforçaient d'établir une digue. Ces efforts expliquent les revendications si anciennes de l'assemblée des Ordres pendant toute cette période (XVI^e et XVII^e siècles), et sans cesse présentées au roi, de ne pas attribuer les dignités nationales à des étrangers. Le concept d'«étranger» n'était pas synonyme de «non-hongrois»; les Slovaques de Besztercebánya exprimaient parfaitement l'opinion régnante lorsque, à l'occasion d'un différend avec les habitants allemands de la ville, ils disaient en 1681 que «tout Slovaque, Tchèque ou Croate que la grâce royale a élevé à la noblesse et que la population du pays accueille dans les conseils des Nobles, peut se considérer comme vrai Hongrois». Depuis le moment où le roi de Hongrie était continuellement un Habsbourg, on entendait par le terme d'«étranger» quiconque venait des autres parties du vaste empire et avait été revêtu par le roi de quelque dignité propre au royaume de Hongrie. La naturalisation ne dissipait pas tous les préjugés à leur égard; par exemple, le renouveau de conscience nationale qui alimenta le mouvement d'Etienne Bocskay amena les contemporains à réclamer l'exclusion des charges et dignités du royaume des descendants des étrangers naturalisés. Le Hongrois exprimait par là son instinct politique et Etienne Bocskay portait témoignage des limites raisonnables que se fixait ce sentiment politique, en réclamant à la Diète de Korpona, en 1605, l'inaccessibilité aux étrangers des dignités hongroises, mais seulement jusqu'à la troisième génération:

« Nous souhaitons, poussés par la dignité et par la nécessité, que Sa Majesté n'accorde de charge en Hongrie à aucun étranger, ni même à aucun Hongrois

d'origine étrangère, et jusqu'à la troisième génération; de même, que les fonctionnaires et officiels, conformément à la loi du pays, soient tous hongrois dans les châteaux, villes et forteresses, à l'intérieur des frontières du pays, puisque les nations étrangères n'ont apporté dans notre patrie que les ruines et la famine... »

Des considérations politiques de même sorte provoquaient des revendications fréquemment renouvelées, dont le but final était de faire quitter le territoire hongrois à la soldatesque étrangère venue des quatre coins de l'empire.

L'attribution de positions-clés à des étrangers — premières dignités de l'Etat et points stratégiques — éveillait à bon droit le sens du danger parmi les Hongrois exténués par les coups du sort; il y avait de plus à la Cour de Vienne des gens qui faisaient tout pour envenimer les rapports entre Hongrois et Allemands. De hauts fonctionnaires royaux et certains généraux voyaient les Hongrois d'un œil hostile, Georges Basta et Caraffa, entre autres, organisant de véritables massacres de Hongrois. On manquait réciproquement de confiance, et si Nicolas Gablman, chroniqueur militaire de la Cour, déplorait en 1594 que les Allemands méprisassent les Hongrois, Unverhagt, maréchal de la Cour, constatait de son côté en 1601 que « la nature du Hongrois étant ce qu'elle est, tout Allemand lui est un ennemi ».

Certains courants qui se manifestaient dans les villes influençaient défavorablement à l'époque les rapports entre Hongrois et Allemands, sans pour cela comporter un aspect spécialement politique du problème des nationalités. Dans telle ou telle ville, la bourgeoisie se retranchait derrière ses privilèges, qui en faisaient un milieu social fermé; ces groupes sociaux retranchés et isolés étaient travaillés de tendances particularistes. La chose était particulièrement sensible dans les villes allemandes de la Haute-Hongrie ou dans les villes saxonnes de Transylvanie, ou des groupes sociaux comme ceux que nous venons de définir livraient aux Hongrois qui allaient s'établir dans ces villes des combats qui avaient leurs échos jusque dans les assemblées de la Diète. L'Assemblée des Ordres constatait dès 1582 que les villes étaient hostiles à l'élément hongrois. Pour les villes, celles où tous les bourgeois étaient Allemands gardaient jalousement leur unité, et dans celles de population mixte, la bourgeoisie allemande ne négligeait aucun effort pour conserver la suprématie. Les bourgeois allemands allaient jusqu'à interdire, les mariages avec des Hongrois, l'acquisition par les Hongrois d'immeubles et l'emploi du hongrois dans les actes officiels. Mise en présence de ces mesures d'exception, l'Assemblée des Ordres adopta des lois selon lesquelles les villes se trouvaient obligées d'accueillir les Hongrois dans leur sein; en 1605 Bocskay exprimait en ces termes l'opinion des Ordres: « Pareille mesure couvre de honte la nation hongroise, et il est indigne de prétendre la chasser de sa propre patrie. »

L'exclusivité prononcée par les villes n'était pas uniquement le reflet d'une querelle entre Hongrois et Allemands, mais un des caractères naturels de l'évolution de la société à l'époque en question; la preuve en est fournie par les tendances à l'« exclusive » manifestées par certaines villes hongroises de la Grande Plaine et de Transylvanie, comme Debrecen excluant les Grecs ou Marosvásárhely les Roumains, au XVIII^e siècle. Ces exclusives ont alors des motifs sociaux et économiques. Le bourgeois d'une ville, membre de la communauté locale, comme d'ailleurs le groupe social particularisé par ses privilèges, se retournent

contre le nouveau venu qui voudrait tailler une brèche dans la muraille des privilèges et briser l'unité sociale, économique, voire religieuse de la communauté. Lorsque, à la lisière du b'oc hongrois ou un peu plus loin, les villes de population allemande refusent de laisser s'établir des Hongrois, dans la plupart des cas ils ne se contentent pas de tenir à l'écart l'artisan ou le compagnon, mais aussi bien le seigneur hongrois, qui grâce à son statut légal de privilégié a pu pénétrer dans la communauté municipale, dans le système des privilèges de celle-ci, et peut-être briser l'unité religieuse qui régnait avant son arrivée.

Ce que nous venons de rappeler ne constituait encore aucunement ce qu'on entend aujourd'hui par problème des nationalités. Les Hongrois comme les autres populations qui se multipliaient sur notre territoire vivaient de leur vie propre et formaient leur nationalité sans se poser pareil problème. La conscience de chaque peuple était nourrie sans entraves par les forces de l'instinct et renforcée par les croyances et les modes de vie, souvent très différents, des divers éléments de la population. Prenons en exemple l'Est du pays: la ligne de démarcation entre Hongrois d'une part et Ruthènes ou Roumains de l'autre était en même temps la ligne de partage des modes de vie et des confessions religieuses, ligne qui, malgré la force de cohésion encore entière représentée par l'Etat, séparait deux mondes.

La vie intérieure inconsciente de chaque population s'entourait ainsi de murailles isolantes, dont l'effet était encore accru par le rôle joué alors par les distances. A cette époque les moyens de communications primitifs et les brigandages toujours possibles faisait qu'on était plus éloigné de quelqu'un vivant dix villages plus loin, qu'aujourd'hui on ne l'est d'un ami à l'autre bout de la province. Il manquait alors ces véritables creusets que sont à présent les villes, où entre qui veut et où viennent se fondre les populations, en même temps centres d'attraction dans un vaste rayon. Ces mêmes causes nous interdisent, nous l'allons voir, de chercher des changements importants, ou des métissages dans l'aspect ethnique des Hongrois qui avaient échappé à un siècle et demi de massacres par les Turcs.

Considérons d'abord que les Turcs ne se mêlaient pas aux Hongrois, « peuple méprisé et infidèle ». Le Turc conquérant représentait plutôt une religion qu'un peuple, la fusion ethnique ne l'intéressait pas, le mélange avec lui par voie pacifique n'aurait été possible qu'à condition d'adopter la religion musulmane, cas extrêmement rare. Un certain métissage par la violence lors des invasions était inévitable, mais étant donné que la population des villages hongrois ne dut souvent son salut qu'à la fuite, ce fait ramène le métissage en question à des proportions modestes. Où Turcs et Hongrois vivaient côte-à-côte en territoire occupé, ils se considéraient comme étrangers et les mariages mixtes étaient rares. L'organisation turque n'était que domination de surface; quand elle s'écroula et que les Turcs se furent retiré du pays, les Hongrois s'en trouvèrent délivrés sans pour ainsi dire avoir subi de métissage.

Les Hongrois ne se sont guère plus mêlés alors aux autres populations, anciennes ou nouvelles, du royaume. Rien de plus caractéristique à ce sujet que les rapports entre Hongrois et Serbes, alors que ceux-ci occupaient toujours des territoires plus vastes de l'antique patrie des Magyars, la Grande Plaine. En de nom-

breux endroits les villages hongrois et serbes étaient voisins sans que ce voisinage amenât des mariages mixtes, car le serf hongrois de la Plaine, catholique ou de religion réformée, voyait dans le Serbe plus primitif et de rite oriental un étranger, et s'efforçait de se marier parmi les siens, comme d'ailleurs le Serbe. Prenons l'exemple du comté de Fejér: en 1696, parmi 39 villages serfs hongrois s'en trouvaient 10 serbes et l'on cherche en vain les traces d'un quelconque mélange entre villages hongrois et serbes voisins. Dans les localités de quelque importance, comme à Győr, les Serbes fixés dans cet endroit possédaient un organisme propre d'administration, ils s'isolaient alors même qu'ils colonisaient, formaient des « quartiers serbes » séparés, lesquels ne devaient se fondre que progressivement dans les communautés municipales.

Pour nous résumer, les Hongrois qui avaient échappé aux massacres des XVI^e et XVII^e siècles se retrouvaient dans leur antique héritage à peu près sans mélange de sang étranger; on n'aurait guère pu trouver de différence pour la race ou l'aspect ethnique entre eux et les contemporains du désastre de Mohács. A la suite de la grande migration intérieure, la population de telle ou telle région ou de tel ou tel bourg avait pu se mélanger au point que les éléments initiaux fussent indiscernables, les apports étrangers ne jouaient qu'un maigre rôle dans le processus. Debrecen avait vu s'établir dans ses murs, entre 1564 et 1640, 415 nouveaux venus; ils venaient dans 350 cas des comtés de Szabolcs et de Bihar — lesquels contenaient Debrecen et ses biens fonciers —, dans 59 cas du milieu ou de l'Est de la Grande Plaine, les six restants venaient: 3 de Transylvanie, 2 de Pécs, le dernier de Moravie — 99% des habitants étaient donc originaires du pays au-delà de la Tisza, c'est-à-dire d'une région continuellement dévastée et ravagée pendant deux siècles, mais demeurée hongroise sans partage. La ville de Debrecen, tant de fois accablée sous les coups du sort, puisait donc toujours de nouvelles forces dans le territoire du peuplement qui lui avait fourni ses éléments d'origine. Kecskemét, Nagyköros, Cegléd, Mezőtúr et toutes les autres villes — marchés de la Grande Plaine — tantôt épuisées, tantôt florissantes, faisaient de même. Les Haïdouks libres, en grande partie fixés au sol par Bocskay, comptaient à l'origine dans leurs rangs de nombreux Slaves, mais ce peuple errant, qui n'avait jamais connu de foyer fixe, varia de composition, perdit bientôt ses éléments slaves, et par la suite se recruta parmi la population pauvre des villages hongrois qui dépérissaient.

Les villes-marchés de la Grande Plaine et la région de colonisation des Haïdouks nous offrent le type du brassage de sang — de même origine — qui eut lieu dans les villages hongrois de la Grande Plaine et de sa lisière, étant bien entendu que le territoire dans lequel un village puisait de nouveaux habitants était notablement moins vaste que dans les cas cités ci-dessus. Il est évident que les annotations, portées habituellement sur les rôles d'impôt, et qui désignent à une époque donnée tel ou tel endroit comme « désert » ou inhabité, ne signifient pas toujours que les habitants qu'on pouvait y trouver quelques années plus tard étaient entièrement de nouvelle origine, ni que les anciens avaient entièrement disparu de l'endroit. Le peuple se cramponne invinciblement aux foyers des ancêtres, et si le péril l'a forcé de se cacher un ou deux ans dans les marais, dans les roselières ou dans une région éloignée, le danger passé, il reprend courage et regagne le pays familier, la terre natale.

Il y avait même des régions où la protection offerte par la nature était telle que le mélange de sang, même entre Hongrois, était faible. Tel fut le cas des régions de Sárret, de Sárköz, de Csallóköz, de Bodroköz, de la Baranya, de la Plaine marécageuse de Nyír, et en Transylvanie, de la région montagneuse des Sicules, enfin d'autres régions difficilement accessibles; les petits villages pouvaient diminuer en nombre et en importance, ils avaient traversé sans changer les tempêtes du XVI^e et du XVII^e siècle, et avaient pu transmettre leur ancienne population, intacte dans sa composition, aux époques de paix à venir. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la population des villages du pays plat du comté d'Ugocsa se transforma presque entièrement alors que quelques villages en région marécageuse étaient encore habités, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, dans la proportion de 40 à 50%, par des familles qui s'y étaient installées trois siècles plus tôt. A Visnyó, dans les monts de Bükk et dans les villages du marais de Bodroköz d'anciennes familles, déjà installées du temps des Turcs et grandement multipliées, survivaient en plein XVIII^e siècle. Mathias Bél constatait au XVIII^e siècle, au sujet des Hongrois du Csallóköz, que, quant à la race, s'étant trouvés presque isolés par les eaux, ils étaient demeurés à peu près sans mélange; un historien devait constater plus tard au sujet des Hongrois des rives de la Körös noire qu'ils avaient traversé la période de dévastation sans subir de mélanges. La situation était toute différente du côté des Balkans, où la population des villages serbes avait entièrement varié de nature sous la domination turque.

Pendant cette période, un certain métissage entre Hongrois et autres populations s'est surtout produit dans les villages, alors peu nombreux, de population mixte, et surtout sur la ligne de contact entre peuples qui suivait les pentes des montagnes, ainsi que dans les régions hongroises en arrière de cette ligne et sur la bordure des îlots hongrois. Dans ces régions, les échanges où l'une et l'autre partie tantôt gagnait, tantôt perdait, suivaient un rythme naturel, rythme accéléré au XVI^e siècle par la migration au Nord des Hongrois de la Plaine et au XVII^e siècle par le commencement du recul du front de peuplement hongrois. Dans le premier cas, nombre de villes ou de villages avaient commencé à se magyariser, dans le second, d'autres villes ou villages perdaient leur caractère hongrois. Au cours de ce processus, la résistance au mélange se révéla la moins forte, selon nos observations, dans les rapports entre Hongrois et Slovaques. Il est vrai que l'habitude en était déjà ancienne et s'était étendue au milieu des propriétaires nobles. La petite noblesse terrienne, par cette fusion avec une noblesse reconnue comme telle depuis le moyen âge, adopta des éléments slovaques et roumains en Transylvanie, alors que la haute noblesse accueillait plutôt les membres des grandes familles des Slaves du Sud et surtout des Croates, sans toutefois prendre un caractère différent de celui de la masse du peuple. Les Illésházy, les Esterházy, les Forgách, les Erdődy, les Thurzó et autres grandes familles n'avaient pas encore pris l'habitude d'aller prendre femme à Vienne, comme au siècle suivant, qui vit tant de sang étranger entrer dans la haute aristocratie.

Le peuple hongrois, au cours de la lutte pour l'existence qu'il dut poursuivre cent cinquante ans, en dépit de nouvelles frontières politiques et par dessus les murailles dressées entre classes sociales, était pénétré du sentiment de son unité ethnique. La communauté hongroise sentait en soi un corps unique du haut en

bas de l'échelle sociale, un corps unique aussi bien aux confins du pays que dans les villes-marchés de la Grande Plaine ou que dans les villages de Transylvanie et de Pannonie. Le fait pour des Hongrois de se trouver de part ou d'autre sur la ligne extrême de pénétration turque n'avait pas affaibli ce sentiment puissant d'appartenir à une communauté, pas plus que n'avait fait la frontière, politiquement plus marquée, qui séparait la Transylvanie de la Hongrie. « Une est notre survivance, une la liberté, une notre patrie et toute notre nation » notaient en 1608 les Etats de Haute Hongrie; le vice-roi Nicolas Esterházy de son côté, au moment de partir en campagne en 1630 contre Georges Rákóczi, Prince de Transylvanie, avertissait ses soldats d'avoir à se garder de reproches mutuels « car si toi, tu es du haut, toi d'outre-Danube, toi de par ici et toi de par là-bas, à la fin du compte nous sommes tous Hongrois ». Le Conseil de la Cour (de Vienne), lorsqu'on voulut en 1604 appeler tout le pays à la révolte contre Etienne Bocskay, était d'avis que c'était là chose dangereuse, car les Hongrois — comme frères, dont ils s'accordent l'un à l'autre le nom, et comme gens unanimes et dans leur religion et dans leur haine des Allemands — les Hongrois donc pourraient fort bien s'unir et se retourner tous ensemble contre les Allemands.

Bien que l'espoir des Hongrois de n'avoir jamais à prendre les armes les uns contre les autres se soit révélé irréalisable, il est indiscutable que le sentiment de la solidarité entre Hongrois et que la conscience de leur nationalité se sont fortifiés dans le creuset de la souffrance. La conscience de la vocation des Hongrois qui avaient failli périr pour avoir trop généreusement répandu leur sang, cette conscience avait amené avec soi la pensée impériale, du temps de Mathias Corvin, et leur avait fait assumer sans hésiter le rôle de bouclier de la chrétienté; épuisé par les longues guerres contre les Turcs ce peuple allait se fixer des buts plus modestes, se replier sur soi, cultiver ses vertus et s'enrichir. Etienne Illésházy pouvait répondre aux envoyés de l'empereur en 1606, en communion de pensée avec le futur auteur de l'Appel aux Hongrois: « les Hongrois ne se connaissent pas d'autre patrie, et celle qu'ils ont, ils prétendent la garder ». Les Hongrois cherchaient jusque dans la forme politique de l'Etat leur MOI propre: « en 1607, les Haïdouks déclaraient qu'ils n'accepteraient plus jamais de prince allemand, parce qu'il était Allemand et pas de notre nation ». Ce désir déjà lointain ne pouvait s'accomplir et n'a pu se réaliser que passagèrement dans la principauté de Transylvanie, ce qui n'empêchait pas l'unité hongroise de s'exprimer avec une volonté inflexible, tout à la fois héroïque et spirituelle. La civilisation florissait malgré les conditions défavorables et Sébastien Tinódy, Valentin Balassa, Pierre Pázmány, Albert Molnár Szenczi, Jean Cseri Apáczai et Nicolas Zrinyi ont fait alors résonner dans leurs œuvres la pure langue hongroise. C'est ce qui devait permettre par la suite à l'historien des luttes aux frontières entre Hongrois et Turcs de dire que « jamais monde plus hongrois ne se trouva que lors de la conquête turque, dans les forteresses et jusque dans les postes des confins ».

* Cet article appartient à la série consacrée à la « Biographie du peuple hongrois » dont les premières études ont paru dans les numéros de la *NRH* de décembre 1942, avril, mai et novembre 1943.

Liens religieux historiques polono-hongrois

Par GEORGES BALANYI

VOILA déjà plus de mille ans que les nations hongroise et polonaise connaissent dans leur destin une communauté facile à comprendre et à suivre. Dans la vie spirituelle des deux peuples nous découvrons de nombreux traits communs. La raison très naturelle en est, avec le voisinage immédiat et l'interdépendance mutuelle, une affinité frappante des tempéraments.

Tout d'abord la date de leur conversion au christianisme est la même. Le souverain polonais, Miesko (Micislaw) ouvre les frontières de son pays aux missionnaires chrétiens (964—992) presque en même temps que le prince hongrois Géza (972—997). Une différence apparaît pourtant: c'est que, dans la conversion des Polonais, ce sont des prêtres allemands qui jouent le rôle le plus important, ainsi que le veut le voisinage tout proche de l'Allemagne, tandis que chez les Hongrois des moines et prêtres italiens et slaves collaborent considérablement avec les religieux allemands qui, emprisonnés à l'époque des incursions, avaient depuis lors appris la langue du pays.

Dès leur conversion au christianisme, la personnalité puissante de l'évêque de Prague, saint Adalbert, qui fut reçu et salué avec le plus grand respect aussi bien à la cour royale d'Esztergom qu'à celle de Gnesen, sert de trait d'union entre les deux peuples. Ce saint évêque s'est donné une peine inouïe pour purifier la foi des Hongrois et des Polonais des superstitions païennes et des odieuses pratiques libertines qui l'infestaient. Ses efforts cependant ne furent pas toujours couronnés de succès. Mais sa personnalité et son culte de l'idéal lui valurent dans les deux pays une vénération si profonde que sa mémoire n'a cessé depuis des siècles d'activer et de ranimer la foi du peuple. Son tombeau transféré de Gnesen à Prague en 1039 fut un lieu de pèlerinage pour les fidèles hongrois et polonais durant tout le moyen âge.

Les liens intimes qui unissent la foi hongroise et la foi polonaise sont illustrés encore, quoiqu'à un degré moindre, par la vie exemplaire de l'ermite saint André Swieadr — Zoerard — dont le premier écrivain hongrois connu, le bienheureux Maurice, évêque de Pécs, a su conserver la mémoire pour la postérité.

« En ce temps là — nous raconte la légende charmante — lorsque sous l'impulsion du roi Etienne, le saint nom de Dieu commença à être vénéré aussi en Pannonie, la sagesse de ce pieux souverain attira des prêtres et des moines étrangers qui se réunirent autour de lui comme autour d'un bon père non pas qu'ils aient été obligés de le faire mais afin de prendre part au plaisir de sa conversation. Parmi les nouveaux venus se trouva un certain Zoerard, natif de Pologne, paysan de naissance mais qui néanmoins fut touché par l'Esprit Saint comme la rose qui s'épanouit parmi les épines. »

Ce pieux ermite est sans doute originaire d'Opatow'ietz sur le Dunajetz; il est entré tout jeune dans l'ordre bénédictin selon la règle de saint Romuald

et il est arrivé en Hongrie comme religieux vers l'an mille. Sur la route d'Opatowitz à Podolin, plusieurs chapelles honorent sa sainte mémoire.

En Hongrie il fut recueilli par les moines bénédictins à l'abbaye de Zoborhegy dirigée par l'abbé Philep, mais il vécut plutôt comme ermite dans les vastes forêts autour de Trentschin, se livrant à la mortification la plus rigoureuse.

C'est ainsi qu'il espéra ramener les Hongrois à une vie spirituelle plus intense, plus recueillie. Après sa mort sa dépouille fut transférée à l'église Saint-Emmerám à Nyitra où, dans la chapelle derrière l'autel de la Descente de Croix, sa sépulture est toujours gardée avec piété. Sa fête, le 17 juillet, est célébrée par le peuple pieux de cette contrée, parmi les ruines de l'Abbaye de Zoborhegy. Pendant les siècles peu agités du moyen âge, de nombreux compatriotes polonais venaient y faire pèlerinage.

En dehors de ces contacts personnels, le parallélisme entre la Pologne et la Hongrie est encore renforcé par le fait que dans les deux pays, c'est du trône qu'émane la foi chrétienne.

En Hongrie comme en Pologne la politique royale réserve à la foi nouvelle un accueil chaleureux et sa propagation est rapide grâce à une législation sévère. La ressemblance apparaît frappante même dans les moindres détails. Ainsi en Hongrie au prince mi-païen, mi-chrétien, Géza, succédera son fils Etienne profondément croyant; l'hésitant Micislaw aura pour héritier Boleslaw Chrobry, un chrétien décidé. De même que la Hongrie devient, après la mort du saint roi et par suite des troubles de la succession, le théâtre d'une révolution païenne sanglante, de même la Pologne connaît une anarchie dangereuse après le décès du fils de Boleslaw, Micislaw II. « Les prisonniers de guerre, conspirant avec les paysans, se révoltèrent; ils pillèrent les villes, villages et églises, les brûlèrent et brisèrent les anciennes idoles. Le peuple chrétien se réfugia en Masovie, le pays se dépeupla. » Seule, la royauté, retrouvant sa vocation, mettra fin à la fureur déchaînée.

En Hongrie le roi André I^{er} (1046—1060), en Pologne Casimir I^{er} (1034—1037) restaurent de 1041 à 1058 la foi chrétienne et la civilisation occidentale.

Et ainsi de suite, durant des siècles, les dynasties Árpád en Hongrie, Piast en Pologne défendent, jusqu'au dernier souffle, et la foi chrétienne et la culture occidentale qui en est inséparable. Les rois de ces deux dynasties accordent tout leur appui à la protection des affaires ecclésiastiques, la fondation d'églises et de couvents, les donations aux congrégations et aux séminaires et ne ménagent pas leur sollicitude magnanime pour les aspirations culturelles et religieuses. Ils servent aussi d'exemple pour la pratique religieuse.

Si l'on se permet de comparer l'œuvre des deux dynasties royales, les Árpád se placent à un degré plus élevé en partie par leur propre mérite, en partie grâce à la providence qui leur a donné une patrie plus unie et plus facile à défendre ainsi que des souverains plus capables de régner. C'est grâce à ces circonstances favorables que la Hongrie conserve son unité complète durant 400 ans tandis que le royaume des Piasts est morcelé vers la fin du XIII^e siècle et doit subir le joug étranger.

En plus de ces faits positifs, d'autres raisons encore contribuent à placer l'œuvre organisatrice des Árpád plus haut que celle des Piasts. D'abord les rois

Hongrois ont su assurer à l'activité de l'Eglise des cadres extérieurs plus favorables. Le roi saint Etienne, dès le commencement, avait insufflé à l'administration, au droit civil et parallèlement au droit ecclésiastique, une vigueur toute particulière. En Pologne, la chose ne fut jamais semblable; le droit canonique ne fut respecté que dans les questions purement religieuses. Le pouvoir de l'Eglise se manifeste donc en Hongrie sur un plan beaucoup plus vaste et d'une manière plus déterminante; l'influence de l'Eglise agit plus fortement qu'en Pologne. C'est ainsi que s'explique le phénomène extraordinaire que les décisions des conciles hongrois aient servi maintes fois de modèles aux prescriptions des conciles polonais, qui les copiaient servilement. Par exemple la table des matières du concile de Buda en 1279 ne s'est conservée que dans la collection des manuscrits des conciles de Gnesen. (Hube R. *Antiquissimae constitutiones synodales provinciae Gnenensis. Petropolis* 1856, 72, 130 pages.)

Les qualités personnelles des souverains soulignent la vocation de la dynastie des Árpád. Sans doute la dynastie des Piasts possède-t-elle aussi des princes et des princesses profondément pieux et remplis de la plus ardente dévotion, par exemple Henri le Pieux, prince de Silésie (1238—1241), Boleslav le Pudique, prince de Cracovie et de Sandomir (1241—1279), Boleslas le Pieux, prince de Gnesen et de Calisse (1247—1279) et la princesse Salomé la Bienheureuse morte le 17 novembre 1268. Mais ils n'arrivent pas à la hauteur des saints de la dynastie Árpád, tels que saint Etienne, saint Ladislas, saint Emeric, sainte Elisabeth et sainte Marguerite dont la vie vertueuse fut pendant de longs siècles un puissant exemple pour la nation. Nous déclarons donc à bon droit que les princes de la famille Árpád furent de meilleurs gouverneurs, de plus éminents éducateurs pour leur nation que leurs amis polonais, car ils surent donner l'exemple des pratiques religieuses non pas seulement en termes persuasifs mais aussi par des actes apostoliques. Leur sainteté les comble d'une telle richesse qu'elle se répand sur leurs voisins polonais. Il faut souligner ici un fait historique: les pieuses filles de notre roi Béla IV, Cunégonde (en Hongrois Kinga) la Bienheureuse, morte le 24 juillet 1292, et Jolanthe la Bienheureuse, morte le 6 mars 1298, ont mené une vie riche en vertus et en miracles justement en Pologne et cela fut un facteur prépondérant pour la formation de la vie spirituelle polonaise.

La situation resta la même sous les successeurs des Árpád et sous la dynastie des Jagellon qui succéda aux Piasts.

Notre roi, Louis le Grand, vénéré par les croyants du moyen âge comme un saint, propagea à lui seul l'idée chrétienne plus que tous les souverains de son temps. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir élevé, dans la personne de sa fille cadette, la patronne vénérée de la Pologne, Hedwige la Bienheureuse, morte le 17 juillet 1399. Sa mémoire est restée en Pologne jusqu'à nos jours l'objet d'une profonde dévotion.

Par contre la dynastie des Jagellon n'a produit qu'un seul saint, le prince Casimir, également connu dans l'histoire hongroise, mort le 4 mars 1484.

Cette inégalité, au lieu de susciter la jalousie, finit par inviter les deux nations à la vénération mutuelle de leurs saints nationaux. Les pèlerins hongrois visitaient de préférence les tombeaux de saint Zocrard à Nyitra ou de l'évêque saint Stanislas mort le 11 avril 1079 à Cracovie; de même les Polonais fidèles dirigeaient leurs

processions vers les deux grands centres de pèlerinage hongrois du moyen âge: Székesfehérvár et Nagyvárad. Maintes fois les souverains eux-mêmes donnèrent l'exemple. Entre autres, on rapporte que le roi polonais Boleslas III « à la bouche torse » se rendit avec toute sa cour en pèlerinage au tombeau de saint Etienne à Székesfehérvár. Reçu somptueusement par le roi Etienne II et par ses seigneurs, il y séjourna pendant plusieurs semaines et rentra dans son pays richement comblé de cadeaux précieux (1130).

Cent cinquante années plus tard, en 1270, le roi hongrois Etienne V se rendit à la sépulture de saint Stanislas, l'évêque martyr, innocente victime de la haine passionnée du roi Boleslas II dit le Hardi, qui fut canonisé le 17 septembre 1253 par le Pape Innocent IV. Parmi les nombreux miracles qui eurent lieu sur son tombeau, on mentionne la résurrection d'un jeune Hongrois, cause du culte dont il est l'objet en Hongrie. Le jeune souverain hongrois arriva à Cracovie en secret. Un serment l'y amenait et aussi le remords de son ingratitude odieuse envers ses parents qui ne cessait de le tourmenter. Il arriva en pèlerin, suivi d'une faible escorte parmi laquelle se trouvait Laurent Keményfia, un de ses fidèles, jadis son adversaire obstiné. Le 27 août, ayant accompli ses dévotions, il rencontra en hâte son beau-frère Boleslas le Pudique, époux de sa sœur Cunégonde. Les deux rois conclurent une solide alliance. Puis Etienne reprit son voyage et le 8 septembre il était de retour à Pest.

Parmi ces pèlerinages, les plus grandioses furent ceux que le roi Vladislas Jagellon entreprit en 1412 pour Nagyvárad et pour Buda. Ces pèlerinages furent décidés lors de la rencontre solennelle des princes à Lublo du 10 au 15 mars 1412. Après s'être réconciliés sur le terrain politique, Vladislas, suivi du roi Sigismond et de toute sa cour, partit pour Kassa, pour se rendre ensuite par Tokaj et Debrecen à Nagyvárad. Afin de manifester sa vénération au roi saint Ladislas, il fit son entrée dans cette ville à pied et nu-tête. Sur le tombeau du saint roi, l'alliance conclue à Lublo fut encore renouvelée puis ils passèrent une quinzaine de jours à la chasse. Sur la route du retour vers Buda, on traversa Eger, résidence du fidèle évêque Stibor. Dans la capitale, une véritable assemblée princière les attendait. Favartkon, roi de Bosnie, avec sa femme, le prince de Lithuanie Witold et le souverain serbe Etienne Lazarewitch, les princes autrichiens Albert et Ernest et avec eux treize princes, vingt et un comtes, vingt-six seigneurs, quinze cents chevaliers avec trois mille pages et quarante mille chevaux s'y trouvaient. Les semaines suivantes, des fêtes somptueuses, des tournois et des chasses se succédèrent sans relâche. Les vastes forêts et montagnes de Buda ainsi que les plaines des domaines royaux s'étendant jusqu'à Csepel retentirent des cris des veneurs et des aboiements des chiens.

Ces amusements n'empêchèrent point les souverains de célébrer dignement les fêtes de l'Eglise. Surtout les saintes fêtes de la Pentecôte, le 22 mai, et la Fête-Dieu, le 2 juin, furent célébrées avec la plus grande solennité. Tous les rois et les personnages seigneuriaux participèrent à la procession de cette dernière fête. Une fête semblable ne fut célébrée à Buda que douze ans plus tard, en 1424, lorsque le nonce, le cardinal Branda Castiglione, un digne vieillard, conduisit la procession, suivi par les empereurs Sigismond et Emmanuel Paléologue de Grèce.

Ce culte réciproque des saints nationaux établit un grand courant d'amitié entre les Hongrois et les Polonais. La vénération profonde et dévouée dont les deux nations entourèrent la sainte Vierge ajoute encore aux relations amicales des Eglises hongroise et polonaise. Chacun sait que la Hongrie, dès sa conversion, fit preuve d'une dévotion toute particulière au culte de la Mère de Dieu; maints cantiques répètent depuis des siècles les vœux formés à son intention. Le premier maître de la nation, le saint Evêque Gellért (Gérard), lui apprit à ne jamais prononcer le nom de la Sainte Vierge autrement que sous le nom de Notre Dame, c'est-à-dire d'une dame respectée. L'exemple du saint évêque fut docilement suivi par notre premier roi qui « faisant des vœux et se prosternant plein de dévotion devant la Sainte Mère de Dieu, lui offrit sa personne et son pays et implora sa protection. » Il fit consacrer en son honneur les églises qui lui étaient tout particulièrement chères: la basilique de Székesfehérvár considérée comme le sanctuaire familial, le couvent fondé par sa femme à Veszprémvölgy, la cathédrale d'Esztergom puis les églises épiscopales élevées dans chaque diocèse du pays: à Győr, à Vác et en Bihar. Sur son lit de mort il répéta encore ses vœux à l'intention de la Vierge Marie et lui recommanda sa patrie et sa nation. C'est ainsi que la Sainte Vierge devint Patronne du pays (*Patrona Hungariæ*) et que la Pannonie fut nommée le jardin fleuri « que la Sainte Vierge arrose avec soin. »

On peut suivre comme un fil d'or à travers toute notre histoire le culte voué à la Sainte Vierge; dans la vie religieuse, morale et intellectuelle, on en retrouve partout les traces. La piété des fidèles a élevé d'innombrables églises, couvents et fondations de charité en son honneur. La popularité de certaines institutions dépend en première ligne de leur culte de Notre Dame. Les religieux des Ordres de Cîteaux et de Saint-Paul doivent l'accueil enthousiaste que le pays leur réserva en tout premier lieu à leur vénération pour la Sainte Vierge. Le roi Béla IV déclara en propres termes qu'il favorisait les prémontrés surtout parce qu'ils s'étaient distingués pour leur culte envers la patronne de la Hongrie.

Une autre preuve éloquente de l'importance du culte voué à Notre Dame est l'abondance de la littérature religieuse et liturgique à son égard puis les donations innombrables faites en son honneur. Un historien hongrois déclare à ce sujet: « De nos anciens actes de propriété, on peut composer les plus belles louanges à la Sainte Vierge » — et ceci renferme une profonde vérité.

En Pologne, il en est de même. La nation polonaise avait choisi, dès les premiers temps de sa conversion, la Sainte Vierge comme patronne et mère. La mention de *Patrona Poloniae*, et sa vénération, fut en peu de temps aussi générale que celle de *Patrona Hungariae*. En son honneur, des centaines de cloîtres et églises furent élevés et des confréries pieuses se formèrent par douzaines. Dans la liturgie de l'Eglise son culte prit une place sans cesse plus éminente; le nombre de ses fêtes se multiplia et leur cérémonial devint de siècle en siècle plus solennel. Plus se propageait et s'approfondissait la foi populaire, plus s'accroissait le nombre des lieux de pèlerinage consacrés à la Sainte Vierge. Chez nous comme en Pologne, la plupart de ces lieux de pèlerinage doivent leur renommée à une légende qui s'attache au nom de la Sainte Vierge. A cet égard, les circonstances ont été exactement les mêmes en Pologne et en Hongrie. Il arrive même d'y découvrir une certaine réciprocity directe. Il suffit de citer l'exemple de la célèbre *Madone*

Noire de Czenstochowa. L'œuvre d'Alexis Jordanszky, parlant des images miraculeuses de Notre Dame en Hongrie, mentionne une image à qui l'on rend fréquemment visite au couvent de l'ordre de Saint-Paul à Starawièse, représentant la mort de la Sainte Vierge, et qui a été originairement trouvée en Hongrie suspendue à un chêne. C'est de là qu'on la transporta à Starawièse d'abord dans une petite chapelle en bois, puis en 1724 à la belle église paulinienne. Tout cela paraît fort naturel. Le catholicisme dans ces deux pays se répandit et se développa parallèlement. Leur situation aussi montre des affinités. Par rapport aux royaumes catholiques de l'Occident, les deux pays sont situés *in ultima Thule*, sur la lisière de la culture occidentale; au de à de leurs frontières de l'est il n'y avait que des peuples mi-cultivés ou païens. Leur développement intérieur suit également une route parallèle. Les initiatives religieuses et spirituelles leur viennent du sud par l'Italie et de l'ouest par la France. Une seule nuance diffère, c'est que le catholicisme polonais subit aussi à côté des courants du sud et de l'Occident une forte influence allemande.

Les deux Eglises, dans leur organisation intérieure, ne présentent que des similitudes. Le défrichage culturel et religieux de la Pologne fut exécuté par les mêmes ordres ecclésiastiques qui agirent en Hongrie, d'abord les ordres monastiques comme les bénédictins, les cisterciens, l'ordre des chanoines prémontrés — puis les grands ordres mendiants (franciscains, dominicains, augustins, carmélites). Les coïncidences sont quelquefois frappantes. Par exemple, la province franciscaine fut fondée en 1232 en Hongrie, en 1239 en Pologne; les fondations des premiers couvents dominicains en Hongrie par le Bienheureux Paul et en Pologne par saint Hyacinthe sont presque simultanées. Il arrive qu'un nouvel ordre se transporte de Hongrie en Pologne, — et inversement de Pologne en Hongrie. Un tel exemple est offert par l'établissement de l'ordre paulinien; le prince Ladislas d'Opulie, palatin célèbre de Louis le Grand, invita en 1382 les moines blancs qui habitaient le cloître de Maria Nostra en Hongrie; vingt cinq d'entre eux acceptèrent l'invitation et fondèrent en Pologne le célèbre couvent Czenstochowa sur la Jasna Gora. L'ordre piariste et l'ordre de la Charité arrivèrent chez nous à travers la Pologne et par l'intermédiaire polonais. Le premier collège piariste en Hongrie, à Podolib, fut fondé par le prince polonais Stanislas Lubominski. Le premier couvent de la Charité fut élevé par son fils Georges au pied de la forteresse de Szepes, à Szepesváralja, en 1650.

De toutes ces influences réciproques, l'établissement de l'ordre paulinien se révèle le plus important. Cet ordre est d'origine hongroise et par une communauté que rien ne peut ébranler, il y reste attaché. Contrairement aux autres ordres ecclésiastiques dont les dirigeants résident à Rome, leur chef tient sa résidence en Hongrie, au couvent Saint-Laurent et administre de là son ordre. Par conséquent chaque pays recevant un nouvel établissement de l'ordre entre en contact spirituel avec la Hongrie. Parmi tous les pays d'Europe, c'est la Pologne qui offre le plus grand nombre d'asiles aux fils de saint Paul, il s'en suit tout naturellement que le contact de ces établissements ne cesse de s'accroître et de se développer. Czenstochowa fut l'espoir et à partir du XVI^e siècle le refuge des religieux de l'ordre de Saint-Paul.

Entre les ordres hongrois et polonais, non seulement les circonstances extérieures, mais aussi l'expansion et les ambitions offrent une similitude. Les ordres

monastiques et ceux des chanoines excellent dans les deux pays par le soin approfondi donné à l'instruction et à la culture matérielle — tandis que les ordres mendiants se couvrent de mérite comme directeurs de consciences et comme missionnaires infatigables. La lutte héroïque de la conversion des peuples mahométans, payens et hérétiques dans le vaste espace de l'Europe occidentale revient en grande partie aux frères franciscains et dominicains. Ils rivalisent entre eux de bonne volonté, d'esprit de sacrifice et pour leur goût des entreprises dangereuses. L'expédition du frère Julien en *Hungaria Magna* n'était point encore oubliée chez nous ni dans les pays d'Occident lorsque le frère franciscain Bénédict Lengyel, avec son célèbre confrère Jean de Piancarpino, se mit en route pour la cour du grand khan mongol Kujnk à Karakorum, chargé par le pape Innocent IV de la mission diplomatique de lui offrir une alliance contre l'Islam (1244—1278). A cette même époque le Bienheureux Paul de Hongrie fut victime d'une attaque sanglante des Tartars en Cumanie, tout comme son confrère Sadok le Bienheureux tombant avec quarante huit moines aux mains de l'ennemi à Sandomir.

Entre les Eglises hongroise et polonaise un nouveau lien solide s'établit vers le milieu du XIV^e siècle: la fondation de l'Université de Cracovie en 1364, œuvre du roi Casimir le Grand et que nos jeunes étudiants fréquentaient beaucoup. Rien que pendant les années 1431—1515, plus de deux mille Hongrois y furent inscrits, venus non seulement des contrées du nord de la Hongrie, mais de plus loin aussi, de Szeged, de Temesvár, de Pécs, de Kalocsa (villes du sud de la Hongrie). Jacques Ferdinand Miller, le premier éditeur de la liste des boursiers hongrois de Cracovie, explique cette migration extraordinaire par le voisinage des deux pays, par l'indépendance de la nation polonaise, par l'excellent renom des savants polonais, par les larges privilèges accordés aux étudiants et par le prix de la pension relativement bon marché.

Quelles que soient les raisons de cette fréquentation assidue, une conséquence favorable en dérive certainement pour approfondir encore les rapports ecclésiastiques entre les deux pays. Au moyen âge, la plupart des étudiants appartiennent aux ordres ecclésiastiques; chacun sait, qu'en général, les médecins étaient également des prêtres. Le grand nombre d'étudiants hongrois à l'Université de Cracovie est donc une preuve de ce que la plus grande partie du clergé hongrois avait fait ses études dans les facultés de Pologne. Parmi eux se trouvaient sans doute de nombreux étudiants qui se serraient autour de la chaire du célèbre professeur et orateur de cette université, Saint Jean de Kent (mort le 24 décembre 1473) et qui suivaient les discussions théologiques et scolastiques qu'il dirigeait. Il ne reste plus qu'à faire observer que c'était encore un moyen de plus pour resserrer indirectement les liens des deux Eglises en faisant connaître de plus près leurs idées fondamentales.

Le catholicisme des deux pays subit donc jusqu'à la fin du moyen âge les mêmes influences et les mêmes réactions. Nous ne disposons pas de documents pour prouver lequel des deux a le mieux atteint son but, lequel a pénétré plus profondément l'âme de son peuple. Une seule chose est certaine: le catholicisme polonais n'eut jamais à subir dans son développement cette interruption douloureuse qui fut infligée à la nation hongroise par l'occupation turque. C'est à cause de cette continuité non interrompue que la foi du peuple et de la société

polonaises conserva beaucoup plus d'éléments du moyen âge que n'a pu le faire le peuple hongrois.

Les liens religieux des deux pays ne se rapportent pas seulement au monde des idées mais découlent également de relations personnelles et matérielles. Le voisinage proche provoque maintes fois des conflits territoriaux et des controverses juridictionnelles. La plus importante question fut par exemple celle de l'autorité ecclésiastique de la contrée hongroise Felsőszepesség (le Zips du nord). Les évêques de Cracovie avaient depuis longtemps élevé des prétentions sur les droits juridiques des villes de Podolin, Gnézda et Lublo, appartenant à cette contrée appelée Felsőszepesség. Les archevêques d'Esztergom ayant refusé de leur reconnaître ce droit, ils s'adressèrent au Saint Siège. Le Pape Jean XXII, fatigué par tant de plaintes, chargea en 1324 le prélat Bartholomé à Tzamowar d'y mettre fin.

Le prévôt, conformément aux coutumes de ce temps là, décida la convocation d'un tribunal mixte auquel l'évêché de Cracovie était représenté par le chancelier Jaroslaw de Cracovie, le curé de Sandomir, Usonius, et maître Bertold, le primat Boleslaw d'Esztergom par le curé d'Igilnitz Zybstro et Nicolas, abbé de Zelij, le prévôt de Lőcse par les curés Mizhard de Durand, Wyllanswki de Ruszkinotz et Nicolas de Hunsdorf. La première séance fut fixée pour l'année 1326. Cependant les chargés d'affaires hongrois ne comparurent point, aussi la séance fut-elle ajournée. Une seconde entrevue en 1332 resta de même sans résultat, les Hongrois n'ayant pas comparu. Alors le prévôt Bartholomé jugea que les villes disputées devaient être rendues à la Pologne, et que les Hongrois devaient payer un dédommagement de deux mille deux cents marks et les dépens de cent soixante quinze marks. A une autre époque cependant les prétentions hongroises l'emportèrent et les trois petites villes de Zips furent restituées à la juridiction de l'archevêque d'Esztergom, c'est-à-dire de son représentant, le prélat de Szepes.

Une tâche beaucoup plus difficile et compliquée est d'analyser les rapports personnels entre les deux pays. Pour commencer il faut constater qu'il ne peut être question ici que d'une influence exclusive polonaise. Le haut clergé hongrois n'a jamais figuré dans l'histoire polonaise qu'en donnant des ambassadeurs, des diplomates ou des membres d'escorte royale. Une seule fois il est arrivé qu'un siège ecclésiastique polonais fût occupé par un prêtre hongrois: ce fut lorsque le pape Grégoire XIII nomma le cardinal André Báthory (plus tard prince de Transylvanie) évêque d'Ermland en 1584. Des cas inverses sont beaucoup plus fréquents.

Le premier des pontifes hongrois d'origine polonaise est le prince Boleslaw de Tost, frère aîné de la princesse Marguerite de Benthén-Teschen, première épouse du roi Charles Robert. Ce jeune prince élu par le chapitre d'Esztergom en 1321 n'était que diacre, élève en scolastique de l'Eglise de Cracovie. Aussi son élection ne fut-elle pas confirmée par le pape Jean XXII. Plus tard cependant, vu ses qualités éminentes et sa haute naissance, il le nomma archevêque, le fit sacrer évêque à Rome et lui envoya le pallium des évêques privilégiés.

Ces faveurs dont bénéficia Boleslaw encouragèrent son frère cadet, le prince Mesko, d'abord chevalier de l'ordre des Hospitaliers, puis en 1318 prieur de cet

ordre. Grâce à son beau-frère le roi et à son frère il fut nommé évêque de Nyitra en 1328. Fonctionnant depuis six ans, le diocèse de Veszprém était devenu vacant à la suite du décès de son évêque Henri; alors Mesko posa sa candidature. Le Pape Jean XXII refusa son accord à l'élection unanime du Chapitre, à cause de « certaines raisons ». Il revint cependant sur sa décision le 28 avril 1334, déclarant « être conduit par des soucis paternels pour que le diocèse ne soit pas exposé aux controverses de longues vacances et considérant les hautes vertus et qualités de l'évêque Mesko, répondant au désir unanime du Chapitre, usant de son pouvoir apostolique « il le promut tout de même ».

De la lignée des Anjou — Piasts, deux personnes figurent encore dans l'Eglise hongroise: les princes de Gneiwkowo, Vladislav Fehér et Jean d'Opulie. Tous deux eurent des vies assez agitées. Vladislav Fehér, après de nombreuses erreurs, entra dans l'ordre cistercien puis dans celui des bénédictins. Après la mort du roi Casimir le Grand il prétendit à la couronne mais sans succès, il fut vaincu et tomba dans une extrême misère. Le roi Louis lui pardonna et l'invita même à l'abbaye de Pannonhalma en qualité de prieur en 1375. Tout fut vain, Vladislav se laissa entraîner par la haute politique ce qui causa sa perte en 1379.

Un tableau plus confus encore ressort de la vie du neveu de Ladislav, palatin de haut mérite. Ce Jean, prince d'Opulie, doit sa nomination épiscopale à son oncle. Tout jeune il occupe le siège de prélat à Szepes en 1379, puis le siège d'évêque à Posen en 1382 et à Cuiavie en 1384. En 1389, le Pape Boniface IX le promut archevêque de Gnesen, primat de Pologne. Vladislav Jagellon cependant s'opposa à cette nomination et empêcha pendant de longues années le nouvel archevêque d'entrer en possession de ses revenus. Entre temps, l'évêque hé de Cuiavie aussi fut occupé, de sorte que le pauvre prince se trouva sans rien. Le Pape voulut venir à son aide en le réinstallant à Posen; à la suite de nouvelles protestations de Vladislav, il l'envoya à Cammin sur la mer baltique le 26 janvier 1394. Puis le 31 juillet à Kulm en Prusse. A la suite de longues tentatives et ayant obtenu le pardon de Vladislav, il réussit à revenir en Cuiavie, le 27 janvier 1402. Mais il ne connut jamais le repos. Vu ses dettes innombrables, le Pape le nomma à l'Abbaye de Szegszárd en 1403 puis à Pannonhalma en 1407.

Les prélats polonais furent encore plus favorisés sous le règne du roi Sigismond qui distribua les dignités pontificales à pleines mains à des étrangers. Ainsi il nomma en 1400 le Polonais Nicolas, prévôt de Szeben, évêque de Transylvanie, un autre Polonais, Petrus, évêque de Nyitra; il favorisa ouvertement les Polonais. Le siège du prévôt à Szeben fut donné deux fois de suite à des prêtres polonais, la direction des riches abbayes de Szegszárd, de Bélharmkút et de Pannonhalma fut confiée à des évêques polonais. C'est pourquoi on peut facilement comprendre que lors de la réaction nationale en 1401 plusieurs prélats d'origine étrangère furent privés de leurs revenus et chassés du pays.

Sigismond cependant n'en tira aucune leçon. Après sa délivrance ou plutôt après son désaccord avec le pape Boniface IX il continua à nommer des personnes étrangères aux sièges pontificaux, entre autres le frère cadet du puissant voïvode Stibor, le chanoine de Plock Stibor de Stiboritz, dont l'élection fut votée par le docile chapitre d'Eger, en 1407. A ce moment là, le pape Grégoire XII refusa

net la demande sans donner de motifs et chargea son vicaire de la direction du diocèse. Ce n'est que le second pape de Pise, Jean XXIII, qui reconnut Stibor en 1410, mais sans utilité car Stibor qui s'était laissé entraîner à une dispute avec le roi avait perdu sa dignité *per potestatem secularem*.

Sous le règne de Vladislaw I (1440—1444) et le gouvernement de Jean Hunyad, la situation s'améliore. De nombreux Polonais considèrent la Hongrie comme leur seconde patrie et y passent de longues années. Le confesseur de Vladislas I, le curé de Wielicke, Grégoire Sanocki, connu et respecté pour l'étendue de sa science et la noblesse de son caractère honore de sa présence, pendant de longues années, la cour épiscopale de Jean Vitéz à Nagyvárad. Martin de Przemysl vint à la cour du gouverneur Hunyadi en qualité de médecin, directement de la Sorbonne, ce qui lui valut de vifs reproches de la part de l'évêque Zleigniew Olesnicki de Cracovie, qui l'accusa d'avoir préféré les biens terre tres aux intérêts de sa patrie puisqu'il n'avait montré aucun empressement à accepter la chaire de médecine de Cracovie.

Parmi les familiers de Wladislas, on trouve encore le doyen de Cracovie, Nicolas Lasocki, archevêque de Kalocsa, qui fut nommé en récompense par Jean Hunyadi à des fonctions diplomatiques très importantes. Monseigneur Nicolas, cependant, s'effraya de cette trop haute dignité et se contenta de l'évêché de Transylvanie qu'il n'occupa d'ailleurs jamais, puis il réussit à obtenir l'évêché de Cuiavie, qui était entretemps devenu vacant. Moins fortuné fut un autre doyen de Cracovie, Paul Derslai de Glowine, secrétaire de la reine Sophie, auquel le pape Eugène IV décerna le titre de prélat de Pécs, le 10 juin 1445. Cette nomination se heurta cependant à une telle protestation qu'en 1461 il dut y renoncer de lui-même.

Ces contacts personnels rendirent les relations entre les deux Eglises toujours plus fréquentes sinon plus cordiales. Les liens étroits devinrent officiels de sorte que le monde dut en prendre note. Une preuve éloquente en est que pour traiter les affaires d'une certaine importance les papes envoyèrent un délégué, c'est-à-dire un nonce, dans les deux pays. Il suffit de citer la légation de l'évêque Philippe (1278), de Marc Barbo (1472), de Bartholomé Maraschi, évêque de Citta di Castello (1483) et de Thomas Battoscz en 1513.

L'harmonie de cette expansion fut troublée et même ruinée par la Réforme au début du XVI^e siècle. Les nouvelles religions se développèrent d'une façon toute semblable dans les deux pays. D'abord le protestantisme luthérien apparut en Hongrie et en Pologne, et ensuite commencèrent à se développer le calvinisme et l'unitarisme. On peut observer une ressemblance frappante: dans les deux pays les doctrines de Luther ne convainquirent que les habitants étrangers: en Hongrie les Allemands (dit Saxons) du nord et de la Transylvanie, puis les Slovaques du nord — en Pologne les bourgeois allemands. L'élément authentiquement hongrois ou polonais accepte la nouvelle foi sous sa forme latine, c'est-à-dire calviniste. Son autre forme, l'unitarisme se développa directement sur le territoire polonais et ne fut apporté chez nous que par l'intermédiaire de l'Italien Georges Blandrata.

La Réforme avait brisé l'unité de religion des deux pays, mais, d'un autre côté elle réussit à créer grâce à l'activité des intérêts protestants de nouveaux

rapports spirituels. Par exemple la première traduction calviniste complète de la Bible parut en Pologne en 1563, sous le titre de Bible de Brest, en Hongrie en 1590 sous celui de Bible de Vizsoly.

Le résultat de cette nouvelle évolution c'est que les deux pays sont nettement marqués par le protestantisme, toutefois avec la nuance sensible qu'en Hongrie la confusion politique et le danger turc constant préparent un accueil incomparablement plus favorable aux apôtres de la foi réformée qu'en Pologne, où la vie coule d'un cours presque normal. C'est pourquoi le protestantisme polonais ne parvint jamais au triomphe décisif du protestantisme hongrois. D'autre part, le catholicisme polonais se reprend plus vite et s'efforce de regagner les positions perdues. Le grand cardinal Hosius entame le travail de la Contre-Réforme de 1560 à 1570 et Pierre Skarga le puissant orateur polonais, émule de Pázmány, poursuit son œuvre sur une vaste échelle. Sous le règne d'Etienne Báthory, l'autorité royale prend position aux côtés de la réaction catholique.

Sous ce même souverain commence également à agir la réaction catholique hongroise, tout au moins dans les questions transylvaines. Les premiers artisans en sont les jésuites hongrois, polonais et italiens qui franchirent les frontières de ce petit pays montagneux en 1579, à la suite des appels réitérés du prince Báthory. A la cour princière de Gyulafehérvár apparaît au début du printemps Jean Leleszi, un jésuite hongrois; six mois plus tard, à la suite du célèbre traducteur de la Bible, Jacques Wuiek, s'installe à Kolozsmonostor le gros de l'ordre de ces missionnaires; après avoir vaincu la résistance du conseil des magistrats protestants de Kolozsvár, ils prennent pied dans cette ville.

Les progrès de la Contre-Réforme posent très naturellement le problème des séminaires. Un Hongrois enthousiaste, Etienne Szántó, pense résoudre cette question par l'établissement d'un séminaire hongrois à Rome, sur l'exemple du Collégium Germanicum fondé en 1558. Après mainte vicissitude, il réussit à obtenir du pape Grégoire XIII le consentement d'utiliser les revenus du couvent du Mont Celius et de l'Hospice adjoint à la fondation d'un collège hongrois. Ce *Collegium Hungaricum*, tant désiré, ouvre ses portes en été 1579 à trois élèves. L'attitude hostile de divers adversaires le force à les fermer cette même année. Les élèves peu nombreux furent reçus par le Collegium allemand qu'on appela alors Germanico-Hungaricum.

Szántó fut navré de voir son œuvre favorite s'écrouler. Pour employer ses propres termes, il versa de chaudes larmes « sur l'infortune de cette pauvre nation hongroise accablée, poursuivie et écrasée ». Néanmoins, il continua la lutte. Il se rendit à l'évidence que les frais d'un séminaire spécial hongrois entraînaient des difficultés insurmontables; il sollicita donc, par l'intermédiaire d'Etienne Báthory, l'organisation d'un *Collegium Hungarico-Polonicum*, donnant pour motif que le « feu et l'eau s'unissent plus facilement que ne s'entendent entre eux les élèves hongrois et allemands ».

Le grand prince Báthory chargea son neveu, le cardinal André, de faire des tentatives qui restèrent vaines. Szántó fit d'héroïques efforts pour attirer l'attention du roi Rodolphe et celle des évêques sur son plan, mais sans succès. Le séminaire polono-hongrois ne fut jamais réalisé, le collège germano-hongrois cependant subsista.

Les intentions d'Etienne Szántó auraient sans doute créé d'excellents moyens de consolider le catholicisme hongrois et polonais. Il est bien regrettable que ses projets ne fussent jamais exécutés; d'autant plus que les années suivant la mort d'Etienne Báthory, au lieu de rapprocher les deux nations, finirent par les éloigner l'une de l'autre. Les ambitions de conquête des princes protestants de Transylvanie, les ruses diplomatiques de la cour de Vienne, les changements complets des rapports turcs et russes ne créaient point un terrain favorable à la propagation de l'amitié polono-hongroise. En conséquence, les liens ecclésiastiques vont également en s'affaiblissant. A partir du moment où les cloîtres jésuites de la Hongrie furent rattachés à la province autrichienne, les rapports des deux Eglises ne furent plus soutenus que par l'ordre paulinien. La confrérie polonaise de cet ordre avait évité les épreuves que durent subir leurs frères hongrois: par exemple l'occupation turque et les guerres de la Réforme — les Polonais ne connurent point de trêve à leur prospérité, même après la Réforme —. Le nombre de leurs couvents ainsi que leurs biens allaient s'accroissant. Surtout le couvent de Czenstochowa se développa rapidement. La Madone Noire attira le peuple pieux en foules immenses. Un fait remarquable mérite d'être mentionné: pendant les huit jours de fête, lors du couronnement de la Sainte Statue en 1717, cent quarante huit mille trois cents personnes communièrent. Parmi les pèlerins de nombreux Hongrois se trouvaient mêlés aux autres nations étrangères. Nous savons par exemple qu'en 1616, André Dóczy, fameux capitaine de la Hongrie du nord, fit un pèlerinage en ce lieu sacré. Ce fait que ce cloître avait toujours hébergé des Hongrois est encore plus important. De 1520 à 1530, son prieur fut le célèbre Frère Georges, un des plus éminents chefs de la Hongrie. C'est lui sans doute qui fit bâtir le vestibule du couvent dont les murs sont ornés de fresques représentant des scènes de sa tragique histoire. La bibliothèque et le trésor du couvent gardent aussi un grand nombre de souvenirs et d'objets d'art hongrois.

Cette situation se prolonge encore dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, tandis que l'ordre de Saint-Paul connaît un magnifique essor en Hongrie. Malgré le grand nombre et la splendeur des couvents élevés à cette époque. Czenstochowa garde toute sa force suggestive. Les fidèles hongrois dévoués au culte de la Sainte Vierge continuèrent à l'époque baroque de visiter en pèlerinage l'ancien cloître, forteresse de la foi.

Ces préliminaires précèdent le décret de Joseph II du 6 février 1786 qui supprima d'un seul coup tous les couvents hongrois de l'ordre de Saint Paul. Peu après, les Confréries polonaises subirent le même sort tragique: Frédéric Guillaume III, roi de Prusse, les tsars Alexandre I, Nicolas II et Alexandre II condamnent les cloîtres des territoires polonais à la dissolution. Ainsi, à partir de 1864, il ne subsiste plus que le couvent de Czenstochowa et celui de Cracovie où les humbles fils de saint Paul, vêtus de blanc, continuent à adorer Dieu.

Ces événements funestes ont suscité en Hongrie le regret et la commisération pour la Confrérie durement éprouvée. Le public hongrois ne s'est jamais résigné à l'abolition de l'unique ordre ecclésiastique d'origine hongroise; l'espoir de le voir rétablir n'a jamais cessé.

Depuis la suppression des cloîtres polonais, l'attention s'est tournée avec compréhension et compassion vers Czenstochowa où les flammes allumées en

Hongrie brûlaient encore. La peur de les voir s'éteindre un jour aviva encore le désir de les ramener à la patrie. L'action fut d'abord engagée par le primat Scitovszky dont les instances urgentes finirent par ramener le vieux couvent à Szentkereszt (comitat d'Esztergom), sous forme d'une petite congrégation formée de quatre frères et dirigée par le prieur Romuald Sztolarczyk et le sous-prieur hongrois Tiburce Knézsza. Le public hongrois applaudit avec satisfaction à la nouvelle de cette réinstallation.

Mais cette joie était prématurée. Le primat Scitovszky mourut le 19 octobre 1866 avant de pouvoir assurer les capitaux nécessaires à la fondation; ses successeurs ne s'en occupèrent pas avec la même ardeur. L'incertitude de l'avenir obligea le Père Knézsza à rentrer à Cracovie avec ses confrères en 1867. Alors s'élaborent de nouveaux projets; l'évêque de Pécs, Samuel Hettyei, désire inviter les fils de saint Paul dans le vieux couvent de Pécs, Jean Zalka aimerait les réinstaller à Kertes (comitat de Sopron) — justement dans leur ancien cloître — aucun de ces projets n'arrive à réalisation. Après de nombreuses tentatives et de nombreux efforts, Adolphe Melisek, curé de Nagylévard, réussit à installer une petite congrégation, dirigée par Louis Muszynski à Nagylévard même, grâce à une dotation du comte Etienne Wenckheim. En 1904, la confrérie déménage au couvent de Szentkereszt que le primat Vaszary cède à l'ordre. Mais les fonds pécuniaires et les dotations espérées manquèrent toujours de sorte que la réinstallation aboutit à un triste échec. La confrérie composée d'abord de quatre membres s'était élevée jusqu'à six et dut retourner à Jasnagora en 1908.

Après la première grande guerre, la situation commence à s'améliorer. Les deux nations tant de fois et si durement éprouvées se tournent l'une vers l'autre. L'amitié polono-hongroise reprend toute sa force et se réveille, échangeant des preuves d'amitié et de sympathie surtout dans les rapports culturels.

A cette amitié renouvelée s'associe l'idée de la réinstallation de l'ordre d'origine hongroise, de cette congrégation qui symbolise la similitude du sort des deux peuples. Cette fois la bonne volonté aide à l'exécution et l'effort réussit. Le 13 mai 1934, le nouveau couvent joint à la Chapelle de la grotte de Saint Gellért, puis, la même année, un nouveau couvent à Pécs et en 1940 un petit couvent au lieu de pèlerinage de Szentkút, près de Félégyháza, reçoivent les frères à la soutane blanche. Les fils d'Eusèbe le Bienheureux ont ainsi fini par retrouver leur patrie.

Depuis, de grands événements ont changé la carte géographique. La Pologne s'est écroulée. Mais l'amitié entre les deux peuples est et reste inébranlable. L'orage ne tardera pas à s'apaiser et l'espoir renaît de voir les relations de jadis se renouer, surtout les liens ecclésiastiques se renouveler.

La guérison des innombrables blessures, plaies et souffrances faites par la guerre imposera un travail surhumain aux organisateurs ecclésiastiques des deux pays, ils se viendront fraternellement en aide l'un à l'autre. Dans cette communauté mutuelle et cordiale, l'ordre paulinien enraciné en Hongrie remplira sa double mission traditionnelle de servir la cause hongroise et polonaise avec la même ardeur que par le passé.

Sainte Marguerite de Hongrie

(1242—1270)

Par Mgr ANTOINE MESZLÉNYI

L'ABBÉ HERMANNUS, chroniqueur du monastère bavarois de Niederaltaich, s'est toujours beaucoup intéressé à l'histoire de la Hongrie. Arrivé au cours de son ouvrage à l'année 1241, il termine ce passage par la phrase suivante au ton si tristement significatif: « La Hongrie, ayant existé pendant 350 ans, fut annihilée cette année-là par les Tartares. » Il n'en fut pas exactement ainsi, heureusement pour la Hongrie et pour l'Europe. En tout cas, en 1241, un grave danger menaçait l'Europe et ce fut grâce à la Hongrie, bastion de la civilisation occidentale, qu'elle put surmonter ce danger.

C'est que Gengis, grand-khan des Tartares, avait voulu fonder le grand empire mongol-tartare qui aurait englobé aussi l'Europe. Après sa mort, survenue en 1227, ses fils, et surtout Ogotai, son héritier dans la dignité de grand-khan, n'avaient point abandonné ce plan immense et sous le règne d'Ogotai les préparatifs furent si activement poussés que déjà en 1237 ses armées innombrables dévastaient les rives de la Volga, c'est-à-dire la zone orientale de l'Europe. Ce fut vers la même époque que le Père Julien, de l'ordre des Dominicains de Hongrie, alla pour la seconde fois vers la rivière Bielaia pour y explorer la patrie antique des anciens Hongrois et c'est à Soudal qu'il apprit que les Tartares avaient déjà conquis cette ancienne patrie des Bulgares et des Hongrois. Il apprit également qu'à l'étape suivante les hordes tartares devaient faire d'abord la conquête de la Coumanie pour pénétrer ensuite plus avant à travers la Hongrie vers l'intérieur de l'Europe.

Ces nouvelles alarmantes, rapportées par le Père Julien en Hongrie, furent bientôt confirmées d'abord par le prince russe Rastislaw, chassé de son pays de Tchernigov, puis par Coetoeny, roi des Coumans, poursuivi par Ogotai avec tout son peuple de quarante mille familles. Ces deux princes vinrent demander refuge à Béla IV, roi de Hongrie, qui les accueillit avec d'autant plus d'empressement que ce sage roi espérait trouver dans leurs hommes de précieuses forces auxiliaires.

Fort de toutes ces informations, le roi fit tout son possible pour mettre son pays en état de défense. Du point de vue extérieur, il aurait voulu gagner l'aide de Frédéric II, empereur d'Allemagne et celle du pape, Grégoire IX. Mais l'empereur préférait conduire son armée contre Rome, tandis que le pape, dans ces circonstances, ne pouvait faire qu'ordonner des prières pour la nation hongroise et pour l'Europe. Seul Frédéric, prince d'Autriche, offrit un secours problématique, dangereux même à la Hongrie puisque par son intervention il enve-

nima à un tel degré l'état d'esprit surexcité du pays, que quelques hommes, au sang trop chaud, assassinèrent le roi des Coumans, soi-disant pionnier des Tartares en Hongrie. La conséquence en fut que loin de nous aider, une partie des Coumans quitta le pays, une autre se joignit bientôt aux Tartares.

Ce fut dans une telle atmosphère que le roi se mit à mobiliser toutes les forces armées du pays. Mais sa troupe comptait à peine quarante à cinquante mille hommes, en face des cent à cent-vingt mille hommes de l'armée de Batou-khan, qui, avec une tactique très habile, pénétraient en Hongrie en trois groupes par trois directions différentes. Ce fut une hécatombe générale un peu partout dans le pays, mais surtout à Mohi où la moitié de l'armée du roi, avec nos prélats et nos magnats à leur tête, resta sur le champ de bataille. Le sort du pays fut décidé, toute la Hongrie tomba aux mains des Tartares, excepté la Transdanubie. Le roi lui-même put s'enfuir à Hainburg, à la frontière autrichienne, où sa femme, Marie de Lascaris, l'attendait avec leur huit enfants. Mais il dut bientôt s'en aller, car le prince d'Autriche lui demandait trois comitats et beaucoup de trésors comme prix de son hospitalité. C'est ainsi que la famille royale, fuyant toujours plus loin, arriva jusqu'à la côte de Dalmatie. Malgré ses suppliques aux puissances étrangères, et malgré les promesses de l'empereur, du pape, et de Louis IX, roi de France, le malheureux souverain resta seul au milieu du plus grand danger, sans rien pouvoir pour son peuple, sans défense aucune contre l'ennemi qui continuait son avance au delà du Danube.

Ce fut alors que désespérant du secours des puissances terrestres, Béla et sa femme Marie, enfants fidèles du pieux moyen âge, comme poussés par un besoin transcendant, s'adressèrent directement à Dieu. La reine Marie attendait à cette époque son neuvième enfant. D'accord avec son mari, c'est cet enfant à naître qu'ils offrirent au service exclusif de Dieu. Ils firent le vœu que si cet enfant était une fille, ils l'offriraient — ainsi le raconte la légende — en sacrifice expiatoire pour leur salut et pour celui de la Hongrie, et en feraient une religieuse dans un couvent. Déjà quelques hordes tartares arrivaient jusqu'à la ville de Trau, lieu de séjour de la famille royale et de beaucoup de réfugiés hongrois. L'ennemi se préparait à assiéger cette ville dalmate, quand un jour de printemps le roi vit que les Tartares s'en allaient. C'est que le grand-khan Ogotai était mort et Batou, chef des armées en Hongrie, rentrait vite dans son pays pour briguer la succession d'Ogotai. Chacun a senti là la main de Dieu qui, touché par le vœu pieux du couple royal, avait eu pitié de son peuple hongrois.

L'enfant royal naquit donc en Hongrie vers la fin de 1242 ou au début de 1243 et reçut au baptême le nom de Marguerite. Elle ne passa que ses quatre premières années au milieu de sa famille proprement dite. Déjà en 1246, ses parents se séparèrent d'elle et l'envoyèrent au couvent des sœurs dominicaines de Veszprém, sous

la garde de la sœur Olympiade, jeune veuve du comte Thomas de Bodmér. Dans son nouvel entourage, Marguerite oublia son auguste origine et crut longtemps que sœur Olympiade, qu'elle appelait toujours sa mère, était en effet sa mère véritable. Aussitôt qu'elle fut en âge, la mère supérieure, Catherine, se mit à enseigner à Marguerite les éléments de l'écriture, de la lecture, du chant et des prières dites en commun. Dès son jeune âge elle se montra aussi sensible qu'intelligente et tout en aimant les jeux enfantins, elle allait souvent et spontanément dans la chapelle du couvent pour prier la Sainte Vierge ou pour contempler l'image du Crucifié dont la vue la faisait souvent pleurer, premier signe de cette compassion qui l'accompagna tout au long de sa vie.

Les prières, les chants, les images saintes imprègnent si profondément son âme, qu'elle ne pourra plus s'en délivrer. Bien qu'en raison de son jeune âge elle ne puisse pas encore participer à toutes les pratiques religieuses, elle imite déjà pieusement tout ce qu'elle voit chez les adultes. A l'âge de cinq ans, elle observe déjà que les religieuses portent des robes de bure pour mieux mortifier leur corps. Aussitôt elle supplie « sa mère » de lui permettre qu'au lieu de ses chemises de toile fine elle puisse en revêtir de plus grossières. A l'âge de six ans, elle commence déjà à porter en secret le cilice, chose héroïque de la part d'une enfant et cependant compréhensible puisqu'elle sent, par la grâce de Dieu, qu'elle est l'agneau pascal de son pays et qu'elle doit prier et se mortifier sans cesse pour plaire à son Créateur.

Avec le temps, sa vie spirituelle s'approfondit toujours davantage. A cet égard, son confesseur, le père dominicain Marcellus, lui est d'un très grand secours; il l'introduit pas à pas dans la vie intérieure des religieuses, toujours plus riche et plus nuancée. Bientôt elle peut participer aux prières nocturnes en commun, de plus on lui permet d'accomplir des travaux plus ou moins faciles, ce qu'elle fait toujours à l'admiration de tous avec zèle et avec piété.

Cependant les preuves de la grâce divine se multiplient autour d'elle. Elle n'a qu'à demander quelque chose à Dieu et son vœu s'accomplit. La légende raconte à ce propos une très jolie histoire. En 1250, le Père Herbart se trouve au couvent de Veszprém et la petite Marguerite écoute ses sermons avec une telle délectation qu'elle le supplie de rester encore, malgré la fin de la retraite des religieuses. Cependant le père très pressé et appelé ailleurs, quitte le couvent, mais à peine sort-il de la ville qu'à la prière de notre petite sainte, une pluie si violente s'abat sur lui qu'il est obligé de retourner à Veszprém.

Peu à peu on est persuadé au couvent qu'une petite sainte vit parmi les religieuses, qui aime Dieu et qui est aimée par Lui, car elle sait prier avec foi. Cependant elle obéit à ses supérieures, apprend ses leçons avec joie, balaye les salles, lave la vaisselle, assiste les malades et aide à tout le monde.

Bientôt ses parents décidèrent d'élever un monastère nouveau aux dominicaines, en face de Bude, sur l'île des Lièvres, nommée aujourd'hui « Ile Sainte Marguerite ». Les constructions furent achevées en 1252, de sorte que Marguerite et les sœurs dominicaines purent s'installer dans l'île. Selon tous les témoignages, Marguerite resta entièrement la même dans son nouvel entourage. Tout le programme de sa vie, elle l'exprime elle-même déjà à cette époque : « Je veux servir le Seigneur Jésus-Christ », et elle restera fidèle jusqu'à sa mort à ce sublime principe de vie. Pourtant elle dut soutenir des luttes très dures pour ne pas faillir. Son père, qui n'avait pas pris au sérieux le vœu de la petite princesse, eût été tout prêt à la fiancer, alors qu'elle avait huit ans, à l'un de ses prétendants, un prince polonais. Mais Marguerite refusa l'offre de ce prince aussi bien que celle d'Ottocar, roi de Bohême, en 1254. Pourtant les intérêts supérieurs du pays faisaient paraître souhaitable un tel mariage dynastique, car les Tartares préparaient une nouvelle attaque contre la Hongrie. On mit tout en œuvre pour persuader Marguerite de la nécessité de ce mariage, mais à tous les arguments elle répondait : « Je ne veux servir que mon maître Jésus-Christ. » Et pour ne pas en être détournée, en 1254 elle fit son vœu solennel et définitif devant le général de l'ordre, Humbertus, qui se trouvait à Bude à cette époque.

Désormais elle se considère comme la fiancée du Christ et aucun sacrifice ne lui pèse pour rester au couvent. Seulement Ottocar ne pouvant oublier la beauté et le charme de notre princesse, se présente de nouveau, au bout de sept ans, et demande la main de Marguerite. Le roi Béla ne demandait pas mieux et, pour hâter ce mariage, il ordonne aux religieuses de l'île, à tous les pères dominicains, et avant tout à Marcellus de tout faire pour extorquer le consentement de sa fille. On assiège de nouveau Marguerite, mais sans aucun résultat. A son père même, elle déclare avec autant de respect que de décision qu'elle ne veut pas rompre son vœu et que pour rien au monde elle n'abandonnera ni le Seigneur Jésus-Christ ni son ordre. Et pour prouver devant tout le monde que sa décision est inébranlable, la même année, ou plus exactement à la fête de Pentecôte en 1261, elle se fait consacrer définitivement, elle change son voile blanc contre un voile noir, ce qui la lie indissolublement à l'Ordre de Saint-Dominique.

Si nous examinons maintenant de plus près la vie quotidienne de Marguerite, nous voyons tout d'abord qu'elle est absolument consacrée à Dieu. Ce sont surtout ses prières ardentes qui attirent l'attention sur elle. Les autres religieuses la considèrent comme la sainte de la prière. Selon son confesseur, elle brûlait toujours du feu sacré de l'amour de Dieu et sa ferveur lui permettait de prier sans cesse et avec la même ardeur. Souvent elle ne se couche même pas pour la durée des quelques heures destinées au repos nocturne, mais elle reste à genoux près de son lit ou bien dans la chapelle ou au cloître pour réciter sans arrêt ses interminables prières. Pendant les messes,

elle attend impatiemment le moment de l'Elévation. De même, elle se prépare fiévreusement à la très sainte Communion et lorsqu'elle peut enfin communier, elle pleure si abondamment que, selon les témoignages des sœurs, ses larmes inondent littéralement son voile.

Pendant les grandes fêtes, elle brûle encore d'une piété plus ardente, si c'est possible. Elle ne cesse de veiller, de jeûner, de se mortifier, de prier, de psalmodier et de chanter des cantiques sacrés. A force d'être toujours à genoux, ses bras, ses jambes sont toutes pleines de blessures, mais elle ne s'en aperçoit même pas. Le jeudi-saint elle lave tour à tour et embrasse les pieds des sœurs religieuses, le vendredi-saint elle ne quitte pas l'église et en écoutant la Passion, elle sanglote si violemment, qu'on a déjà peur pour son cœur. A côté de son amour du Christ, elle n'aime pas moins la mère de Dieu. Pendant les vigiles de ses fêtes, elle adresse toujours mille avé à la Vierge. Elle aime aussi sa patronne, sainte Marguerite d'Antioche et elle vénère tout particulièrement tous les grands saints hongrois. En sainte Elisabeth, sa tante, elle admire surtout la pauvreté, l'humilité et la charité, en saint Etienne, le grand bâtisseur de l'Etat chrétien hongrois, en saint Ladislas, le modèle de la chevalerie, en saint Eméric l'amour de la pureté. Dans les sermons et pendant les colloques avec les frères missionnaires, c'est surtout la Passion du Christ et la vie des saints martyrs qui exercent la plus profonde impression sur elle. Selon le témoignage des sœurs elle se déclarait toujours prête à subir le martyre pour l'amour du Christ et désirait une telle mort de tout son cœur. Mais au lieu d'une mort subite et violente, elle a dû mourir lentement et souffrir longtemps, pendant des années, pour se consumer comme une cierge.

Comme religieuse, connaissant exactement la vie monacale et ses moindres règles, elle était arrivée à la perfection. L'un des fondements de cette vie était l'obéissance absolue. La plupart des témoignages qu'on possède sur la vie de Marguerite relèvent à l'envie cette vertu chez elle.

Elle faisait tout ce que la supérieure lui ordonnait et elle lui obéissait humblement comme si elle était la fille d'un pauvre homme et non celle d'un grand roi. Elle aimait surtout les travaux qui répugnaient aux autres. On la plaignait souvent de ses efforts qui étaient au-dessus de ses forces, mais elle déclinait toute aide pour avoir plus de mérite devant Dieu.

En ce qui concerne la pureté de son âme, aucune tache ne souillait sa personne. Tous ces désirs tendaient vers l'éternelle pureté. Elle admirait toujours les vierges martyres et jamais, selon le témoignage des sœurs, une parole laide ou ambiguë ne sortait de ses lèvres.

Elle était tout aussi parfaite dans la pauvreté. Née de sang royal, elle vivait en mendicante de Dieu. Elle aimait la pauvreté, ses vêtements étaient souvent déchirés, rapiécés et même sales, elle allait souvent nu-pieds, elle, qui aurait pu choisir les étoffes les plus précieuses

et se régaler des mets les meilleurs. Tout ce qu'elle recevait de la cour, elle le distribuait aux pauvres, sans rien garder pour elle.

C'est ainsi, que par la *via unitiva*, elle arriva si près de Dieu. A l'époque où les Tartares, de nouveau, menaçaient la Hongrie, Marguerite pria, plus que jamais, se mortifia encore davantage pour que Dieu eût pitié de la nation hongroise et ne laissât tomber le pays aux mains des payens. Et, grâce aux prières de notre sainte, les Tartares furent écartés.

Elle donna encore un exemple émouvant de son amour pour ses parents, pour son frère, et pour sa nation, lorsque, en 1264—65, son père et son frère, le futur Étienne V, se déclarèrent formellement la guerre. Marguerite, dans son couvent tranquille, dut apprendre avec honte et horreur la nouvelle de villes et d'églises incendiées et la mort de tant de soldats et aussi de femmes et d'enfants innocents. Elle attribuait toute cette guerre à la rivalité acharnée des magnats et des prélats attachés à la cour du roi et à celle de son héritier, et selon la légende de Marcellus, jour-et-nuit elle priait et pleurait pour que Dieu fît cesser ces calamités. Pour mieux se mortifier, elle se fit un second cilice, cette fois de la peau épineuse d'un hérisson. Elle se flagellait de plus avec un fouet dont les lanières étaient également de peau de hérisson. Ces sacrifices ne furent point vains, puisque le père et son fils finirent par se réconcilier, en présence de sainte Marguerite, au couvent de l'île des Lièvres.

En 1265, elle arrivait déjà si près de la perfection absolue qu'elle ne demeurait presque plus sur terre, sinon dans son corps périssable. Malgré son extrême faiblesse physique, elle avait toujours assez de force pour accomplir ses travaux, pour apaiser ses sœurs inquiètes, impatientes ou querelleuses, pour assister les malades et pour aider les malheureux. Elle devint toujours plus insensible aux manifestations de la vie extérieure, ne ressentant aucune fatigue, ne percevant ni le chaud ni le froid; surtout quand elle était en prières, elle n'entendait et ne voyait rien, plongée dans la contemplation de Dieu.

Une année même avant sa mort, en 1269, son père voulut encore la forcer à épouser Charles d'Anjou, roi de Naples. Mais Marguerite fut inébranlable, ce qui indisposa tellement le roi, qu'il fit sentir sa colère à toute la communauté religieuse. Les sœurs du couvent, pour apaiser le roi, se mirent à persuader Marguerite d'accepter cette nouvelle offre de mariage. Puis, pour la tranquillité du couvent, on lui conseilla de quitter l'île et d'entrer parmi les religieuses cisterciennes. Elle repoussa toutes ces offres, elle refusa toutes ces suggestions. Les sœurs se mirent alors à l'éviter, à l'humilier, à la maltraiter même, et sous prétexte que sa présence nuirait au bien-être et à la quiétude du couvent, on songeait déjà sérieusement à l'en éloigner de force.

Il n'en fut cependant pas ainsi, car, en récompense de tant de souffrances, Dieu appela Marguerite près de lui. Marguerite pres-

sentait sa fin prochaine, et à la mort de la sœur Béata, elle déclara, près du catafalque, qu'après la sœur Béata ce serait son tour de mourir, avant toutes les autres religieuses. Sa prédiction s'accomplit exactement, elle n'avait encore que vingt-sept ans; mais, par suite des mortifications, son organisme était devenu très faible. A force de jeûner, son visage était pâle, de plus, elle avait des maux de tête violents, une de ses épaules se démit, ses mains étaient toutes pleines de crevasses et ses genoux constamment enflés.

Ce fut le six janvier 1270 que Marguerite quitta le monde des vivants. Elle ne fut malade que quinze jours. A l'infirmerie elle déclara à ses deux cousines, religieuses comme elle, qu'elle mourrait très bientôt et elle les pria de la faire enterrer soit devant l'autel de la Sainte-Croix, soit dans la petite cellule où elle avait l'habitude de prier. Le 16 janvier, elle reçut encore les derniers sacrements et deux jours plus tard, le 18 janvier elle rendit son âme à son Créateur.

Ces derniers jours furent adoucis encore par le repentir des sœurs religieuses qui l'entourèrent de soins affectueux pour lui faire oublier leur conduite passée. Mais le roi garda sa rancune et ne vint même pas à son enterrement. Cependant une grande foule remplit l'île au moment de la cérémonie funèbre célébrée par Philippe, archevêque d'Esztergom. La beauté rayonnante du visage de Marguerite frappa l'archevêque qui, comme tout le monde, y vit le signe manifeste d'une béatitude éternelle.

Bien des miracles accompagnèrent l'agonie et la mort de Marguerite. Plusieurs religieux du pays eurent des visions à son sujet et son corps, loin de répandre une odeur coutumière aux cadavres, embaumait d'un parfum céleste, comme elle l'avait prédit dans son agonie. Auprès de son tombeau une série de miracles commença: des infirmes, des aveugles, des épileptiques guérissent par son intervention, ce qui prouve d'une manière indubitable que Marguerite obtint après sa mort la couronne céleste des saints.

Les soixante-dix ans du comte Nicolas Bánffy

Par LADISLAS KOVÁCS

A l'occasion du soixante-dixième anniversaire du comte Nicolas Bánffy nous avons publié dans notre numéro de novembre quelques notes sur l'auteur de la célèbre trilogie, presque autobiographique, intitulée « Une histoire transylvaine », dont un chapitre a paru dans notre numéro de Noël.

ARTISTE, conteur et romancier, auteur dramatique, excellent metteur en scène et décorateur, il fut, pendant une dizaine d'années, intendant des théâtres de l'Etat.

En tant qu'homme politique, en dehors de son activité générale il fut préfet d'un des plus importants comitats, membre de la Chambre des Députés, ministre des Affaires Etrangères. Ce qui ne l'empêcha pas d'être un excellent expert agricole. Après le traité de paix de Trianon il organisa et dirige depuis dans son pays le mouvement spirituel le plus important. Il est le directeur de la revue « Erdélyi Helikon ».

Sa vie riche et féconde est remplie par l'ensemble de ces activités. Et c'est peut-être la multiplicité de son travail créateur qui a maintenu la fraîcheur de sa force spirituelle.

Il vient d'avoir soixante-dix ans, et à l'occasion de cet anniversaire, telle une découverte, se révèle à nous toute la richesse de sa vie. Comment le monde bourgeois, dont il ne put durant sa vie suivre la route simple et sans obstacle, aurait-il pu remarquer cette richesse. Son nom d'homme politique, riche des plus belles espérances, était à peine connu que déjà le jeune Nicolas Bánffy perçait dans la littérature par ses nouvelles composées sur un ton nouveau et original. Puis nouvelle surprise: il sentit en lui le poète dramatique. Il conquit la scène avec un drame que notre littérature considère comme une des œuvres les plus profondes du drame hongrois moderne... Aussi, en raison de ces précédents, n'y a-t-il rien de surprenant à ce que le gouvernement hongrois lui confiât l'intendance des théâtres de l'Etat. C'est en sa qualité d'intendant qu'en 1916 le gouvernement le charge de s'occuper des détails artistiques du couronnement du roi. Après la débâcle de 1918, il est envoyé à l'étranger en mission politique. Il perd doublement sa patrie: par le dictat de paix sa province natale est rattachée à la Roumanie, et le pays mutilé est ravagé par des révolutions successives. Privé de tous ses revenus et de toutes ses relations, avec la triste perspective d'un avenir sans espoir, il s'établit aux Pays-Bas où il gagne sa vie comme portraitiste. Après la chute rapide du régime communiste on le rappelle dans son pays où, dans des circonstances particulièrement ingrates, on lui confie le poste de ministre des Affaires Etrangères du premier gouvernement Bethlen. Le fait marquant de son ministère c'est le rattachement par plébiscite de la ville de Sopron et d'une partie de la Hongrie occidentale à la mère patrie. Il en garda aussi un souvenir artistique: une série de brillantes caricatures dessinées pendant les séances de la conférence de Gênes.

Il ne put cependant résister à l'appel de son foyer, de sa province natale vers laquelle allaient toutes ses préoccupations et tous ses soucis, tous ses riches souvenirs. Et alors que par milliers les Hongrois fuient la Transylvanie occupée par les Roumains, lui, Nicolas Bánffy, qui dans le monde entier se sent chez lui, il rentre dans son pays natal. Son riche tempérament artistique, ses expériences profondes et multiples le désignent comme un des chefs de la grande lutte héroïque des Hongrois tombés sous un joug étranger. Ce fut la guerre silencieuse de l'esprit, le combat des poètes et des artistes : la nation « morte dans son corps » fut relevée dans son âme et dans son esprit. Nicolas Bánffy fut l'organisateur et le chef de la littérature transylvaine. L'homme politique et l'esprit créateur se rencontrèrent dans cette vocation.

Dans sa carrière littéraire il débuta par des nouvelles. La nouvelle était le genre le plus populaire de la littérature hongroise du début du siècle. Ses grands prédécesseurs immédiats, Jókai et Mikszáth, furent ses modèles, mais sa forme fut également influencée par les nécessités du jour. La nouvelle de cette époque est caractérisée par un réalisme presque poétique. Elle puise ses sujets dans les petits faits de la vie de Budapest devenue une ville d'un million d'habitants. Elle subit l'influence française et se plie aux exigences de la presse. Car la nouvelle publiée en feuilleton est, à cette époque, la nourriture littéraire quotidienne des lecteurs. Les nouvelles de Nicolas Bánffy sont cependant fort différentes des productions de l'époque. Leur forme est toute occidentale. Elles subissent l'influence de la grande nouvelle française et puisent leurs sujets dans un milieu tout autre que les nouvelles hongroises de cette époque. On peut presque dire qu'elles évoquent le monde oriental : la « muette » région hongroise, le passé historique ou même l'Extrême-Orient.

Il est donc tout à fait naturel que ses premières œuvres de théâtre écrites après ses premières nouvelles évoquent également un monde éloigné, telles l'époque préhistorique (*La Légende du Soleil*) ou la migration des peuples (*Le Seigneur*).

Dans l'œuvre dramatique de Nicolas Bánffy, c'est « *Le Seigneur* » qui est la pièce la plus excellente et la plus caractéristique. C'est sans aucun doute une des réussites les plus brillantes du drame hongrois moderne. Sa valeur et son importance, à peine reconnues aux premières représentations, lui valurent avec le temps un succès sans cesse croissant. Bien que son sujet soit un des grands thèmes historiques : le conflit de l'Orient et de l'Occident, de l'Asie et de l'Europe, cette pièce n'en reste pas moins un drame humain : la tragédie amoureuse d'un homme et d'une femme, d'Attila et de la princesse gothe Mikold. Dans l'entourage des deux protagonistes nous voyons les deux mondes opposés tels qu'ils existaient à l'époque de la migration des peuples. Malgré son horizon éblouissant, c'est une pièce imprégnée d'un profond et noble sentiment national qui ne se révèle pas uniquement dans les paroles, mais aussi dans l'esprit même du drame. Quand Bánffy écrivit cette œuvre, une certaine couche embourgeoisée du peuple hongrois se tournait vers l'Europe sans aucun esprit critique et commençait à oublier son caractère particulier, héritage sacré de ses aïeux orientaux. Sans le dire expressément, la pièce évoqua ce visage antique du peuple hongrois.

Cette thèse ne constitue pas un programme dans l'œuvre de Bánffy, mais elle est plus cependant qu'un élément accessoire. Même par rapport aux Hongrois Nicolas Bánffy est un oriental. Sa famille remonte à ce chef péché-négue qui, fidèle à sa foi payenne, résista à la volonté apostolique de saint Etienne et, selon la légende, fut enterré vivant et assis sur son cheval. Une branche de la famille Bánffy qui descend de ce chef, acquit de grandes propriétés en Transylvanie sous le règne des rois hongrois issus de la famille française des Anjou. Depuis cette

époque les Bánffy jouent un grand rôle dans l'histoire de la Transylvanie. Dès sa jeunesse Nicolas Bánffy s'intéressa passionnément à « l'homme oriental ». Il est un des connaisseurs les plus profonds de l'art oriental. Mais au delà du domaine de l'esprit et de l'art il se sent apparenté à l'homme oriental par son caractère et par ses prédilections. Il est surtout attiré par les peuples cavaliers de l'Orient, ses ancêtres et les ancêtres du peuple hongrois. L'élevage du cheval est pratiqué par sa famille depuis plusieurs siècles. Il est lui-même un cavalier accompli et possède un magnifique haras. Nous voyons donc que son caractère, ses expériences les plus profondes et les circonstances extérieures sont autant d'éléments qui expliquent l'importance du drame « Le Seigneur ». C'est ainsi que s'y trouvent réunies dans une union profonde et secrète la pensée individuelle et la force collective.

La comédie est un art synthétique. Il est tout naturel qu'un tempérament aussi compliqué que celui de Bánffy ait vite trouvé le chemin du théâtre. Il est un excellent connaisseur technique de l'art théâtral. C'est ainsi qu'il dirigea pendant une dizaine d'années nos théâtres d'Etat. Son activité ne fut interrompue que par la débâcle de 1918. Bien plus tard, pendant les « années de Trianon », il prêta son concours aux festivals de Szeged où il mit en scène une représentation en plein air de la « Tragédie de l'homme ».

A cette époque il vit déjà dans sa province natale, la Transylvanie, occupée par les Roumains. Il y trouve enfin le terrain où il peut déployer ses multiples talents. Il devient l'organisateur et le chef de la littérature hongroise de la Transylvanie occupée. Son activité littéraire s'intensifie sans cesse. Des œuvres importantes se succèdent, d'abord un beau roman d'artiste « Du matin au soir » puis « Quelques souvenirs » qui se rapportent à l'époque révolutionnaire. Ce dernier volume se distingue des mémoires habituels par la force artistique de ses moyens d'expression. Comme auteur dramatique il crée également une œuvre importante intitulée « Martinovics », tragédie historique qui en raison de son sujet délicat fit beaucoup parler d'elle. C'est également pendant ces années de Transylvanie et sous le masque d'un conteur du XVI^e siècle qu'il commence à écrire ses histoires amusantes qu'il publiera plus tard sous le titre de « Mémoires du rusé Balthasar Deák ». Dans ces nouvelles qui font penser au Décameron de Boccace et aux Contes drolatiques de Balzac, il cache ses remarques personnelles et son opinion sur l'état des choses. La curiosité du livre c'est que Bánffy l'a orné lui-même de dessins et d'initiales enluminées. Son talent littéraire et son génie artistique s'y associent pour créer une œuvre aussi intéressante que belle. Son séjour en Transylvanie réveille en lui de vieux souvenirs. Dans l'ambiance de sa jeunesse, il revit ses premières expériences. C'est ainsi que commence à se former, telle une immense vision, sa grande œuvre épique. Les deux volumes de la première partie de cette œuvre composée en trilogie paraissent en 1935, sous le titre « Megszámláltattál » (On t'a pesé); la seconde partie, également en deux volumes, paraît en 1937 sous le titre « És hijjával találtattál » (On t'a trouvé trop léger). Enfin, la troisième et dernière partie, intitulée « Darabokra szaggattatól » (On t'a mis en lambeaux) est publiée en 1940.¹ Les trois parties réunies ont un titre tout laconique: « Erdélyi történet » (Une histoire transylvaine).

Ce titre est judicieux, non seulement à cause du sujet du livre, mais aussi en raison de cette atmosphère intime et favorable à la création dont l'auteur est entouré en Transylvanie, et aussi en raison de l'inspiration que la Transylvanie lui a fournie. La Transylvanie incite ses fils à s'analyser constamment, à recher-

¹ Ces titres, empruntés à la Bible, sont la traduction de l'explication que le prophète Daniel donna à Balthazar du mystérieux Mané, Thécel, Pharès.

cher le fond de leur âme. C'est pourquoi la Transylvanie abonde en mémorialistes. Et c'est à cause de ses rapports intimes qu'un des critiques considère la trilogie de Bánffy comme la continuation directe des mémoires transylvains. Mais cette grande œuvre de Bánffy dépasse de loin le genre des mémoires. C'est une création artistique dont le rayonnement ne dépend ni du lieu ni du temps. Et c'est peut-être l'authenticité de cette œuvre et sa force visionnaire qui induisent le lecteur en erreur.

C'est un type intéressant de roman qui est situé d'une manière imperceptible entre le roman historique et le roman social. Le sujet est devenu déjà historique, car il est séparé du temps présent par la débâcle de 1918. Et c'est tout de même une expérience personnelle de l'auteur. Au premier plan nous voyons des personnages représentant les différentes couches sociales. C'est une multitude colorée de visages humains qui défilent dans un tourbillon de carnaval. Sans que l'écrivain y fasse une allusion directe, cette atmosphère de danse macabre fait pressentir déjà la grande tragédie nationale. C'est une satire puissante, une confession, pleine de compréhension et de tendresse pour ses héros qui jouent avec le feu et ne se rendent pas compte de la responsabilité qu'ils encourent à l'égard de leur peuple et même d'eux-mêmes. Son humanisme est d'une portée universelle. Il puise son sujet dans une inspiration d'actualité, mais ses idées sont éternelles et conservent toujours et partout leur valeur. Il expose une grande thèse humaine et nationale. L'Histoire transylvaine est un roman excellent qui, par son thème et son ton élevé, rappelle les grandes épopées antiques.

Ce sont ses vieilles expériences, le riche cadre de son pays natal: la cour, le jardin, le village; la nature restée intacte ou disciplinée par le labeur humain, la riche variété des sites de Transylvanie que, jeune encore, il a pu admirer qui lui confèrent tout son crédit. A ces expériences personnelles s'ajoutent tous les souvenirs historiques qui se rattachent au passé de sa province natale. C'est de la Transylvanie que Bánffy regarde vers la mère patrie et vers l'Europe où triomphent à cette époque les sciences naturelles fières des résultats acquis, et le rationalisme, instigateur des sciences. Dans les œuvres littéraires Bánffy trouve le réalisme, c'est-à-dire le calme et une impartialité qui force à l'observation. Ce réalisme se joint en lui au réalisme antique des premières expériences, à la vision sincère de « l'homme oriental ». C'est ainsi qu'est sauvegardé le riche romantisme de la vie. Il est conservé par les antiques expériences humaines et par l'entourage épique de Transylvanie.

Coutumes pré-nuptiales du peuple hongrois

Par EDITH FÉL

DANS LA VIE du peuple hongrois, les manifestations habituelles qui marquent les années de l'adolescence jusqu'au mariage, varient selon les régions et les groupes ethniques, aussi bien que la cérémonie du mariage elle-même. Examiner ces coutumes est une précieuse étude pour le spécialiste et une révélation saisissante pour le profane.

L'enfant, qu'il soit garçon ou fille, n'est considéré comme enfant qu'aussi longtemps qu'il va à l'école. Ce temps écoulé, il ne se préoccupe plus du jeu, mais du travail et aussi de chercher, selon d'ancestrales coutumes, le compagnon ou la compagne de sa vie. L'opinion publique croit généralement que ce sont les parents de la jeune fille ou du jeune homme qui cherchent pour leur enfant — souvent par l'entremise d'un tiers — un partenaire, si possible fortuné, qu'ils lui font épouser de gré ou de force. La réalité est toute autre. Les jeunes gens cherchent longtemps, font leur choix et les parents, si peins qu'ils soient de sollicitude, ne se mêlent habituellement de ce choix que d'une façon très discrète.

De nombreuses occasions s'offrent à la jeunesse de se rencontrer dans les endroits où l'on joue, dans les endroits où l'on danse, aux veillées, pendant le travail ou dans d'autres circonstances. Mais ces réunions auxquelles tout le monde assiste, ne sont pas spécialement organisées pour permettre aux jeunes gens de faire connaissance. Il existe par contre des occasions qui sont uniquement réservées à ce but et que, partout dans le pays on appelle « tournées dans le village », « soirées de visite des garçons », ou « veillées des jeunes filles ». Il y a certains jours de la semaine qui sont désignés exprès pour cela, quand, de l'engrangement des récoltes en automne jusqu'au commencement des travaux des champs au printemps, les jeunes gens rendent visite aux jeunes filles selon des coutumes qui varient avec les régions.

Les paysans comme les bourgeois ont des formes particulières de présentation et d'invitation, mêmes si ces formes varient de l'un à l'autre. Chez les paysans par exemple les paroles son plus rares et le langage imagé plus usité . . . Nous connaissons des communes où les femmes apparentées à la jeune fille s'assemblent un certain jour de l'année — avant que la fillette n'aille pour la première fois au bal — et se concertent pour savoir quels sont les jeunes gens du village qui seront admis à faire la cour à la jeune fille et dont l'un pourra un jour devenir son époux. Leur conciliabule n'est pas tenu secret, au contraire, elles se mettent sur le champ à confectionner de gentils petits bouquets, ornements de chapeaux, quelquefois cinq ou six, que l'une d'elles va aussitôt porter un par un à la maison de chacun des jeunes gens désignés. Chez le jeune homme on n'est pas indifférent à ce choix, car c'est un honneur pour la maison si le jeune homme reçoit un bouquet, une invitation; plus il en reçoit, plus il sera content. Une fillette peut envoyer cinq ou six bouquets, et le jeune homme peut en recevoir

cinq ou six de différentes maisons. Aux femmes qui apportent les bouquets les parents des jeunes gens offrent des gâteaux. Ils en enverront aussi quelques morceaux, noués dans une serviette, à chacune des jeunes filles. Si l'une d'entre elles est la préférée, ils mettent dans le paquet, parmi les gâteaux, un morceau de rôti, le plus souvent un poulet — ce qui signifie, que leur choix correspond à celui des parents de la jeune fille —. Pour le jeune homme, les femmes de sa famille examinent un à un les bouquets reçus, en exerçant leur critique sur celles qui les ont envoyés. Leur choix non plus n'est pas tenu secret et les bouquets, qu'il faut tous coudre sur le chapeau du jeune homme, elles les placeront de sorte que celui de la préférée soit mis en avant, au milieu du chapeau et que tous les autres se suivent un à un vers le côté gauche.

Le lendemain de l'envoi des bouquets on va au bal; les jeunes gens portent leurs chapeaux décorés. Les fillettes et leurs parents guettent de loin quelles places occupent leurs bouquets. En avant ou en arrière? Car celle dont le bouquet est mis tout en arrière, ne doit plus compter sur ce jeune homme. Il ne l'emmènera danser qu'une seule fois pour la remercier du bouquet qu'elle lui a envoyé, mais il ne la fréquentera pas davantage... Mais au contraire, la jeune fille dont le bouquet est placé en avant, peut aller heureuse au bal, le jeune homme qu'elle a choisi ne l'invitera pas seulement pour le tour obligatoire, mais pour tous les autres tours lorsqu'il aura dansé avec toutes les jeunes filles qui lui ont envoyé des bouquets.

Le jeune homme et la jeune fille qui dansent si souvent ensemble sont considérés par tous comme des fiancés: tout le monde sait que leur choix est fait et que dès qu'ils seront en âge, et que les formalités traditionnelles seront accomplies, ils se marieront.

La vie de celles dont le bouquet n'a pas reçu la première place, ne présente aucune particularité. Cette coutume de l'envoi des bouquets, manière officielle d'entrer en relations, ne se retrouve pas partout. On rencontre plus fréquemment la coutume des veillées au village, dont nous avons déjà fait mention plus haut. A ces soirées nous pouvons assister à de charmantes scènes traditionnelles qui dans certaines régions sont plus anciennes, dans d'autres plus récentes et qui constituent le principal chapitre de la vie prénuptiale.

Dans bien des régions l'usage est que les jeunes gens aillent chez les jeunes filles dans l'après-midi ou vers le soir. Ils restent dehors, appuyés contre la palissade de l'habitation de la jeune fille, tandis que celle-ci, de l'intérieur de la maison se laisse faire la cour. Ces visites peuvent durer des années, jusqu'à ce que l'un des jeunes gens trouve que les autres sont de trop. Ceux-ci, alors, à moins qu'ils n'aient fait des projets sérieux avec la jeune fille, s'éloignent d'eux mêmes bien sagement. Il arrive parfois qu'ils en viennent aux mains. Le vainqueur du tournoi sollicite alors de pouvoir désormais entrer par la grande porte, ne serait-ce que pour un instant, jusqu'à ce qu'il demande la jeune fille en mariage.

Ailleurs, en d'autres régions, le jeune homme demande à la jeune fille de sortir pour le rejoindre dans la rue, devant la grande porte où ils causent, assis sur le petit banc. S'ils sont plus timides et ne veulent pas être vus, ils entrent dans la cour, et c'est là qu'ils vont s'asseoir dans un lieu plus à l'abri des regards. Quand ils seront déjà plus familiers, le jeune homme ne demandera pas à la jeune fille

de le rejoindre dehors dans la rue, ou la cour, mais il s'enhardira jusqu'à entrer chez elle dans la maison.

Dans les petites communes où tout le monde se connaît, il ne saurait être question de ces coutumes de présentation pour faire de nouvelles connaissances; la nouveauté consiste ici en ce que les personnes déjà connues vont se fréquenter désormais sous de nouvelles formes conventionnelles.

Chez de nombreux groupes ethniques hongrois, les jeunes gens commencent par faire la cour en groupe, c'est-à-dire que cinq ou six bons camarades se rassemblent pour ces tournées et vont en chœur faire visite aux jeunes filles. L'usage veut que cela ne se passe que le soir, quand le jour a baissé, et surtout que de la fenêtre où apparaît la jeune fille ne sort plus de lumière, c'est-à-dire quand tous sont déjà au repos et que la lampe est éteinte. D'accord sur les jeunes filles auxquelles ils veulent rendre visite, les jeunes gens vont par la rue en chantant puis, arrivés devant la maison choisie, ils se taisent. Il y a des villages où les jeunes gens ne demandent à parler à la jeune fille qu'à travers la fenêtre close. Ils s'arrêtent donc sous la fenêtre et commencent par demander à la mère — qui à ce moment est déjà au lit, ainsi que toute sa famille — de permettre que la jeune fille leur parle. Les convenances exigent que la mère donne une réponse courte et sévère, qu'elle refuse la demande des jeunes gens et les renvoie; s'ils insistent, elle doit leur reprocher leurs amusements légers, leurs mauvais tours, aussi longtemps qu'ils ne s'éloignent pour mener sous d'autres fenêtres des conversations aussi inefficaces et à peu de chose près identiques. Dans l'un des îlots ethniques de la région qui s'étend entre le Danube et la Tisza, les jeunes gens qui font la cour demandent la permission d'entrer en des vers farcis de fleurs de rhétorique presque baroques; ils prodiguent à la mère ainsi qu'à la jeune fille des épithètes flatteuses, promettant de ne plus s'occuper d'aucune autre — pour aller redire la même chose, répéter la même prière inefficace sous quatre ou cinq autres fenêtres —. Le bon ton veut que les jeunes gens novices soient refusés dans des maisons où ils vont pour la première année. Si les mêmes jeunes gens se présentent avec insistance à la même fenêtre, il est permis à la jeune fille, vers la fin de l'hiver, d'adresser à travers la fenêtre close quelques paroles de refus. Si l'un des jeunes gens est tout particulièrement sympathique à la jeune fille, elle pourra entr'ouvrir un peu la fenêtre pour refuser sa demande; et lui, bien entendu, demandera l'autorisation d'entrer dans la maison. Mais il n'en sera rien au cours de cette année. L'été viendra avec les travaux des champs, les soirées de grandes fatigues, il faut attendre l'automne pour que les jeunes gens puissent continuer à faire la cour. Mais déjà jeunes filles et jeunes gens auront, pour la plupart, fait leur choix et au cours de la nouvelle saison le jeune homme n'ira plus chez plusieurs jeunes filles, mais seulement chez une . . .

Dans plusieurs villages de la partie du Nord-Ouest du pays il existe d'autres coutumes. Là aussi les jeunes gens vont par groupes, mais non pas à la fenêtre, ils entrent dans la maison. Ces visites se font aussi quand il fait sombre, quand toute la famille est déjà couchée et quand la lampe est déjà éteinte. La jeune fille, qui reçoit la visite, est également couchée, mais quand elle entend frapper à la porte, elle se lève, s'habille et fait entrer les jeunes gens. Les jeunes gens vont s'asseoir au coin de la table, sur le banc, et bien sagement commencent la

conversation, à laquelle, de temps en temps, ceux qui sont déjà couchés prendront également part. Un groupe, ordinairement, ne reste pas plus d'une demi-heure dans une maison. La raison du départ est souvent l'arrivée d'un nouveau groupe auquel il sied de céder la place. Les jeunes gens ne partent pas de la même façon dont ils sont venus: ils ne s'en vont pas en groupe mais un par un. La jeune fille accompagne chacun dehors, jusqu'à la porte de la cuisine, et reste là avec lui aussi longtemps que cela lui plaît. Quand la bonne conduite des jeunes gens laisse à désirer, le père de la jeune fille les réprimande, il pourra même les mettre à la porte. Les parents indulgents tolèrent quelques espiègleries: les jeunes gens décrochent de la cheminée de la cuisine la viande fumée, ils mangent ce qui reste des repas, etc . . . Quand les parents commencent à avoir sommeil, ils cessent de parler. Le père s'endort, mais la mère veille. Elle écoute constamment la conversation et si elle entend quelque chose de déplaisant, elle tousse pour qu'on ne croit pas qu'elle endormie, tout est désormais permis. Le sommeil prend quelquefois les jeunes gens qui restent longtemps. S'ils ne veulent pas encore partir, ils somnoient, assis sur le banc ou sur la chaise, la tête penchée sur la table. Mais la jeune fille doit se tenir éveillée jusqu'à ce que tous somnoient. Celui qui veut rester le dernier chez la jeune fille, — c'est-à-dire celui auquel elle plaît le plus — attendra ainsi, penché sur la table, que les autres soient tous partis. Tout le monde le comprend. Si la jeune fille en est aussi contente et que les autres n'en soient pas non plus contrariés, ceux-ci ne viendront plus rendre visite à cette maison et il n'y aura désormais qu'un seul visiteur.

Dans les villages *palóc*, riches en anciennes coutumes, les jeunes gens vont aussi par groupes, comme dans les communes mentionnées plus haut; seulement, quand le jeune homme aura déjà choisi sa préférée, il n'ira non pas la voir seul, mais avec l'un de ses camarades, surnommé le « réveilleur ». La visite se déroule de telle sorte qu'au début la jeune fille cause avec ce jeune homme, tandis que l'amoureux se tait. C'est aussi au réveilleur à soutenir la conversation avec les parents. C'est seulement quand il a sommeil et se couche sur un bahut ou sur un banc, où la jeune fille lui met un coussin, que la jeune fille commence à s'occuper du véritable admirateur. La mère reste toujours éveillée et le fait savoir en toussant de temps en temps. Quand le jeune homme a lui aussi sommeil, la jeune fille lui donne également un coussin, qu'elle place au coin du banc qui forme un angle droit. Le jeune homme s'étend sur l'un des bancs, la jeune fille sur l'autre, de sorte que leurs têtes sont côte à côte. La mère réveille les jeunes gens endormis vers deux heures de la nuit et les renvoie avant qu'il ne fasse jour.

Dans les régions les plus septentrionales du pays une coutume à peu près semblable veut que la jeune fille reçoive ses admirateurs après s'être mise au lit. Là aussi, au début plusieurs lui rendent visite, puis, quand le choix est fait, il n'en restera que deux. Mais là, celui qui accompagne, ne reste pas si longtemps que le préféré; après un arrêt d'une demi-heure, ou d'une heure, pendant laquelle lui seul s'occupe de la jeune fille, il s'en va.

Nous ne saurions énumérer toutes les coutumes, qui diffèrent plus ou moins, selon les régions et les groupes ethniques. Il suffit de connaître les formes les plus caractéristiques. Mais ce n'est pas tout, il y a aussi les cadeaux, indis-

pensables à ceux qui courtisent. Nous avons déjà parlé de l'envoi des bouquets par les jeunes filles. C'est le plus souvent la tâche de la jeune fille d'orner de fleurs artificielles ou naturelles le chapeau du jeune homme, selon les usages du pays. Il y a des régions où la jeune fille offre aussi au jeune homme une pochette richement brodée ou plus simple qu'elle se charge de blanchir et de changer... C'est d'habitude le samedi qu'elle procède à cette opération de façon que le jeune homme ait une pochette propre le dimanche. Le jeune homme offre le plus souvent des bonbons, des fruits, des rubans à cheveux, des perles pour colliers achetés aux foires, et des pains d'épice en forme de cœur. Dans certaines régions les jeunes gens offrent aussi des bagues d'étain ou d'argent à la jeune fille qui est toute fière de les porter à ses doigts. Si le jeune homme et la jeune fille se brouillent, on rend tous les cadeaux reçus ou on les détruit en public.

De pareilles ruptures sont assez fréquentes. Soulignons que les visites du soir qui peuvent durer de deux à cinq ans, n'obligent à rien. Le jeune homme, s'il passe même trois soirées par semaine chez une jeune fille, la salue à peine s'il la rencontre le jour; de même que la jeune fille évite d'aussi loin que possible son invité du soir, et ne lui dit, tout au plus, les yeux baissés, qu'un « bonjour » hâtif. Tout cela ne devient vraiment sérieux que quand le jeune homme s'occupe de la jeune fille en dehors de ses visites du soir, quand il va aussi la voir pendant la journée, quand il danse avec elle et avec elle seule. Il n'y a que ces manifestations faites au grand jour qui comptent aux yeux des voisins. Même s'ils sont au courant de ces visites du soir, ils n'y prêtent pas grande attention. Si le jeune homme déclare publiquement que telle jeune fille est sa préférée, cette jeune fille ne devra plus danser avec aucun autre, seulement si son partenaire le lui permet. Dans beaucoup de régions le bon usage n'admet même pas qu'elle donne la main à un autre.

Ces coutumes sont tombées en désuétude chez la plupart des paysans hongrois dont les usages se rapprochent beaucoup de ceux de la bourgeoisie; bientôt, comme chez de nombreux autres peuples européens il n'en restera plus que le souvenir gardé par quelques monographies.

Les coutumes prénuptiales du peuple hongrois ne forment pas un trésor culturel particulier. Les unes révèlent des souvenirs d'Europe septentrionale, d'autre dénotent une certaine parenté avec le voisin le plus proche d'Occident. Mais toutes sont sans exception des trésors culturels européens, que le peuple hongrois a gardés et enrichis de nombreuses couleurs spéciales. Ces coutumes peuvent sembler légères — et elles le sont en réalité chez plusieurs autres peuples d'Europe — mais en Hongrie, partout et sans exception, elles sont sanctionnées par la sévère morale du peuple, qui nous les a maintenues pures comme lui-même.

Les portails de la cathédrale de Kassa

Par JOSEPH CSEMEGI

ON NE PEUT contester le rôle déterminant joué par l'art ogival allemand dans l'architecture gothique hongroise. C'est par l'intermédiaire de l'art des pays germaniques que la Hongrie prit connaissance des formes gothiques; le processus est ainsi tout différent de celui de la période romane, où la Hongrie, puisant librement dans les styles riches et variés de l'Italie, de l'Allemagne du Sud, de la France et même de l'Orient, avait pu faire une synthèse de tous ces emprunts. Or, à la période gothique, l'art italien est en déclin; l'Orient, affranchi de l'Occident, poursuit une vie intellectuelle indépendante; ainsi, la Hongrie, si elle veut prendre connaissance des nouvelles créations de l'art occidental, est obligée de se tourner vers ses voisins germaniques. Les histoires de l'art, écrites à l'étranger, ne tiennent point compte de la situation géographique spéciale de la Hongrie et traitent l'art ogival hongrois comme une des branches de l'architecture gothique allemande. Cette opinion semble justifiée par le fait que, sur le territoire germanique même, le style ogival produit de nombreuses variantes locales, beaucoup plus différentes entre elles que ne le sont en général les architectures allemande et hongroise. Les vestiges de l'art hongrois témoignent de l'influence de l'art ogival allemand.

Pourtant c'est là une hypothèse qui ne se base que sur les résultats d'une méthode historique comparative, et qui ne tient aucun compte des forces spirituelles latentes sous les formes extérieures. Sans doute les formes et la disposition accusent l'origine allemande, mais cela signifie tout simplement qu'à cette époque l'art allemand fleurissait sans rival et régnait en maître absolu; il exerce sur la Hongrie une influence à laquelle cette dernière, vivant pour ainsi dire dans la pénombre du gigantesque bloc germanique, ne pouvait nullement résister. Mais on ne saurait en conclure que l'art ogival hongrois fut un art épigone.

Lorsqu'on mélange deux couleurs, la nouvelle couleur obtenue contient tous les éléments des deux premières; ces deux premières accusent chacune une intensité plus ou moins nette suivant la proportion du mélange. De même, dans l'art ogival hongrois, formé de deux composés, on ne peut certes pas renier l'élément fondamental allemand, mais il reste à constater ce qui, à chaque époque, marque et caractérise l'architecture hongroise.

Le cadre restreint de cette enquête ne nous permet pas d'exposer et d'analyser la valeur éternelle de l'art hongrois, valeur, qui, en dehors de toute question de style, se manifeste invariablement à chaque époque. On me permettra donc de choisir un seul chapitre, qui suffira à démontrer ce qui vient d'être dit.

Ouvrons donc une histoire hongroise et jetons un coup d'œil sur le règne du roi Sigismond (1387—1437). Ce prince de génie, que ses ambitions personnelles élevèrent au trône du Saint Empire romain germanique, entraîna la Hongrie dans les luttes politiques de l'Europe. Ce rôle infligé au pays lui fut matériellement

et militairement fort onéreux, ce qui amena la noblesse à s'y opposer. Cette noblesse, « les Oligarques », n'avait cessé depuis la mort du roi Louis le Grand (Nagy Lajos) d'aspirer au pouvoir. Pour la tenir en échec, le roi Sigismond s'appuya sur la bourgeoisie, qui ne refusa jamais de venir en aide aux aspirations politiques de son roi. C'est pourquoi Sigismond ne négligea aucun moyen pour accroître la prospérité de la bourgeoisie industrielle, ne fut-ce que pour la rendre plus docile à ses projets. C'est ainsi que les villes hongroises, sous son règne, connaissent un grand essor et qu'entre leurs murailles s'épanouissent les arts, indices de la vitalité et de l'importance politique d'une bourgeoisie toujours plus aisée et plus florissante.

Une de nos plus importantes villes du nord, Kassa, connut, à ce moment-là, sa grande époque. Sa vieille église, bâtie en l'honneur de sainte Elisabeth ayant été détruite par un incendie, la riche bourgeoisie décide la construction d'une cathédrale conforme aux goûts de l'époque.

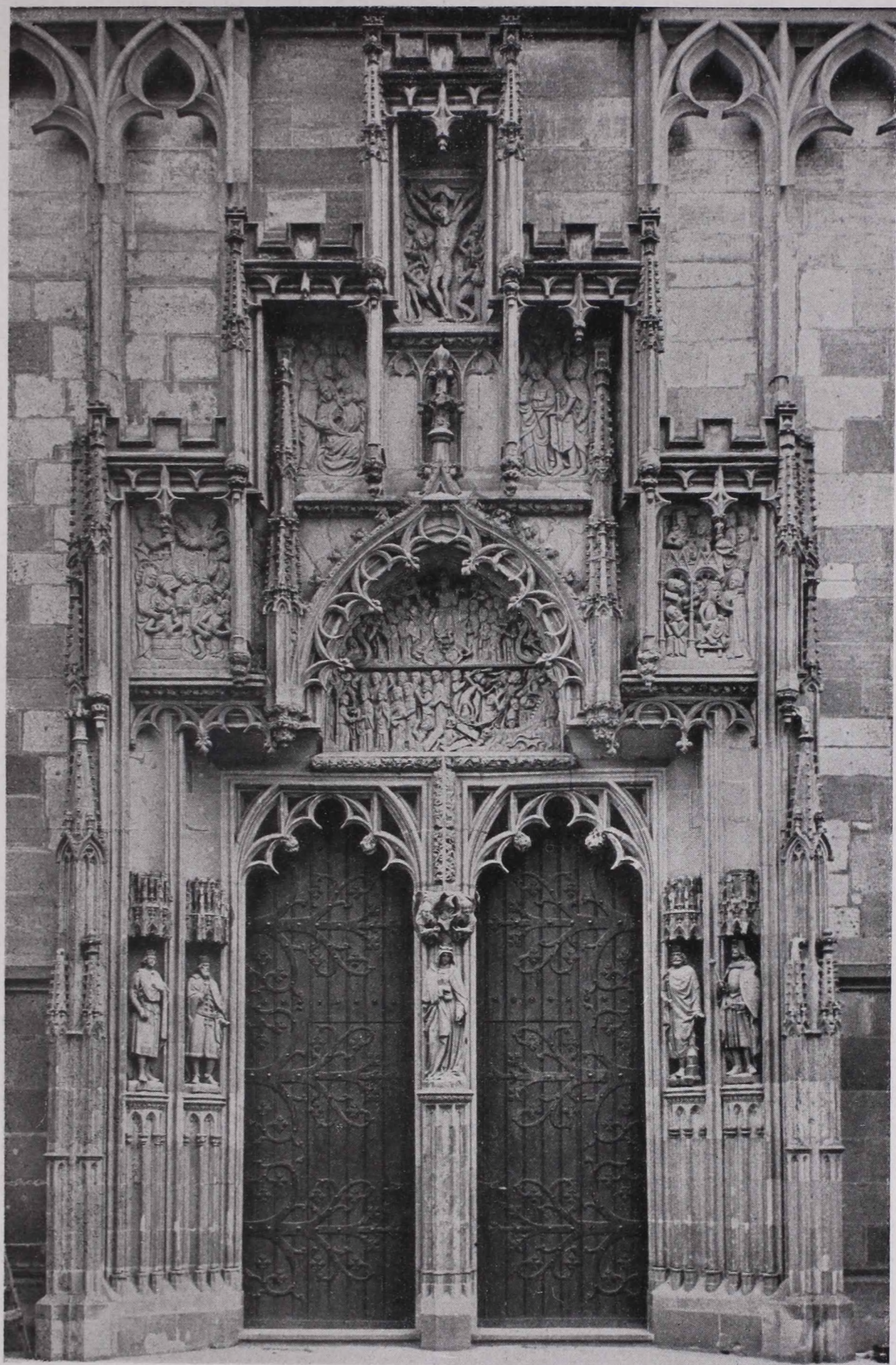
Les travaux de construction commencèrent dans les dernières années du XIV^e siècle et durèrent quarante ans sans interruption. Ces quarante années de paix politique, de prospérité générale, ont suffi pour créer un chef-d'œuvre gothique du XV^e siècle; la cathédrale de Kassa, monument si caractéristique par son style et ses conceptions, est une émanation indiscutable du caractère hongrois.

Il a fallu un certain temps pour que cette variante du style gothique, que l'on peut appeler « Ecole de Kassa », se développât.

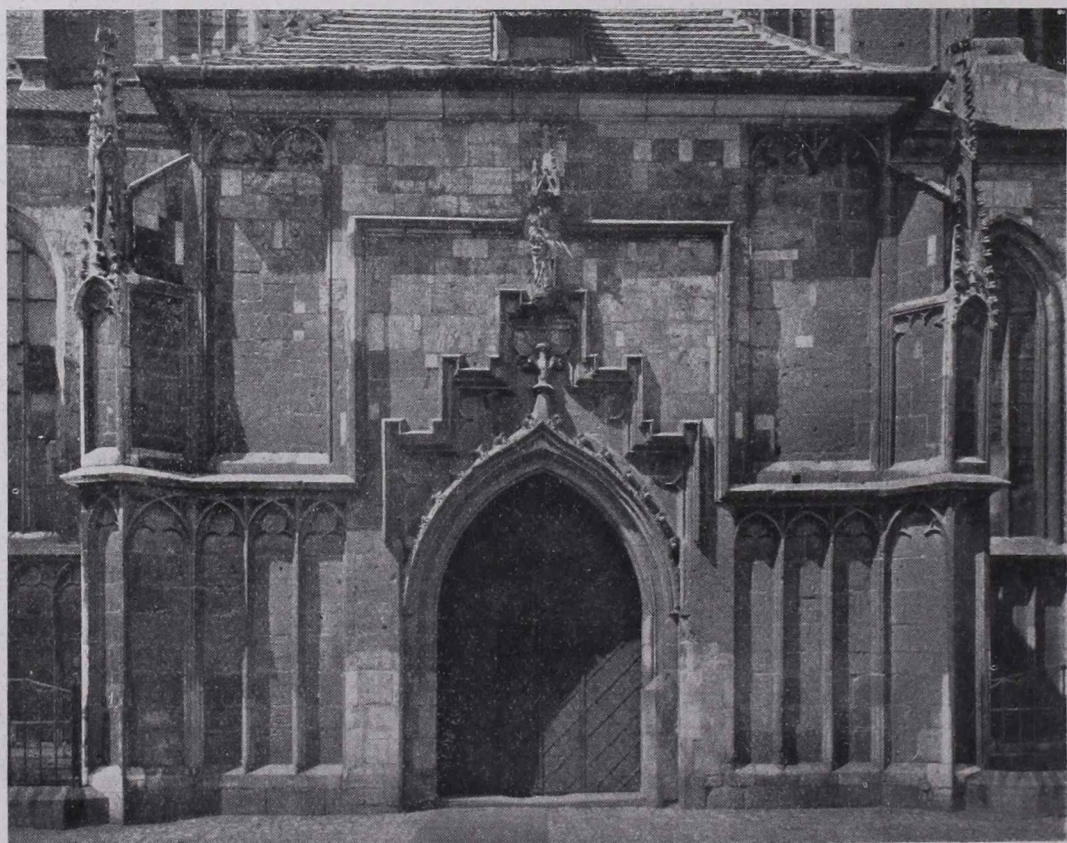
Le plan trahit encore les caractéristiques françaises prenant pour modèle le type Braine avec le chœur entouré de chapelles rayonnantes; cependant les caractéristiques allemandes apparaissent dans la construction: les voûtes de la nef reposent sur les bas-côtés par des contreforts, sans l'arc boutant habituel de l'art ogival français. Le plan d'ensemble et la charpente accusent donc l'origine étrangère. Mais pour les détails d'ornementation, et surtout pour les portails, les constructeurs de Kassa se sont rendus indépendants; ils ont créé un chef-d'œuvre, plein d'individualité, qui est une vraie surprise dans l'art gothique européen; la cathédrale de Kassa est une œuvre mondiale de premier ordre, et, avant tout, les portails nord, ouest et sud sont dignes d'attention.

Le portail nord s'ouvre à deux battants, séparés par un trumeau. Le jambage, relativement peu large, a permis la pose de deux couples de statues. Le tympan, situé dans un gâble ogival est plus étroit que le portail lui-même et surmonte un linteau dentelé, horizontal et d'une seule pièce. Il est entouré par un arc en accolade, également dentelé et par des bas-reliefs disposés en degrés dans un ensemble architectural. Les statues du jambage ont disparu au cours des siècles, mais le tympan, représentant le Jugement dernier, est intact, ainsi que les deux bas-reliefs représentant des scènes de la vie de sainte Elisabeth et le Crucifiement, ce dernier venant graduellement se rattacher au tympan lui-même. Ces originaux ont victorieusement résisté aux siècles troublés.

Le portail ouest a les mêmes caractéristiques que le portail nord. Cependant il n'a pas de trumeau et le jambage, orné de clochetons, ne donne place qu'à une seule statue de chaque côté. Le linteau, en deux pièces, représente le Christ au Mont des Oliviers et supporte, dans un cadre architectural dentelé, un bas-relief placé dans une niche plus étroite que le portail lui-même. Ce bas-relief représente une « Pieta » et au dessus sainte Véronique avec son suaire marqué des traits du Christ.



PORTAIL NORD DE L'ÉGLISE SAINTE ELISABETH DE KASSA

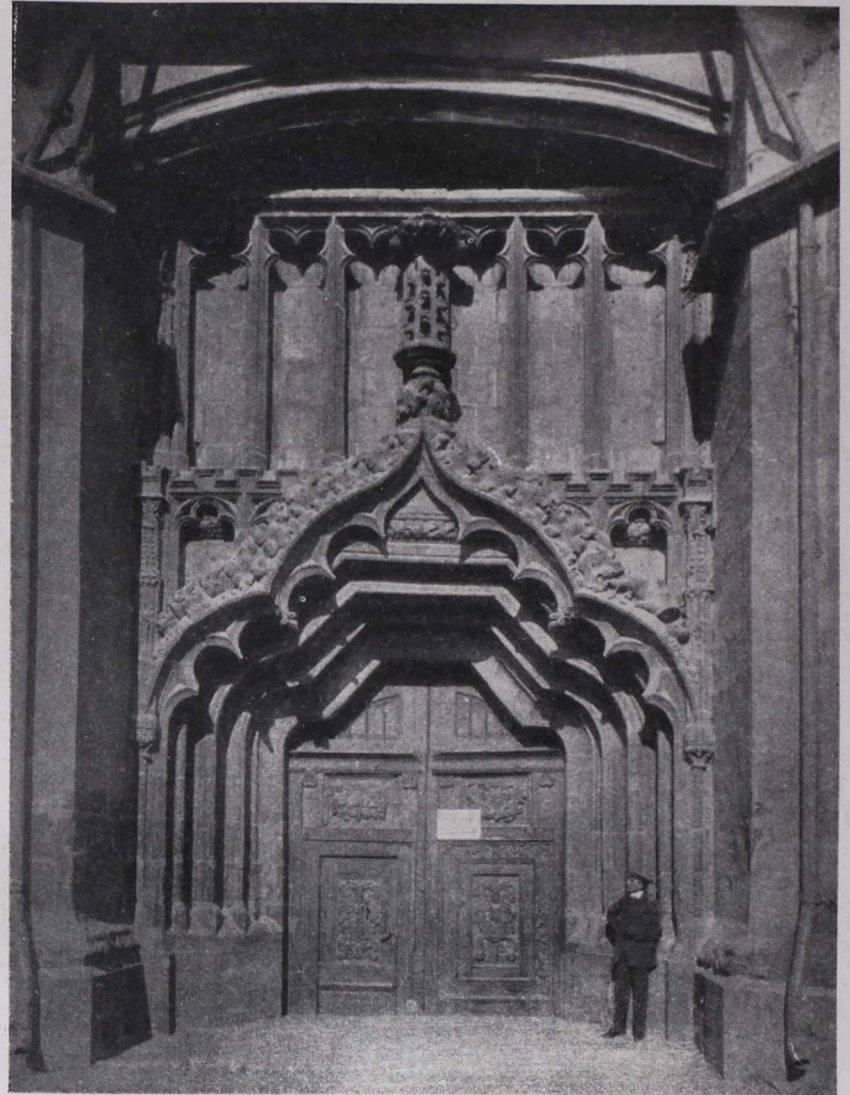


ÉGLISE SAINTE CATHERINE DE CRACOVIE

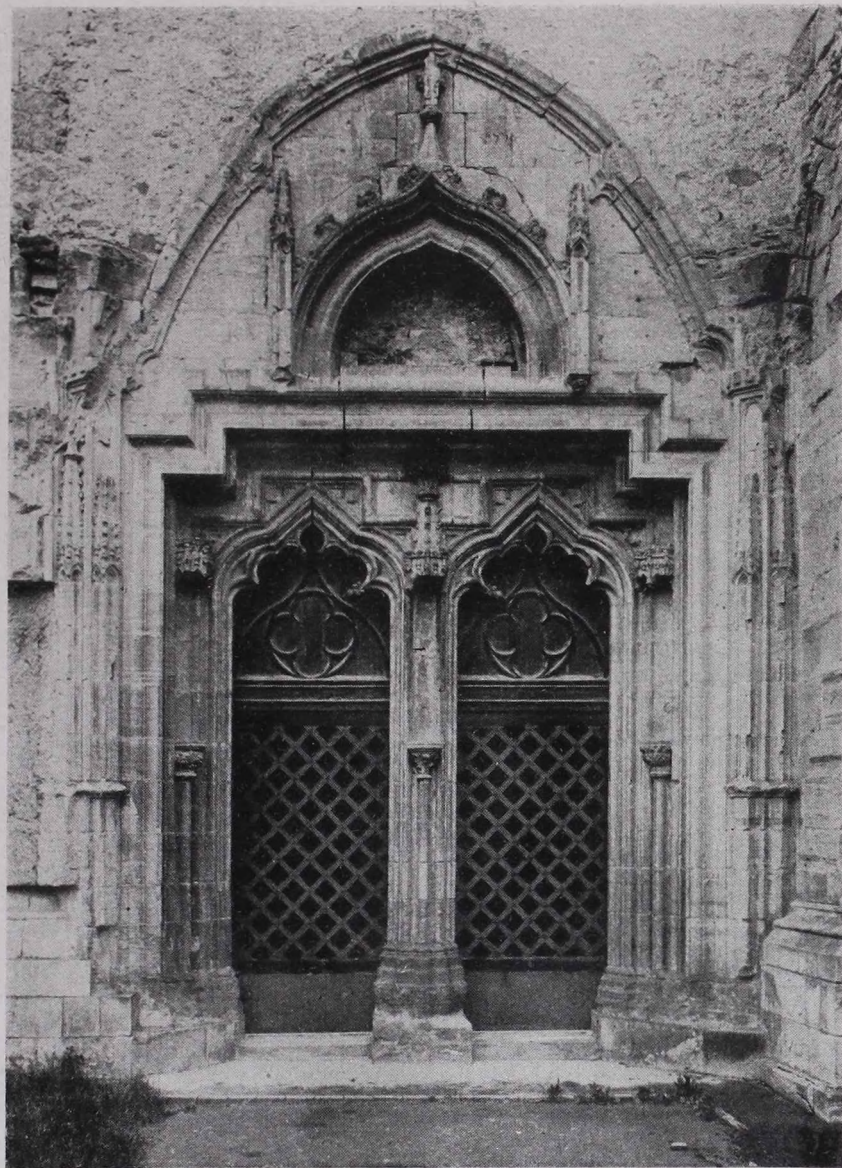
MAGYAR



PORTAIL DE L'ÉGLISE
DE BRASSÓ



PORTAIL PRINCIPAL DE L'ÉGLISE NOIRE
DE BRASSÓ



PORTAIL SUD DE L'ÉGLISE SAINT MICHEL
À KOLOZSVÁR



PORTAIL SUD DE L'ÉGLISE
DE SZEPSI

Enfin le portail sud ne diffère des deux précédents que par de riches détails architecturaux; le jambage seul portait des œuvres sculpturales; celles-ci comme les statues des jambages des deux autres portails ont disparu; elles ont été remplacées par de nouvelles statues lors de la restauration de la fin du XIX^e siècle. Ce dernier portail se distingue également par des linteaux en deux pièces, dentelés, et par des arc en accolade plus étroits que la porte elle-même. Tous ces détails sont caractéristiques de la diversité des formes que les maîtres de Kassa avaient à leur disposition.

Ayant pris connaissance de ces trois portails, parcourons rapidement l'histoire de l'architecture des portails en Europe centrale. En Allemagne du Sud, au cours du XIV^e siècle, c'est le type du portail français qui est en faveur. Il se compose essentiellement d'un vaste jambage architectural, qui utilise pour les ornements toute l'épaisseur de la muraille. Il est indiscutable que ces œuvres ne pouvaient servir de modèles aux portails de Kassa, puisque les ornements architecturaux et sculpturaux de ces derniers couvrent toute la surface du mur, tandis que le jambage peu profond est de peu d'importance.

Les constructeurs des portails allemands recherchaient un effet l'épaisseur, ceux de Kassa une vaste ornementation de surface, une décoration. Il en est de même à l'époque du « *Sondergothik* » en Allemagne du sud. Les maîtres de cette variante de style concentrent toute leur imagination créatrice non pas sur la richesse de l'extérieur, mais sur la disposition intérieure des églises. Leurs portails sont simples, étroits, modestes, avec des niches embusquées entre deux piliers. On peut donc, sans hésitation, prétendre que les constructeurs des portails de Kassa n'ont eu aucun modèle en Europe centrale; tout au plus peut-on citer quelques précurseurs qui leur ont préparé la voie. Certaines cathédrales de l'Allemagne du sud par exemple témoignent du désir des architectes de décorer l'extérieur de riches ornements sculpturales. Mais les motifs décoratifs, ne connaissant plus de limites, s'étendent sur toute la surface des murs de l'église, si bien qu'une telle tendance ne correspond pas à l'esprit de Kassa. L'ambition décorative des maîtres de Kassa se concentre toujours sur un seul détail architectural, et l'ornementation ne couvre jamais tout le corps de l'église. Des murs non décorés contrastant avec les portails richement ornés, voilà le caractère spécial, l'art très personnel de la cathédrale de Kassa; c'est là la grande différence avec les œuvres étrangères.

Si l'on examine le détail des formes, cette opinion se trouve renforcée. Par exemple, ce qui donne aux portails de Kassa leur caractère architectural, ce sont les moulures, découpées horizontalement ou verticalement ou, pour le portail sud, une moulure encadrante, accentuée encore par des clochetons placés sur des consoles. Cette façon d'encadrer un portail reste sans précédent dans l'art ogival européen. L'histoire comparée prétend reconnaître, dans ces détails, des éléments français, transmis par l'intermédiaire de l'Allemagne, et même quelques modifications d'origine allemande — ces points secondaires dans l'analyse des formes ne sont pas une base suffisante pour douter de l'indépendance des maîtres de Kassa.

Les portails de la cathédrale de Kassa donnent vraiment une impression d'harmonie. Ce n'est pas une construction élancée, semblant se détacher du sol, ni une création largement épanouie, œuvre d'un esprit trop pratique; c'est une

œuvre conçue par la fantaisie, le caprice qui se joue des difficultés. Dès l'abord, l'architecte comprit que son devoir n'était pas de bâtir, mais de décorer, et c'est en fonction de cela qu'il conçut son plan, sans l'encombrer de décorations inutiles, sans perdre de vue l'équilibre et la destination pratique des portails. Une imagination féconde, la sobriété et en même temps la richesse des idées, la variété des formes caractérisent l'art ogival hongrois et le style des portails de Kassa.

Cette fantaisie, vive mais toujours mesurée, éclatante de vigueur créatrice a conçu le plan des portails; l'accommodation des lignes verticales et horizontales, l'emploi abondant des détails inattendus, le refus de se plier à toutes les conventions de l'art ogival en plein essor, voilà des qualités qui marquent la fougue et l'imagination indépendante des architectes, le génie des sculpteurs. Telle était l'atmosphère artistique dans laquelle travaillait l'école de Kassa. Ce même esprit se retrouve sur la Porte Speciosa, d'un goût essentiellement italien, de la cathédrale d'Esztergom (fin du XII^e siècle); il éclata également sur le portail principal de l'église de Ják, construit vers le milieu du XIII^e siècle, et que l'école de Bamberg a marqué de son influence; il apparaît enfin sur la façade de la chapelle László de Gyulafehérvár et sur les portes des châteaux baroques de Transylvanie. Cet esprit ne caractérise pas seulement l'école de Kassa mais d'une manière générale l'architecture hongroise. Cette enquête prouve l'indépendance des maîtres de Kassa; l'énumération de ces exemples montre leurs idées, présentes dans les œuvres de toutes les époques; il est donc indiscutable que c'est le génie hongrois qui a déterminé, dans ce qu'il a d'essentiel et en dépit de toute influence étrangère, le style de l'architecture de Kassa.

La tragédie de la Hongrie a été d'être toujours plongée à nouveau dans la guerre, à chaque fois que son essor, au cours de périodes pacifiques, lui avait permis de s'affranchir de la tutelle des influences étrangères. L'histoire hongroise, hélas, est remplie de brillants élans et de tristes échecs prématurés. Grâce à un heureux hasard, Kassa avait joui d'un calme de quarante années, que ses ingénieux architectes mirent à profit pour construire la cathédrale et ses portails. Mais l'essor de la ville ne dura pas toujours. Cette prospérité, qui s'étendit sur presque deux générations, fut interrompue par l'irruption des Hussites avec le général Giskra, pénétrant en 1440 dans la Hongrie du Nord. Les travaux de construction de la cathédrale furent suspendus et les constructeurs obligés de se réfugier à l'étranger.

Cette interruption du travail ne fut pas défavorable pour l'architecture ogivale hongroise. Au cours de leurs pérégrinations, les maîtres de l'école de Kassa purent déverser, sur tout le pays et même au delà des frontières, l'abondance de leurs idées. L'église Saint-Michel à Kolozsvár, l'église fortifiée de Segesvár, la cathédrale noire de Brassó portent, de façon fort significative, la trace de leur féconde activité. (Ces deux derniers monuments se trouvent dans les régions occupées par la Roumanie.) Les portails de ces églises montrent d'une façon indiscutable l'influence des portails de Kassa. Des portails d'autres églises de la Hongrie du nord, que l'on attribue également à ces maîtres et à leurs disciples, ne sont pas moins importants: par exemple, les portes principales des églises de Rozsnyó, de Szepsi, et plus loin de Gyöngyöspata. La valeur artistique de ces maîtres est encore soulignée par le fait que certains parmi eux, partis pour la Pologne, furent invités à collaborer aux travaux de restauration de l'église Sainte-Catherine à Cracovie, mutilée lors

du tremblement de terre de 1443. C'est à eux que l'on attribue le portail sud et le porche de cette cathédrale, leur construction évoquant les modèles de Kassa.

Il est intéressant d'observer de près comment la physionomie initiale de Kassa se transforme, de province en province, sous la main de ces maîtres ambulants. Leur art se caractérise surtout par une richesse jusqu'alors inconnue de l'idée constructive, par un certain sens du grandiose, élégant et très français, que l'on peut reconnaître encore sur d'autres monuments de second rang de la Hongrie du Nord, et qui donne aux portails de Kolozsvár leur caractère essentiel. Les autres constructions parentes de la Transylvanie se distinguent en général par des formes plus trapues, des lignes plus amples, une ornementation plus exubérante. Celles de la Pologne enfin diffèrent par leurs formes plus planes, simplifiées jusqu'à la sécheresse, par une certaine sobriété, qui évite la ligne arquée. Tout cela met en lumière non seulement le goût raffiné des constructeurs de Kassa et des œuvres semblables et leur ingéniosité, mais aussi la civilisation urbaine de la Hongrie du nord, le goût du public, la vie sociale, le niveau intellectuel de la bourgeoisie sous le règne du roi Sigismond.

Les œuvres de Transylvanie se distinguent par leur caractère vif, belliqueux, par leurs jambages robustes se raidissant sur des contreforts, par leurs moulures richement ornées de plantes grimpantes. Elles expriment la mentalité guerrière de ce château-fort de la frontière hongroise qu'est la Transylvanie.

Enfin, le monument polonais, malgré sa parenté avec les œuvres hongroises, est plus massif dans ses formes, plus taciturne, il ne se dégage pas de son milieu, auquel l'architecte a dû s'adapter, pour obéir au goût de son employeur du moment.

Nous avons ainsi parcouru un chapitre de l'art ogival de Kassa.

En démontrant la nature essentiellement hongroise de cet art, nous avons tenté de faire ressortir en même temps le caractère indépendant de l'architecture ogivale hongroise. La nécessité apparaît ainsi de revaloriser les vestiges hongrois, ces monuments éternels de l'Europe, et de réhabiliter l'art ogival hongrois, si longtemps méconnu, en lui assurant un chapitre spécial dans l'histoire universelle de l'art.

Les Grands Seigneurs

Par COLOMAN MIKSZÁTH

APRÈS ce pénible incident, chacun se leva de table et les invités se mirent en route pour Lazsany. J'étais dans la première voiture avec André; il faut en effet que le fiancé arrive le premier. Lorsque, après avoir franchi la Polyavka, nous grâvâmes la colline de Lazsany que l'enchantement des bouleaux transformait en une véritable forêt d'argent, c'était un spectacle ravissant que de regarder derrière soi toute cette longue suite de voitures à quatre chevaux. Les cochers, un peu gris, ne ménageaient pas le fouet et le soleil jouant avec la poussière soulevée sur la route, les attelages semblaient voler dans un brouillard d'or.

— Je ne vois pas la voiture de mon père, dit André un peu agacé.

— Où peut-il être?

— Il a dû s'attarder à faire quelques rangements.

— A quelle heure est le mariage?

— A midi et demi, mais il faudra bien attendre mon père puisqu'il est le père du marié; ma petite sœur Marie est aussi l'une des demoiselles d'honneur.

— Est-ce que Lazsany est encore loin?

— Un bon quart d'heure; on distingue déjà son clocher de tôle.

En effet, nous arrivâmes bientôt à Lazsany. On apercevait déjà un grand château délabré, à demi ruiné, un peu en deçà du village. Plusieurs fenêtres étaient brisées. Non seulement les vitres manquaient, mais aussi les encadrements. L'ancienne clôture entourant le grand parc était également très abîmée; çà et là, elle s'était effondrée et les pierres étaient éparpillées de tous côtés. Par endroits seulement, elle était encore intacte et recouverte de bardeaux moussus.

— Voici la maison des parents de Catherine, elle est un peu négligée mais ils n'habitent qu'une partie du rez-de-chaussée. Le vieux Méltóságos,¹ le beau-père de Catherine, est un soldat qui s'entend beaucoup mieux aux démolitions qu'aux réparations. Tous ces militaires sont incorrigibles.

— Puis-je vous demander pourquoi votre beau-père a le titre de Méltóságos? Un commandant n'y a pas droit.

— Naturellement, mais c'est qu'il est aussi chambellan impérial et royal.

— Alors, c'est différent.

Le commandant, je ne l'appris que plus tard, se nommait autrefois Uhlarik et, depuis quelques années seulement, il se faisait appeler Lazsany, du nom du domaine qu'il avait loué à l'Evêque d'Eperjes. Son père était employé à la régie du sel et n'était pas noble. Comment alors son fils avait-il pu devenir chambellan? C'était, dit-on, d'une manière fort singulière. Etienne Uhlarik, lorsqu'il était étudiant à Eperjes, s'était engagé et, en quelques années, était devenu un si parfait hussard que, considéré comme l'un des meilleurs cavaliers du régiment, ce fut lui qui apprit à monter à cheval à l'Archiduc, notre Roi actuel. L'Archiduc se

* La première partie des « Grands Seigneurs » a paru dans la *NRH* du mois de février.

¹ Titre s'appliquant à des personnes d'un rang élevé de l'administration ou de la noblesse.

montra reconnaissant envers son maître et, lorsqu'il devint empereur, il le nomma lieutenant. Uhlarik devint un personnage, quitta Vienne pour je ne sais quel régiment et peu à peu gravit toute la hiérarchie jusqu'au grade de capitaine. Des dizaines d'années mouvementées s'écoulèrent. Le jeune et fringant hussard devint un vieux capitaine et l'Empereur un vieux Roi. Jamais plus, il ne se rencontrèrent. Le Roi avait même, sans doute, oublié son ancien maître lorsque, passant en revue un corps d'armée au cours des manœuvres de Transylvanie, un visage bien connu, un regard familier, le frappa. Il tira sur la bride et fit halte devant le capitaine ébahi.

— C'est vous, Uhlarik?

— Oui, Majesté.

Le Roi promenait un regard bienveillant sur le vieux capitaine et sentait son âme s'attendrir au rappel de maints souvenirs.

— Désirez-vous quelque chose?

Occasion unique. Je tiens d'un vieux général que le souverain, pendant toute sa vie, n'a accordé que deux fois une telle faveur, le cas Uhlarik compris. Désirez-vous quelque chose? Cela veut dire que l'intéressé peut demander tout ce que désirent ses yeux et son cœur, au besoin même, un royaume.

Le capitaine Uhlarik sentait la tête lui tourner de bonheur. En un instant, son esprit passa en revue toutes les choses qui dans l'univers sont l'objet des aspirations et des désirs humains, toutes celles que vanité, cupidité ou bon sens peuvent découvrir en fouillant sous une couronne. Puis, avidement mais avec un peu de confusion, il bégaya:

— J'aimerais être chambellan, Majesté!

Le Roi eut un sourire qui semblait dire: vous êtes un drôle de gaillard, Uhlarik. Puis, prenant congé d'un clignement d'yeux, il s'éloigna au galop.

Naturellement, il lui accorda le titre de chambellan en le dispensant de présenter ses quartiers de noblesse. Dans la suite, toutefois, il exprima plusieurs fois son étonnement de cette affaire. C'était pourtant tout naturel. Un homme de Sáros ne pouvait faire une autre demande.

Mais je m'excuse de cette digression dans le passé, d'autant plus que le présent nous offre assez de choses à raconter. Lorsque nous arrivâmes à la porte d'entrée, boum, un mortier partit, puis un autre, et les musiciens attaquèrent la marche de Rákóczi.

La grande et large cour était déjà pleine de voitures et de cochers qui flânaient dans leurs livrées bariolées, ornées d'énormes plumes d'autruche. Ils riaient, se moquaient de leurs maîtres et taquinaient les femmes du lieu qu'on voyait guigner à travers la clôture. Le pays est renommé pour la beauté de ses femmes. On raconte que les grenadiers de Thököly y séjournèrent jadis toute une année.

C'est à peine si nous arrivions à nous frayer un passage à travers toutes les voitures et tous les invités. Les Divéky, les Garzó de Sombely, les Nagy de Nánifalu, les Barons Kramly, les Csathó de Koronka, les Balanszky, mais comment diable les énumérer tous. Ils couraient à notre rencontre et nous accueillaient par de grandes ovations.

Le commandant s'avancait, lui aussi, clopin-clopant, dans son magnifique uniforme, sabre au côté, shako en tête et avant même que nous eussions mis pied à terre, il criait à André:

« Tu peux t'en retourner, mon vieux ! Tu arrives trop tard, nous avons déjà donné la jeune fille à un autre. »

C'est tout juste si André ne pâlit pas en entendant ces paroles, terribles même en plaisanterie. Mais le commandant fut tout à coup saisi d'un gros rire, car il n'était pas un personnage redoutable. Certes non, avec son visage rubicond, son embonpoint et ses moustaches couleur d'argile dont une partie était empruntée à la barbe.

— Où, diable, avez-vous pu vous attarder si longtemps ? mais maintenant ... une, deux trois, habillez-vous vite qu'on puisse partir.

— Catherine, où est-elle ?

— Mon cher, tu ne parleras plus avec Catherine, jeune fille. Le domestique va vous montrer vos chambres.

A tour de rôle, les autres voitures entraient dans la cour. A l'arrivée de chacune s'élevait un grand brouhaha. C'était la joie débordante de l'accueil. Le vieux commandant n'avait pas beaucoup d'autorité (on ne peut jamais, hélas dissimuler complètement son origine), mais on ne l'en aimait pas moins et, de la chambre où je m'habillais, j'entendais les salutations joyeuses et cordiales des nouveaux arrivants.

— Bonjour, père Sadowa. — Servus, vieux Sadowa. — Comment vas-tu, cher vieux Sadowa. C'est ainsi que, dans la haute société, on appelait monsieur le chambellan, par allusion à certains succès militaires.

Au bout d'un bon quart d'heure, nous étions habillés et rassemblés dans le grand parloir. Quelques invités avaient revêtu le costume de gala hongrois avec le dolman et le chapeau à aigrettes. Les bottes en cuir de Cordoue grinçaient, les sabres cliquetaient arrogamment, les robes de soie crissaient mystérieusement, bien que la plupart des dames fussent restées dans la chambre de la fiancée.

Dans le parloir, les meubles étaient simples, presque misérables. Le père Sadowa s'en expliqua à plusieurs reprises.

— Moi qui suis un soldat, j'aime la simplicité. — Content de sa formule, il se frottait les mains. — Oui, sacrebleu, j'adore la simplicité. Je me suis attaché à ces meubles sans valeur comme si c'étaient mes hommes. Naturellement, ma femme voudrait bien s'en débarrasser, mais moi je ne le permets pas. Sacrebleu, je ne le permets pas. Cette preuve étonnante de sa puissance avait presque grisé un instant le père Sadowa et sa large face à double menton se gonfla d'orgueil comme celle d'un ambassadeur espagnol.

Au mur, pendaient des portraits de généraux célèbres. Il avait, au sujet de chacun d'eux, de longues histoires à raconter, dans lesquelles il intercalait des anecdotes dont il ne pouvait malheureusement jamais faire ressortir la pointe car, lorsqu'arrivait la partie amusante, il était saisi d'un tel rire asthmatique, qu'il se trouvait incapable de continuer.

L'une des tables était couverte de lettres de faire-part. C'étaient des avis de décès de la Cour. Le grand chambellan en effet les envoie à tous les chambellans.

Les familiers de la maison n'ignoraient pas que l'une des faiblesses du vieillard était de tirer gloire de ces faire-part. Mais les nouveaux invités s'étonnaient de voir tous ces imprimés à bordure noire étalés les uns à côtés des autres.

— Qu'est-ce que tous ces décès ?

— La Cour, répondit Laszany d'un air indifférent car au contact de la noblesse, il avait déjà appris bien des trucs habiles.

— Ah ! la Cour !

— Oui, continua-t-il, en prenant un air triste, c'est vraiment lugubre de recevoir chaque jour un tel papier; j'ai l'impression qu'une ombre funèbre entre chaque jour dans ma chambre.

Il promenait un regard vague dans la pièce comme si dans son salon erraient invisibles des fantômes d'Altesses et d'Excellences.

Puis il prit un faire-part sur la table, bien qu'il eût déjà ses gants en peau de cerf.

— Voici le plus récent, dit-il. La pauvre Comtesse Loerisch-Moerisch. Mon Dieu ! voilà qu'elle est morte, elle aussi.

Sa voix tremblait, ses cils s'agitaient.

— Quel âge avait-elle ?

— Je ne sais pas. — Ah ! voici — morte à l'âge de 79 ans. Pauvre Loerisch Moerisch.

— Vous la connaissiez ? demanda le Baron Kramly.

— Non, mon cher, je ne la connaissais pas.

— Alors, pourquoi la plaignez-vous ?

Le vieux Sadowa sursauta. Ses yeux jaunes lançaient des étincelles.

— Pourquoi, pourquoi ? Bon Dieu pourquoi — mais parce que je m'intéresse à la cour. Qui s'intéresserait à la cour, oui vraiment, sinon nous autres, chambellans ?

Le Baron Kramly qui, quinze ans auparavant, était venu de Bohême à la suite de l'achat d'un petit domaine à Bertanyháza, se laissa entraîner par une association d'idées à propos des faire-part à une remarque orgueilleuse. A force de respirer l'air de Sáros, il était devenu semblable aux gens du pays.

— J'ai l'intention, le printemps prochain, de me faire construire un caveau de famille à Bertanyháza. Les maçons de Zsarnok commencent déjà à tailler les pierres.

Le baron était un homme de 45 ans, célibataire et sans famille. Ce projet de tombeau provoqua par suite l'étonnement général.

— Un caveau, mais, sacrebleu, qu'est-ce que vous y mettrez, demanda ce plaisantin de Diveky.

— Mes ancêtres, pardi, je vais les faire venir de Bohême.

C'était un fait connu que le père du baron Kramly avait reçu le titre de baron comme fournisseur militaire. Il avait ensuite perdu sa grande fortune et le fils s'était réfugié ici avec ce qu'il en restait.

Un léger sourire ironique, à peine perceptible, apparut sur les lèvres de chacun.

— Ah ? demanda gentiment Divéky. — Et, dis-moi, combien payes-tu la livre d'ossements ?

Tous se mirent alors à rire à gorge déployée, Kramly comme les autres. Quant au commandant qu'un accès d'asthme étouffait, il sauta au cou de Diveky : « Ah ! le malotru, le malotru. »

Comme la société était sans cesse plus nombreuse, la salle devenait un peu petite. Enfin, le fiancé parut, habillé. Il était tiré à quatre épingles et fut accueilli

par de grandes acclamations. Ensuite, arriva le vieux Csapiszky avec sa fille, la petite Marie, puis Michel Koltay de Szalkany à cheval. La bête était blanche d'écume. Dans la cour même il commença à se plaindre. Que le diable emporte les étourdis. Il avait oublié chez lui son argent dans un autre vêtement et ne s'en était aperçu qu'à mi-chemin.

Les invités se regardaient, mais personne ne sourit. Et voici que, tout d'un coup, dix personnes, comme obéissant à un même commandement, lui tendaient leur bourse.

— A ton service, amiczenko.¹

Koltay, tel un paresseux lord anglais, fit de la main un geste nonchalant de refus.

— Laissez-donc, j'ai horreur de cela. Enfin tout dépendra des circonstances. Y aura-t-il une petite partie de cartes? Dis-moi, Sadowa?

— Certainement, certainement, déclara le Père Sadowa qui, malgré sa jambe goutteuse, trottait comme un diable et surgissait tantôt d'un côté, tantôt d'un autre pour donner des ordres et rectifier certains détails.

— Bien, maintenant nous voici tous réunis. Seules les femmes ne sont pas encore habillées. Mon Dieu, que de chiffons et de falbalas.

Et de fait, les femmes n'en finissaient pas. Mais quoi, elles sont comme cela. La femme de chambre et les domestiques couraient affolés d'un tiroir à l'autre. Tantôt c'était une épingle à cheveux qui manquait, tantôt un chausse-pied et Dieu sait quoi encore! Enfin, toutes ces dames furent prêtes.

Une exclamation jaillit soudain de chaque bouche « Ah! ». La porte de la pièce voisine s'ouvrit et la fiancée entra. Ce fut alors un silence sépulcral troublé seulement par ce sourd murmure qui marque la surprise.

— Charmante!

— Ravissante, mon Dieu!

Elle était belle en effet. Grande, mince, presque fragile. Sa robe blanche, très simple, faisait valoir toute sa taille. Que la couronne allait bien à ses cheveux blonds et le bijou étincelant à son cou délicat.

Seigneur, que d'émeraudes et de rubis! Ame prosaïque que je suis, je commençais tout de suite à me demander combien André en obtiendrait au Mont-de-Piété.

Derrière la fiancée arrivait la maman dans une robe de soie couleur grenat.

Madame Lazsany était encore une assez belle femme, un peu fanée déjà, mais les marques du temps ont aussi leur poésie. Elle essuyait de son mouchoir ses yeux rougis de larmes, mais en vain; elle était sans cesse reprise de sanglots convulsifs.

— Je ne voudrais pas être une mère, dit un vieillard à cheveux gris qui se tenait à côté de moi, un certain Martin Sipeky.

Cette formule lui plut tellement que, le visage ricanant de contentement, il fit le tour de tous les hommes pour la leur répéter: « Je ne voudrais pas être une mère, et toi, voudrais-tu? »

La fiancée aussi, avait les yeux rouges. Son visage était pâle et cerné. On voyait qu'elle n'avait pas dormi de la nuit. Mais ce n'en était pas moins un charmant visage ovale, bien dessiné, que faisait mieux ressortir encore un nez d'une courbure délicate. Rien que pour cela, il valait la peine de l'épouser.

¹ Formation curieuse: mot latin avec terminaison slovaque.

Mais, où était donc André? Il se tenait justement devant elle, lui prenait la main et la baisait. Sa petite main paraissait trembler dans la sienne.

— Vous avez peur, Catherine?

— Non, non, mais j'ai honte, murmura-t-elle.

Elle aurait voulu pouvoir disparaître derrière André pour échapper à tant de regards curieux. Des regards curieux — le mot est bien doux — c'étaient véritablement des regards profanateurs que dardaient sur la fiancée toutes ces affreuses prunelles d'hommes. Oh! mon Dieu s'ils se contentaient de regarder, mais que ne pensaient-ils pas en même temps? Ils examinaient sa taille et ses formes comme s'il s'agissait d'un poulain à la foire. A ce qu'ils voyaient, ils ajoutaient ce qu'ils devinaient. De tels êtres, tendres et fragiles, souffrent de tous ces regards blessants, les sentent se promener à travers leurs vêtements sur leur corps virginal.

Les invités s'approchèrent pour présenter leurs vœux à la fiancée et à la maman. Moi-même, j'en avais déjà fini avec les présentations indispensables, lorsque le père Sadowa cria d'un ton animé:

— Maintenant, une, deux, trois, en route, Messieurs, Dames. A droite, droite.

On me mit dans la main le traditionnel bâton orné de fleurs et nous allions partir lorsqu'un laquais en livrée ouvrit la porte d'en face et, soufflant bruyamment, apporta non sans peine, une caisse de bois qui venait d'arriver par la poste.

— Quelle guigne, s'écria soudain Madame Lazsany, d'une voix désespérée. C'est justement maintenant qu'on les apporte. Et elle expliqua, se retournant vers les dames: « Voilà les robes de Paris, ma robe et la robe de mariée de Catherine. De chez Chatellot, 24 Rue de Boulogne. C'est toujours là que j'ai l'habitude de les commander. Et ce maudit Chatellot a toujours été ponctuel pour la livraison. Ce n'est que cette fois qu'il a manqué de parole. Vous pouvez-vous imaginer quel ennui c'était pour moi. Je crois vraiment que, si je ne suis pas morte de ce coup là, j'arriverai à l'âge de Mathusalem. Etienne, ne ricane pas ainsi, tu sais que je ne le supporte pas. Evidemment, tu voudrais me voir mourir. C'est avant-hier, déjà, que les robes auraient dû arriver. Elles étaient expédiées en grande vitesse et rien n'est venu. J'ai cru en devenir folle. Mais enfin, qu'y pouvions nous? J'ai fait faire ici rapidement une robe pour Catherine, une robe quelconque. Ah, mon Dieu, quand je pense à la manière dont tu es habillée, ma pauvre Catherine, je crois que je vais avoir un coup de sang.

— Je ne voudrais pas être une mère, déclara avec onction Sipeky qui n'arrêtait pas de bavarder.

Tous les invités, hommes et femmes se récrièrent, jurant leurs grands dieux que Catherine était admirablement habillée et que d'ailleurs il n'y avait pas une couturière au monde capable d'ajouter ou d'ôter quoi que ce fût à sa beauté.

Mais en vain. La mère secouait obstinément la tête et les plumes d'autruche rouge sang de son chapeau se balançaient à droite et à gauche.

— Vous pouvez dire tout ce que vous voulez. Ce qui n'est pas convenable, n'est pas convenable. J'aurais bien envie d'ouvrir tout de même la boîte. Was sagst du dazu, alter Stefi?

Le père Sadowa protesta immédiatement. — Allons ma chérie, à quoi penses-tu? L'officier d'état-civil et le prêtre attendent depuis bientôt une heure. Evidem-

ment les robes de Paris sont là et j'aimerais vous les voir sur le dos. D'autant plus que je les ai déjà payées. Mais enfin, nous sommes en famille. Tant pis pour les robes. Um Gottes willen, vous n'allez pas vous déshabiller et vous rhabiller. Daj pokoj, Annuska¹. Quant à toi, emporte cette caisse de Paris dans la chambre de Madame pour qu'elle n'encombre pas le passage.

Pierre, l'interpellé, prit la caisse de bois posée sur une chaise pour l'emporter.

— Ah! mes dentelles de Bruxelles, murmura d'une voix mourante madame Lazsany en suivant des yeux le domestique ou plutôt la caisse.

Moi, au contraire, c'est le domestique qui retint mon regard ou plus exactement son dos. En effet, on pouvait encore déchiffrer sur son dolman cette inscription à la craie mal effacée:

« Partons, Messieurs, ou je me ferai attraper. »

Que signifiait cette énigme? C'était donc l'inscription du dolman de Gortva. Ce n'était pas le même domestique, mais la même livrée. Comment était-ce possible? On avait dû apporter ici le dolman et oublier d'enlever l'inscription. Mais voici que, peu à peu, je reconnaissais toutes les autres livrées de Gortva. Quelle chose étrange que ces livrées ambulantes! Mais je n'eus pas le temps d'approfondir la question, car le maître des cérémonies, madame Szlimoczky, commençait à organiser le cortège, nous assignant à chacun nos places.

Je marchais en tête avec le bâton fleuri.

Derrière moi, Pista Domoroczy conduisait la fiancée. Puis venait le fiancé avec Vilma Nedeczky. La petite Marie Csapiszky s'avavançait ensuite au bras du fringant François Csatho.

Et ainsi de suite, en un long cortège. Mais je ne remarquai pas dans quel ordre venaient les autres car je ne me retournai qu'une seule fois, lorsque nous allâmes du bureau de l'état-civil à l'église. D'ailleurs, la mairie et l'église n'étaient qu'à quelques pas du vieux château délabré. La pluie de la veille avait laissé sur la route une petite flaque d'eau qui n'était pas encore séchée. Elle n'était pas plus grande qu'une peau de buffle, mais comme elle se trouvait entre la clôture du jardin du curé et le chariot du potier arrêté de l'autre côté de la route, il était impossible de l'éviter. La fiancée allait être obligée de la traverser avec ses souliers de satin blanc. Son âme a beau planer au septième ciel, ses petits pieds n'en doivent pas moins patauger dans la boue. Moi, avec mes longues jambes, je sautai tout simplement par-dessus la flaque d'eau, sans m'inquiéter des autres.

— Bravo, Domoroczy, entendis-je soudain crier derrière moi. Et dix voix reprenaient: bravo, bravo!

Je me retournai pour voir ce qui se passait. Domoroczy avait ôté son dolman de velours couleur cerise et l'avait étendu sur la boue. La charmante fiancée y trotta en souriant. C'était peut-être son premier sourire sous la couronne de mariée. Puis il laissa son dolman jusqu'à ce que toutes les dames eussent passé. Je m'imagine comme il a pu être aplati par la grande madame Szlimoczky ou par madame Csatho qui doit bien peser ses cent kilos. Enfin, un domestique emporta le vêtement à la maison pour le sécher et le brosser.

Que dirai-je des cérémonies à l'église! Il ne se passa rien de particulier. Ce furent les poncifs, les lieux communs sur les thèmes habituels du pain et du sel.

¹ En slovaque dans le texte: fiche-nous la paix Annuchka.

Je n'ennuierai pas davantage le lecteur par les petits détails du repas. Tout le monde a déjà assisté à des noces et personne n'y est jamais mort de faim. Je passe aussi sous silence toutes les petites choses qui ne peuvent intéresser que les assistants, les incidents pénibles, les assiettes et les tasses échappées des mains des domestiques, la sauce dont l'un d'eux aspergea la belle robe grenat de madame Lazsany qui s'écria « Mon Dieu, quelle chance que je n'aie pas ma robe de Paris »; c'est ainsi que la Providence, fort ingénieusement, transforme en bonheur les plus grands malheurs... Je laisse de côté tous les bons mots qui naissent et meurent dans le même instant comme des étincelles, les toasts qui vivent éternellement et, comme le Juif errant, se transportent d'une noce à l'autre. Je passe même sous silence mon petit discours de témoin de mariage. Si vous voulez l'entendre, vous n'avez qu'à m'inviter au même titre.

Je n'ai pas besoin de dire que ni la fiancée ni le fiancé n'avaient d'appétit. C'est une chose toute naturelle.

Ils étaient assis l'un à côté de l'autre, tout confus et tout émus, se jetant de fréquents regards, mais de telle manière que chaque fois que l'un levait les yeux, l'autre les baissait. Ils souriaient lorsqu'on leur posait des questions et répondaient distraitement. Nous les gênions, cela se voyait bien. André tira plusieurs fois sa montre et Catherine demanda à maintes reprises.

- Quelle heure est-il?
- Cinq heures seulement.
- A quelle heure le train part-il?
- A onze heures.
- Vous en êtes sûr?
- Parfaitement sûr.

Ils ne se regardaient pas en parlant. L'un fixait son assiette, l'autre sa bague.

- Et à quelle heure partirons-nous d'ici?
- Après neuf heures.
- Il ne fera pas trop sombre?
- Cela dépend de la lune.
- Maman, sais-tu s'il y aura clair de lune?
- Mon Dieu! comment pourrais-je vous procurer un clair de lune?

Le vieux Sadowa jovial, dit alors à sa femme:

- Tu ne sais pas pourquoi ils demandent s'il faut ou non un clair de lune?

Le clair de lune n'est précieux que pour les amoureux. Les jeunes mariés n'ont déjà plus besoin des corps célestes. Eh bien! mes enfants, que décidez-vous? clair de lune ou pas?

Catherine devint rouge comme un coquelicot. André se hâta de répondre.

- Clair de lune.
- Ah! ah! Et qui des deux a peur de l'obscurité? continua d'un ton taquin

le vieux soldat.

- Elle, répondit André.
- Elle? Qui elle? Est-ce ainsi qu'on doit parler? Veux-tu bien dire tout de suite, ma femme.

Catherine jeta à André un regard d'effroi.

- Non, non, se récria-t-elle en balbutiant. Pas devant tout le monde.

Ce fut un éclat de rire général et chacun dans la société s'ingénia à arracher à Catherine le mot de « mon mari ». Mais elle ne l'aurait pas prononcé pour un empire. Son âme riait en dedans, tandis qu'elle secouait la tête.

Ce sont là de petites niaiseries qui ne valent pas d'être rapportées. Moi, elles me laissent froid. Pour un médecin, la forte fièvre n'est qu'un symptôme, de même qu'un pouls trop lent. Pour un bon témoin de mariage, la noce n'est qu'un stade passager dans la vie qui continue. Un témoin expérimenté est un vieux renard peu sensible à la poésie apparente des choses. Tout dépend de l'évolution ultérieure. Le plus grand ivrogne du monde lui-même n'a vécu rien que de lait, à l'époque où il était nourrisson. J'ai déjà connu de pudiques fiancées, tendres lys attendant d'être cueillis, et lorsque je les revoyais, elles lançaient des assiettes à la tête de leur mari.

Reste zassis gentiment, mes pauvres enfants, à rêvasser l'un près de l'autre, à vous enivrer du souvenir des minutes passées, dans l'attente de ce qu'apporteront les minutes prochaines, regardez-vous et ne regardez nulle part ailleurs car, si vous regardiez ailleurs, vous découvririez que la vie prosaïque vous guette quelque part, cachée dans un coin, sinon dans tous les coins et prête à bondir.

Et elle ne tarde pas à paraître d'ailleurs, mais revêtue pour le moment d'un costume plaisant, aimable encore, cordiale, et affable. Mais bientôt, vous verrez, elle quittera peu à peu ses beaux vêtements pour se dresser devant vous, brutale et toute nue.

Maintenant, il n'y a encore que le commandant pour la révéler parce que c'est l'usage et le bon ton.

Une petite plaisanterie, maintenant, cria joyeusement le vieux Sadowa, voyant que l'entrain allait croissant; donnez-moi une feuille de papier et des ciseaux.

On trouva tout de suite du papier, mais pas de ciseaux.

Le commandant se leva pour chercher lui-même.

Dans un coin de la grande salle à manger, il y avait une de ces commodes dites « à cent tiroirs »; il en ouvrit un et, après y avoir farfouillé, en tira des ciseaux et une clef. Ce tiroir était, en outre, plein de cheveux. En y regardant de plus près, je vis qu'il s'agissait de perruques, de fausses barbes et de moustaches.

— Mon Dieu, qu'est-ce que le commandant peut bien conserver là-dedans? demandai-je en me penchant vers mon voisin.

Celui-ci, Martin Sipeky, me souffla à l'oreille.

— Ses domestiques.

— Quoi? Je ne comprends pas.

Le facétieux vieillard eut un ricanement malicieux et comme le vin lui avait déjà délié la langue, il voulut bien me laisser entrevoir quelque chose des mystères de Sáros.

— Grâce à ces barbes et à ces moustaches, dit-il, on peut transformer à son gré ses domestiques. On fait alternativement du même homme un portier hirsute, un valet de chambre français bien rasé, un pandour à grandes moustaches ou un palefrenier anglais à côtes lettes.

— Ah!

Le commandant revenait en trotinant vers la table. Il coupa une feuille de papier en petits morceaux, prit un crayon et fit le tour des invités. « Quand es-tu

né, vieux frère? Ne te fâche pas surtout. Dis la vérité, on ne te fera pas de mal.» C'est avec les dames qu'il avait le plus de difficultés car elles refusaient énergiquement de répondre. Quelle était, disaient-elles, cette nouvelle bêtise du père Sadowa. Mais lui, tout joyeux, se frottait les mains: « Vous verrez, vous verrez bien »; deux fois même, il tint à les avertir, surtout les plus âgées. « Dites bien l'année exacte, autrement, vous vous en repentirez. »

Lorsqu'il eut inscrit sur ses petits papiers le nom et la date de naissance de chacun des invités, le vieillard disparut. Personne ne s'en aperçut. On avait même déjà oublié toute cette scène. Les toasts, les discussions, les taquineries se succédaient sans arrêt. Et, toujours avec la même aisance, la même désinvolture. En effet, les jeunes gens de Sáros, ne se mariant pas à Sáros, ne s'éprennent pas des jeunes filles de Sáros, mais apprennent simplement avec elles à faire la cour aux femmes; de même les jeunes filles de Sáros apprennent la coquetterie avec les jeunes gens du pays. Tout cela n'est qu'une répétition générale. On simule simplement l'attaque. Mais, après tout, les combats au théâtre, ne sont-ils pas plus agréables que les combats véritables! La grande passion et les grands intérêts étouffent tout ce qu'il y a de délicat, de léger et de galant dans l'homme. Mon Dieu, que peut-il y avoir de plus parfait au monde que des hommes comme ceux-ci qui n'ont qu'un désir, paraître aimables et distingués, et qu'un but, faire en sorte que leur voisin ou leur vis-à-vis se sente parfaitement heureux.

Une demi-heure s'était écoulée, peut-être plus, lorsqu'on vit revenir le père Sadowa, triomphant, le visage rayonnant. Il poussait devant lui un domestique en tablier, ployé sous le poids d'une énorme corbeille.

Eh bien! messieurs, dit-il, et ses yeux brillaient de joie devant l'étonnement de ses hôtes, faisons maintenant une bonne plaisanterie. Chacun va boire un cru de Tokay de l'année même de sa naissance. Et il faisait claquer sa langue. Sacrebleu, nous sommes pauvres, mais nous vivons bien.

Il commença à sortir de la corbeille de petites bouteilles de trois décilitres remplies de cet or fondu qu'on nomme essence de Tokay et bientôt chaque convive eut devant lui une bouteille avec un papier indiquant son nom et sa date de naissance.

— Voilà vraiment une idée princière, m'écriai-je, enthousiasmé à la fois par cette richesse éblouissante et par la gentillesse de l'attention.

— Le seul ennui, continua le vieux qui s'affairait autour de la table, c'est que nous ne pourrions pas pousser très loin ce jeu là avec de jeunes invités. Dans deux ou trois ans je pourrai avoir des hôtes à qui je n'aurai rien à donner. Demandez-en la raison au phylloxera. En revanche, pour les vieux, pas de difficultés et j'aimerais bien avoir des invités ayant déjà dépassé cent ans. Sacrebleu, je les rajeunirai! Oui, vraiment, vous auriez dû naître plus tôt, mes amis.» Puis, s'asseyant, il remplit son verre avec un Tokay de 1825, l'année de sa naissance et continua dans le silence solennel qui s'était tout à coup établi.

— Je vide cette coupe à la santé de ma belle-fille, Catherine Bajnoczy que j'aime comme ma propre fille. Je souhaite qu'elle soit parfaitement heureuse dans les liens du mariage et je crois qu'elle le sera puisqu'entre vous, mes chers enfants, nous voyons déjà la première condition du bonheur, le doux lien de l'Amour. Mais cela ne suffit pas. La jeunesse ne dure pas longtemps. Nous en sommes la preuve, votre mère et moi.

— Tu devrais avoir honte, Etienne, s'écria Madame Lazsany.

— Oui, l'homme, ne meurt qu'une fois, continua Sadowa sans se laisser troubler, la femme en revanche meurt deux fois: quand elle vieillit et quand effectivement elle rend l'âme. Eh bien! parole d'honneur, c'est la première mort qui, pour elle, est la plus dure. La seconde, elle la supporte fort bien. C'est pourquoi je prétends qu'il faut savoir compléter la jeunesse...

— Comme on complète la moustache par la barbe, interrompit Leviczky dont l'allusion n'était pas sans fondement.

L'orateur lui-même se mit à rire et ce rire, selon son habitude, se transforma en une toux asthmatique dont il fallut attendre la fin.

— Parfaitement, tu as raison, mon vieux. On complète la moustache, par la barbe et ainsi il faut compléter la beauté mais en faisant appel non pas à la pharmacie mais à la bonté du cœur. Tel est le fondement d'un bon mariage. Catherine ma chère fille, dans quelques heures, tu auras quitté le toit de tes parents, peut-être pour toujours, afin de te créer ton propre foyer. Reçois comme viatique un dernier conseil.

Madame Lazsany, incapable de se retenir plus longtemps, commença à pleurer inclinée sur la table.

— Je ne voudrais pas être une mère, murmura le vieux Sipeky.

Le père Sadowa, lui-même, s'attendrit; il écrasa une larme dans ses yeux, puis reprit:

— Et pourtant, je sens que cela ne suffit pas et que mon devoir ne s'arrête pas là. J'ai eu jadis un brave colonel, un certain comte Kozsebrovszky, pauvre noble polonais, qui avait coutume de dire, surtout aux fins de mois: « Si je devais naître encore une fois, Etienne, je regarderais d'abord dans la chambre s'il y a un coffre-fort et, s'il n'y en avait pas, eh bien, je refuserais de naître. » Oui, le coffre-fort, l'argent. C'est le nerf de la guerre. Sans argent, pas de guerre. Cela, Montecuccoli l'avait déjà dit. Mais moi, je dis aussi que, sans argent, pas de paix, du moins pas de paix familiale. C'est pourquoi, en ce qui dépend de moi... dans la mesure où cela dépend de moi...

Mais il ne pouvait déjà plus continuer. Les larmes inondaient son honnête visage rougeaud. De la main gauche — la droite tenait toujours la coupe — il tira nerveusement de la poche de son uniforme un petit papier.

— Voici un billet, bégaya-t-il. Une obligation de cinquante mille florins, pour toi, mon cher fils.

Il alla vers André et la lui tendit.

— Prends, nous en reparlerons une autre fois.

Chacun se leva, se mit à applaudir, à pousser des vivats.

Beaucoup s'approchèrent même pour lui serrer la main. André s'inclina, lui baisa la main, sur quoi père Sadowa l'embrassa et le tint longtemps serré contre lui. André voulait rendre le billet.

— Non, non, s'écria Sadowa, avec un geste de refus. Ne me fais pas cette peine. Je serais désolé de te laisser partir les mains vides. Je sais quel est mon devoir. Ce geste complétait dignement l'offre somptueuse du Tokay.

La société était électrisée.

On choqua les verres et l'on but le divin breuvage.

Chacun exaltait le commandant. Quel digne homme vraiment! il a beau être de petite extraction, c'est un vrai cœur de gentilhomme qui bat dans sa poitrine.

— Et encore, disaient d'autres, s'il s'agissait de sa propre fille, mais de sa belle-fille! C'est vraiment magnifique.

— Surtout en cette époque dégénérée.

— Vive le père Sadowa, vive le père Sadowa!

Cet incident avait fait sur moi une très forte impression et je pensais avec quelque inquiétude que notre ami André ne continuerait peut-être pas dans une profession où son nom commençait à percer. Cette dot de cinquante mille florins l'entraînerait peut-être, là où d'ailleurs le poussaient ses penchants innés, vers le monde des souliers à bouts pointus, vers le casino de la gentry.

Je m'avançai vers lui et lui murmurai à l'oreille:

— Mes félicitations, monsieur le Nabab, mais il ne faudra pas pour cela déposer votre plume. C'est un trop bon outil.

Il me regarda avec un doux sourire, mais un peu supérieur qui semblait dire « ne sois pas aussi naïf ».

Pendant toute cette scène, le vieux Csapiszky était sur des charbons ardents. Son visage s'était empourpré. Il ne tenait plus en place et agitait nerveusement la Croix de l'Ours, décoration qu'avec certains autres vieillards il portait lui aussi. En effet, le Duc d'Anhalt, qui a des propriétés dans le Comitat de Sáros, y passe chaque année plusieurs jours et laisse tomber çà et là quelques Croix de son Ordre...

Une fois même Csapiszky se leva pour prendre la parole, puis, comme se ravisant, il ne dit pas un mot, mais murmura quelque chose à l'oreille d'un domestique qui le fit sortir par la porte de gauche.

Avant même qu'on se fût aperçu de son départ, il était déjà de retour, tenant une feuille de papier à la main. Il rejetait orgueilleusement la tête en arrière. Ses yeux brillaient d'une manière inaccoutumée à travers ses lorgnons oubliés sur son nez. Il alla droit vers la fiancée et s'arrêta devant elle dans l'attitude, non pas d'un père affectueux, mais du chevalier Lancelot.

— Chère mariée, dit-il d'un ton solennel, et chacune de ses paroles était aussi tranchante que celle d'un prince, les Csapiszky n'aiment pas faire passer au premier plan certaines questions. Mais ces questions se présentent, soit d'elles-mêmes, soit insinuées par d'autres. Cela revient au même, et une amertume infinie se répandait sur son visage. L'essentiel est qu'on s'occupe de la question une fois qu'elle est posée. Les ossements des Csapiszky gisent sur tous les champs de bataille du royaume. Nous autres, nous n'avons pas eu besoin de tombeaux de famille, sauf pour les femmes. Il jetait un regard moqueur sur le Baron Kramly assis en face de lui. Oui, nos ossements reposent sur les champs de bataille, ma chère et je suis sûr qu'ils tressailleraient tous si un seul Csapiszky ne faisait pas ce qui est le devoir d'un Csapiszky. Eh bien! voilà, ma fille, acceptez de moi, de bon cœur, pour vos menues dépenses, cette obligation de soixante mille florins.

La pauvre Catherine ne savait que dire. Elle prit le papier, le garda dans sa main, le froissant avec son mouchoir.

Mais toute la société était folle d'enthousiasme.

— Un vrai gentilhomme, s'écria Paul Garzo, et il le restera, tant qu'il aura un souffle de vie.

— Un grand Seigneur reste un grand Seigneur, même en enfer¹, ajouta sentencieusement Georges Pruszkay de la race de Tass.

Beaucoup se levèrent, pour aller féliciter le fiancé. Moi-même je changeais mes idées concernant son avenir.

— Maintenant, moi aussi je vous le dis, déposez la plume.

— Vous aussi, vous me le dites, murmura-t-il —, en me jetant un regard incertain. J'avais l'impression qu'il voulait dire quelque chose, mais ensuite il se domina et me demanda simplement:

— Pourquoi dites-vous cela?

— Parce que si cinquante mille florins ne sont rien, cent dix mille florins sont déjà quelque chose. Et enfin il est plus agréable de lire les journaux que de les écrire.

Le vieux Sadowa, fou d'enthousiasme, se précipitait vers les mariés.

— Maintenant, vous voilà pourvus, mes enfants, et bigrement pourvus.

Sur quoi, il embrassa avec effusion le vieux Csapiszky.

— Tu m'as éclipsé, vieux frère, tu m'as joliment éclipsé! Et de nouveau, les larmes inondaient son visage. Csapiszky haussa dédaigneusement les épaules.

— Tu aurais vu encore toute autre chose, Sadowa, si nous avions toujours les domaines des Csapiszky. Je veux dire, ajouta-t-il prudemment, si nous avions encore tous les domaines.

Il avait dit cela comme s'il disposait encore de cinq ou six domaines.

(A suivre)

Traduction de GEORGES DESHUSSES

¹ Proverbe hongrois.

CHRONIQUE DU MOIS

Le système du monde, d'Aristote à Newton

M. Rolin Wavre, professeur de mathématiques à l'Université de Genève, savant auteur de contributions précieuses à divers sujets mathématiques, astronomiques et philosophiques est personnellement connu des spécialistes hongrois grâce aux conférences qu'il a faites, il y a quelques années, aux universités hongroises et à la Société Mathématique et Physique de Budapest. La rédaction de la NRH profite avec plaisir de l'occasion qui lui est donnée de resserrer les liens qui joignent l'illustre savant suisse à la culture hongroise en le présentant à ses lecteurs. Dans l'article ci-dessous, écrit à l'occasion du quatrième centenaire de la mort de Copernic, coïncidant avec celui de la parution de l'œuvre célèbre du grand savant, M. Wavre présente sous une forme accessible au profane ses réflexions sur la découverte du système copernicien, et sur les effets que cette découverte a exercés sur notre intuition du monde.

La Réd. de la NRH

IL Y A quatre cents ans Copernic mourait. Chacun sait qu'en plaçant le soleil et non la terre au centre des orbés célestes, il fit faire à l'astronomie moderne d'immenses progrès. Ce transport des axes fut comme un symbole: la science, par le choix d'un système de référence qui lui était propre, s'est émancipée de la tutelle que faisait peser sur elle la grande tradition d'Aristote et de Ptolémée, tradition renforcée au XIII^e siècle par une sorte de fusion de l'ancienne cosmologie géocentrique et des dogmes chrétiens.¹

Dans cette brève étude nous laisserons de côté les répercussions religieuses et sociales de la révolution copernicienne.

Tournons-nous vers l'univers et tâchons de le voir comme le voyait un Aristote. Quelques mots suffiront car cette conception est bien connue. Le monde avait un centre, point privilégié entre tous. La verticale était la direction du centre; coïncidant avec les différents rayons, elle déterminait le haut et le bas. C'est par cette droite privilégiée qu'un corps regagnait au plus vite son lieu naturel s'il en avait été arraché. Ces différents rayons du monde terrestre répartissaient les corps, la terre et l'eau vers le bas, parce qu'ils étaient lourds, l'air et le feu vers le haut parce qu'ils étaient légers. Les corps ne pouvaient quitter leur lieu naturel qu'à la suite de l'intervention d'une force. De même qu'il faut une force pour transporter un fagot, tout mouvement «forcé» exigeait un effort. Aucune vitesse dans le monde terrestre ne se serait maintenue par elle-même. Aucun grave ne se déplacerait vers le haut sans une action des corps voisins qui le poussent; dans le jet vertical d'une pierre, pendant la montée, l'air ébranlé par la main presse encore la pierre, qui regagnera son lieu naturel, une fois cette action annulée ou compensée par la pesanteur. Ceci pour le monde terrestre, ou mieux sublunaire, s'étendant presque jusqu'à la lune. La matière dans cette région était «corruptible», c'est-à-dire susceptible d'altérations et de transformations incessantes.

¹ Luther, dans des propos de table, disait: «Le fou a voulu mettre l'astronomie sens-dessus-dessous, et il sait pourtant que c'est au Soleil et non à la Terre que Josué ordonna de s'arrêter». Mais je ne veux pas m'approcher des bûchers sous lesquels le feu couve encore.

La Terre était sphérique et se tenait immobile au centre du monde. Comment comprendre cette immobilité, à laquelle ont cru la plupart des savants jusqu'à la Renaissance? Immobile par rapport à quoi? Immobile absolument, par rapport à l'ensemble des lieux véritables, immobile donc par rapport à l'« espace »; nous mettons ce dernier terme entre guillemets, car nous ne sommes pas certains que les Grecs aient disposé d'un terme équivalent pour caractériser l'ensemble de tous les lieux possibles.

Autour du monde sublunaire s'étendait le Cosmos des pythagoriciens, la région éthérée d'Aristote, répartie en sphères concentriques où la matière devenait de plus en plus parfaite au fur et à mesure que l'on s'éloignait de la Terre. Les astres, Soleil, planètes, étoiles, étaient faits d'une substance incorruptible, divine même. Les retours périodiques des astres excluaient pour eux les mouvements en ligne droite. Ces corps célestes n'admettaient aucune altération, ni dans leur constitution, ni dans leur vitesse. Seul le mouvement circulaire et uniforme pouvait leur convenir, puisqu'il était perpétuellement identique à lui-même. Un astre n'abandonnait un lieu que pour y revenir. Les lois étaient donc, dans ce monde céleste, bien différentes de ce qu'elles sont ici-bas; les corps tendaient à garder leur élan, tandis que sur la terre ils tenaient à rester au même lieu.

Enfin, il y avait une dernière sphère, celle des étoiles, et là le monde s'arrêtait. Au-delà, pour un aristotélicien, c'était, au point de vue physique, le néant; l'indéfini pour les pythagoriciens. D'autres y plaçaient l'Olympe, d'autres encore l'Empyrée qui devint au moyen âge le séjour des bienheureux. Pour Aristote, le premier moteur immobile, une des formes de Dieu, animait de cet au-delà les sphères célestes.

Il faudrait retenir spécialement ceci de cette conception antique trop sommairement évoquée ci-dessus: l'existence d'un centre du monde coïncidant avec celui de la terre, de direction privilégiée, les verticales; d'une dernière paroi qui faisait que l'univers dans son ensemble était fini et sphérique. Trois régions distinctes: le monde sublunaire, les sphères célestes et l'au-delà, rendaient cet univers hétérogène à lui-même. Nous allons voir l'« espace » d'Euclide jouir justement des propriétés contraires à celui-là.

Une distinction paraîtrait s'imposer, et l'on serait tenté de concevoir: un espace de géomètre d'abord, un univers de physicien, qui n'en occupe qu'une partie, ensuite. Mais, justement, cette séparation entre espace et matière ne peut pas s'appliquer à l'univers d'Aristote; car ces deux entités sont solidaires l'une de l'autre chez lui; puisque le centre du monde, point privilégié, est le centre de toutes les sphères jusqu'à la dernière; que les corps terrestres tendent à rester au même lieu, et que la Terre comme le premier moteur sont immobiles absolument. Espace et matière sont solidaires, dans cet univers aristotélicien. Venons-en maintenant à la géométrie.

Euclide a pris soin de dégager quelques propositions, dites axiomes et postulats qu'il met à la base de la géométrie et dont les autres, les théorèmes, se déduiraient logiquement. Il suffirait donc, en principe, d'analyser les axiomes de la géométrie pour en dégager toutes les propriétés des figures. Les Grecs furent plus attentifs aux propriétés intrinsèques et remarquables des corps idéaux qu'ils étudiaient, qu'aux propriétés de l'étendue dans laquelle baignent ces figures; ensemble de tous les lieux possibles. Cependant, leurs axiomes attribuent à ce fond une certaine structure; cette étendue, une fois structurée par les axiomes d'Euclide, nous l'appellerons « espace euclidien ». Il est vrai que c'est la pensée moderne qui a dégagé ces propriétés de l'espace géométrique lui-même. Nous serons donc pour Euclide un peu plus ambitieux qu'il ne l'était lui-même, suivant une expression de Léon Brunschvicg.

Les figures, pour les géomètres grecs, peuvent être déplacées sans déformation dans l'étendue; l'endroit où elles se trouvent n'importe pas, l'espace est sans influence sur les corps, il est partout identique à lui-même; nous dirons qu'il est homogène. Toutes les directions issues d'un point sont équivalentes; aucune droite n'est privilégiée; dans ce sens l'espace est isotrope. Un démiurge pourrait remplir l'espace entier au moyen de cubes égaux juxtaposés, sans interstice, sans interpénétration non plus; et sans qu'il y ait un dernier cube dans aucune file. Ce serait comme une maison d'une infinité de chambres égales. Dans ce sens, l'espace est infini. Il jouit encore d'une autre propriété bien connue. Les figures semblables sont possibles, par exemple des triangles de mêmes angles, mais dont les côtés seraient agrandis ou rapetisés dans la même proportion. Nous dirons que l'espace est insensible à l'échelle de grandeur des figures. Voilà donc quelques propriétés de l'espace euclidien. C'est tout le contraire de l'espace aristotélicien qui était hétérogène, anisotrope, fini et sensible à l'échelle, puisque divisé en sphères successives séparant, jusqu'à la dernière, des mondes qualitativement distincts. Le géocentrisme d'Aristote, les privilèges de la verticale, la dernière sphère, sont spécialement contraires à l'espace des géomètres pour lesquels aucun point, aucune droite, aucune sphère n'a de privilège.

Claude Ptolémée, au II^e siècle après J.-C., faisait mouvoir les planètes sur des combinaisons de cycles et d'épicycles, avec toujours la Terre pour centre, sans changer fondamentalement l'espace sphérique d'Aristote. Il y eut bien des exceptions, car les Grecs avaient toutes les audaces. Aristarque de Samos plaçait le Soleil au centre de tout. Mais restons-en, pour l'univers ancien, à la grande tradition qui se prolongea jusqu'à la Renaissance.

Copernic, illustre sujet des rois de Pologne, dont on devrait fêter cette année le quatrième centenaire (mort en 1543), était un chanoine qui n'exerçait pas de fonctions ecclésiastiques. Médecin de son métier, il avait passé quelques années en Italie et ses idées étaient connues vingt ans avant que paraisse, en 1543 également, son œuvre fondamentale, le «*De revolutionibus orbium cœlestium*». Le schéma copernicien est bien connu, il se trouve en tête de tous nos atlas. Copernic fait entrer la Terre dans la famille des planètes, sur une orbite entre celle de Mars et celle de Vénus; toutes gravitant autour du Soleil, nouveau centre du monde.

Quelles furent, au point de vue qui nous intéresse, les répercussions de cette nouvelle théorie? L'alternative entre la terre et le soleil ébranla la croyance qu'il y eût, à tout prendre, un centre. Plus que cela, Copernic va jusqu'à affirmer la multiplicité des centres de gravitation. La Lune, le Soleil et les planètes pourraient, suivant sa conception géniale, créer autour d'eux un champ de pesanteur analogue au champ terrestre. Le mouvement de la Terre autour du Soleil, avec une vitesse énorme, estimée, à cette époque déjà, à plusieurs milliers de kilomètres à la seconde, était imperceptible; il n'affectait pas nos sens et n'altérait ni la forme des objets terrestres, ni même les équilibres. On ne ressentait donc pas ce changement de position; les lieux devenaient indiscernables; l'idée d'un centre s'estompait, l'espace de l'astronome commençait à devenir homogène et isotrope, tout au moins dans le système solaire. Il restait fini, pour Copernic, mais la sphère des étoiles devait apparaître beaucoup plus grande, car au cours de la balade annuelle, la direction des étoiles ne variait pas. L'espace astronomique s'aggrandissait. Peu après Copernic, le philosophe Giordano Bruno affirmait déjà qu'il était infini. Il appartient à Galilée d'apercevoir le premier les cratères de la Lune, les taches du Soleil, les satellites de Jupiter, de sorte que la matière éthérée apparaissait, elle aussi, susceptible d'accident comme celle d'ici-bas. Le monde jovien était un

système solaire en petit. La classification qualitative d'Aristote ne pouvait plus se défendre. Quant aux étoiles, la lunette astronomique ne les rapprochait, ne les grossissait pas; elles étaient donc incomparablement plus loin de nous que le Soleil et les planètes. L'observation directe nous montrait l'espace qualitativement plus homogène et il continuait à s'aggrandir. Avec Galilée et Descartes, la ligne droite, de direction quelconque, va reprendre ses droits. Car pour eux, un mobile qui ne serait soumis à aucune force la décrirait avec une vitesse constante; principe d'inertie ou de la vitesse acquise. La trajectoire d'un astre, s'il n'était pas soumis à l'action des autres, par l'intermédiaire de l'éther ou des tourbillons cartésiens, était une droite dirigée dans la direction de la vitesse initiale de l'astre. L'espace de la mécanique tendait à ce point de vue à devenir isotrope, et le serait entièrement en l'absence de force. Sur la Terre, le mouvement des projectiles résulte de cette tendance à persévérer en ligne droite, combinée avec l'action de la pesanteur qui agit vers le bas et oblige la trajectoire à s'incurver. Quoi qu'il en soit des mouvements réels, la ligne droite reprend, idéalement, dans la mécanique du début du XVII^e siècle, le privilège qu'Euclide lui reconnaissait. Depuis Descartes, il y a conservation de la vitesse acquise et non plus conservation du lieu. La droite, dont Euclide affirme qu'elle est indéfinie, perce les sphères antiques, et l'espace à son tour, pour l'astronome, devient infini. Petit à petit, les principes de la mécanique créent une sorte d'adaptation entre l'univers astronomique et l'espace euclidien, tout en séparant espace et matière.

Le système du monde de Newton est l'aboutissement de cette évolution, et dans un sens il en marque le terme. La gravitation est complètement extirpée de l'espace. Expliquons-nous sur ce point si important. Newton superpose deux plans de réalité: l'espace d'abord, vide immense jouissant des propriétés que requérait Euclide; la matière ensuite, qui est jetée dans ce milieu infini et ne l'altère en aucune manière. Qu'il y ait des corps ou qu'il n'y en ait pas, qu'il y ait de la lumière ou non, l'espace peut exister sans eux. Les corps agissent même au travers du vide les uns sur les autres, en s'attirant en raison de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance. La verticale n'est plus liée à un point spécial, le centre; la verticale n'est plus une direction privilégiée qui répartit les corps, les lourds vers le bas, les légers vers le haut. C'est la matière qui, assemblée n'importe où, et se mouvant sans cesse, crée autour d'elle le bas et le haut. La gravité n'est plus un champ spatial comme chez Aristote, c'est un champ physique superposé à l'espace et dû à la répartition fortuite des corps. Par l'attraction, un corps agit là où il n'est pas, jusques à l'infini, instantanément dans l'espace entier. En déplaçant ma main, je change la trajectoire de Jupiter, de Sirius, je transforme un petit peu la nébuleuse d'Andromède, et cela au moment même. La gravitation newtonienne est donc très voisine des propriétés spatiales; c'est un peu comme si je poussais ou attirais une planète au moyen d'une tige rigide. Mais elle se superpose à l'espace sans le modifier en aucune manière.

Newton, philosophe, fut quelque peu effrayé des principes qu'avait admis Newton mathématicien; aussi fait-il de l'espace un des attributs éternels et nécessaires de la divinité. Grâce à la révolution copernicienne, Newton put jouer des deux mains, en géomètre et en astronome, sur l'instrument forgé par Euclide, tandis que les anciens cosmologues et philosophes jouaient de deux instruments tant soit peu discordants.

Les Grecs étaient restés dans une position ambiguë au sujet de l'« espace ». La cosmologie antique, et spécialement l'univers d'Aristote, était en opposition avec les conséquences des axiomes que les mathématiciens grecs avaient placés à la base de la géométrie; conséquences que la pensée moderne a nettement dé-

gagées, et qui caractérisent l'espace euclidien. Le système du monde de Copernic qui apparaît comme un grand transformateur d'idées et la science s'achemine au XVI^e siècle vers une sorte de d'éparpillement de l'univers, dans ce l'espace euclidien. Avec Newton, la séparation de la matière et de l'étendue s'achève, en posant en principe que l'espace est un réceptacle infini dans lequel les corps gravitent sans modifier en quoi que soi ses propriétés. On sait que de nos jours, au contraire, avec la gravitation einsteinienne, le cadre vide de l'espace n'est pas donné avant les corps; la matière et l'espace « s'empoignent » de nouveau. Newton apparaît donc au terme de notre étude comme un point de rebroussement dans l'histoire de la mécanique; point en lequel la science, dans ses principes, est restée stationnaire de 1700 à 1900. Puis, avec les théories de la relativité et des quanta, la courbe est repartie. Retour aux Grecs, alors, oh non, car c'est trop différent!

ROLIN WAVRE

Yvette Guilbert à Budapest

UN TOUT petit entrefilet de journal nous informe qu'Yvette Guilbert a rendu son dernier soupir, à l'âge de 76 ans. Tout d'un coup, notre cœur est oppressé par la douleur et notre esprit stupéfait est saisi par le mal du passé... Mais vit-elle donc encore?... Oui, puisqu'elle est une figure de toujours... donc immortelle. Voici que dans nos mémoires surgissent, une à une, toutes les images du bon vieux temps; ainsi qu'un suave parfum, l'éternel esprit d'Yvette Guilbert remonte vers nous.

Elle nous fit ses premières visites dans les années qui virent naître notre siècle, peut-être même un peu avant. Le public de Budapest, raffiné et difficile en matière d'art, fixait les tréteaux d'un regard méfiant, car l'événement était assez insolite. En ce temps-là, l'auditoire voulait que la femme — et encore plus l'actrice — fût d'un charme attirant, présentât de réels avantages physiques et pût faire preuve d'une voix mélodieuse. Au lieu de cela, arrive en scène une sorte de squelette vivant au nez puissant, à la tignasse rousse ébouriffée, les bras enfouis dans de longues mitaines noires, une immense jupe blanche lui tombant sur les chevilles. Elle sautillait de-ci de-là, avec une désinvolture et une négligence aimable et gauche, telle un potache encore mal dégagé de l'enfance et qui gambade pour fêter les vacances. Elle n'avait pas peur d'ouvrir toute grande une bouche qui ne ressemblait que de fort loin aux « lèvres en cœur » alors très recherchées, ni de forcer sa voix mal définie, tantôt insinuante et toute de demi-teintes, tantôt perçante, enrouée, tonitruante même, voix qu'on aurait quelque peine à comparer avec les trilles des merles, rouges-gorges, rossignols ou autres oiseaux tendrement gazouilleurs qui devaient inspirer à cette époque les cantatrices en vogue.

Elle se tenait ainsi sur les planches, sans aucun des accessoires exigés par la mode du temps, et au bout d'un instant, chaque spectateur était captivé, conquis par son enchantement, les yeux à demi-fermés, un sourire errant doucement sur les lèvres, comme en un songe heureux. Dans son chant qui ne venait pas du gosier, mais bien plutôt directement du cœur, chacun pouvait retrouver un de ses rêves caressés. Ses chants évoquaient l'église du village natal, comme la cloche de l'angélus de midi, le printemps, comme le coucou dans la forêt en avril, ou bien les nuits d'hiver comme le son de trompe avertisseur des rondes nocturnes. La tiédeur du premier amour envahit le tréfonds de l'âme, une petite larme

revenue d'un ancien chagrin scintille et s'arrête au bord des paupières, une quelle bruyante d'écoliers resurgit dans les mémoires avec les cris stridents des voix enfantines, un rideau d'alcôve se lève à peine sur le seuil des secrets. Que s'est-il passé? se demande le public troublé — et il lui faut quelques moments pour revenir de sa stupéfaction et lancer un tonnerre d'applaudissements pour remercier celle qui, pendant quelques instants, a pu faire vibrer toutes les voix des années écoulées, dont les mélodies se répondent délicieusement en s'évoquant.

Yvette Guilbert est venue souvent parmi nous, et n'a fait sentir de trop longues absences qu'après la première guerre mondiale. Elle vint ensuite de nouveau. Dans l'intervalle, toutes les femmes squelettiques qui n'avaient que la peau, les os et une tignasse rousse ébouriffée parcouraient le monde entier et s'exhibaient avec des trémoussements de gamin à l'âge ingrat. Ce n'est pas sans un grand étonnement que nous vîmes l'ancienne Yvette tant attendue paraître sur les tréteaux sous l'aspect d'une dame quelque peu corpulente! Elle portait — au milieu du monde des femmes à l'éternelle jeunesse — allègrement et sans voiles le nombre de ses années, et même un peu plus, car elle soulignait avec une telle jovialité son passé glorieux d'un demi-siècle, que personne ne pouvait s'illusionner là-dessus. Sa voix n'avait rien perdu de sa force, mais elle ne pouvait la rendre plus retentissante. Tout naturellement, l'alerte potache était devenu un vieux sergent en retraite. Puis on entendit les vieux airs, les créations nouvelles. Moins que jamais, on ne pouvait trouver de vulgarité dans la simplicité de son répertoire, ni de grotesque caricatural dans son humour. Cette fois-là, comme dans le temps, nous avons communiqué avec elle dans le rire et les larmes; il y avait pourtant parmi les auditeurs des représentants des nouvelles générations affectant de se moquer du bon sens et du sentimentalisme « dernier siècle ». Ceux qui s'étaient assis déjà prêts à dénigrer et à critiquer se sont levés de leurs sièges entièrement conquis. Chacun recevait en quelque sorte un cadeau d'Yvette Guilbert, le don d'un cœur neuf, car elle était si généreuse de son art qu'on a pu dire qu'elle partageait son âme avec la foule. En l'écoutant les hommes se sentaient redevenir des enfants reconnaissants et bons.

Celle qui ne se souciait pas de la mode en a créé une. On a fait du nom d'Yvette Guilbert un des premiers du monde de la Chanson en lui adjoignant les qualificatifs les plus flatteurs et les plus enthousiastes. Souvent, on ne peut mieux exprimer un grand hommage qu'en disant: « une Yvette Guilbert ». Ce nom a été mis au pluriel. Une foule d'Yvette Guilbert a envahi les scènes des cabarets et des music-halls. Mais d'Yvette Guilbert sans surnom ni pseudonyme, il n'y en a jamais eu qu'une, et celui qui l'a entendue une fois ne pourra nulle part lui trouver d'égale.

CLAIRE GÁLÓCHY

Tartuffe et la Dame aux camélias

INSTAURÉE en quelque sorte en automne 1942 par la représentation au Théâtre Madách de l'Impromptu de Versailles et du Malade imaginaire, la vogue en Hongrie de Molière n'a fait que croître en 1943. Après une série de représentations ininterrompues pendant près de trois mois sur la petite scène du Théâtre National, le « Kamara », puis à l'Académie de Musique, Tartuffe continue encore de figurer au programme des matinées du Théâtre National même et son succès semble loin d'être épuisé.

En vue de cette reprise de *Tartuffe*, le Théâtre National avait chargé le jeune poète François Jankovich de préparer une nouvelle traduction. Ainsi le premier élément d'une représentation en tous points digne de l'œuvre se trouvait donné d'avance et c'est en s'appuyant sur une matière excellente que metteur en scène et acteurs pouvaient se livrer ensuite à leur travail.

De toutes les grandes pièces de Molière, *Tartuffe* est l'une des plus exactement datées. Par là j'entends que son sujet, les conditions extérieures des faits qui s'y développent, participent d'une réalité beaucoup moins intemporelle que ce n'est le cas pour le *Misanthrope* ou l'*Avare*, par exemple. On pouvait donc, en partant de ce principe et pour lui garder cette particularité, céder à la fallacieuse tentation dont tant de chefs d'œuvre classiques sont les victimes et qui consiste, sous respect de la tradition, à ne plus présenter au public qu'une laborieuse reconstitution d'un spectacle dont a disparu, comme par miracle, ce qui devrait en être pourtant l'essentiel: la vie. Un autre danger s'offrait, sous le couvert d'une tendance directement opposée à la première: un rajeunissement, une modernisation à tout prix qui n'eût pas manqué d'avoir pour conséquence la déviation du caractère même de la pièce vers la farce, selon la recette que, non sans raison, des hommes de goût avaient reprochée au *Malade Imaginaire* du Madách, l'an dernier.

C'est à égale distance de ces deux excès, sans aucun parti pris d'archaïsme mais en évitant toute fausse note que le metteur en scène de ce nouveau *Tartuffe*, M. Emeric Apáti a cherché et trouvé la solution. Aussi le style de l'œuvre a-t-il pu apparaître dans son audacieuse plénitude. Celle-ci s'est développée devant le spectateur selon son rythme propre, avec les subtiles gradations grâce auxquelles exhaussant les premières données d'une comédie bourgeoise, Molière atteint à ce domaine extraordinaire où le quotidien se charge d'un tel afflux qu'il devient mystère, où le ridicule se fait singulièrement inquiétant et où la verve comique frôle le drame, qui est justement la marque la plus frappante de cet inégalable génie.

Tel a bien été, du reste, le sens dans lequel Thomas Major qui s'avère chaque année, en sa double qualité d'acteur et de metteur en scène, comme l'une des personnalités les plus remarquables du théâtre hongrois a compris son rôle et campé une figure qui ne s'oubliera plus. Mains critiques se sont demandé si c'était bien là le *Tartuffe* français qu'on s'imagine, en général, à plus ou moins juste titre, comme noyant dans une sorte de rondeur, dans un embonpoint physique et moral, les machinations auxquelles il se livre. On a parlé aussi, à son sujet, de personnage dostoïewskien. C'est qu'à mon avis et, comme chaque fois qu'il s'agit d'une création profonde et originale, Major, en fidèle mais libre interprète de Molière, a repensé son *Tartuffe* sans se laisser impressionner par autre chose que par ce que le texte lui suggérait directement. Les grandes lignes de son personnage une fois fixées, il s'est mis à l'enrichir, à le faire vivre. Sa vaste culture, jointe à son don inné d'expression, est intervenue ici comme ferment de toutes les possibilités virtuelles qui s'étaient déclarées spontanément en lui. En même temps que par son maintien, ses intonations de voix, ses gestes, il lui donnait une apparence concrète, son *Tartuffe*, grâce à ce procédé, entrait justement dans le cadre de cette création supérieure que nous évoquions tout à l'heure, au sein de laquelle merveilleux poétique et réalité journalière parvenaient sans difficulté à se toucher, à s'unir tandis que le fait qu'on pouvait penser à l'*Asmodée* de Mauriac, par exemple, n'ajoutait qu'au caractère universel de la création.

Bien qu'avec certains moments de rupture dans l'unité de l'ensemble, les autres acteurs, et c'est là un éloge qu'on ne peut guère adresser qu'aux membres

du Théâtre National, formaient autour du personnage principal une troupe homogène. Personnelles, sans faux éclat, mesdames Makai et Somogyi (Elmire et Dorine), surtout, ont grandement contribué à la parfaite tenue de cette représentation, l'une des meilleures qu'il ait été donné au public de Budapest de voir depuis de longues années. Quant à l'excellente actrice Hilda Gobbi qui jouait le rôle de madame Pernelle, la caricature qu'elle a donnée de cette dernière, si amusante fût-elle, détonnait un peu et eût gagné à être ramenée à de plus justes proportions.

Quelques semaines après *Tartuffe*, M. Antoine Németh, directeur général, montait et mettait personnellement en scène, au Théâtre National, cette fois, la *Dame aux Camélias*.

Le procès de la pièce n'est plus à faire. Si le succès qu'elle a remporté, qu'elle remporte encore auprès d'un public qui trouve qu'elle ressemble à la vie, à la manière des visiteurs des mauvais salons de peinture qui cherchent le rendu dans un portrait ou un paysage, si l'attendrissement qu'elle provoque étaient en liaison absolue avec les lois du théâtre, ce serait au désavantage du théâtre tout entier, en tant que genre, qu'il faudrait inscrire la vogue dont, cinquante ans après la mort de son auteur, elle continue à jouir. Mais il lui manque toutes les qualités qui soutiennent une action sur la scène et qui ne s'avèrent jamais si rigoureusement nécessaires qu'au théâtre. Le problème qu'elle prétend traiter n'existe pas, ne repose que sur un faux conflit qui déclanche, à son tour, une cascade de faux sentiments. Le dialogue est d'une platitude impardonnable; c'est le ton le plus médiocre de la conversation pour accompagner des effets qui, parfois même, sont d'un goût discutable. Enfin, de ce fameux savoir-faire, de cette brillante technique théâtrale dans laquelle, très vite, Dumas fils devait passer maître, on n'aperçoit guère ici de trace; c'est improvisé d'un bout à l'autre et maladroit.

Néanmoins, la *Dame aux camélias* comporte un rôle. Ce rôle, de par sa valeur intrinsèque et non pas littéraire, fait la pièce, l'empêche de tomber en morceaux. Et comme il est calqué sur une existence humaine, sur une expérience vraie, il offre un vaste champ de possibilités qui nous explique pourquoi, depuis sa création, il n'est guère de grande actrice qui n'ait voulu être, une fois au moins, Marguerite Gautier.

Son interprète actuelle, madame Gisèle Bajor, s'est affirmée, toute jeune encore, dès son entrée au Théâtre National, comme la personnalité la plus riche de la scène hongroise. Depuis, ses qualités éminentes n'ont fait que croître: diversité, perpétuelle invention, résonance profonde et pénétration immédiate de l'essentiel d'une pièce qui lui est donnée en lecture. Pourtant, et si averti que soit le spectateur de la variété de ses dons, elle ne cesse chaque fois de le surprendre par l'adjonction de cet impondérable sur lequel nul ne peut compter d'avance et qui est la part la plus secrète de sa nature, son inspiration, son génie propre. Aussi pouvait-on prévoir que la *Dame aux camélias* ferait jaillir du tréfonds de son être une personnalité dont les mouvements intimes, l'accent seraient de nouveau une révélation.

Si grande a été la puissance de suggestion dont madame Bajor a doté sa Marguerite Gautier qu'il lui a suffi de paraître sur la scène pour que rien ne comptât plus que sa présence et l'atmosphère de crédibilité dont, par elle, se revêtait toute la pièce. Son jeu, à l'abri de tout maniérisme, a su se développer sur le plan d'une émotion infiniment complexe, fertile en nuances, mais que soutenait perpétuellement un style d'une noblesse, d'une fermeté incomparables. Ainsi sa création passait du domaine du temporel, du provisoire, à celui d'un éternel humain dont, sous les traits charmants d'une demi-mondaine, elle devenait la messagère.

Et plus l'action prêtait au sentimentalisme, plus sa retenue, l'indicible économie des moyens qu'elle employait, une indication, un geste à peine appuyé, visaient à ce dépouillement voulu de tout l'accessoire qui, dans l'art du théâtre comme dans tous les autres, est le signe de la vraie grandeur. De rares effets mais toujours en correspondance avec un besoin intérieur, une simplicité, un naturel qu'il ne faudrait pas confondre avec la copie réaliste du quotidien mais qui sont les manifestations d'un tempérament exceptionnel, joignant la spontanéité à la science, l'éclat à la réserve, voici les principaux éléments qu'elle a mis en œuvre pour parfaire sa création. Il ne lui restait plus ensuite qu'à jouer, à mettre ses multiples ressources au service d'une voix dont la pureté, les inflexions s'attachaient, pour leur donner enfin leur vraie vie, à des mots qui, sans elle, ne seraient sans doute restés que des syllabes mortes aux oreilles des spectateurs.

Il est facile, dans ces conditions, de comprendre qu'à côté de madame Bajor tous les autres interprètes de la pièce ne pouvaient paraître qu'un peu ternes. De Jávör, pourtant, qui jouait le rôle d'Armand, on eût attendu à la fois plus d'aisance et plus de flamme en même temps qu'une conception moins conventionnelle du personnage. Le soin exceptionnel de la mise en scène, le goût raffiné des décors et des toilettes sont à l'honneur de M. Németh qui a tenu à ce que la qualité du spectacle fût digne de l'admirable interprète qu'il avait choisie.

FRANÇOIS GACHOT

* Un de nos collaborateurs, M. Pierre Moortgat, spécialiste de la critique théâtrale, nous communique au sujet d'une représentation du « Manteau » de Puccini à l'Opéra Royal :

« Toute scène d'opéra est un monde qui emprunte au monde réel des formes, des couleurs, des accents pour n'en restituer qu'une image recomposée par des moyens qui sont à lui. Il peut arriver que l'ensemble d'une image, d'un paysage atteigne une complète vérité d'atmosphère et de vie: c'est ce que M. Gustave Oláh a réalisé en nous présentant un tableau de la Seine à Paris, décor du petit drame en un acte de Puccini, « Le manteau ».

Apprendre à connaître le paysage français c'est une découverte spirituelle. En y ajoutant de l'art on l'appauvrit. Il faut, après l'avoir « vécu », le recréer par la simple expression de l'image intérieure. C'est « l'expérience » même, à n'en pas douter, de M. Gustave Oláh.

Paris, le Paris familier surgit devant nous: la silhouette de Notre-Dame avec ses tours altières dominant l'ensemble des toitures, sa flèche fuyant vers le ciel et défiant les lois de la pesanteur, les ponts, les quais bordés de marronniers, Sainte Geneviève au loin... mais à dire vrai les détails du panorama de Paris ne sont là que pour meubler le décor. M. Oláh sait, à l'école de Corot, que l'âme du paysage parisien s'exprime dans ce qu'il a de moins matériel: la lumière. Les valeurs d'ombre transparente et de douce clarté sont dosées avec tant de justesse, caressées avec tant de fragile légèreté que le rêve devient sensation vivante. Le miroir de la Seine nonchalante en redouble encore l'effet, surtout à la tombée de la nuit, lorsque les quais s'illuminent et que le ciel zébré de nuages roses se colore de teintes nouvelles subtilement nuancées et dépourvues d'éclat: la discrétion de cette lumière n'est pas pauvreté, elle est riche des harmoniques de l'accord parfait, c'est le vrai ciel parisien. Un souffle de fraîcheur dérobé à la nuit, le crépuscule lentement descend et son retentissement est si profond que le spectateur, saisi par l'illusion totale, éprouve un sentiment d'espace, tandis que se joue sur la péniche amarrée le drame conjugal le plus sombre.

Si la poésie n'est que le don de percevoir la beauté du réel dont elle découvre la figure cachée, elle se manifeste par mille signes délicats dans ce tableau composé avec tant de ferveur. »

La connaissance de nous-mêmes

Le lecteur qui parcourt avec attention les journaux et les revues des dernières semaines, peut noter avec intérêt la longue série des manifestations qui tendent à mieux faire connaître les divers aspects du caractère hongrois. Ces manifestations furent conçues en général avec un fort sens critique, très différent de la conception sereine et optimiste qui est propre à ceux dont le regard ne dépasse guère le « globe hongrois ». Sur l'initiative du rédacteur en chef de cette revue une enquête de grande envergure a été ouverte, à laquelle les plus grands noms de la vie spirituelle hongroise prêtent leur concours, sur le sujet suivant: « notre réputation à l'étranger ».

Cette enquête qui a naturellement pris de larges proportions a permis aux divers organes de la presse d'exprimer leurs opinions sur les problèmes les plus différents. Nous essayerons de faire connaître ici quelques-unes de ces voix de la presse, et d'indiquer en même temps les événements et les faits qui ont provoqué ces articles et ces déclarations.

Ainsi, nous allons nous occuper en premier lieu du bref discours prononcé par l'ancien président du conseil hongrois, le comte Jules Károlyi, devant les élèves d'une école militaire à laquelle il a fait don du vieux château de famille de Nagykaroly. Cette manifestation est d'autant plus intéressante que Jules Károlyi est un de ces hommes d'Etat qui parlent très peu et qui ne se font pour ainsi dire entendre qu'à des occasions très importantes. Le comte Jules Károlyi a formé son gouvernement, qui a succédé à celui du comte Etienne Bethlen, en 1931, dans des conditions économiques les plus difficiles dont les repercussions se faisaient sentir sur le plan social. Jules Károlyi s'opposa à cette décomposition fatale, et entreprit la stabilisation de l'ordre économique en Hongrie avec le puritanisme, le bon sens et le soin d'un pater familias qui lui sont propres. En tout cas, c'est à lui que la nation hongroise doit d'être sortie de la crise sans aucun choc, sans aucun trouble même. Depuis, le comte Jules Károlyi a pris quelque ressemblance avec cette figure d'homme d'Etat qu'on a l'habitude de désigner sous le nom de « great old man ».

L'opinion publique a surtout apprécié le rôle qu'il a joué en politique intérieure en faisant prévaloir, parmi les diverses tendances de l'heure, les notions de constitution, d'humanisme, de forme de vie hongroise. Du point de vue de la politique extérieure elle n'oubliera pas la sympathie que Jules Károlyi ne cessa de manifester à la France pendant la durée de son ministère.

« Ce sont seulement les éternelles lois de l'éthique et les grandes qualités morales qui en dérivent qui sont capables de soutenir la nation — a dit Jules Károlyi aux jeunes officiers. — Si le Hongrois veut s'assurer une vie nationale il doit posséder le courage, la dignité et la discipline. L'emploi des armes contre les impuissants n'est pas une forme du courage, et par conséquent n'appartient pas aux Hongrois, c'est une lâcheté que le jeune Hongrois doit tout faire pour éviter. S'incliner devant ses supérieurs mais tyranniser ses inférieurs n'est pas de la dignité, ce n'est donc pas hongrois. L'indiscipline, l'irrésolution, les excès ne sont pas hongrois: il faut les extirper de nous-mêmes, car ce sont seulement la discipline intérieure et la modération qui peuvent détourner le danger de la nation. »¹

¹ Discours du comte Jules Károlyi, 7 février.

« Les paroles prononcées par l'homme d'Etat, l'ancien ministre aux cheveux gris, doivent trouver le chemin de l'entendement et du cœur de la nation. Ne serait-ce que par égard pour l'extraordinaire personnalité de l'orateur — écrit l'auteur d'un éditorial. — Il fut en effet l'un de ceux qui après la grande débâcle, ont rendu le courage à la nation, en rassemblant de nouveau ses forces. On doit d'autant plus suivre à la lettre ces conseils qu'ils montrent la voie qu'en ces temps orageux tout Hongrois doit suivre. Et à ce propos, nous devons nous souvenir du grand héros du XVII^e siècle, de Nicolas Zrinyi, le défenseur de la forteresse de Sziget. L'histoire nous enseigne que les aïeux de Zrinyi étaient croates, mais qu'il était devenu Hongrois dans son âme et perdit comme tel sa vie dans un combat inégal et tragique. Son exemple nous enseigne aussi que ce ne sont pas le hasard de la naissance ou le témoignage de la généalogie qui déterminent le caractère hongrois, mais uniquement l'appartenance à la Hongrie, dont Jules Károlyi a si bien dit qu'elle seule peut affronter les dangers. »¹

Le rédacteur en chef du journal catholique explique son opinion justement sous le titre de « connaissance hongroise de soi-même »:

« ... Nous avons toujours essayé de parler franchement et sincèrement aux lecteurs hongrois, craignant toutefois que le parler sincère en effraye et alarme beaucoup, et en contente peu. Mais maintenant que nous y sommes, nous laisserons le miel, l'encens et les bouquets, pour dire crûment quelques grandes et amères vérités nationales ... Essayons tout d'abord de nous rendre compte de la connaissance exacte que nous autres Hongrois nous avons de nous-mêmes, de ceux qui vivent loin de nous, qui appartiennent à d'autres couches sociales, qui travaillent autrement, qui pensent autrement que nous ... Car s'il est très important que l'étranger nous connaisse bien, que, dans la mesure du possible, nous connaissions bien son esprit, que nous sachions à quoi nous en tenir avec nos voisins et que nous nous fassions une idée claire et réelle des populations de langue étrangère qui habitent notre pays, ce qui importe par dessus tout c'est que nous nous connaissions bien nous-mêmes. C'est une grande question de conscience que l'on ne soulève qu'avec appréhension. »²

Il est intéressant de noter que ce même publiciste a aussi exposé ses idées dans une revue où il traite du sort des écrivains hongrois:

« ... Il faut tenir compte de ce que les restrictions de la guerre portent une limite aussi à la liberté de l'écrivain. Il faut en premier lieu entendre par là ce contrôle intérieur qui intervient dans l'âme de l'écrivain, et ce sentiment de sa responsabilité qui lui interdit de porter atteinte par ses écrits, même par hasard, aux intérêts nationaux. Mais il y a souvent aussi un danger intellectuel dans les sentiments des masses, dans l'humeur du public, qui ont quelquefois une influence beaucoup plus forte que le pouvoir lui-même. Nous avons aujourd'hui grand besoin d'écrivains courageux, de professeurs de foi, ils nous sont si nécessaires qu'il nous faudra les défendre ... »³

Un de nos meilleurs écrivains publie un écrit profond sur les colonnes d'un quotidien, intitulé « La libération de Prométhée ». Nous en citons quelques lignes qui trahissent l'inquiétude nationale de l'auteur:

« L'ordre légal que nous pourrions appeler le sentiment de la vie prométhéenne réclame des mesures de sécurité sévères, et tend à assurer cette sécurité par des tentatives de plus en plus critiques et violentes. Et l'amour? L'amour est un miracle, mais il est un miracle anarchique. Nous Européens, Occidentaux, ne pouvons pas nous confier aux impulsions de cet amour rédempteur. Ne nous y trompons pas: nous sommes des Européens et nous devons vivre cet instant car c'est à cet instant même que viendra notre mort. Et nous croirons en celui seulement qui nous sauvera en ce moment même. »⁴

¹ Pester Lloyd, 9 février.

² Ladislav Tóth, *Nemzeti Ujság*, 6 février.

³ Ladislav Tóth, *Magyar Kultúra*, 6 février.

⁴ Alexandre Márai, *Pesti Hírlap*, 5 février.

Une de nos plus remarquables sociétés littéraires s'est fixé pour sujet d'examen la question de la connaissance de soi-même sur le plan littéraire; et un de nos éminents écrivains dramatiques, vice-président de cette société, s'est occupé de la crise de la critique:

«... La déchéance de la critique, dit-il, dure déjà depuis des dizaines d'années mais elle a pris ces derniers temps des proportions inquiétantes. Le jugement littéraire est pour deux raisons arrivé à un point critique: l'intrusion de l'esprit de lucre dans le monde littéraire et artistique d'une part, d'autre part la politique qui tend à se faire valoir sur tous les points. Au lieu de l'opinion de critiques sérieux, des renseignements payés font connaître au public les œuvres littéraires en parution. Si le public peut lire des jugements objectifs de la plume de critiques sérieux, il arrive aussi que des ouvrages de moindre valeur soient loués d'une façon exagérée dans les articles payés. Ces excès dans l'attribution des louanges a enlevé aux mots leur pleine valeur. L'existence de ces deux sortes différentes de critique ne permet plus au public de s'orienter sûrement parmi les œuvres littéraires nouvellement parues; l'article du critique sérieux ne fourmille pas d'épithètes flatteuses, tandis que les articles de publicité en débordent. De nos jours, la critique amicale est très en vogue, ce n'est pas une critique objective, elle n'a d'autre but que la réussite financière de l'auteur. Le critique politicien, de son côté, examine l'ouvrage littéraire qui tombe entre ses mains, selon la position de son parti et ses dispositions politiques, regardant non la valeur artistique de l'ouvrage, mais ce qui oppose la conception du monde de l'auteur à la sienne. La critique, ces dernières années, est arrivée à un point final et suivant la loi de l'évolution elle ne peut plus continuer sur le même plan, elle doit prendre un essor nouveau.»¹

« Le lys de Dieu »

Nous avons déjà examiné dans notre dernier numéro ce grand événement du point de vue religieux: la bulle du pape Pie XII vient d'élever au rang des saints la bienheureuse Marguerite, de la maison d'Árpád, la sainte fille du roi Béla IV, qui vécut au XIII^e siècle. La bulle elle-même contient beaucoup de passages intéressants où le Saint Père évoque l'an 1938, et sa participation, en qualité de légat du Pape, aux festivités du Congrès Eucharistique de Budapest.

« Nous recommandons à la Sainte Congrégation des Rites, dit la bulle, d'examiner et de mener à bonne fin ce procès, d'autant plus qu'il nous paraît s'accorder entièrement avec l'opinion que nous avons exprimée lors de l'incomparable Congrès Eucharistique de Budapest, auquel nous avons participé comme le légat du Saint Père Pie XI, d'heureuse mémoire, congrès dont nous garderons dans le cœur un inoubliable souvenir... » La fin de la bulle contient cette phrase: « Le Saint Père espère que Sainte Marguerite de Hongrie intercèdera non seulement pour sa patrie tant aimée, et qui peut être justement regardée comme le bouclier de la religion catholique et du peuple chrétien, mais qu'elle priera pour tous les peuples qui souffrent dans cette guerre fratricide... »²

Il est naturel que notre propagande ait porté une forte attention à cet événement strictement religieux, qui a pourtant une si grande signification nationale.

« Bien qu'il ne fût pas possible à Marguerite de connaître les problèmes de notre temps, elle en a inconsciemment trouvé la solution en tranchant les problèmes de son époque, et sa figure nous enseigne que l'amour de la patrie est un sentiment noble, et qu'il est beau d'aimer le sol qui nous a donné nos parents, nos frères, nos amis. L'Eglise ne veut pas abandonner le patriotisme qui à travers la nation aime toute l'humanité, mais elle ne permet pas qu'il s'y mélange le poison de la haine des autres peuples. Le moyen âge n'a pas connu l'hypernationalisme de nos jours qui extermine ses frères; il y avait en lui de l'amour, de la justice, de l'harmonie. Sainte Marguerite a non seulement prêché l'idéal, mais l'a ciselé en elle-même. Elle n'a pas cherché la vérité froide et abstraite, mais l'incarnation de la force divine... »³

¹ Discours de Coloman Csathó à la Société Kisfaludy, 8 février.

² Bulle du pape Pie XII.

³ Eugène Katona, *Magyar Nemzet*, 25 janvier.

« Ce symbole glorieux et charmant de la force régénératrice de l'Etat hongrois, écrit le doyen des écrivains hongrois, cette fleur jaillie de la noble famille des Árpád que l'Eglise va désormais révéler parmi ses saints, sainte Marguerite, est un aussi fidèle et aussi héroïque défenseur des sources de la vie hongroise que l'est Jeanne d'Arc chez les Français. La vierge française a combattu l'épée à la main, la princesse hongroise avec les armes de l'âme. C'est une pensée qui élève notre âme et la soutient : La Hongrie a toujours su, avec la force de l'esprit, parer les coups mortels qui lui ont été portés par les barbares... Les fêtes religieuses de la canonisation de sainte Marguerite ont pris fin, mais nous pouvons constater que la glorification de la princesse hongroise est un événement d'une grandeur et d'une importance sans pareilles dans la vie de la nation. Tous les Hongrois peuvent être remplis de fierté — tandis que notre continent est plongé dans les ténèbres et la peur — d'avoir reçu de Rome une couronne d'or. »¹

« La vie de Marguerite au couvent, écrit un de nos écrivains catholiques, fut comme les légendes ont l'habitude de la dépeindre : bleu, rouge et argent sur fond d'or. Mais nous sommes saisis d'étonnement quand, dégagée de la légende, nous voyons la figure de la princesse de la maison des Árpád, devenue religieuse se remplir de vie. Cette vie est celle du moyen âge hongrois qu'il nous est facile de reconstituer. Même les lieux qu'elle a habités sont conservés encore : ces grottes de pierre, humides et froides en été aussi bien qu'en hiver. Il suffit d'aller à l'île Sainte-Marguerite et regarder ce qui fut jadis la salle de travail commune, ou le réfectoire des sœurs... L'homme du moyen âge ne vivait pas vieux, la religieuse encore moins. A toutes les difficultés de l'époque Marguerite en ajouta d'autres dont parle la légende... Durant la dernière partie de sa vie une partie de la communauté se ligue contre elle et veut l'éloigner du couvent. C'est que la vie de Marguerite éveille la jalousie de certaines de ses compagnes, tandis que d'autres, une minorité, la vénère déjà avec une certaine crainte : et tout ceci aboutit à des heurts dont Marguerite se tient écartée. D'un autre côté l'attitude intransigeante de Marguerite qui refuse d'accéder aux désirs de sa famille qui voudrait la marier, attire sur ce couvent les foudres royales. La communauté effrayée a peur de perdre ses droits et privilèges. L'attitude des parents de Marguerite contre leur fille fut si cruelle, si violente que ses biographes n'en ont jusqu'ici qu'à peine parlé : une colère amère et ouverte. Marguerite mourut un dimanche et fut enterrée le mardi, sans qu'un seul membre de la famille royale fût présent à son enterrement... C'est seulement quand des événements extraordinaires commencent à se produire autour de son tombeau, et que la lumière de sa vie éclaire les malades qui en guérissent — c'est alors seulement que l'admiration s'enflamme autour d'elle. La légende commence... »²

A la mémoire de Jean Giraudoux

La nouvelle laconique et sans commentaire, apportée en Hongrie par dépêche de la mort prématurée du grand écrivain français a plongé aussi dans le deuil la littérature hongroise. Nos journaux et nos revues, par la plume des meilleurs écrivains, ont rappelé le rôle que cette figure éminente et combattive de la littérature française a joué parmi les « docteurs » de notre époque; ils en ont parlé comme du maître dont les œuvres en partie sont arrivées jusqu'au public hongrois. Citons quelques extraits de presse, en nous réservant de revenir dans notre prochain numéro sur les diverses manifestations de sympathie que cette nouvelle a provoquées dans le pays :

« Il est parti, écrit sur les colonnes d'une de nos revues littéraires un excellent jeune essayiste, ce grand écrivain français qui fut pour nous un représentant si concentré et si séduisant de tout ce qui est français, comme l'a été Voltaire pour la génération du siècle des lumières. La poésie enjouée, les couleurs chatoyantes et inépuisables de son style, éveillaient notre ravissement pour l'abondance gauloise. C'est lui qui nous a fait découvrir l'art de la transformation. C'est ainsi que se présenta devant nous, dans ses premiers ouvrages, la petite ville de province française, baignée dans le bain d'or de cette nouvelle sensibilité, avec ses drôles de petits hommes, transformés d'un coup en figures fabuleuses qui sont pourtant si réelles... Une Europe idéale flotte dans ses œuvres au-dessus de la réelle, ses crises résolues dans une noble émulation, ses controverses pleines d'intérêt... Comme s'il avait accumulé dans son œuvre tout le chaos multi-

¹ François Herczeg, *Pesti Hírlap*, 30 janvier.

² Antoine Ijjas, *Nemzeti Ujság*, 1^{er} février.

color du temps d'après-guerre : des projets, des espérances, des expériences, et des beautés surprenantes. La jeunesse y pétillait, la jeunesse de tout le continent. Nous sentimes que c'était une transition seulement, éphémère, comme l'est tout : une illusion. Mais nous sûmes aussi que c'était éternel, comme l'est tout ce qui est de la poésie. L'époque a tourné au morose, mais le souvenir et l'œuvre de Giraudoux restent charmants et émouvants...¹

« Giraudoux — écrit, d'après ses impressions vécues, un écrivain hongrois — est mort, comme un des écrivains les plus célèbres et les plus riches en succès de la France actuelle. Il était non seulement une autorité littéraire distinguée dans sa patrie, mais reconnue aussi à l'étranger. Son succès est surprenant, car Giraudoux s'était entièrement consacré au culte de la littérature. Même sur la scène il ne fit aucune concession, dans aucune de ses manifestations littéraires il ne fut guidé par le souci de plaire à des cercles toujours plus étendus. Les sujets, se mouvant dans l'atmosphère idéale la plus élevée l'intéressaient, son large horizon surchargeait presque ses écrits qui exigeaient pour être compris un niveau intellectuel également élevé. Sa popularité est d'autant plus difficile à expliquer que Giraudoux avait fait irruption dans la littérature, apparaissant subitement comme écrivain accompli au style formé, individuel et extraordinaire... Son théâtre montre combien vaste fut son champ d'expériences. Il parcourut le monde entier emmagasinant une quantité énorme d'impressions : son style se rapproche du mode d'expression des impressionnistes, travaillant avec une foule de petites taches de couleur, et de vibrations de lumière... Giraudoux resta jusqu'au bout un véritable Français. Le paysage agréable et varié de sa terre natale triomphe en lui de l'image mouvementée du monde... »²

« Ses écrits sont fins, fragiles comme la porcelaine, et ses histoires jouent dans le monde fervent des songes, dans une poésie profonde. Ses héros évoluent dans la vision de la poésie... De belles figures nobles, heureuses et bizarres naissent sous sa plume, il y a dans son style de cette facilité qui au cours des siècles a caractérisé le diplomate français, et aussi de l'agrément, des manières brillantes, de la souplesse intellectuelle... A côté de ce charme surnaturel qui rayonne de Giraudoux, nos écrivains sont tragiques, lourds, tristes. Notre petit monde nous lie au sol, à notre patrie grave qui, délaissée qu'elle est, pose toujours à nos écrivains cette question angoissante : combien de temps vivrons-nous encore ? L'angoisse est tout à fait inconnue dans l'œuvre et l'art de Giraudoux... Nous retrouvons dans ses œuvres plusieurs souvenirs de la littérature hongroise. Dans son roman « Bella » il utilise les résultats de fines observations psychologiques dues à un Hongrois. Dans l'« Eglantine » il met aussi en scène une figure hongroise et en tire de remarquables effets justement au chapitre qu'il consacre aux caractéristiques de la femme française... En dehors de l'hommage que lui ont rendu les lecteurs hongrois, des souvenirs personnels rapprochaient aussi de notre nation cet écrivain des plus charmants du XX^e siècle... »³

« Personne mieux que lui ne pouvait faire converger les courants venus de toutes les parties du pays, ou même des siècles lointains et leur donner le terrain favorable à leur épanouissement. Il aimait à raffiner, sans sentimentalité tendre et sans froideur cynique et exagérée, mais en restant toujours clair ; et seulement ceux qui s'effrayent d'une phrase vraiment bien écrite peuvent lui reprocher d'être inintelligible... D'où vient ce caractère spontané, ce charme jamais appris qui l'avait rapproché si intimement de la nature, des hommes, des animaux et des objets qui peuplaient sa vie, et qui venaient se fondre sous sa plume dans la forme la plus souple et pourtant la plus simple qu'on puisse imaginer. C'est l'ancienne tradition française... Par sa mentalité vraiment française, il s'est constamment uni à une plénitude universelle, et devint ainsi le sûr dépositaire de toutes les valeurs qui signifient vraiment quelque chose pour nous... Il nous sera peut-être possible de saisir son esprit. Mais l'autre Giraudoux est déjà parti. Et pourtant, nous voudrions croire qu'il s'est seulement caché quelque part, et qu'il est heureux... »⁴

A la mémoire de André Ady

Un jour gris et triste de janvier, il y a vingt-cinq ans, une des plus grandes personnalités poétiques des huit siècles de la littérature hongroise, André Ady à l'âge de 41 ans, fermait les yeux à jamais. Le jour où il est parti fut un des jours

¹ Gabriel Halász, *Magyar Csillag*, 15 février.

² Nicolas Kállay, *Nemzeti Újság*, 5 février.

³ Eugène Erdős, *Esti Kis Újság*, 1^{er} février.

⁴ François Gachot, *Magyar Nemzet*, 6 février.

d'épreuve de l'histoire hongroise: révolution, guerre perdue, les approches de la dictature du prolétariat, la mutilation de la patrie, tout cela vibrait dans l'air, et pourtant, les cœurs annonçaient que le plus grand événement de ce jour était la mort d'un poète. Les lecteurs de cette revue ont pu souvent, et à différents propos, rencontrer le nom d'Ady. Presque une génération après sa mort, son influence, son génie radieux, sa grandeur poétique se dessinent nettement. Pourtant, rien n'était plus loin d'Ady que le désir de s'entourer d'une apothéose conventionnelle. Même après un quart de siècle son œuvre est l'objet de discussions et de critiques continuelles, et ses interprètes, ses admirateurs cherchent sa place, en une atmosphère purifiée, parmi les grands de la littérature hongroise. Notre revue littéraire la plus représentative, fondée par Ady lui-même sous son titre original, publia, lors de l'anniversaire de la mort du poète, des articles de ses collaborateurs les plus éminents, dont voici quelques extraits:

« Il n'y a guère d'écrivain hongrois, dit un de nos excellents esthéticiens, dont les paroles aient causé des blessures si brûlantes que les siennes, et il n'y en a aucun qui se soit engagé dans des combats aussi acharnés. Sa vie dont il divulga lui-même les profondeurs effrayantes et sombres devint pour les uns objet d'admiration, pour les autres objet de mépris. Ses vers furent brodés sur les drapeaux des partis politiques, même de ceux avec qui Ady n'avait rien en commun. Des générations, des classes sociales se sont opposées en raison de leurs divergences de vues sur ces questions. Tous, ses partisans, ses critiques, et les prêtres de son culte, ne se sont, au début, approchés de sa poésie qu'avec une certaine prévention sentimentale et impulsive. Ady voulait exercer une influence et non se reposer, enfermé en lui-même; il sentait que sa vie était la parabole, l'indice d'une force plus grande que lui, et que ses poésies étaient d'inspiration universelle. Ses partisans et ses adversaires, s'ils étaient dignes de lui, subissaient tous son attrait. L'influence d'Ady constitue aujourd'hui encore une partie vivante de notre vie intellectuelle; c'est pour cela qu'il est impossible d'en brosser un portrait impartial, il faudrait aussi de l'indifférence pour cela. L'exagération d'une vénération prévenue qui voudrait le placer sur les autels fausse de nouveau l'image du poète.

Il est donc nécessaire de le regarder comme il est équitable en sa qualité de mortel, dans l'unité de ses vertus et de ses défauts... Ce qu'il a fait pour enrichir, transformer, approfondir la conscience de soi-même du Hongrois est digne de notre plus profond respect... Mais la réalité de la vie, et l'image que l'on se fait de la vie sont deux choses différentes. Il en est ainsi pour Ady également et ceux qui ouvrent ses livres comme le mahométan le Coran ne doivent pas l'oublier... Il peut arriver que les événements de la nouvelle Apocalypse le justifient. Mais même alors, il faut que nous sachions que les visions de pareils génies flottent toujours au-dessus de la réalité. Leur mission est de ne descendre sur terre que pour prendre contact avec les mystères de ce monde où des génies bienfaisants et laborieux collaborent avec les hommes pour faire le pain quotidien... »¹

« Les grandes questions de notre époque l'ont marqué des plus profondes stigmates. Le poète est un combattant de premier rang qui marche toujours devant, portant le drapeau des idées, cela est vrai, surtout chez nous, Hongrois, où — comme l'enseigne l'histoire de notre peuple — des luttes continuelles ont été engagées, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour la libération de la littérature. Et c'est parce que nos guerres de libération ont pour la plupart échoué, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, que nous trouvons sur la figure de nos génies quelque chose de tragique... »²

¹ Désiré Keresztury, *Magyar Csillag*, 15 janvier.

² Joseph Darvas, *Kis Ujság*, 29 janvier.

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

Le redressement économique et social d'après-guerre

NOS CONTEMPORAINS abusent probablement du mot « crise », dès que les phénomènes économiques cessent de se succéder selon les normes prévues par certains théoriciens. Pour donner une explication du temps présent, il arrive qu'on parle d'une crise de l'autorité ou de la famille, d'une crise de l'Occident, voire même de celle de la société moderne. L'habitude s'est répandue, jusque chez des économistes apparemment sérieux, d'en imposer à des lecteurs non prévenus par une mosaïque de citations. Mais jamais le consentement universel, même celui des siècles, n'a constitué un commencement de preuve, car rien n'est plus répandu que la confusion et l'erreur. Ce n'est guère en ayant, sans cesse, le mot de décadence à la bouche qu'on arrive à voir clair dans les questions controversées. Si l'on débarrasse de leur gangue ces alignements d'aphorismes contestables, il reste que, sous une série d'influences, certains représentants de la pensée économique contemporaine, répudiant en partie la thèse libérale classique, ont essayé, néanmoins, de lui donner un renouveau artificiel, en accentuant la tendance anticollectiviste. Ils ont même été jusqu'à dénoncer, sans pouvoir donner autre chose que de vagues indices, une alliance entre les régimes politiques totalitaires et les systèmes démocratiques d'économie collective. Cela dans le but de discréditer ces systèmes auprès d'éléments importants de l'opinion publique internationale.

Il convient, ont-ils ajouté, de sortir de l'alternative infructueuse : « laissez faire », d'une part, collectivisme, de l'autre, en mettant en pratique ce que l'on appelle la philosophie du « tiers chemin ». ¹ Ce qu'ils oublient de dire nettement, c'est que, par delà ce soi-disant tiers chemin, il n'y a qu'un timide essai pour renouveler un libéralisme désuet, dépassé par les événements.

Il y a des évolutions fatales auxquelles les hommes n'ont ni le droit, ni, au fond, la possibilité de s'opposer efficacement, ce sont, par exemple, les transformations économiques commandées par les nécessités de la technique moderne. Elles sont inséparables d'une prolétarianisation étendue, atteignant un grand nombre de couches sociales. Cela ne signifie point que la concentration des entreprises doive se développer jusqu'à l'absurde. Un jeu d'actions et de réactions est inévitable dans ce domaine et il suffit de prendre les mesures voulues pour ne pas l'empêcher de porter ses fruits. ² Mais puisqu'une prolétarianisation de la société contemporaine paraît inéluctable, ne vaut-il pas mieux prévoir une organisation sociale meilleure, au sein de laquelle nous n'aurons plus guère de larmes à verser sur le sort de ceux qui sont qualifiés aujourd'hui de prolétaires ?

¹ Cf. Prof. Wilhelm Roepke, *Die Gesellschaftskrisis der Gegenwart*, Erlenbach-Zurich 1942, p. 43 notamment, et *Le plan Beveridge*, tirage à part en langue française des « Schweizer Monatshefte für Politik und Kultur », 1943, p. 14 ; Dr. M. Valters, *Probleme Europas*, Berne, 1943, p. 154 à 157.

² Loin de favoriser l'industrialisation à outrance, l'électricité et la T. S. F. ont provoqué la naissance et le développement de professions artisanales nouvelles, ce qui montre que Karl Marx est loin d'être infaillible et que plusieurs de ses prophéties ne se sont pas réalisées.

Tel est le but des tentatives faites en vue de renouveler le monde économique après cette guerre, tentatives qu'il nous reste à passer en revue. Chaque crise est, évidemment, un état de choses temporaire, transitoire, dû à des circonstances particulières et impliquant l'usage de moyens exceptionnels. Comment sortir, indépendamment du « tiers chemin », qui nous apparaît comme un leurre, de cette ambiance après la fin du conflit; sera-t-il possible de réaliser le vœu des générations qui montent, celui de voir s'établir, partout, des conditions de vie plus saines, plus justes et plus stables?

Le désir de sécurité existe au fond de l'âme humaine. Or, il n'y aura pas de sécurité contractuelle sur le plan économique et financier, sans une stabilisation internationale des monnaies. Par ailleurs, on ne peut concevoir de sécurité sociale, à moins d'établir un système d'assurances obligatoires, généralisées, contre tous les risques de l'existence. Certes, la stabilisation des moyens de paiement et des prix favorisera le nivellement des fortunes, les assurances obligatoires constitueront une première réalisation du collectivisme. Mais tout cela importe peu, pourvu que l'homme de 1950 soit plus sûrement à l'abri de fluctuations dans la valeur de l'argent et des marchandises, pourvu qu'il soit mieux garanti contre les conséquences de l'invalidité, de la vieillesse, de la maladie et du chômage que ne l'étaient son grand-père en 1890 et son père en 1920!

*

Pour empêcher, au lendemain de la paix, que le monde ne retombe dans le chaos économique d'il y a une vingtaine d'années, il faut que la sécurité contractuelle soit garantie, non seulement sur le plan politique, mais surtout en matière économique et financière. Ce que fut la catastrophe de l'inflation fiduciaire dans une très grande partie de l'Europe, allant de Varsovie à Bruxelles et de Paris à Sofia, entre 1919 et 1926, n'a pas besoin d'être rappelé à nos lecteurs. Il a fallu l'emprunt Dawes et l'énergie d'un Hjalmar Schacht pour permettre à l'Allemagne républicaine d'en sortir; il a fallu le rétablissement du franc-Poincaré et l'indomptable tenacité du grand Lorrain, afin que la France elle-même puisse s'en remettre. Ce phénomène dévastateur atteignit aussi bien les vainqueurs que les vaincus, aussi bien les créanciers que les débiteurs.

Aussi est-il légitime et naturel qu'on n'envisage plus l'avenir d'après cette guerre, sans une sécurité contractuelle absolue, en particulier sur le terrain monétaire. Lors du remarquable exposé qu'il fit à la 31^e Conférence interparlementaire tenue à Bruxelles en 1935, l'homme politique français distingué qu'est M. Maurice Palmade s'exprima en ces termes: « La monnaie stable favorise l'essor des transactions en ramenant l'idée de la sécurité contractuelle... Envisagée sous l'angle du respect des parités, elle est la traduction monétaire du principe juridique de la sécurité des contrats. »¹ Puis, il ajouta, au cours du même débat, les considérations qui suivent: « La sécurité doit régner dans les transactions internationales; c'est le légitime désir de retrouver, le jour du paiement, la monnaie du contrat, et surtout, de ne pas décourager, par une monnaie instable, à la fois les producteurs et les prêteurs. »²

De telles voix ne furent, malheureusement, pas toujours écoutées. Dès l'année suivante, en septembre-octobre 1936, sous prétexte d'un alignement monétaire, les derniers pays restés fidèles à la monnaie-or, à la fois convertible et stable, dévaluaient à leur tour. Et, dans les trois ans qui ont précédé le conflit

¹ Compte-rendu de la XXXI^e Conférence interparlementaire tenue à Bruxelles du 26 au 31 juillet 1935, Lausanne (Payot), 1935, p. 236.

² Ibid., p. 412 et 413.

actuel, l'incertitude commerciale et contractuelle, due aux monnaies flottantes généralisées, venait s'ajouter au désarroi politique, lequel régnait partout. N'y avait-il pas là quelque chose de symptomatique, un signe avant-coureur de la catastrophe, nous permettant de dire désormais qu'il ne se conclura pas de paix durable, avant que la stabilité n'ait été restaurée, aussi bien dans le domaine monétaire et financier qu'en matière politique.

En Allemagne et dans les territoires dépendant de l'Axe à l'heure actuelle, on envisage, après la fin du présent conflit, dans le cas d'une paix blanche ou d'une défaite des Nations unies, le maintien, pour de longues années, d'un système de clearing multilatéral, fonctionnant, du reste, en partie déjà dans le cadre de l'économie de guerre. Ce système, ajoute-t-on, marcherait beaucoup mieux, une fois la paix rétablie. A propos de la façon dont un semblable clearing est envisagé, le douzième rapport annuel de la Banque des Règlements internationaux, à Bâle, pour l'exercice 1941—1942, donne d'intéressantes précisions sous la signature du financier américain alors président de la B. R. I., M. Thomas H. Mc Kittrick.¹ Dix-sept pays continentaux d'Europe sont, aujourd'hui, plus ou moins rattachés à un clearing central entre les mains de la « Verrechnungskasse », de Berlin. Certes, des difficultés subsistent. Mais elles sont, pour la plupart, inhérentes à l'état de guerre. Et, de l'avis de spécialistes, lorsqu'avec le retour de la paix, un meilleur équilibre serait réalisable entre les exportations et les importations des divers pays, rien n'empêcherait de transformer cet organe de l'économie dirigée de la guerre en un organe de l'économie dirigée de la paix.

Pendant ce temps, c'est avec passion que les pays de langue anglaise étudient les mêmes questions. Là aussi, tout est loin d'être encore définitif. Mais une revendication principale des hommes d'affaires ou des spécialistes, aussi bien en Grande-Bretagne qu'aux Etats-Unis d'Amérique, c'est la réalisation de la stabilité internationale des monnaies, aussitôt que les hostilités actuelles seront terminées.

Il y a, on le sait, à cet égard, deux ou trois plans au moins. Il existe, d'une part, le plan Keynes, d'inspiration britannique, d'autre part, le plan White, d'origine américaine, et, enfin, un troisième plan canadien, sans parler d'une foule de tentatives, jusqu'à présent incomplètes, pour essayer de concilier, les uns avec les autres, ces plans d'apparence assez contradictoire. Les Anglo-Saxons aperçoivent toutefois, dans cette multiplicité de plans, non pas un signe de faiblesse, mais les résultats d'une belle émulation, faite du désir de créer, après cette guerre, sinon l'ordre nouveau, du moins un ordre meilleur, pour les générations qui auront survécu à la tourmente.

Le plan le moins éloigné, au point de vue théorique, des conceptions des économistes de l'Axe que nous avons mentionnées plus haut, est, certainement le plan Keynes, car il laisse subsister quelque chose de la compensation ou du clearing. Lord Keynes et ses adeptes se défendent d'avoir voulu imiter, en quoi que ce fût, le clearing multilatéral qui dominerait, dans l'hypothèse d'une victoire de la coalition adverse, à travers les « grands espaces » économiques placés sous l'hégémonie monétaire du Reich allemand.

Une nouvelle monnaie internationale, le « bancor », serait créée. Les Nations unies tout d'abord (mais il est spécifié que d'autres Etats pourraient adhérer éventuellement à l'Union par la suite) se constitueraient en une Union de clearing. Un Conseil d'administration ou *Governing Board* procéderait à l'attribution, à chaque Etat, d'un certain contingent de bancors sur les livres de comptabilité

¹ Douzième rapport annuel, présenté par M. Thomas H. Mc Kittrick, président à l'Assemblée générale de la Banque des Règlements internationaux, à Bâle, le 8 juin 1942. Edition française, Bâle, 1942, p. 36 et suivantes.

ces contingents, afin de tenir compte des nouveaux courants d'échanges qui pourraient se produire subséquemment.

Lord Keynes affirme que la souveraineté financière des Etats serait respectée, que son plan resterait compatible, dans une large mesure, avec la libre circulation des capitaux. Seules, les exportations de fonds de pays à pays à des fins spéculatives ou extra-commerciales seraient prohibées. Mais cela présuppose, plus tard, un contrôle général des mouvements de capitaux, que pourra, du reste, exercer chaque pays, individuellement, sous la surveillance des organes suprêmes de l'Union, laquelle ne devrait intervenir elle-même qu'en cas d'abus flagrant ou de nécessité absolue.

L'économiste anglais, créateur de ce plan, est trop connu du public international pour que nous ayons besoin de le présenter aux lecteurs de cette revue. Auteur du livre fameux « *The Economic Consequences of the Peace* »,¹ il a été l'un des premiers à protester, dès 1920, contre certaines contradictions ou absurdités économiques du Traité de Versailles. C'est là, chez lui, une garantie d'impartialité, quoi que l'on puisse penser de tous les détails des quarante et quelques articles de son plan, qui n'est, bien entendu, qu'un projet, destiné, comme bien des projets de ce genre, à subir encore de nombreuses retouches. Dans tous les cas, le plan Keynes a été rédigé dans un esprit de conciliation et de collaboration, d'abord entre les Nations unies, puis entre les autres pays susceptibles d'adhérer ultérieurement à l'Union qui a été envisagée.

A en croire le spécialiste d'outre-Manche, tout cela fut conçu par lui dans le but de « gagner la paix », tâche encore plus ardue, à ses yeux, que de gagner la guerre . . . Un effort d'entr'aide, fondé sur les relations de bon voisinage et destiné à éliminer le désordre ou l'indiscipline en matière financière, devra succéder à la guerre économique de tous contre tous. L'esprit de solidarité qu'il s'agira de créer consistera à « ne rien exiger d'autrui qu'on ne commence par s'imposer à soi-même ». C'est ce rappel de la maxime kantienne, qui est, en même temps, un des grands préceptes du Christ, qui constitue le 45^e point du projet de Lord Keynes. Si théorique que puisse être aujourd'hui cette *Zukunftsmusik*, à une époque où, plus que jamais, les hommes s'entredéchirent, il n'en est pas moins intéressant de signaler la chose. En 1920, le livre de Keynes rompait avec un passé de suspicion et de méfiance; un quart de siècle plus tard, le plan Keynes peut être l'amorce d'un avenir meilleur.

C'est un esprit plus terre à terre, mais probablement aussi plus pratique, qui semble se dégager du projet américain ou plan White. M. Harry White, l'un des collaborateurs financiers assidus et fidèles du président Roosevelt et de M. H. Morgenthau, secrétaire d'Etat au Trésor des Etats-Unis d'Amérique, n'a pas, il est vrai, la notoriété scientifique universelle de Lord Keynes. Par contre, son expérience monétaire est au moins aussi vaste. Il fut un des rédacteurs de l'accord financier tripartite franco-anglo-américain, au lendemain de l'alignement des monnaies d'octobre 1936.

A vrai dire, il existe, à l'heure actuelle, deux plans White:

a) celui de mars 1943 qui constituait une « tentative préliminaire » et qui accompagnait une lettre du secrétaire d'Etat américain au Trésor à quarante gouvernements;

b) le plan révisé d'août 1943 qui comporte des modifications importantes par rapport à la première ébauche et qui prend en considération les observations faites par les gouvernements consultés.

¹ Macmillan and Co, Limited, London, 1920 ; un volume de 280 pages (qui se termine par la phrase célèbre : *They know not what they do*).

de l'Union. Ce contingent correspondrait au volume global moyen des opérations commerciales effectuées par chaque pays pendant les trois années antérieures au présent conflit. Des revisions périodiques seraient prévues pour l'attribution de

Comme nous n'avons pas l'intention d'analyser par le menu ces plans, nous en résumerons, en bloc, les dispositions essentielles, sans tenir compte des différences qui existent entre les deux versions et qui concernent surtout le mécanisme technique.

Plus nettement que le plan Keynes, le plan White constitue un retour à l'étalon-or, tel qu'il fonctionnait pendant la longue période de prospérité financière américano-européenne, entre 1875 et 1914 environ.

Les clearings bilatéraux ou multilatéraux et « toutes les mesures discriminatoires en matière de politique des devises » seront définitivement et radicalement supprimés, abolis. La monnaie internationale à établir après la guerre actuelle s'appellera « unitas ». Un Fonds international commun de stabilisation devra être créé, il sera de nature plus bancaire que commerciale et il sera géré par un *Board of Directors*. La valeur de l'unitas, fixée une fois pour toutes, se montera à dix dollars-or.

L'or, dont les Etats-Unis possèdent des réserves énormes, jouera donc un rôle prépondérant dans la stabilisation. Mais le fonds commun sera alimenté au moyen de versements effectués à la fois en or, en valeurs mobilières et dans la monnaie nationale des Etats qui auront adhéré à ce système. En principe, il ne s'agira, là également, que des Nations unies, ainsi que de celles des républiques américaines ayant fait, plus ou moins, cause commune politiquement avec ces nations. Mais la participation au fonds, pour les Etats neutres ou même les pays qui se trouvent dans l'autre camp, est parfaitement concevable après un délai approprié, dans des conditions qui resteront à établir.

Le Conseil d'administration de ce Fonds sera composé d'un administrateur et d'un suppléant nommés par chaque Etat membre. Le Conseil détiendra, achètera, vendra de l'or, des billets et des valeurs; il acceptera des dépôts, émettra des obligations, prendra une foule d'initiatives sur le marché des changes. En somme, c'est à cet organe, qui disposera d'une masse de manœuvre considérable, qu'incomberont les responsabilités en ce qui concerne le maintien de la stabilité internationale des monnaies. Tout dépendra de la perspicacité, de la prudence et de la hardiesse des financiers appelés à gérer un tel fonds.

C'est de la sorte que se présentent les principaux projets élaborés dans le camp des Nations unies. Les divers plans qui sont venus se greffer sur ces projets correspondent à des essais de conciliation, peut-être vains, entre les conceptions qui s'opposent. Dans tous les cas, la discussion étant ouverte des deux côtés de l'Atlantique, la question est posée. A Londres comme à Washington, on est persuadé que, sur la base d'un des plans envisagés, on devrait aboutir, d'ici peu, à un règlement satisfaisant, pour la plupart des intéressés, du problème monétaire international.

*

Néanmoins, la sécurité contractuelle, que doit assurer la stabilité des monnaies, n'est qu'une étape dans la voie du redressement économique; elle doit s'appuyer sur un vaste système de sécurité sociale. A quoi bon, après tout, une monnaie à valeur stable, si, à la suite de rigoureuses mesures de déflation, la classe ouvrière n'a d'autre ressource que de mourir de faim, vu l'impossibilité où elle se trouve aujourd'hui d'accumuler une épargne suffisante pour parer à toutes les éventualités?

A cet égard, il n'y a plus de doute. La période d'après-guerre sera l'âge social par excellence. Ce n'est pas en vain que divers hommes d'Etat ont proclamé la nécessité de libérer chaque travailleur du besoin. Etre dans le besoin, c'est manquer des « moyens d'existence nécessaires à une vie saine ». Il y a eu, dans, divers pays, en Grande-Bretagne notamment, avant le début du conflit actuel, pour plusieurs catégories de travailleurs, un niveau de vie qui demeurait au-dessous de ce qui était jugé indispensable à l'existence humaine (*below the standard assumed to be necessary for subsistence*). Le besoin naissait de l'interruption du gain pour ces travailleurs, de la perte, chez eux, de la capacité de gagner ou bien de l'existence d'un revenu trop modique, non adapté à l'étendue de la famille. L'abolition du besoin, pour tous les travailleurs ainsi affectés, constituera l'élément essentiel de la sécurité sociale.

C'est là le texte abrégé du point 11 dans le plan célèbre de Sir William Beveridge, qui fut présenté au Parlement britannique à la fin de 1942 et qui contient ces définitions du besoin, ainsi que de la façon d'y remédier. Le plan Beveridge n'est encore aujourd'hui qu'un projet, comme les plans Keynes et White dont nous avons parlé plus haut. Si les tentatives en vue de stabiliser les monnaies sur une base internationale après la fin des hostilités actuelles sont hardies et novatrices, le plan Beveridge, quant à lui, — son auteur ne s'en cache pas — est nettement révolutionnaire. Les intérêts particuliers ne doivent plus jouer qu'un rôle secondaire; la guerre « a fait tomber des barrières de toutes sortes ». Une époque, comme celle que traverse le monde actuel, « n'appelle pas des replâtrages, mais une vraie révolution. Tels sont les principes énoncés dans le point 7 du projet, notamment.

« L'assuré, écrit M. Edgard Milhaud, professeur d'économie politique à l'Université de Genève, doit se sentir sociétaire d'un grand organisme national d'assurances dont les intérêts sont ses intérêts, dont la prospérité lui est avantageuse et dont les charges trop lourdes feraient peser sur lui des charges supplémentaires. »¹ Dans un système grandiose d'assurances rendues obligatoires par l'Etat et organisées par lui, les ressortissants du pays sont considérés comme solidaires en face de tous les risques de la vie. Ils sont placés sur le même pied et aucun d'entre eux ne doit prétendre payer moins, sous prétexte qu'il jouit d'une meilleure santé ou est pourvu d'un emploi plus stable. L'assurance n'a pas pour objet de couvrir seulement les personnes exerçant une profession rétribuée, mais l'ensemble des citoyens. Pour le traitement médical, les frais funéraires et les pensions de retraite, tout le monde sera, bien entendu, assuré.

La prestation de subsistance, qui sera uniforme, devra suffire pour l'élimination du besoin, et elle continuera d'être payée, sans qu'il y ait lieu d'examiner les autres ressources de l'assuré, c'est-à-dire pendant tout le temps de l'interruption ou de la cessation de son activité lucrative. Les femmes seront placées exactement sur le même pied que les hommes; des allocations spéciales sont prévues pour l'épouse (mariage, maternité, interruption des gains du mari, veuvage, séparation, incapacité de vaquer aux soins du ménage). C'est dans les cas seulement où l'assurance sociale ainsi définie ne jouera point qu'une assistance nationale est prévue « pour satisfaire les besoins non couverts par l'assurance », cela, cependant, à titre transitoire et temporaire.

Ainsi que le soulignait M. Quintin Hogg, député du parti conservateur, à la séance de la Chambre des Communes, le 17 février 1943, « le plan Beveridge vise à l'abolition du besoin par la redistribution des richesses ». C'est là ce qui, aux

¹ E. Milhaud, Le Plan Beveridge. Genève (Les Annales de l'Economie collective), 1943, p. 24-25.

yeux d'une notable partie de l'opinion britannique, fait la valeur de ce projet. La redistribution des richesses — c'est encore le parlementaire conservateur anglais qui le déclare — est assurée sur une base parfaitement saine. En effet, ainsi que le montre à son tour, M. Edmond Privat, dans le *Coopérateur genevois* du 2 septembre 1943, les charges fiscales qui devraient évidemment être accrues en raison de l'application éventuelle d'un semblable plan seraient loin de grever la production. Les choses dépendraient, non pas tellement du total de ces charges, que de la façon dont le montant en question serait utilisé dans le circuit économique d'un pays. En d'autres termes, à condition que l'argent demeure dans l'économie britannique, il importe assez peu qu'il ait changé de poche ou non.

La seule chose que l'on puisse retenir de l'opposition acharnée faite par certains éléments au plan Beveridge, comme, dans divers pays, aux autres plans parallèles d'assurances générales, c'est la nécessité d'universaliser les prestations sociales pour l'ensemble des nations industrielles.

Certes, le plan Beveridge réaliserait la sécurité sociale pour tous par des moyens simples, à l'aide d'une organisation relativement simple. Mais cela ne suffit pas encore. Si l'on veut obvier d'avance aux risques possibles d'une concurrence déloyale effrénée, il importe de prévoir comment seraient universalisées les prestations sociales dans les pays ayant atteint un développement économique analogue, d'organiser, partout, des prestations à peu près équivalentes, de créer ainsi une « institution à laquelle les intéressés ont un droit absolu, sans le moindre relent de bienfaisance », comme l'écrit le professeur Marbach dans la *Schweizerische Metallarbeiter-Zeitung* du 13 février 1943. (Grâce à un plan général de cet ordre, les femmes du peuple pourront, en toute région, faire leurs couches dans des lits aussi propres que leurs sœurs plus fortunées, les soldats des pays vainqueurs ou vaincus, à la fin de cette guerre, seront certains, avant même d'être rentrés dans leurs foyers, que l'existence de leurs mères pourra être matériellement assurée et que leurs vieux pères seront en mesure de quitter les fabriques où ils travaillent avant leur affaissement physique et moral complet.)

Pour la coordination de ces efforts et pour l'établissement d'une équivalence des charges, il existe, dès maintenant, une institution expérimentée et documentée, c'est l'Organisation internationale du Travail. Dans ses bureaux de Genève et de Montréal (Canada), dont l'activité reprend et se développe, elle est en état de préparer une convention générale sur ces matières, en ménageant les intérêts légitimes de chacun, mais en garantissant aux salariés les avantages d'une assurance sociale généralisée, analogue à celle qu'a conçue Sir William Beveridge pour la Grande-Bretagne.

*

Ainsi s'esquissent et se précisent les traits essentiels de l'ordre économique et social de demain ou même d'après-demain. Avec la sécurité contractuelle amenée par une stabilisation monétaire internationale, avec la sécurité sociale que comporterait un plan Beveridge généralisé, applicable à toutes les nations industrielles du globe, la société humaine serait, sans doute, encore loin d'être parfaite. Mais après avoir éliminé l'esclavage, avoir réussi à surmonter la plus sanglante des guerres, elle pourrait, tout au moins, prendre les mesures pratiques propres à écarter deux

¹ Le rôle que pourrait jouer, à ce propos, une institution financière qui a réussi à rester neutre pendant cette guerre, comme la Banque des Règlements internationaux, à Bâle, n'est mentionné ni par le plan Keynes, ni par le plan White. Il est, néanmoins, certain que, grâce aux travaux préparatoires considérables des services techniques de cet organisme central des banques d'émission, ce rôle pourrait être fort important.

des catastrophes économiques dont la génération de nos aînés eut le plus à souffrir en ce dernier quart de siècle, l'inflation fiduciaire et le chômage massif.

Une monnaie stable, bien dirigée, des mouvements de capitaux raisonnablement contrôlés,¹ une sécurité matérielle presque absolue, même pour les membres jusqu'à présent les plus déshérités du corps social, tels sont les premiers buts vers lesquels il convient, évidemment, de tendre. Remplacer, peu à peu, la notion de profit individuel par celle de coopération, supprimer les privilèges, abolir ceux des monopoles qui ne profitent pas à la collectivité, abaisser les barrières douanières entre nations, se débarrasser enfin, petit à petit, des contingents d'importation et d'exportation, telles seraient encore, du point de vue national et international, les perspectives d'avenir. Mais elles ne nous paraissent guère réalisables avant que n'aient été franchies les deux étapes décrites ci-dessus.

Et il reste, à cet égard, encore beaucoup à faire. Il convient de déblayer le terrain, de laisser de côté une foule de préjugés. Lorsque la plénitude de l'emploi (*full employment*) sera garantie, il y aura toujours à lutter contre les maux dont les premiers articles du plan Beveridge signalent le caractère nuisible: maladie, sordidité, ignorance et oisiveté. Mais un système d'assurances sociales généralisées, s'appuyant sur des monnaies stables et un niveau des prix à l'abri de fortes fluctuations, constitue un premier pas, si l'on cherche opiniâtrement à libérer l'homme des fléaux qui l'avaient menacé jusqu'à présent.

ADRIEN ROBINET DE CLERY

L'économie de transition en Hongrie

LE SOUVENIR encore vivant du désarroi et des souffrances qui marquèrent les années consécutives à la guerre précédente a suscité un peu partout, dès la phase initiale du conflit actuel, le désir de voir éviter le retour d'une situation où gouvernements et gouvernés, surpris par le tour que prenaient les événements et désemparés devant les difficultés à résoudre, assistaient impuissants à la défaillance de la production et à l'envahissement du chômage. L'idée que le même drame pourrait se reproduire inspire donc la plus vive inquiétude à tout le monde: les uns craignent pour l'ordre et la stabilité du système économique et politique, les autres voient reparaître le spectre de la misère où une crise prolongée finirait par les plonger. Les moyens qu'ils voudraient employer pour conjurer ce double danger ne sont peut-être pas toujours les mêmes, les uns et les autres sont cependant d'accord pour penser qu'il est absolument nécessaire d'étudier à fond les mesures à prendre en vue d'assurer le maintien du niveau de l'emploi par la création méthodique d'occasions de travail.

Le mérite d'avoir placé ce problème au premier plan des préoccupations des gouvernements et de l'opinion publique revient sans doute à l'Organisation internationale du Travail qui en a fait l'objet principal d'une conférence extraordinaire convoquée à New-York en octobre 1941. Cette conférence qui réunissait les représentants des gouvernements, des employeurs et des travailleurs de

34 nations a adopté, entre autres, une résolution au sujet des mesures à prendre à l'égard des problèmes qui se poseront immédiatement après la cessation des hostilités. La résolution comprend plusieurs suggestions dont la principale attire l'attention des gouvernements sur l'opportunité d'établir des organes représentatifs pour l'étude des besoins économiques et sociaux du monde d'après-guerre. La conférence a voulu souligner par là l'importance particulière qu'il convenait d'attacher à l'élaboration, sur un plan national aussi bien qu'international, de projets constructifs tendant non seulement à prévenir les embarras de la liquidation de la guerre, mais aussi à jeter les bases d'une reconstruction économique et sociale de grande envergure.

Depuis cette époque, on a vu éclore à travers le monde toute une floraison de plans de reconstruction dont la plus grande partie s'étend aussi sur le problème de l'économie de transition. Fermer les yeux devant les tâches qui nous attendent au lendemain même de la tourmente aurait été une abdication de l'esprit en face de l'inconnu: un geste de résignation de quelqu'un qui n'est pas sûr de rester maître de ses destins. Aussi la volonté d'attaquer le problème a-t-elle vite pris le dessus et diverses initiatives inspirées par ce désir se sont fait jour l'une après l'autre.

Les premiers à s'émouvoir furent naturellement les patrons et les travailleurs. Les patrons éprouvent en effet de justes appréhensions au sujet de la possibilité d'assurer en toute circonstance la marche de leurs entreprises, tandis que les ouvriers ne peuvent rester indifférents devant la perspective d'un marché du travail en déséquilibre. Leurs points de vue respectifs ont été exposés dans des articles parus dès les premiers mois de 1942.

Quant aux employeurs, leur position à l'égard du problème a été définie par le directeur de l'Association nationale des fabricants hongrois. A en juger par son exposé, les industriels se rendent parfaitement compte de la gravité de la situation qui se présentera au moment où les usines de guerre perdront les commandes de l'armée et où leur production devra être réadaptée à la consommation civile. Sous ce rapport, deux points les intéressent avant tout: l'établissement d'un programme de travaux raisonné et les moyens de financement nécessaires. Pour ce qui est du premier, ils comptent naturellement sur les autorités qui auraient à procéder à de grands travaux publics, mais les entreprises elles-mêmes devraient songer à préparer — outre la mise en marche de la production de paix — l'exécution des travaux de renouvellement et de modernisation qu'elles étaient obligées d'ajourner en raison de la guerre. Quant au second point, ils pensent que l'Institut de création d'emploi industriel qui avait été, lors de la dernière crise économique, organisé précisément pour l'accomplissement de tâches analogues pourrait utilement être mis à contribution.

Il n'est pas sans intérêt de noter en passant que, d'après ce porte-parole autorisé de la grande industrie, celle-ci devrait, avec le retour des conditions normales, recouvrer une partie de son ancienne liberté de mouvement, tout en acceptant le principe de l'économie dirigée. La mise en application de ce principe devrait cependant être confiée aux industries intéressées elles-mêmes qui ne manqueraient probablement pas de conclure des accords internationaux en vue d'orienter leur production.

Afin d'aider les entreprises à coordonner leurs projets respectifs, l'association mentionnée plus haut a invité ses membres à lui faire savoir la nature et le volume des commandes qu'ils seraient en mesure de passer, dès la fin de la guerre, aux diverses branches d'industrie du pays, en jouant ainsi, à titre mutuel, le rôle de client dans la production nationale. Il leur a été demandé notamment de fournir des renseignements sur les investissements nouveaux et les travaux de réfection ou de renouvellement qu'ils envisagent, en indiquant également la valeur approximative des commandes projetées, ainsi que les délais de livraison qu'ils estiment nécessaire de faire observer. Le questionnaire qui leur a été adressé à cet effet s'est enquis en même temps des mesures préparatoires qu'ils entendent prendre en vue de pouvoir, sans trop de retard, répondre aux besoins du marché intérieur.

De leur côté, les travailleurs ne cessent d'insister sur les précautions à prendre pour éviter un embouteillage du marché du travail. D'après eux, il ressort à l'évidence que l'industrie, une fois retournée à la production de paix, ne pourra conserver ses effectifs actuels. Des mesures devront donc être prises pour que les personnes fraîchement débarquées de la campagne puissent être, autant que possible, réintégrées dans leur profession antérieure. Le refoulement de ces ouvriers non-qualifiés est d'une importance particulière pour les travailleurs qualifiés, étant donné que l'abondance de la main d'œuvre exercerait fatalement une pression sur le niveau des salaires. Les situation pourra être aggravée encore par le fait que, dans certaines industries, on procède fréquemment à une réadaptation massive de travailleurs qualifiés en vue de les transférer d'une profession à une autre où la demande de main d'œuvre est plus intense. A la suite de ces méthodes d'entraînement précipité, il se crée, à côté des professionnels connaissant à fond leur métier, une catégorie de travailleurs à spécialité restreinte dont les chances de trouver un emploi seront forcément diminuées en temps de paix et qui — outre qu'ils iront infailliblement augmenter la masse des ouvriers bon marché — mettront aussi en danger, par leur valeur professionnelle réduite, la bonne réputation de l'industrie manufacturière hongroise.

Par ailleurs, la presse ouvrière est également d'avis qu'un large programme de travaux publics devrait être établi afin d'éviter qu'on ne soit acculé à un chômage désastreux. Au surplus, elle réclame qu'il soit institué, à titre de mesure d'ordre général, un Conseil national économique chargé de confronter les divers intérêts en présence dans le domaine économique et social.

Avec le temps, la discussion du sujet a pris de telles proportions qu'elle a gagné, peu à peu, presque tous les milieux de la vie publique et économique. La première manifestation de grand style de l'intérêt porté à la question fut, sans conteste, l'enquête organisée, au début de 1943, par la Société d'ingénieurs et d'architectes sur le thème: « préparation méthodique de l'économie de transition ». Inaugurée par un exposé général d'un haut fonctionnaire du Ministère de l'Industrie, l'enquête a permis aux meilleurs représentants des différentes branches d'industrie de mettre en relief les nombreux aspects du problème de même que de suggérer diverses mesures ayant trait à leur champ d'activité respectif. Elle a duré plusieurs mois et se termina par une conférence récapitulative faite par M. G. Bornemisza, ministre de l'Industrie qui, à cette occasion, développa aussi ses vues personnelles sur la matière:

A la fin de la guerre, a-t-il dit entre autres, 15 à 16 mille employés et 120 à 150 mille ouvriers environ auront à quitter les usines de la grande industrie. Bien que la majeure partie de cette main d'œuvre d'appoint ait été puisée dans les réserves de l'agriculture, il sera extrêmement difficile de la ramener à ses anciennes occupations, en raison de l'attrait que la vie urbaine exerce sur ces gens. Il serait d'ailleurs déplacé de recourir à la contrainte pour les obliger à retourner à la campagne puisque l'industrie, destinée à un nouvel essor, aura ultérieurement besoin de cette main d'œuvre entraînée. D'un autre côté, cette foule de travailleurs renvoyés ne manquerait pas de peser lourdement sur le marché du travail agricole, ce qui menacerait de susciter des agitations et compromettrait, au surplus, les efforts tendant à la mécanisation de la production agricole. La main d'œuvre libérée à la suite de l'arrêt de la production de guerre devra donc être employée principalement dans l'industrie.

Lors de la création d'emplois, il sera naturellement indispensable de tenir compte aussi de l'utilité des travaux à exécuter. Au lieu de travaux d'assistance improductifs, on choisira des travaux qui contribuent au développement économique et social du pays. On devra en outre veiller à donner la préférence aux industries dans lesquelles les salaires constituent une proportion élevée des frais de production et qui, d'autre part, n'ont pas de difficultés pour se procurer les matières premières nécessaires. Il y a trois genres d'activités qui, à son avis, répondent le mieux à ces deux exigences: le développement des transports et des communications, l'extension de la production d'énergie électrique et la construction d'habitations.

La condition préalable de tout progrès à réaliser dans le domaine industriel ou agricole est l'existence d'un bon système de communications et la production d'une force motrice peu coûteuse. Quant aux transports ferroviaires, la densité du réseau de chemins de fer semble être à peu près suffisante, mais l'état des constructions du réseau, la qualité et la quantité du matériel roulant, de même que les installations d'exploitation et de sécurité laissent beaucoup à désirer. Au point de vue du volume d'emploi, une importance particulière revient au projet de construction d'un chemin de fer métropolitain dans la capitale, travail qui du reste a déjà été amorcé par la prospection du sous-sol des terrains entrant en ligne de compte. Le développement du réseau routier et des voies d'eau intérieures et l'intensification de la construction de navires offriront également de nombreuses occasions de travail.

En ce qui concerne la production d'énergie électrique, il sera urgent de procéder à un élargissement considérable du réseau national de câbles électriques. Il conviendra en même temps d'augmenter le nombre des usines électriques et de développer le rendement de celles qui existent déjà.

La construction d'habitations est une industrie qui règle le rythme de l'activité de beaucoup d'autres et dont l'importance est de tout premier ordre aussi en raison de la pénurie de logements qui se fait sentir à la suite du ralentissement forcé des travaux de ce genre. Pour que l'influence vivifiante de l'industrie du bâtiment puisse s'exercer librement, il sera opportun toutefois de prendre préalablement certaines mesures de standardisation.

Le ministre a estimé, d'autre part, qu'il conviendrait de créer un organe central chargé de dresser un plan de travaux en tenant compte de la situation économique générale et qui serait appelé, en outre, à coordonner les travaux dont l'exécution aura été jugée nécessaire. Il a suggéré, à cet effet, l'institution d'un conseil de l'économie de transition dont l'activité serait dirigée par le gouvernement. Les organisations professionnelles de l'industrie devraient collaborer avec cet organe, en établissant elles-mêmes le volume et la nature des travaux susceptibles d'être entrepris par leurs membres selon la capacité de production de chacun.

En vue d'assurer un plein succès de la politique de création d'emplois, il serait désirable, en outre, de créer des organes spéciaux d'exécution dont le rôle consisterait à examiner en détail les travaux projetés, à les distribuer entre les différentes entreprises et à suivre de près tous les aspects de l'exécution du programme. Il appartiendrait à ces organes de décider également de la remise en vigueur de diverses dispositions réglant la durée du travail, les congés payés et le travail des femmes et des enfants, dispositions qui ont été suspendues ou modifiées pour faire face aux besoins de la défense nationale.

Le ministre a exprimé enfin l'avis que, pendant la période de transition, le pays n'aurait probablement pas la possibilité de contracter des emprunts à l'étranger et que, par conséquent, il serait obligé de se tirer d'affaire avec ses propres ressources. Dans ces conditions, il sera d'une nécessité inévitable de considérer cette époque comme une sorte de continuation de la période de guerre, ce qui signifie que l'Etat sera dans l'obligation de poursuivre une politique de financement semblable à celle pratiquée à présent, avec toutes les charges fiscales et restrictions de consommation qu'elle comporte.

Pour mener à bien une partie des tâches indiquées ci-dessus, le Ministère de l'Industrie a entamé divers pourparlers avec les chefs des entreprises les plus importantes de l'industrie métallurgique et de construction mécanique, étant donné que ce sont ces établissements dont la production a été la mieux adaptée aux besoins de la guerre et que, par conséquent, c'est eux qui auront à surmonter les plus grandes difficultés avant de pouvoir reprendre leur activité normale. L'attention des intéressés a été attirée sur l'opportunité de posséder des projets élaborés jusque dans les moindres détails, afin que les travaux envisagés puissent être déclenchés sans retard. Les entreprises ont été averties, en outre, qu'elles auraient, avant tout, à compter sur leurs propres ressources pour résoudre les problèmes qui les attendent et que, d'autre part, le congédiement des employés et des travailleurs serait, selon toute probabilité, subordonné à une autorisation spéciale. Après avoir terminé ces conversations, le ministère consultera les différentes autorités compétentes au sujet de la possibilité de la préparation d'un large programme de travaux publics.

La préparation du passage à l'économie de paix se poursuit également d'une façon active au Ministère de l'Agriculture où un service spécial a été chargé d'étudier de près les différents aspects du problème parallèlement au programme de travaux établi antérieurement en vue du développement de l'agriculture. Il ressort de certaines informations officielles que ces préparatifs se trouvent déjà à un stade assez avancé. Dans un exposé se vant d'introduction à une série de conférences relatives au même sujet et organisées par la Société « Ignace Darányi » des Sciences agraires, un secrétaire d'Etat a fait en effet connaître un important nombre de projets que le Ministère de l'Agriculture compte faire exécuter dans le ressort de ses compétences pendant la période de transition d'après-guerre.

Ces projets embrassent tous les domaines de l'agriculture et leur exécution coûterait — aux cours d'avril 1943 — 1250 millions de pengős environ, somme qui ne se confond pas avec le crédit de 1 milliard de pengős prévu pour la couverture des frais du programme de développement de l'agriculture à réaliser au cours d'une période de dix ans. Les travaux envisagés assureraient l'emploi, pendant trois ans, de 150.000 ouvriers environ, non compris ceux à occuper aux travaux d'amélioration des prairies et des pâturages. Etant donné cependant que ces projets devront être coordonnés avec ceux préparés par les autres ministères, l'administration de l'agriculture a jugé utile d'établir un ordre de priorité des travaux pour le cas où une partie d'eux ne pourrait être insérée dans le plan d'ensemble à adopter par le gouvernement. Le programme élaboré ne manque donc pas de souplesse et sa réalisation est, jusqu'à une certaine mesure, tributaire non seulement de l'état du Trésor, mais aussi de la mesure dans laquelle l'industrie pourra fournir les produits indispensables à l'exécution de la plupart des travaux dont il s'agit. Toutefois ces considérations d'ordre matériel ne sauraient avoir une importance décisive dans la détermination des travaux à entreprendre car les travailleurs agricoles libérés du service militaire ou renvoyés des usines de guerre devront être occupés à tout prix et sans délai. D'autant plus qu'une armée de chômeurs constitue non seulement un danger social, mais surtout une perte économique irréparable en raison des bras restés inoccupés.

Tous ces problèmes ont d'ailleurs été évoqués au Parlement au cours du débat sur le budget de 1944. Ainsi, le rapporteur du portefeuille de l'Agriculture a souligné l'importance particulière des travaux hydrauliques envisagés et a mis notamment en relief les mesures préparatoires (élaboration de plans, prospection des terrains, opérations géodésiques, etc.) qui avaient été prises pour rendre possible, en temps voulu, le déclenchement rapide des travaux de construction du canal reliant la Tisza au Danube.

Parlant sur le même sujet, le baron *D. Bánffy*, ministre de l'Agriculture a déclaré qu'il considérait comme une de ses tâches essentielles d'entreprendre tout ce qui est nécessaire pour faire face aux problèmes de l'économie de transition. A son avis, les dispositions à prendre à cet effet ne diffèrent pas beaucoup de celles qu'on avait en vue lorsque la loi sur le développement de l'agriculture a été adoptée en 1942, l'objet principal de tout effort à faire dans ce domaine étant l'introduction de méthodes de culture intensive propres à assurer l'emploi constant d'un grand nombre de travailleurs. L'amélioration des méthodes de culture est dictée, au reste, par des considérations d'ordre commercial également, puisque le rétablissement de la liberté des échanges ne manquera pas d'obliger les agriculteurs hongrois à se tourner vers les produits de qualité, réduire leurs frais de production et à s'adapter aux exigences des marchés étrangers. Le ministre a ajouté enfin qu'il se préoccuperait de trouver le moyen de développer les industries connexes à l'agriculture et à la sylviculture, afin d'augmenter les occasions de travail à offrir à la population rurale.

Il est clair que les points soulevés par le ministre dépassent déjà le cadre des problèmes de transition proprement dits et touchent à la question de l'organisation de l'économie de paix en général. Un député a exprimé certaines préoccupations de portée analogue en demandant qu'on examinât dès maintenant la situation des branches d'industrie dont l'existence est susceptible de devenir précaire dans l'après-guerre. La protection douanière ne pouvant être maintenue à son ancien niveau, il conviendrait de procéder à un classement des différentes industries selon leurs chances vis-à-vis de la concurrence étrangère. Abandonnant les unes, il faudrait, par contre, favoriser les autres afin qu'elles puissent, dès la fin des hostilités, renouer et élargir leurs relations internationales, en profitant de la période de transition où, sans doute, il sera encore relativement facile de récupérer les marchés perdus ou d'en conquérir de nouveaux.

La nécessité d'opérer une sélection a été préconisée par un orateur de la Chambre Haute également, qui estima que les plans concernant le passage à l'économie de paix devraient réserver une place spéciale à la question de la rationalisation de l'armature même de la production industrielle. A son idée, le choix des industries destinées à survivre à la guerre devrait être basé sur des éléments d'appréciation tels que l'existence de matières premières suffisantes, la juste proportion à observer entre les diverses branches de production, la possibilité d'exporter à l'étranger, la situation géographique des usines, etc.

Un autre membre de la Chambre Haute a suggéré, d'autre part, que le gouvernement instituât un « Conseil d'économie dirigée et de transition » ayant pour mission de préparer un programme de travaux à exécuter pendant la pé-

riode qui suivra immédiatement la guerre. Pour des raisons que l'on ignore, cette proposition ne semble pas être vouée à un succès, bien qu'elle ait été précédée d'une suggestion presque identique faite quelques mois plus tôt par le ministre de l'Industrie. A ce propos, il peut être noté, toutefois, qu'un Comité d'informations économiques, constitué en février 1943 sous l'autorité du ministre des Finances, s'est vu attribuer des fonctions quelque peu semblables à celles que devrait exercer, parmi d'autres, le Conseil en question. Le Comité comprend les représentants des différents ministères, d'un certain nombre d'institutions de droit public et d'organisations économiques et scientifiques. Il a pour tâche notamment de préparer, sur l'initiative du ministre des Finances, des avis consultatifs au sujet des problèmes présentant une importance quelconque pour le développement futur de la vie économique hongroise et, surtout, pour les relations économiques internationales. Il a été chargé, en outre, d'examiner, parmi les problèmes que posera le passage à l'économie de paix, ceux qui sont susceptibles d'être résolus par voie de réglementation internationale, et de réunir des renseignements sur les préparatifs qui se font à l'étranger en vue de l'économie de transition.

Signalons encore, pour terminer nos extraits de la discussion du Parlement, qu'un député socialiste a insisté sur la nécessité absolue de faire participer les travailleurs à l'élaboration des projets dont il est question. Cette participation constitue non seulement une condition indispensable de la confiance et de la compréhension mutuelles, mais serait aussi la marque de la reconnaissance des mérites de la classe ouvrière qui, pendant toute la guerre, n'a jamais cessé d'accomplir ses devoirs avec une discipline et une abnégation exemplaires.

BÉLA TÓTH

LE SUD-EST EUROPÉEN

La poésie grecque moderne

LA PLUS RÉCENTE anthologie de la Poésie Grecque Moderne comprend des œuvres de deux cent vingt poètes.¹ Comme toutes les anthologies elle ne contient que des extraits des auteurs les plus représentatifs des différentes écoles et périodes. Comme on le voit, le mouvement poétique en Grèce est d'une ampleur qui suffirait à montrer son importance dans l'ensemble de la production intellectuelle du pays. En outre le nombre des anthologies qui lui ont été consacrées est un sûr indice de l'intérêt qu'elle suscite auprès de la grande masse des lecteurs. Des noms comme ceux de Solomos, Palamas, Sikélianos et Cavafy ont déjà franchi les frontières de la Grèce. Plusieurs de leurs œuvres ont été traduites en plusieurs langues et la critique étrangère s'en est souvent occupée. Il me semble, toutefois, que la valeur de la poésie grecque actuelle pour les étrangers ne réside pas seulement dans la qualité de certains poèmes ou dans l'illustration de certains noms qui se sont déjà fait connaître en dehors des frontières du pays. Son intérêt découle surtout de la nature même du mouvement poétique grec qui me paraît constituer une exception à notre époque. Pour établir ce point de vue on ne peut éviter de recourir à un bref examen de cette angoissante mais séduisante question de ce que j'appellerai « le phénomène poétique », indépendamment de toute localisation de ses manifestations.

Tout le monde sait, qu'à l'origine, la poésie est toujours populaire ou, pour être plus précis, anonyme, car le terme usuel de poésie populaire est manifestement faux. Chaque œuvre comprise dans le folklore d'un pays ou d'une race a eu un auteur. Mais il est des époques dans l'évolution d'un peuple ou d'une race quand le besoin de chanter ses douleurs, ses joies, ses espoirs ou de pleurer ses ruines est tellement général que le poète individuel qui s'en fait le héraut ne conçoit même pas de se signaler, de se distinguer de la masse, de signer son œuvre tant il la sent d'inspiration immédiatement unanime. Mais ce qui, de prime abord, paraît surprenant c'est que l'œuvre en prose, dès qu'elle apparaît porte toujours un nom d'auteur, quoiqu'il s'agisse de l'expression verbale courante et usuelle et que l'anonymat soit réservé à la forme prosodique que le peuple n'emploie jamais quand il exprime individuellement ses pensées et ses sentiments. Ce n'est que quand le peuple sent par masse qu'il a recours à l'expression mélodique, avec ou sans accompagnement de musique.

Ici nous touchons à la mystérieuse question du rythme. Tout ce que l'on peut dire c'est que le rythme est l'âme même de chaque chant, depuis la plus primitive mélodie jusqu'à la 9^e symphonie de Beethoven et qu'on sent qu'elle est une force qui élargit l'âme par l'ouïe, dans les vers et la musique, et la vue, quand on

¹ Comme terme de comparaison, l'« Anthologie des Poètes français du XIX^e siècle », couvrant une période sensiblement la même, comprend un choix d'œuvres de 240 poètes.

contemple la colonnade du Parthénon ou la masse d'une Cathédrale. Mais quelle est la nature de cette force indéfinissable qui fait de notes, de mots et de pierres quelque chose dépassant infiniment et les notes et les mots et les pierres? On peut affirmer que le rythme commence avec la répétition. Un pied, une mesure, une colonne ne constitue pas encore un rythme. Mais si le même pied, la même mesure se répète ou s'il se présente une succession uniforme de pieds, de mesures ou de colonnes même différents, un rythme est né, qui s'impose à l'oreille ou aux yeux et réagit sur l'âme.

Telle semblerait être la raison pour laquelle la masse a tout d'abord chanté — d'où est née la musique — et aussi, mais plus tard, a exprimé par mots assujettis à un rythme ses sentiments grégaires — d'où est née la poésie.

Celle-ci tiendrait donc le pivot de la balance dont un des plateaux serait la musique, qui ne peut que révéler des états d'âme et l'autre serait la prose, qui ne peut exprimer que des pensées et des sentiments précis et, par conséquent individuels. C'est pourquoi, peut-être, le peuple sent d'instinct que seul le rythme lui fournit le moyen d'exhaler les réactions et les aspirations de son être multiple et en même temps un. Aussi la poésie populaire se borne à des thèmes généraux: l'amour, la colère, les douleurs, les joies ou les révoltes nationales. Pour la même raison, la poésie populaire ne fleurit qu'aux époques où la conscience nationale s'éveille ou quand elle est opprimée mais jamais aux époques calmes et statiques. Nous en avons une preuve dans l'évolution de la poésie grecque. On sait maintenant que l'« Iliade » est vraiment d'Homère, mais qu'elle est une synthèse de siècles de poésie populaire quand les nationalités grecques commençaient à prendre conscience d'elles-mêmes. Ce n'est que quand la conscience nationale hellénique s'était fermement établie et avait trouvé la sérénité de l'accomplissement que le poète individuel est apparu. C'est dans les mêmes conditions que le vieux folklore de l'Occident a précédé les premiers poètes individuels qui sont apparus quand celui-ci s'était tu.

La différence entre la poésie populaire et individuelle, entre ce que tous sentent et chantent de générations en générations et ce que l'un sent et exprime, n'est que la différence entre le chœur ou l'orchestre et le soliste. La virtuosité d'un seul condense mieux l'harmonie de masse, brode sur celle-ci, en tire des effets nouveaux mais ne s'en détache pas, ne peut pas s'en détacher. De même le poète individuel est surtout le héraut de l'âme populaire, il chante à sa place, ajoutant beaucoup du sien mais sans pouvoir lui être étranger. Et ceci est d'autant plus vrai qu'il est plus près de l'époque où le peuple chantait encore.

Envisagé de ce point de vue, la poésie grecque me paraît constituer un phénomène unique, à notre époque. Elle est de toutes les poésies contemporaines la plus rapprochée de la poésie anonyme dont elle a pris la suite, presque sans solution de continuité. En effet, le peuple grec a chanté ses malheurs jusqu'à la veille de sa résurrection en 1821. Mais pour la bien comprendre il faut la placer dans son cadre historique.

Nous constatons dans toute évolution poétique la même courbe. Il s'agit d'abord d'une époque de renaissance, la renaissance de la poésie du peuple qui paraît être morte. C'est l'époque de l'enfance, avec ses faiblesses et ses tâtonnements, mais aussi avec son charme inégalable. Puis vient l'âge mûr avec la plénitude

tude de ses moyens mais où ne manquent pas le trop clairement voulu et le poncif. Enfin c'est la vieillesse et ses décadences, ses fards et ses halétements avant d'autres recommencements.

Ceux qui se sont occupés de la poésie grecque contemporaine paraissent avoir négligé un point essentiel, ils la jugent dans le cadre de la poésie contemporaine d'autres pays. Ceci me semble constituer une grave erreur, un faux point de vue, qui mène à une appréciation erronée sinon de sa qualité tout au moins de son importance. L'erreur consiste à ne pas tenir compte des quatre cents ans d'oppression turque, pendant lesquels toute vie intellectuelle créatrice était suspendue, tandis qu'évoluait librement, pendant ces mêmes quatre cents ans, la pensée des autres pays européens. Pour comprendre la poésie grecque contemporaine il faut tenir compte de ce décalage de quatre siècles. Si nos poètes sont hommes de notre époque, leur œuvre date d'il y a quatre cents ans. Elle est contemporaine de celle des poètes de la Renaissance. Il ne s'agit pas de poètes de l'âge mûr d'un peuple et encore moins de son âge décadent. Par ce décalage, dû au long sommeil imposé à l'âme du pays, nos poètes en sont encore à l'époque où il faut créer ses moyens d'expression en même temps que son monde de sentiments et d'images. Envisagée de ce point de vue, l'importance de la poésie grecque de notre temps me paraît être encore plus grande pour l'étranger qu'en Grèce même. Ici nous vivons notre évolution poétique. Ailleurs celle-ci présente le spectacle vivant de ce que vécutrent les poètes d'époques analogues mais depuis longtemps passées. Pour nous en tenir au point de vue étroit de la formation de la langue, il ne peut qu'être intéressant à l'étranger de suivre dans la poésie grecque actuelle comment une langue se forme aux mains d'une élite intellectuelle, car ailleurs la langue est déjà formée depuis longtemps et les phénomènes de sa gestation ne font plus partie que de la science linguistique et ne sont plus actuels. Ce n'est qu'en Grèce que l'on peut suivre, dans l'œuvre de nos poètes, les incertitudes, les recherches, les tâtonnements qui ont eu lieu ailleurs en leur temps. Nous en sommes encore aux fameuses querelles de la langue qu'ont connues toutes les littératures. Ce n'est qu'en Grèce qu'on voit la critique s'attacher bien plus à des subtilités verbales ou grammaticales qu'au fond même de l'œuvre. La question de la langue provoque encore des fureurs « grammairiennes », qui ne le cèdent en rien aux fureurs théologiques byzantines. C'est dans cette atmosphère de lutte que créent nos poètes et leur mérite est grand de produire sur ce champ de bataille des œuvres qui s'élèvent très haut au-dessus de lui. Par la poésie grecque actuelle on comprend mieux ce qu'était le climat littéraire quand le Dante écrivait en « langue vulgaire » sa Divine Comédie, devenue le modèle de l'italien classique; quand en France les poètes de la Pleïade, se détachant du grand tronc « franc », créaient la langue française et l'orientaient vers le classicisme du XVII^e siècle; quand Donne, Chaucer et les poètes pré-elisabéthains faisaient une langue anglaise des deux sources saxonne et normande. C'est dans ce sens que j'estime que la poésie grecque actuelle mérite d'être mieux connue à l'étranger qui peut y trouver la meilleure leçon de choses, toujours plus utile que celle léguée par un passé connu mais depuis longtemps vécu. D'ailleurs d'excellentes traductions anglaises et françaises ont déjà commencé à ouvrir les yeux de l'étranger sur la valeur historique autant qu'intrinsèque de notre poésie. Par surcroît, la poésie grecque actuelle me semble

la plus propre à rappeler à tous ceux qui sont curieux des choses de l'intelligence, combien la valeur intrinsèque de l'œuvre d'art est toujours conditionnée par son cadre historique. A l'heure actuelle nos poètes me paraissent fournir le seul exemple vivant de ces époques difficiles mais aussi très heureuses où la création n'est pas seulement idéale mais aussi verbale; où le créateur est maître de ses formes et n'est pas encore leur esclave. Mais ces époques sont dangereuses et pleines d'embûches, car plus grande est la liberté du choix plus grand aussi est le danger du mauvais choix. Ceci me paraît être le meilleur titre de nos poètes à l'admiration. Le poète des époques mûres n'a plus à s'occuper de ses formes rythmiques et verbales: elles sont consacrées par l'usage, elles lui sont offertes toutes prêtes. Nos poètes sont ceux d'une époque jeune, fraîche, en état de « devenir », pleine de liberté et de possibilités mais où rien n'est donné. C'est à eux de créer, de choisir, de prendre ou de laisser. Ils ont tout à faire. Rien n'a encore été fait pour eux.

C'est ainsi que nous avons en Grèce à l'usage de nos poètes toutes les langues grecques possibles et toutes les combinaisons dont elles sont capables. Dans ce fouillis chacun prend ce qu'il veut et le pétrit à son propre choix. C'est ainsi que nous avons des poètes tels que Valaoritis et Paraschos, des puristes cherchant à retenir du grec ancien tout ce qui peut en être retenu et d'autres appartenant à l'école dite des « chevelus », outrepassant la langue des débardeurs; d'autres encore puisant dans toutes les formes dialectales. Entre ces deux extrêmes nous avons beaucoup de poètes se servant d'une longue gamme de tons linguistiques intermédiaires. De la sorte, la poésie grecque moderne offre un spectacle de la plus riche variété. On y trouve ce que j'appellerai des différences verticales constituées par les différents étages du grec employés, depuis le plus bas jargon des plus humbles professions jusqu'aux rigueurs du style archaïsant, et, par ailleurs, des différences que j'appellerai horizontales. Il s'agit des écoles régionales. Celles-ci sont autant caractérisées par le milieu qui inspira certains poètes que par la présence dans leur œuvre pas tellement de mots que de coloris dialectaux. En effet, la poésie grecque nous met en présence de trois écoles ou tout au moins de trois tonalités régionales. Ces groupes sont déjà connus en Grèce comme celui de la poésie ionienne, athénienne et alexandrine. Le premier nous offre les grands noms de Solomos et de Calvo; le second est de beaucoup le plus volumineux, avec, comme grands noms, ceux de Palamas, Porphyras, Drossinis, Sikélianos, Griparis, Malakassis; le troisième est constitué par une petite pléiade de poètes mineurs mais de valeur incontestable, évoluant autour d'un hautain chef de file, un philosophe solitaire au verbe rythmé, le grand, le contradictoire, l'étrange Cavafy, plus encore peut-être animateur de poésie que poète lui-même.

La succession de ces écoles ou tendances contemporaines suit la même série que dans l'antiquité. Quoique l'école ionienne soit maintenant celle des Iles occidentales de la Grèce et non plus de l'Ionie asiatique, qui les colonisa jadis, la poésie grecque commence de nouveau par être ionienne, pour acquérir toute son ampleur à Athènes et voir reflourir sa divine semence à Alexandrie.

Mais, ce qui étant donné l'époque actuelle, étonne le plus dans nos poètes, c'est que leur lyrisme présente toujours un arrière-plan épique. Ce phénomène provient du fait qu'ils succèdent de si près à la poésie populaire. Si aucun d'eux

sauf Cazanzakis, dans sa nouvelle et trop cryptique « Odyssée », n'a embouché le puissant clairon, aux notes si désuètes, de la grande épopée, tous, depuis Solomos dans ses admirables chants patriotiques jusqu'à Palamas dans ses œuvres de longue haleine, et Sykélianos dans son « Dithyrambe » thespien sont nettement épiques. Ils le sont même dans leur petits poèmes, subjectifs, d'un lyrisme intime. Il n'y manque presque jamais des échappées sur la plainte ou l'espoir grecs. Partout l'horizon grec, avec ses montagnes aux lignes si nettes et si architecturales; la mer grecque, avec son sourire innombrable et ses brusques colères; le pin et le cyprès, ces deux symboles de la douleur et de la sérénité d'un pays qui a souffert plus que tout autre, se mêlent aux confidences les plus intimes et leur donne l'arrière-plan contre lequel elles se profilent. La confession, cette grande source du lyrisme est, chez le poète grec, rarement limitée à sa personne. On n'y trouve ni un Musset ni un Verlaine. Il s'y mêle presque toujours un écho de la grande et anonyme confession de la race et du terroir. Vous en verrez des preuves même dans les cinq courts poèmes lyriques traduits par M^{me} Blanche Ferenczi, qui les a choisis, m'a-t-elle dit, sans aucune idée préconçue, au hasard de l'émotion ressentie en parcourant une petite anthologie.

LA CATASTROPHE DE PSARA

*Sur les crêtes de Psarà, nues et noires,
Il ne reste plus rien, que seule: la Gloire!
Elle chemine, notant pour l'éternité
Les noms de ceux qui y sont restés.
Elle porte sur sa tête, joyau suprême,
Une couronne des débris de Psarà même,
Tressée de quelques pauvres herbes vertes,
Qui seules poussent encore sur cette terre déserte. (Solomos)*

Ici, le sujet comme le ton sont nettement épiques. Mais il en est tout autrement avec:

EN FACE DE LA FENÊTRE

*En face de la fenêtre, en face au fond
Le ciel, tout est ciel, et rien d'autre.
Et au milieu, encerclé de ciel tout entier,
Mince, élancé, un cyprès. Rien d'autre.
Que le ciel soit serein ou qu'il soit sombre,
Dans la joie du bleu ou dans l'orage qu'il se vautre,
Toujours et de même le cyprès lentement se balance,
Calme, beau, désespéré. Rien d'autre. (Palamas)*

Il s'agit d'une simple vision du ciel attique. Mais ce cyprès ne fait-il pas figure de héros?

Passons maintenant au sonnet de Mavillis, qui me semble présenter une des plus belles et des plus fortes images de toutes les poésies et justifier, par sa forme, le vers de Boileau: « Car un sonnet parfait vaut seul un long poème ». Il est intitulé:

LÉTHÉ

*Heureux le sort des morts, qui eux peuvent oublier
L'amertume de la vie. Quand le soleil nous quitte
Et crépuscule et soir suivent l'astre bien vite,
Ne les pleure pas — si fort que tu sois chagriné.*

*A cette heure-là les âmes ont soif et vont boire
A la source cristalline et claire de l'oubli.
Mais comme d'une impureté l'eau en devient noire,
Si les larmes y tombent, d'êtres aimants, amis.*

*Quand elles boivent eau pareille, elles se rappellent d'un coup —
Marchant parmi les prés fleuris d'asphodèles —
Les anciennes douleurs, qui dorment en elles — et tout!*

*Oh s'il faut qu'au soir tes pleurs tu mêles,
Verse-les sur les vivants — qui eux tant désirent,
Mais ne peuvent oublier tout ce qui les déchire.*

Ce grand sujet lyrique de la bonté, de l'oubli et de l'implacable détresse du souvenir, n'a-t-il pas pris dans ces quatorze vers les allures de l'épopée humaine, de la douleur des vivants troublant encore de leurs pleurs le repos auquel ont droit les morts? J'y vois un très clair exemple de l'élargissement épique d'un sujet lyrique.

Mais ce phénomène me semble encore plus apparent dans:

CHANSON DANS LA TAVERNE

*Bois ton vin dans la taverne obscure de la plage, bois,
Dans un coin, maintenant que tombent les premières pluies.
Bois-le avec ces marins et pêcheurs devant toi,
Avec ces hommes, que la mer, la misère ont détruits.*

*Bois-le, jusqu'à ce que ton âme soit légère de soucis,
Et si ton destin vient, le mauvais, tu lui souris.
Les nouvelles douleurs — avec elles trinque bien —
Et si la mort apparaît — calme, offre-lui de ton vin! (Porphyras)*

Cette idée de trinquer avec la mort ne transcende-t-elle pas de beaucoup les limites du lyrisme subjectif, qui, dans ce cas a même essayé, mais en vain, de prendre un ton humoristique? Mais voici un autre son de cloche. Il n'y a pas en Grèce que des poètes de la douleur et des grisailles. La palette grecque ne peut que présenter des couleurs prises à l'azur de nos mers et aux gaietés de notre ciel, où s'éclosent « Près de nous, seins vibrants, cous blanc-neige et droits », comme les chantent les stances suivantes de Porphyras:

LE VOYAGE

*Rêve incroyable, jour fou de soleil! Moi et Annette
Avec quelques fillettes et quelques amis à moi,
Nous montâmes dans une bleue, dans une ivre barquette,
Nous y montâmes pour aller à l'Île de la Joie.*

*Pas un nuage, pas une fumée dans l'air.
Près de nous, seins vibrants, cous blanc-neige et droits.
Lumière sur les cheveux blonds, lumière sur toute la mer:
Mais qui donc, jamais, est allé à l'Île de la Joie?*

*Oh! que m'importe que nous arrivions là-bas? Elles rient
Toutes mes douces amies, et cette triste vie rit — ma foi!
Nous roulons dans l'infini, Annette chante à la folie:
« Aussi loin qu'elle pourrait être, elle va paraître l'Île de la Joie... »*

Ces quelques exemples suffisent pour établir que le poète grec se sent, plus que tout autre poète contemporain, faire partie d'un tout, ne vivant et ne créant qu'en fonction d'une longue histoire. Cette invincible subjection à la race, au milieu historique et géographique, constitue une survivance épique à une époque où l'épopée, avec ses larges dimensions, sa lente progression et tout le merveilleux du genre a peu de place; mais ce peu de place est presque entièrement occupé à l'heure actuelle par les poètes grecs, sinon dans la forme tout au moins par l'inspiration.¹

Le poète grec est lui-même une sorte de héros épique dans sa lutte pour ou contre sa langue, selon le point de vue auquel on se place. Achille devant Troie, Roland à Roncevaux, Le Dante dans son pèlerinage à travers l'Enfer et le Purgatoire jusqu'au Paradis de sa Béatrice, n'ont pas lutté plus âprement que le poète grec ne lutte avec sa langue. De toutes les langues européennes, elle est la seule qui ait derrière elle une évolution au moins trois fois millénaire. De toutes les langues du monde, la grecque est certainement celle qui a reçu le plus d'apports et les plus variés. Pour ne parler que des principaux, nous avons tout d'abord l'Eolien, l'Ionien et le Dorien, auxquels il faut ajouter l'Egéen qui a laissé dans ces parlers primitifs de nombreux sédiments. Plus tard nous avons l'Alexandrin, avec ses nouvelles formes grammaticales et ses nombreux apports sémitiques, si apparents dans le grec des évangiles. Puis nous rencontrons le grec byzantin, avec, à ses débuts, une certaine raideur romaine et plus tard ses nouvelles richesses verbales, offertes par la théologie des Pères de l'Eglise et l'hymnologie liturgique, le tout fortement imprégné de formes et de mots étrangers. Plus tard encore s'ajouteront de nombreux dépôts de toutes les langues des conquérants qui ont foulé le sol grec — Goths, Francs, Catalans, Italiens, Arabes et Turcs —. De tout ceci il est résulté qu'à toutes les périodes de son évolution la langue grecque a été multiforme. Ne voyons-nous pas même dans les tragiques du V^e siècle attique une langue pour le dialogue et une autre pour les chœurs? Cette multiformité constante semble être le génie même du grec. Mais au cours des siècles ce fouillis linguistique avec toute la richesse qu'il comporte, s'est compliqué d'un autre phénomène. Pendant sa longue évolution le grec, d'abord langue synthétique, est graduellement devenu de plus en plus analytique. C'est dire qu'il a radicalement changé de structure. C'est ce que ne paraissent pas avoir compris les grammairiens modernes, de l'école de Contos, et les « puristes », quand ils ont voulu couler le vocabulaire grec ancien dans le moule du grec moderne. Ils semblent avoir ignoré que pas plus que les rivières les langues ne peuvent être refoulées vers leur source. Mais leurs ennemis, les modernisants outranciers n'ont pas commis une moindre erreur. Ils ont voulu oublier qu'à côté de la langue parlée — la langue des besoins quotidiens et des sentiments — une autre langue grecque n'a jamais cessé de subsister et d'évoluer tout en se tenant plus près de l'ancienne — la langue des idées et des sciences de l'administration et des lois — pour servir les besoins légitimes des carrières libérales et de l'église orthodoxe, plus qu'aucune autre intimement liée à la vie nationale. De la sorte, il y a aujourd'hui quatre langues grecques sans parler des dialectes et patois: l'ancienne classique et morte; la byzantine, évoluée vers le grec arti-

¹ L'œuvre de Palamas contient deux véritables épopées: « Le Dodécalogue du Tzigane » et « La Flûte du Roi ».

ficiel des grammairiens du siècle dernier, mais toujours utile pour la précision de sa terminologie; le grec bâtard, des classes élevées de la société, sorte de transaction perpétuelle entre le grec du peuple et celui des grammairiens et des lexiques; et, finalement, le grec du peuple vivant et perpétuellement en état de devenir.

Tel est le lourd héritage linguistique qui pèse sur les poètes grecs. C'est dans ce dédale qu'ils doivent se retrouver. Le cri de soulagement de Boileau: « Enfin Malherbes vint », aura peut-être un jour son écho en Grèce. Il se peut même que notre Malherbes se trouve déjà parmi nous.

Est-ce Solomos ou Palamas ou bien Sikélianos? Nul ne le peut dire. Mais ce que l'on peut affirmer c'est qu'ils sont tous les ouvriers d'une grande œuvre et qu'avant que l'un d'eux se soit imposé, tous les efforts des grammairiens et des théoriciens en matière de linguistique ne pourront prévaloir contre le génie créateur. Lui seul cristallise une langue avec les matériaux fluides que lui offrent le peuple et la vie faite de besoins mais aussi d'idéaux.

C.-P. RODOCANACHI

FEUILLETON

Les Hongrois à Grenoble

LES SYMPATHIES D'UN BONAPARTISTE

Par ALEXANDRE BAUMGARTEN

NOUS nous sommes décidés enfin et sommes descendus dans la rue. Le jour est lugubre. Quelques femmes sanglotent, des réflexions s'échangent à voix basse. On dirait que c'est un enterrement qu'on va célébrer. Mais pourquoi les chapeaux sont-ils enfoncés sur les fronts, comme si les gens étaient honteux, craignaient d'être vus? Et pourquoi les poings se crispent-ils? Hélas, oui, c'est à un enterrement que nous assistons, à celui de la France. Les nouvelles qui nous parvenaient n'étaient point fausses, ce n'est pas un cauchemar que nous subissons. La Destinée fut cruelle à la liberté des peuples, les aigles ont pris la fuite et l'empereur est en chaînes. Tout est perdu. Le bon chevalier Bayard qui dans le cloître voisin de Saint-André dort son dernier sommeil ne ressuscitera pas pour sauver la patrie. Elle est vaincue. Peut-on en douter encore quand nous apprenons que notre Grenoble vient de livrer ses clefs aux ennemis, que ces ennemis ont franchi à cet instant l'enceinte, qu'ils s'apprêtent à s'engager sur les boulevards. Nous entendons déjà le roulement de leurs tambours. Ce bruit a quelque chose de triste et de sauvage qui serre le cœur. Qui sont-ils donc?

« Ce sont des Hongrois. Ils marchent avec toute la fierté qui appartient à cette belle race. Leur taille est élevée; leurs traits réguliers, hâlés par le soleil et la fatigue d'une longue marche, rappellent ceux de leurs belliqueux et barbares ancêtres. Leurs shakos sont ornés de branches d'arbres et nous songeons en rougissant d'indignation que cet ancien signe de ralliement est l'emblème du laurier qui insulte à nos revers. Leurs chefs inférieurs sont pour la plupart de jeunes étudiants qui ont quitté Pest et Jéna pour conquérir la liberté que des souverains déloyaux ont promis à leur courage...

Il y a entre eux et nous une étonnante sympathie; ils nous saluent du regard et de la main et le sourire qui effleure leurs lèvres n'annonce point l'insolente et dédaigneuse pitié d'un vainqueur. »

Plus tard dans la soirée une rixe va éclater entre des pitres qui acclament le drapeau étranger et quelques jeunes restés fidèles à l'empereur. Les collaborationistes essayant des brocards bien mérités osent appeler aux soldats et demander leur protection. « Mais la baïonnette hongroise demeure immobile et respecte la justice du peuple. » L'ordre se rétablit enfin, les feux s'allument dans la bonne ville dauphinoise et cette fois, croyons nous, c'est le vin hongrois qui coulait dans la coupe étrangère.

Est-ce un propagandiste qui ment impudiquement? Un folliculaire à la solde du Quartier Général de Monseigneur de Schwarzenberg dont le cœur s'épanche? Qu'on se détrompe! Nous avons cité une page d'une œuvre inti-

tulée *Le Grenadier de l'Île d'Elbe*, dont l'auteur, Alexandre-Pierre Barginet, fut un homme qui ne pouvait être acheté. Son honnêteté, qui allait jusqu'à la raideur, ne lui valut-elle pas des poursuites de la part des ministres de Charles X et une condamnation à quinze mois de prison? Barginet n'avait pas le talent qu'il faut pour transiger, il étalait son enthousiasme pour une cause qui semblait alors bien perdue, comme Théophile exhibait son gilet rouge, et fut mêlé à mainte conspiration qui avait pour but de ramener sur les bords de la Seine sinon le grand captif, du moins son fils ou son neveu. Ses rêves ne se réalisèrent pas et Barginet est mort jeune, loin de Paris et de ses cénacles romantiques, cinq ans avant la chute du gouvernement de Juillet.

Ingrats que nous sommes, nous avons oublié ce courageux écrivain. La scène vécue que rapporte *Le Grenadier de l'Île d'Elbe*, ce roman qui au fond est une autobiographie déguisée, a pourtant pour nous une valeur insigne, surtout au temps qui court. Les vainqueurs d'aujourd'hui se conduisent-ils toujours comme ces Hongrois de jadis? Respectent-ils comme ceux-ci les sentiments des malheureuses populations? Certes, ce témoignage est exceptionnel, b'en que la scène décrite n'ai pas été unique en son genre. Nous comprenons que dans la France de la Restauration on ne rappelait pas volontiers un pareil sujet; c'eût été admettre que les Bourbons devaient leur rentrée aux bataillons ennemis. D'autre part aussi, si le thème classique, « la générosité du vainqueur », fit pousser des hourras au public des mélodrames, c'était sous la condition que le protagoniste généreux portât l'uniforme français. En revanche, les arts du pinceau et du burin, moins « sociaux » que le théâtre ou la littérature, moins contrôlés donc par l'opinion publique, pouvaient s'exprimer plus franchement. Nous nous vantons d'avoir dans notre collection une gravure rehaussée d'aquarelle due à N. Finart nous présentant un brave grenadier hongrois, un des « vainqueurs » casqué, pantalonné, moustachu qui, égaré un peu dans les tenailles de Paris, se laisse prendre dans le piège d'une circé, d'une gentille grisette du Palais Royal ou des Champs Elysées. Il faut feuilleter l'œuvre de tous ces caricaturistes, de tous ces Carle Vernet, pour se convaincre que la France de 1815 accueillit le Hongrois en amis et qu'à cette époque elle ne découvrit dans « le visage de la Hongrie » que des traits attirants.

Cette manière de voir ne dura pas toujours. Félicitons nous qu'au moins les convictions de Barginet ne subirent aucun changement. *Le Grenadier de l'Île*, paru en 1830, sera suivi en 1834 par les *Chroniques Impériales*. Les petits romans que ce recueil contient mettent en branle le globe terrestre en accompagnant la grande armée dans ses marches triomphales à travers le monde: nous montons les cimes de la Sierra, nous plongeons dans les vagues du Rhin, nous grelottons de froid dans les plaines sarmates. Un de ces romans, *Un Baron du Saint-Empire*, est consacré à la guerre en Hongrie. Il débute en nous mettant en présence de Napoléon lui-même. L'empereur remet au capitaine Comte de Montbrun des instructions pour le prince Eugène: « Vous inspecterez aussi », dit il, « les principales places de la Hongrie et vous chercherez à vous rendre un compte exact de l'esprit et des forces de cette nation belliqueuse ». Nous devons constater que le style de Napoléon en cette année 1804 ne vaut pas celui de ses bulletins. Sa Majesté abuse un peu des épithètes, mais qu'importe! Le capitaine de Montbrun part aussitôt accompagné d'une escorte.

Il arrive un beau jour au château de Százberg. Si ce nom a une sonorité un peu étrange, nous sommes néanmoins en Hongrie: le seigneur du château, pour recevoir son hôte, a mis « un costume de chef de la milice des hussards » et les mots de shako et de schabraque qui vont résonner nous rassurent tout à fait; la couleur locale est nette. Le baron s'empresse d'informer son hôte que les pourparlers ont abouti et que la paix est enfin signée; une nouvelle heureuse « qui permet aux Français de se livrer librement aux sentiments que leur a toujours inspiré la brave nation hongroise. Les messieurs se mettent à parler politique et vider des bouteilles de Tokay. On trinque: « A la gloire de Napoléon! Au bonheur de la Hongrie! »

Le personnage qui est au premier plan n'est d'ailleurs pas le baron mais sa femme, Emma. C'est une patriote; elle n'aime point, mais point du tout l'Autriche. Son antipathie est compréhensible: il y a dans ses veines du sang de Rákóczi. C'est encore elle, confesse le baron qui décidément n'a aucun secret devant le Français, qui m'a empêché de lever un régiment pour aller me battre contre vous, car elle m'a prouvé que cette guerre n'était pas nationale pour nous, malgré l'adhésion de la Diète de Hongrie. Mais Emma n'est pas seulement une logicienne, c'est aussi une incomprise, comme son homonyme plus fameuse. Quelle chance que l'officier français la comprenne! Le reste se déroule avec la rapidité d'une charge de cavalerie. La passion fatale est suivie d'une nuit d'extase, l'aube est déjà aux adieux. Indiscrets, nous entendons les dernières paroles que chuchote l'heureux soldat: « Et si jamais, o bonheur! notre amour était béni d'un garçon qu'il s'appelle Charles! » Avons nous négligé de vous dire que M. de Montbrun, officier de S. M. Française avait reçu ce nom de Charles au sacrement du saint baptême?

Trente ans sont passés. Les grandeurs et servitudes militaires ont disparues avec le château des Carpathes derrière l'horizon. Nous sommes transportés dans le Paris amène et pacifique du roi-citoyen. Sur ce fond ensoleillé apparaît la silhouette d'un jeune homme, charmant, un peu mélancolique. C'est un proscrit, « victime de la politique despotique de l'Autriche ». Il se nomme, nous vous le donnons en mille, le baron de Százberg et par surcroît Charles. Il rencontre chez une duchesse, car notre Hongrois fréquente le monde, la délicieuse Éléonore d'Arneville. Il aime, il est aimé. Éléonore, vous ne le devineriez jamais, est la nièce d'un officier en retraite, d'un certain capitaine, pardon!, général de Montbrun. Le final est dans les meilleures traditions du Boulevard du Crime: le vieux Français embrasse son fils, tout en gardant son incognito, c'est un galant homme et les cloches appellent gaiement à un mariage.

Nous convenons volontiers avec vous que ce Barginet n'est pas un Balzac. Mais c'est justement parce qu'il n'est qu'un écrivain parmi les autres, un Français moyen, que ces impressions et opinions méritent d'être examinées de plus près. Nous procéderons donc comme si nous avions à expliquer une page de Malebranche. Qu'on n'allégué pas que les mobiles des sentiments de Barginet sont patents: l'adulte se souvient d'un épisode de son enfance, de l'entrée des Hongrois dans la capitale du Dauphiné. Mais méfions-nous! L'art est parfois loin de la vie. Barginet n'arrangea-t-il pas un peu ses souvenirs? Les années qui s'écoulèrent avant qu'il ait fixé ces souvenirs sur le papier ne déteignirent-elles pas sur

eux? D'autre part il est possible sinon probable que Barginet sympathisa avec les Hongrois avant qu'il en eût rencontré un seul. Sous sa plume n'est-ce pas la voix de nombreuses générations passées qui perce?

La France n'emprunta pas à la Hongrie des idées et des formes plastiques comme à une autre Italie, elle ne troqua pas des épices contre ses pacotilles comme elle commença avec telle terre du Levant; les relations entre les deux pays furent exclusivement d'ordre politique. C'était la constellation diplomatique et militaire qui influa sur les sentiments. La Hongrie des Thököly et des Rákóczi, la Hongrie qui fit le jeu du Roi-Soleil, qui permit qu'on « taille de la besogne » à l'empereur, la Hongrie dont les fils s'enrôlaient dans les régiments étrangers où ils ne se battaient que pour la gloire, avait tous les droits, n'est-ce pas, à l'amitié de la France.

Si l'image de cette Hongrie, belliqueuse et versant son sang pour la cause de la liberté, qui était aussi celle des intérêts de la France, ne se forma que lentement, à travers les feuilles volantes, les récits des voyageurs, les dépêches des ambassadeurs, l'image d'une seconde Hongrie, plus tardive celle-là, fut burinée dans les mémoires françaises par un seul geste: le *Moriamur pro rege nostro*, révéla comme dans un éclair à la France que les Hongrois sont féaux d'un monarque féal. La Diète de Presbourg fit naître une légende et qui plus est une formule: le chevalier Pellegrin apostropha dans des vers qui célébraient le maréchal Maillebois guerroyant en Bohême « les peuples hongrois », entendant sous cette expression un peu risquée tous les peuples de la Monarchie des Habsbourg. Avec le renversement des alliances survenu en 1756, les sujets de Louis XV purent avouer hautement leur prédilection pour cette Hongrie de Marie Thérèse. Néanmoins l'image de l'autre Hongrie, celle des Rákóczi, subsista toujours dans l'opinion publique si tenace, si lente à évoluer, à oublier des convictions anciennes, même si elles ne répèchent plus aux faits.

L'image « Hongrie révolutionnaire » rencontra dans Voltaire et les philosophes l'image « Hongrie royale ». Relevons ce passage peu connu mais qui mérite de devenir classique, il se trouve dans l'*Éloge de Montesquieu* dû à d'Alembert: « La Hongrie (est une) contrée opulente et fertile habitée par une nation fière et généreuse, le fléau de ses tyrans et l'appui de ses souverains ». Mais cette rhétorique, si excellente qu'elle fût, n'offrit qu'une solution verbale au problème « Images de Hongrie », elle n'établit pas un équilibre psychologique. Et en effet, quand les générations qui ont vu encore le Prince de Transylvanie gravir les marches de Versailles s'éteignirent, le cliché d'une Hongrie toujours prête à se soulever s'effaça presque complètement. Ce qui survécut fut une terre où il était doux de vivre, une terre où le Tokay coulait à flots, mais qui avait cessé d'être un facteur de la politique européenne. On dansa la hussarde, on vêtit ses servants en heïduques, ses enfants en petits Hongrois; le pays hongrois devint un objet de mode comme fut la Chine et parut être encore plus éloigné que l'Empire du Milieu.

Il est étonnant que même les hommes de 89, qui suivaient pourtant avec un vif intérêt les péripéties de la révolution en Belgique, mouvement populaire déclenché tout comme l'effervescence en Hongrie par les mesures intempestives de Joseph II, ne s'intéressaient que peu ou point à la Hongrie. Elle demeura

pour eux un pays dévoué à ses rois, à ses tyrans, comme fut le Piémont ou l'île des buveurs de whisky que gouverna ce frère puîné du diable, mister Pitt; il n'y avait rien à commencer avec elle. Ce n'est qu'avec l'avènement de Napoléon que cette conception se modifie, mais cette fois très énergiquement. La Hongrie du grand Corse redevint celle du Roi-Soleil. L'empereur fut-il induit en erreur, car c'en était une, par ses lectures de jeunesse, par les missives d'Andréossy, son ambassadeur à Vienne, par des racontars concernant une conspiration assez futile et déjà éteinte de quelques rêveurs surnommés jacobins hongrois? Il voulut croire à un soulèvement prochain de la nation et lança dans le mois de la bataille d'Aspern une proclamation qui devait le précipiter. Mais la Hongrie ne changea pas de camp, ne chancela même pas. Plus tard les bonapartistes, et Barginet entre eux, se plairont à s'imaginer que les paroles de leur idole ne s'étaient pas perdues sans éveiller d'écho.

Pendant cette ère napoléonienne la connaissance de la Hongrie, qui au XVIII^e siècle était le privilège de quelques touristes et de quelques curieux dont l'initiation était livresque, se répandit grâce aux prisonniers de guerre et aux émigrés. Doit-on se plaindre que ceux de la première catégorie ne se soient guère montrés enchantés de notre pays? Hélas, le confort que ces braves y trouvèrent ne valait pas celui de la douce France et les grognards enfermés dans les casemates de Munkács ou de Komárom avaient d'excellentes raisons de grogner. Mais les soldats hongrois étaient-ils couchés sur des lits de roses? Les officiers captifs avaient un sort plus agréable. Il serait intéressant de connaître leurs rapports conservés dans les archives du Ministère de la Guerre, par exemple celui du maréchal Comte de Lobau amené en Hongrie en villégiature forcée après la bataille de Leipzig.

Venons-en maintenant aux émigrés et demandons-nous quelles furent leurs impressions. Remarquons d'abord que ceux qui se plurent le plus ici et dont le témoignage par conséquent eût été le plus précieux, ne rentrèrent pas en France mais firent souche en Hongrie. Quant à la grande masse des émigrés, elle ne put ressentir que du malaise, ne put rapporter en France que des souvenirs de privations, d'humiliations: il fallut vivoter en donnant des leçons de français ou de danse à des cancre de bonne famille, à des hobereaux désœuvrés, à des bas bleus telle cette « apothicaire » de province dont parle Mme de Boigne. Un M. de Ville-razze fut plus fortuné: il rapporta des ceps de Tokay et les planta dans son vignoble du Gard. Autres émigrés encore, ceux qui en s'exilant emportèrent dans leur sac quelques diamants ou quelques rouleaux d'or, ceux donc qui eurent les loisirs pour regarder autour d'eux et rédiger des mémoires, s'installèrent dans un milieu aristocratique, cosmopolite, ouaté et ne virent pas grand chose du pays réel.

Il exista pourtant un groupe d'émigrés dont les membres eurent l'occasion de se mêler en soldats aux soldats hongrois, ce qui veut dire, au peuple. Leurs expériences s'accorderont-elles avec celles du prince de Ligne qui à maints endroits de ses écrits rendit un hommage chaleureux aux qualités de nos troupiers? Il semblerait que oui. Nous ouvrons le second tome des Souvenirs d'un Officier Royaliste, un ouvrage dont le titre seul suffit à nous éclairer sur son auteur. M. de Romain dut être une espèce de Marquis de Carabas. Nous apprenons par la suite que servant dans le corps de Condé il fit la guerre contre sa patrie. Mais une

scène à laquelle il nous fait assister est charmante; si jamais Greuze avait brossé les misères et malheurs de la guerre son tableau aurait pu être décrit avec les termes qu'utilise notre émigré. Nous sommes en 1794, au siège de Mayence:

« Les gentilshommes français se trouvèrent campés tout à côté du régiment hongrois de Gyulai. Ces bons soldats et leurs officiers s'attachèrent à nous d'une manière particulière; ils semblaient exprimer à chaque instant par leur empressement, l'espèce d'analogie qu'il y avait entre eux et nous tant par notre bravoure que par notre dévouement à la petite fille de Marie Thérèse, ainsi qu'à son malheureux fils notre jeune Roi. Nous nous trouvions à merveille d'un semblable voisinage non seulement par notre confiance dans la valeur de ces braves Hongrois, mais encore par les égards et les soins qu'ils nous donnaient, cherchant souvent à nous éviter bien des petites corvées, auxquelles nous n'étions pas encore habitués comme eux, ou que nous commençons le métier de soldats. Quelques-uns parmi nous se mirent à fumer, non pas autant par goût que pour imiter nos nouveaux frères d'armes et faire usage des pipes hongroises de leur façon qu'ils fabriquaient en notre présence avec de la terre qu'ils se procuraient sur les lieux; ils les faisaient cuire à de petits fourneaux construits tout exprès avec intelligence; ils y ajoutaient même quelques ornements avec la pointe de leur couteau, surtout quand c'était pour nous les offrir. Nous répondions à toutes ces attentions par de petits cadeaux qui servaient à maintenir entre eux et nous la plus touchante harmonie. »

En résumé, on peut donc affirmer qu'aux alentours de 1820, quand les Bourbons redescendus aux Tuileries commencèrent à s'y sentir comme chez eux, quand l'Europe entière retrouva la paix et les frontières d'autrefois, toutes les sympathies allaient vers notre pays. Les voltairiens attardés, les libéraux, les saint-simoniens appréciaient son passé — et qui sait — son avenir « à gauche » et les ultra sa fidélité au trône et à l'autel. La Hongrie jouissait même d'une popularité d'opéra: à Paris on danse *La Fête Hongroise*, à Saint Pétersbourg *La Chaudière Hongroise ou Les Exilés Célèbres*, à la Scala de Milan on joue *La Tête de Bronze* du jeune Soliva qu'admira tant Stendhal — qui a eu lui aussi un faible pour la Hongrie! — Cette popularité d'ailleurs n'obligea personne et à rien. On pouvait s'attendre à ce que la Hongrie, abandonnant son esprit à la fois révolutionnaire et « loyal », cessât de réunir les sympathies de tout le monde. On verra bientôt apparaître

*The little rift within the lute
Which by and by will make the music mute ...*

Barginet nous en fournit involontairement une raison quand il mentionne Iéna d'où les étudiants hongrois venaient de sortir. Eût-il parlé de Bologne ou d'Innsbruck nous trouverions cela assez naturel. Mais, parmi les bourgades de l'Univers, qu'est-ce que Iéna pouvait bien avoir de commun avec les lieutenants de cavalerie? Peut-être invoquera-t-on le caractère superficiel excusable chez un romancier qui écrit à la hâte? Ne le faisons pas! Le mot Iéna a ici une profonde signification. Ce fut dans cette jolie ville saxonne que se forma la ligue des *Burschenschaften*; Sand qui a tué Kotzebue était dans leurs rangs. Il paraît donc que Barginet, représentant bien sa génération, ait embelli l'image de la Hongrie, qu'il ne connut que vaguement, par des traits empruntés à celle de l'Allemagne. Il pouvait s'y croire autorisé, les deux pays, l'un comme l'autre ne s'opposèrent-ils

pas à la Sainte Alliance et à Metternich son paladin? C'est par un procédé analogue encore que Charles de Százberg voyageant en France se transforme en proscrit, « victime de la politique despotique de l'Autriche »: Barginet le déguise en carbonaro ou en conspirateur espagnol. Un domino qui n'a rien d'illogique mais qui néanmoins cache la vérité. Car Dieu sait quelle différence il existait entre les assemblées de nos comitats et les *Burschenschaften*, entre nos diètes qui plaçaient respectueusement leurs remontrances aux pieds augustes de Sa Majesté et les *cortes* turbulents, entre nos parlementaires et les généraux aux prononciamentos. Mais par un quiproquo la Hongrie, qui pourtant ne luttait qu'avec les armes du droit, fut considérée comme une des forces subversives de l'Europe. Confusion néfaste: si elle nous servit auprès des partis avancés, elle nous desservit terriblement auprès des autres, auprès de ceux qui étaient au pouvoir. Venait-on à parler de la Hongrie? Les aristocrates du Faubourg se rappelaient les jours de la guillotine en frémissant et les bourgeois du juste-milieu tout aussi allarmés songeaient à une baisse des rentes. Il ne manquait plus que l'Autriche jouât la carte slave! Quand cela a été fait, toutes les forces qui devaient s'affronter dans l'année décisive de 1848 se trouvaient en présence.

Editions :

SOCIÉTÉ DE LA NOUVELLE REVUE DE HONGRIE

Président fondateur : Comte Albert Apponyi (1932)

Président du comité de rédaction : Comte Paul Teleki (1932—38)

Président : Comte Maurice Esterházy

Vice-président-gérant : Ivan Praznovszky

Président du comité de rédaction et responsable pour l'édition : Comte Ivan Csekonic

Secrétaire général : Joseph Balogh

NOUVELLE REVUE DE HONGRIE

Budapest, VI, Vilmos császár-út 3

Le
PESTER LLOYD
est le plus ancien quotidien hongrois.

Il fournit sur la Hongrie
des informations commerciales
et financières précises et sûres

Abonnement: trois mois 18.— pengő
Budapest, VI., Eötvös-utca 12

REVUE D'HISTOIRE COMPARÉE
ÉTUDES HONGROISES

*publie des études d'histoire comparée des peuples de
l'Europe carpathique. Elle ouvre ses colonnes à la
collaboration du monde savant de toutes les nations,
pour contribuer à l'historiographie des moyens et
petits peuples de la région carpathique.*

Rédaction :
Budapest,
Eszterházy-u. 26.



Rédaction :
Paris,
18, rue Pierre Curie.

Journaux et Périodiques édités par
L'ENTREPRISE CENTRALE DE PRESSE
BUDAPEST (HONGRIE) V., HONVÉD-U. 10

NEMZETI UJSÁG
(JOURNAL NATIONAL)

quotidien catholique le plus important

UJ NEMZEDÉK
(NOUVELLE GÉNÉRATION)

— quotidien, paraissant à midi — ayant le tirage le plus fort parmi
tous les journaux chrétiens de midi

KÉPES KRÓNKA
(CHRONIQUE ILLUSTRÉE)

Revue de la vie théâtrale et du film s'adressant aux familles
chrétiennes

VISITEZ BUDAPEST — La Reine du Danube —
Capitale de la Hongrie. — La ville des bains
au merveilleux site. — Informations fournies par tous
les Bureaux de Voyages ou par le Bureau Municipal
de Tourisme, Budapest, V., Deák Ferenc u. 2; au
Bureau de Tourisme de Budapest à Vienne, Vienne,
I. Kärntnerstrasse N° 51, et au Bureau de Tourisme
de Budapest à Venise, Venise, San Marco N° 43.